

ETHNOGRAPHIE

DES

PEUPLES DE L'EUROPE

AVANT



JÉSUS-CHRIST

OU

ESSAI SUR LES NOMADES DE L'ASIE

LEURS MIGRATIONS, LEUR ORIGINE

LEURS IDÉES RELIGIEUSES, LEURS CARACTÈRES SOCIAUX, ETC.

ÉTUDE

MISE EN RAPPORT AVEC LES MŒURS DES PRINCIPALES NATIONS EUROPEENNES

DE RACE GRECO-LATINE GERMANIQUE ET SLAVE

PAR

CH. STEUR

[illegible]

TOME PREMIER

Avec Cartes Géographiques et tableaux de lexicographie hindou-européenne.

BRUXELLES,

C. MUQUARDT, Henry Merzbach, successeur,

libraire de la cour et de S. A. R. royale le comte de Flandre.

Même maison à Leipzig

PARIS,

MAISONNEUVE ET Cie.

LIBRAIRES-EDITEURS,

15, Quai Voltaire.

LONDRES,

WILLIAMS ET NORGATE.

14, Henrietta-street,

Covent-Garden

1872

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LE MÊME AUTEUR :

Lettre sur la profession d'avocat, ou réflexion sur le décret impérial du 14 décembre 1810, relatif à l'exercice de la profession d'avocat et la discipline du Barreau, publiée à l'occasion de la lettre interprétative de l'art. 16 du même décret, adressée par le procureur dn Roi à Bruxelles à Messieurs les jeunes avocats stagiaires à la cour royale. — Brochure in-8° de 21 pages. 1823.

Projet d'amendement à la loi sur l'organisation judiciaire, présentée à l'acceptation des Chambres par M. Raikem, ministre de la justice de Belgique. — Gand, chez Louis De Busscher, imprimeur.

Vade-mecum des Étudiants en droit ou Juris Romani Partitiones secundum ordinem Institutionum Justiniani ex interpretationibus Arnoldi Vinnii, Heineccii, Roger, Tuldeni, Lorri et aliorum jnrisconsultorum desumptæ — Bruxellæ, typis L. Jorez filii, 1825.

Ouvrage divisé en 130 tableanx synoptiques, renfermant toutes les divisions et subdivisions du droit romain, avec les définitions propres à chaque matière principale, et précédé d'un Proœmium de l'origine des causes et des auteurs qui y ont contribué. — 1 volume grand in-8° oblong de 132 pp.

Précis historique de l'administration générale des Pays-Bas autrichiens sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse, pour faire suite à l'ouvrage ci-après, avec cette épigraphe

> For forms of Government let fools contest ;
> What [illegible] is best administred is best.
> (Pope.)

Bruxelles, Hayez, in-4°, 1827. Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique.

Précis historique de l'État politique, administratif et judiciaire, civil, religieux et militaire des Pays-Bas autrichiens, sous le règne de Charles VI, avec cette épigraphe

> Les rois doivent gouverner leurs [illegible]
> les lois de l'État, comme D[illegible]
> monde selon les lois de la nature
> (Bac[illegible])

Bruxellles, 1828. Hayez, 1 vol. in-4° de 407 pp. Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique.

Insurrection des Gantois sous Charles-Quint, ou Essai sur les troubles arrivés en Flandre et notamment à Gand, vers 1540. Ouvrage dans lequel l'auteur a indiqué la véritable origine de ces troubles, leurs phases diverses et leurs principaux fauteurs. — Bruxelles, in-4° Hayez, 1829 ; réimprimé en 1834.

Histoire nationale. Épisode des troubles de Gand en 1540. Courte notice sur la faction des *Creesers* et sur l'origine de ce nom — Broch. in-8°. Insérée au *Messager des Sciences et des Arts*, à Gand.

SOUS PRESSE

2me vol. de l'**Ethnographie des peuples primitifs de l'Europe.**
Voyages. — **L'Europe et l'Orient à la fin du XIXe siècle.** 4 vol. in-8°.

ETHNOGRAPHIE

DES

PEUPLES DE L'EUROPE

AVANT J.-C.

Gand, Typ. L.-S. Van Doosselaere.

ETHNOGRAPHIE

DES

PEUPLES DE L'EUROPE

AVANT



JÉSUS-CHRIST

OU

ESSAI SUR LES NOMADES DE L'ASIE

LEURS MIGRATIONS, LEUR ORIGINE

LEURS IDÉES RELIGIEUSES, LEURS CARACTÈRES SOCIAUX, ETC.

ÉTUDE

MISE EN RAPPORT AVEC LES MŒURS DES PRINCIPALES NATIONS EUROPÉENNES

DE RACE GRECO-LATINE GERMANIQUE ET SLAVE

PAR

CH. STEUR

Membre de l'Académie royale de Belgique.

TOME PREMIER

Avec Cartes Géographiques et tableaux de lexicographie hindou-européenne.

BRUXELLES,

C. MUQUARDT, HENRY MERZBACH, SUCCESSEUR,

LIBRAIRE DE LA COUR ET DE S. A. ROYALE LE COMTE DE FLANDRE.

Même maison à Leipzig

PARIS,

MAISONNEUVE ET Cie,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

15, Quai Voltaire.

LONDRES,

WILLIAMS ET NORGATE.

14, Henriettastreet,

Covent-Garden.

1872

OCEAN ATLANTIQUE
BRITANNIA
Mer du Nord
Mare Suevicum
Germania
Belgica
Gallia
Golfe de Biscay
Venedes
BOULGARES
Mauritania
Atlas
Gaetulia
AFRICA
Creta
L Y B I A
Gaetuli
Garamantes
NOBATAE NUBAE
A E T H I O P I A
10
20
30
40
50
130
140



AVERTISSEMENT.

Cet essai était achevé aux deux tiers, lorsqu'une œuvre à sensation, qui avait parue depuis quelque temps dans le monde littéraire, me tomba accidentellement sous la main ; c'était l'*Histoire des Gaulois,* par M. Amédée Thierry, Membre de l'Institut de France et Sénateur de l'Empire.

En lisant l'introduction de ce livre, je ne pouvais en croire mes yeux; mon étonnement était extrême et mes idées se bouleversèrent; je ne compris plus rien à mes études antérieures. Toutefois en relisant avec attention les passages qui venaient d'opérer cette révolution dans mon esprit, je ne tardai pas à reconnaître qu'en traçant l'introduction de son livre, l'auteur avait été sous l'empire d'une perpétuelle *équivoque* et qu'il cherchait à m'entraîner dans la même voie.

Je me rappelai alors l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* et je répétai avec Voltaire cette maxime d'une vérité triviale : « *L'équivoque est la source de tous les différents.* »

Si en effet les hommes définissaient les mots dont ils se servent, il y aurait moins de disputes; ils s'en trouveraient mieux et le monde n'en marcherait pas moins.

Si par exemple M. Amédée Thierry avait bien défini les noms

de CIMBRES et de GAULOIS, avant d'en faire une seule nation, il se serait bien aperçu de cet accouplement monstrueux, contraire à tous les faits historiques et à l'appui duquel on ne peut citer aucun auteur sérieux.

Il n'aurait pas dit « que les *Celtes* ne sont qu'une fraction des *Gaulois* »; il n'aurait pas répété à satiété « que c'est par une erreur des peuples étrangers que les Anciens ont donné le nom de Celtes aux Gaulois du Midi de l'Europe. »

Et s'il avait commencé par définir les mots dont il voulait se servir, il n'aurait pû dire et affirmer « *que les* CIMBRES et les GAULOIS furent jadis un seul peuple, partagé en deux souches, parlant la même langue et réunissant les mêmes caractères humains. »

Du reste, s'il avait tant soit peu réfléchi à l'état de la géographie ancienne, il aurait vu que les *Cimbres*, placés dans le voisinage de la Scandinavie, étaient séparés des Gaulois qui vivaient aux pieds des Pyrénées, par cinquante peuples d'humeur et d'instincts opposés.

Il aurait vu surtout, que les Belges occupaient tout le sol intermédiaire; et que les Cimbres, pour aller chez les Gaulois, auraient dû nécessairement passer sur le ventre de nos aïeux.

N'importe! ces obstacles n'arrêteront pas le moins du monde l'auteur « dans ses vues personnelles »; il avait promis d'élever un système historique à sensation; il a tenu parole.

S'étant aperçu, à la lecture de quelques ethnographes imbus d'idées nouvelles, que jadis plusieurs éléments celtiques s'étaient mêlés aux Cimbres; et voyant que l'un d'eux se sert à ce sujet du mot de ***kymbrische kelten;*** il aura dit : voilà mon affaire, je n'en veux pas davantage!

Mais quel est l'adepte le plus novice en histoire qui ignore qu'il n'y a dans l'antiquité aucun peuple de quelque valeur auquel les Celtes ne se sont mêlés, de gré ou de force?

Qui ne sait que la langue celtique était comprise d'un bout à l'autre de l'Europe et que cet instrument du langage est tout à la fois une preuve de supériorité intellectuelle et un moyen puissant de communication entre les hommes?

M. Amédée Thierry sait tout cela aussi bien que moi; mais alors pourquoi ne le dit-il pas? Pourquoi! Parce que cela n'allait point au système historique qu'il avait imaginé.

Il supprime donc en quelque sorte et d'un trait de plume, les Belges et la Belgique, ou leur fait une place dans l'histoire antique, si minime, qu'ils ne comptent plus.

Selon lui, ce peuple inconnu, deux siècles avant l'ère vulgaire, n'arrive en Belgique que comme un intrus! Il n'a pas de caractère ethnographique et l'étymologie de son nom prouve qu'il n'est ni Gaulois, ni Cimbre, ni Celte! (?)

Toutefois l'historien des Gaulois, qui n'est pas très attentif à ce qu'il dit, veut bien tirer l'étymologie du nom Belge, « du mot celtique Bolg, qui, d'après lui, signifie *sac,* » et là-dessus il s'exclame : « quel nom pour un peuple! » Voilà tout ce qu'il nous fait l'honneur de dire de nous et de nos ancêtres.

Cela fait, et procédant en aussi bon géographe qu'il venait de se montrer fidèle historien, il rend les Cimbres et les Gaulois contigus, supprime les distances et efface vingt peuples intermédiaires dont il ne dit pas un traître mot.

S'il s'agissait de refaire l'histoire antique, avec des éléments de ce genre, de l'apprécier à ce point de vue, on en aurait bientôt fait un gâchis sans nom. — Il n'y a eu, non! jamais il n'y a eu entre les Cimbres et les Gaulois, proprement dits, d'alliance ni de confédération, pas plus qu'il n'y a de sympathie entre les Français et les Prussiens d'aujourd'hui.

Il y a eu des guerres et des conquêtes, les *Kijmri* et les *Belcæ* ont envahi la Gaule méridionale plusieurs siècles avant l'ère actuelle, non pas en qualité d'alliés, mais d'ennemis; ils ont pris Toulouse et se sont établis dans les terres aux environs; et M. Thierry qui prend cela pour le trait d'union entre les Cimbres et les Gaulois, se trompe gravement.

Au contraire, il y a eu entre les peuples de la Belgique et les Cimbres des alliances qui remontent à la plus haute antiquité; alliances fondées sur leur commune origine, constatées par des

faits historiques indéniables et que M. Thierry ne peut ignorer, sans faire tort à sa qualité d'historien ; nous n'en parlerons pas en ce moment, car nous aurons occasion d'y revenir plus tard.

Mais il est une face de l'histoire des Gaulois qui est plus importante et qui blesse profondément plusieurs nations de l'Europe antique, c'est la prétention avouée de mettre sur le compte des Français actuels, tout ce qui s'est fait de prodigieux dans le monde depuis plus de 4000 ans; de rattacher *per fas* et *per nefas* aux Gaulois la conquête de l'Asie mineure; l'établissement de la *Gallo-grèce ;* la fondation de l'empire de Thrace, la conquête de la Macédoine, le sac et le pillage de la ville et du temple de Delphes.

A en croire l'auteur, tout cela a été l'œuvre des Gaulois, et il en tire naturellement la conséquence que les Gaulois ont toujours été la première nation du monde, comme ils en sont encore aujourd'hui la partie la plus civilisée.

On pardonne volontiers ces aspirations nées d'un patriotisme aveugle et outré; mais on ne considère pas cette manière de voir comme digne de la mission d'un historien impartial et sérieux.

Je ne dirai pas comme M. Thierry le dit dans sa préface, en s'adressant à son public :

« Je prie toutefois mes lecteurs qu'avant de condamner ou » d'admettre absolument les bases de ce travail, ils veuillent bien » parcourir le détail du récit (3 *volumes in-8° petit texte!*), car je » n'attache pas moins d'importance aux inductions générales qui » ressortent des grandes masses de faits, qu'aux témoignages his- » toriques individuels, si nombrenx et si unanimes qu'ils soient. »

C'est tout simplement une précaution oratoire, comme en prennent d'ordinaire les écrivains qui ne sont pas très sûrs de voir partager la nouveauté de leurs opinions, on, comme le dit M. Am. Thierry, « le parti qu'ils croient devoir adopter. » En fait d'histoire, nous croyons, nous, qu'il n'y a qu'un seul parti à prendre, c'est le parti de la vérité. L'homme qui veut bâtir un système historique en dehors des documents, bâtit sur le sable; son œuvre peut avoir un

mérite littéraire considérable; la lecture peut en être fort attachante; mais si le fond manque d'exactitude, si l'esprit de système contribue à bouleverser toutes les notions acquises, et à renverser les conséquences logiques qui en ont été déduites, étudiées avec soin, on est mal venu à témoigner, comme le fait l'auteur de l'*Histoire des Gaulois*, ce souverain mépris pour les témoignages historiques et a vouloir y suppléer par une conviction personnelle; l'auteur fut-il doué d'ailleurs du talent d'un *Tacite* ou de l'érudition d'un *Niebuhr*.

Il faut néanmoins convenir, qu'avant M. Amédée Thierry l'*Histoire des Celtes* n'avait pas été traitée d'une manière convenable.

L'ouvrage de M. Péloutier, qui date de 1753, n'avait fait qu'enregistrer une foule de faits relatifs à ce peuple dans un ordre d'idées, plutôt philosophique que didactique, et l'immense érudition de l'auteur l'avait entraîné à des digressions très instructives, mais d'une lecture fort peu attachante.

Le grand tort, à mon avis, de M. Thierry, c'est d'avoir remplacé le nom de Celtes, peuple bien connu dans l'histoire, par le nom d'un autre qui ne l'était pas; ou l'était si peu, même à l'époque de 1700 de notre ère, que des auteurs français, très érudits, se demandaient alors « où il fallait s'adresser pour trouver ces bons » Gaulois du vieux temps, dont tout le monde parlait et que personne » ne pouvait indiquer. »

L'histoire des Gaulois, c'est l'histoire des Celtes et rien de plus; avec cette différence que ceux-ci formaient la souche commune tandis que ceux-là n'en formaient qu'une fraction; tous les Gaulois étaient des Celtes, mais tous les Celtes n'étaient pas des Gaulois; témoins les Celtes de l'Adriatique; les Celtes scordisques de l'Hémus; les Celtes *hercuniâtes* de l'Hyrcinie et une foule d'autres fractions démembrées de la souche commune, à la suite d'émigrations et de luttes intestines.

Dans ma préface j'ai indiqué ce qui a donné lieu en France à la désignation du nom de Gaulois au lieu de Celtes, et je prie le lecteur d'y recourir; mais je n'admets pas pour cela qu'entre

toutes ces fractions d'un même peuple, répandues jadis sur l'Europe entière et une partie de l'Asie, il ait existé une entière conformité de mœurs et d'idées. Les lieux divers et l'influence du climat ont toujours eu pour effet de modifier le caractère de l'homme ; et les Celtes répandus comme ils l'étaient, n'ont pu échapper à cette loi de la nature qui agit à notre insu et malgré nous.

C'est pour avoir tenté de centraliser toutes ces fractions de Celtes en une seule, du nom de *Gaulois*, que le système historique de M. Amédée Thierry est essentiellement vicieux dans les conséquences générales qu'il en tire et dans l'attribution exclusive, qu'il en fait aux Français actuels.

Avant de commencer son œuvre, M. A. Thierry se sera posé en face d'un dilemme ; et il se sera dit :

Les faits et gestes qui concernent un peuple entier, s'appliquent indistinctement à toutes les fractions de ce peuple.

Or, les Gaulois étaient des Celtes ; donc, tous ces faits et gestes appartiennent en particulier aux Gaulois comme ils appartiennent en général à tous les Celtes.

Le vice de ce raisonnement saute aux yeux, et M. Thierry, en écrivant son introduction, en a eu conscience, puisqu'il fait des efforts désespérés pour le vaincre et que malgré tout son talent et son savoir, il n'est point parvenu à surmonter la difficulté.

Janvier, 1871.

PRÉFACE.

Belgæ, quorum maxima virtus ;
HIRTIUS = Pansa Comm de Bello gallico. Lib. VIII.

Personne n'ignore que les populations primitives de l'Europe ont longtemps vécu à l'état de nomades, cherchant des abris contre l'inclémence des saisons et des aliments contre les besoins de la nature. L'instabilité de leurs résidences, amenant fréquemment des changements dans les conditions physiques de leur existence, il en est résulté des variations de noms propres qui ont naturellement jeté dans l'histoire une grande confusion.

Aujourd'hui même, à l'heure où nous écrivons ces lignes, nous sommes témoins de l'abus qu'on peut faire des noms propres, et la suite de cet essai en fournira des preuves nombreuses.

Bornons nous, pour le moment, à citer deux exemples pris au hasard :

Le nom d'AMBRON (Éburon) qui est un dérivé du mot celtique AMHRA = AMBRA est orthographié par les anciens auteurs, d'une foule de manières différentes; tantôt sous la forme d'*Umbri*, d'*Umbres*,

d'*Isombres* et d'*Insubres*, il entraîne les classiques latins et les écrivains du moyen-âge à des conjectures qu'on s'étonne de rencontrer chez des savants, d'ailleurs fort exacts sous tant d'autres rapports.

Les Umbres ou *Umbri*, d'après l'opinion de Caton l'ancien, étaient la nation la plus ancienne de l'Italie septentrionale. Cet auteur parle du temps antérieur à leur établissemeut dans la péninsule italique, mais il n'indique aucun peuple qui les aurait précédés. Les ÉBURONS do la Belgique et les ÉBUROVICES ou AULERCI-ÉBUROVICES du midi de la Gaule appartiennent à la même synonymie et très probablement à la même souche de peuples.

Chez les classiques Grecs on observe les mêmes difformités dans l'orthographie des noms propres; ainsi l'on trouve le nom des UMBRES tantôt écrit sous la forme d'Ιν;ομβροεσ d'I;ομβροι; tantôt sous celle d'Ιν;υβροι; ou tout simplement sous la forme d'Iβροι, On peut s'expliquer ces différences, en tenant compte des dialectes dont les auteurs se sont servis; là n'est pas la difficulté. Sous ces formes diverses on reconnaît toujours le caractère originel du mot celtique AMHRA = AMBRA = Ambron. Bornous nous à cette remarque, et passons à l'exemple suivant :

Les mots Κελτοι, Κελτικη, Celtes et Celtique, sont des noms, appellatifs, qui n'ont pas puisé leur origine dans le langage Hellénique; ils dérivent de la langue Celtique ou Iranéenne.

Dans les langues du nord, la racine *Kelt* = *Kalt*, signifie froid. Elle est encore fréquemment en usage parmi les peuples de race Indo-germanique; ainsi l'Anglais dit *colt*, le Belge et le Hollandais disent *kaut*, *koud*, l'Allemand *kald*.

Celte ou *Kalte*, car les idiomes anciens des peuples du nord admettent indifféremment les deux formes, est donc la transcription littérale des racines celtiques : CELT et DA; Celda = Gens des pays froids = hommes du nord, pris en opposition aux habitants des contrées chaudes de la Grèce et de l'Orient (1).

(1) Le nom de Celtes = οι Κελτοι a été de bonne heure en usage en Orient; du

Les Grecs n'ayant connu le nom et l'existence des Celtes que par les navigateurs Phénico-Tyriens, ont transcrit ce nom en le grècisant d'après les indications de ces navigateurs; or, ce nom n'étant ni d'origine sémitique, ni de source grecque, ne peut être qu'un dérivé de l'ancien langage Celtique ou Arien. L'étymologie du nom le démontre au reste de la manière la plus évidente.

Comment se fait-il que le nom de *Celtes* et *Celtique* s'est changé dans la suite des temps en Galli = Gallia, pour les Latins, et en Gaule et Gaulois pour les Français ?

Une simple observation va nous le faire comprendre.

D'abord faisons remarquer que le nom de Galli = Gaulois, ne se trouve ni dans les écrits d'Hérodote ni dans ceux de Pausanias. Scylax, ni les autres classiques grecs de l'époque n'en font pas mention.

Les auteurs Grecs de l'école d'Alexandrie ne s'accordent pas entre eux; la plupart se servent exclusivement, comme Apollodore, des noms de Κελται = Κελτοι, Κελτικη, tandis que les auteurs Romains plus modernes, comme Tite-Live, Cæsar, Polybe et Strabon emploient indifféremment les mots Κελτοι et Galli, pour désigner les Celtes en général (v. Strabon, liv. v, p. 298 et liv. iv, p. 272) [1].

Pourquoi donc encore une fois, les Romains n'ont-ils pas adopté le nom de *Keltoi*, et au lieu de Galli n'ont-ils pas dit *Kelti?* Tite-Live nous a donné la clef de cet énigme : pour les habitants du Latium les Celtes étaient un peuple nouveau. Pour connaître le

temps de Thucydide, les Celtes habitaient les Pyrennées dans le voisinage des *Ibères.* Alcibiade rappelle que du temps de Denys l'ancien, ce tyran de Syracuse envoya, contre les Athéniens, des Celtes et des Ibères (Celtibères) qu'il avait pris à son service comme soldats mercenaires.

(1) Tite-Live en parlant des Celtes, qu'il appelle Galli, dit qne lorsque ces peuples parurent en Italie pour la première fois, on les regardait comme des inconnus qui étaient partis des bords les plus éloignés de l'océan ; et il se sert pour exprimer son idée, des locutions suivantes : *Invisato atque inaudito hoste, ab oceano terrarumque ultimis oris bellum ciente.* Ce qni prouve le peu de notions géographiques que possédait cet historien touchant les peuples du Nord ; puisque les Sénons et les Insubres qui passèrent en Italie et prirent la ville de Rome, étaient des peuples du midi de la France et de race essentiellement Celtique.

nom de ce peuple, il n'y avait qu'un moyen, c'était de le leur demander à eux-mêmes ; or, les Insubres s'appelaient *Gaälen*, du mot allemand encore en usage dans le Nord et qui signifie Celtes. Les *Insubres* étaient des Celtes qui, de bonne heure, avaient passé du nord de l'Europe dans le midi de la France, et comme ils étaient la tribu la plus nombreuse et la plus influente des vainqueurs de Rome, les Romains auront appris d'eux leur nom ; et de *Gaälen* auront formé le nom nouveau de *Galli*, dont ils ont baptisé ce peuple nouveau.

Le nom de Keltoi ou Celtes ne pouvait pas facilement se romaniser, puisque l'orthographie latine n'avait pas de lettre qui correspondait au *K grec*, et que Galli pour Gaalen avait du moins le mérite de s'approcher du nom que ces barbares prenaient eux-mêmes dans leur idiome national, et s'harmonisait mieux avec l'esprit des peuples du Latium.

Nous n'avons pas besoin, à l'exemple de quelques philologues, de recourir à des transpositions pour rattacher euphoniquement le mot latin *Galli* au mot grec *Keltoi ;* transpositions qui nous paraissent impossibles à concilier avec la méthode généralement admise chez les Romains, de conserver, autant que possible, aux noms barbares, leur physionomie étrangère, en se contentant de leur donner une terminaison latine, ou, en d'autres termes, de les romaniser.

Plus tard, la nation celtique, à laquelle appartenait, au moins pour une partie, les Cimbres et les Belges, passa en Asie mineure et fit la conquête de la plus grande partie des régions en deçà des montagnes du Taurus.

Ces peuples, nouveaux pour les Asiatiques, reçurent le nom de Gallates, expression qui, en grec, correspond à celle de Galli du latin ; ce fut un emprunt fait aux Romains, justifié par les relations nombreuses qui existaient à cette époque entre ces deux nations civilisées. Elles seules, en effet, avaient alors quelques notions de géographie et de cosmologie.

Tous les peuples inconnus qui vivaient au nord-est des Alpes et

du Rhin, passaient chez les Grecs et les Romains pour appartenir à deux races d'hommes : Celtes, Scythes ou Tatars.

Ainsi, selon que les Celtes appartenaient à la race purement Celtique ou qu'ils s'étaient mélangés à des peuples étrangers, on les appelait KELTES ou Celtes ; GALLI ou Gaulois ; GALLATES ou Gallo-grecs ; CELT=IBERES, CELTO=LIGURES, CELTO=TATARS, CELTO=SCYTHES.

Toutes ces dénominations qu'on trouve dans les auteurs classiques et du moyen-âge, démontrent à l'évidence l'extrême diffusion de cette grande et forte race d'hommes, qui ne se retrouve plus que dans quelques contrées de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Irlande.

Quand on rencontre dans Plutarque pour la première fois les expressions de *Celto=Scythes* et de *Celto=Tatars*, on a de la peine a en croire ses yeux, si l'on n'a pas les notions d'histoire qui expliquent cet accouplement de mots dont l'étrangeté frappe d'abord.

On sait que les Romains ne connurent les Celtes que longtemps après les Grecs ; ce fut à la première invasion considérable de ce peuple dans l'Italie du Nord qu'ils apprirent à les connaître. Croyant voir une nation nouvelle et inconnue ils lui donnèrent, dit Tite-Live, un nom nouveau (1) ; c'est-à-dire, que le peuple qui s'ap-

(1) Appien, en parlant de la Gaule cisalpine, lui donne le nom d'Italie des Gallates, Ιταλια Γαλλατικα ; il était grec d'origine et d'éducation et naturellement pour lui, les Galli des Romains devenaient des Gallates ; plus tard lorsque l'Italie septentrionale se divisa, elle adopta les noms de Gallia *Cispadana*, Gaule en deçà du Pô ; et *Gallia Transpadana*, Gaule au-delà de ce fleuve ; mais ces dénominnations étaient relativement modernes ; car le Pô n'a pas toujours porté ce nom ; il était connu dans l'antiquité sous celui d'ERIDAN, et c'est sous cette dénomination que les premiers nuteurs grecs en parlent.

Polybe (II, 15) en appuyant sur l'identité de rnce des Gnulois au-delà des Alpes avec les habitants de l'Italie septentrionale, dit que ce furent des Celtes, οι Κελτοι qui chassèrent les Thyrénéens (habitants riverains de la mer Thyrénéenne : Umbriens et peuples toscans) de leurs demeures ; et le nom de Celtes dans la bouche de cet auteur si exact, montre bien que ce furent des races celtiques qui conquirent l'Italie du Nord et que le nom de GALLI ne leur fut donné plus tard par les Romains qu'à raison du nom de *Gaalen* que les insubres portaient ; nom qui était plus conforme à l'esprit de la langue latine et se prêtait mieux que le nom de Kelte à sa romanisation.

En s'appuyant du passage de Tite-Live, où cet auteur se sert des paroles sui-

pelait lui-même *Celtique*, prit à son insu chez les Romains le nom de GALLIQUE.

Ce fait est attesté par Cæsar dans ses commentaires de *Bello gallico*, où il dit en parlant des peuples de la Gaule française : *qui ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ, Galli appellantur*.

Mais depuis quelle époque ce nom était-il devenu en usage? Nous ne pensons pas qu'il remonte au-delà de la prise de Rome vers 500 avant notre ère.

Un historien qui se pique d'exactitude évitera donc d'employer cette désignation pour tous les faits antérieurs à cette date; tout ce qui a précédé doit être mis sur le compte de la nation celtique.

Néanmoins il ne manque pas d'écrivains qui, négligeant ce soin, se prévalent du nom de Gaulois pour leur attribuer tout ce qui a été l'œuvre exclusive des Celtes.

M. Amédée Thierry, auteur de l'*Histoire des Gaulois* (1) est du nombre; mais les idées que cet historien émet au sujet des Celtes en général et des Belges en particulier, nous autorisent à dire ce que nous pensons de son œuvre et du système historique qu'il y préconise.

M. Thierry a beau s'écrier : « Français, j'ai voulu connaître et » faire connaître une race (la race gauloise [?]) de laquelle des- » cendent les dix-neuf vingtièmes d'entre nous, Français! C'est » avec un soin religieux que j'ai recueilli ces vieilles reliques dis- » persées, que j'ai été puiser dans les annales de vingt peuples, les » titres d'une famille qui est la nôtre. » C'est fort bien pour l'Italie du Nord; pour le siége de Clusium, le combat d'Allia et le sac de Rome; ces actions peuvent à la rigueur être mises sur le compte des Gaulois.

Mais en ce qui concerne la guerre plus récente de *Macédoine*, le pillage de la ville et du temple de Delphes, la conquête de la

vantes : *Gens Nova et novum nomen Romanorum*. Dieffenbach, dans son remarqnable ouvrage, intitulé : *Celtica*, ajoute : *Die Romer nennen*, die Gallier *auch* NOVUM GENTEM und diese NOVUM NOMEN ROMANORUM (Dieff. Celt, II)

(1) *Histoire des Gaulois, depuis les temps les plus reculés*, par AMÉDÉE THIERRY, correspondant de l'Institut de France. Paris, 3 vol. in 8°. 2e édit. 1835.

Thrace et l'établissement de la *Gallatie* en Asie mineure, c'est différent.

Dans ces expéditions lointaines, les peuples des bords de l'Adriatique, les Cimbres et les Teutons formaient la majorité des hommes d'armes qui passèrent d'Europe en Asie.

La nation, proprement dite, gauloise, n'était plus dans le Midi de la France (200 ans avant l'ère actuelle) qu'une fraction de la race celtique, si puissante et si nombreuse du temps de la république Romaine. Elle perdit son ascendant et durant l'Empire le nom de Gaulois ne fut même pas conservé dans la description des provinces et des gouvernements de Rome, comme celui de la Belgique, dont Trèves la capitale forma la seconde ville de l'Empire et fut longtemps le séjour de plusieurs Empereurs romains.

Au fond, la *race celtique* n'est pas plus gauloise ou française qu'elle n'est *belge*, *irlandaise*, *anglaise* ou *allemande*, d'au-delà et en deçà du Rhin.

Dans ces pays elle s'est alliée à des peuples étrangers, venus depuis en Europe, en se les assimilant tantôt plus, tantôt moins selon les caractères qui les rapprochaient ou les éloignaient d'elle.

Et quand il s'agit aujourd'hui de souche, de famille, de race et d'origine, la nation celtique n'a pas laissé moins de vestiges en Suisse, en Irlande, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et aux bords de l'Adriatique que dans la France actuelle.

Les *Sénons*, auxquels on attribue généralement la conquête de l'Italie septentrionale, étaient une tribu germano-celtique, qui, avant son émigration en France, portait en Allemagne le nom de *Semnones;* elle s'était établie sur la rive gauche de l'Elbe, entre *Maegdebourg* et *Leipzig*, et s'étendait au Midi jusqu'à la forêt Hyrcinienne [1].

Si ce que nous venons de dire est exact; si la race celtique

(1) Tacite de Mor. Germ. 39; Annal. II, 45; Strabon VII. I; Ptolem. II. Velleus-paterculus les appelle *Senones* et Zozime 67, écrit leur nom Σεμνων. Zeus 1, 30 a élevé des doutes sur cette identité; mais son opinion isolée n'est appuyée d'aucune autorité. — Dieffenbach ne parait pas la partager.

s'est répandue sur la surface presqu'entière de l'Europe, appartient-il à un historien français du XIX[e] siècle de révendiquer pour l'honneur de sa nation, tout ce que cette race a fait en Europe, en Asie, en Afrique?

Malgré Tite-Live, malgré Cicéron, malgré Salluste, les Galli ou Gaulois ne seront jamais que les Celtes du centre do la France, séparés du noyau central, établi autour des rivages du Rhin, en Irlande, en Angleterre, chez les Belges et jusqu'aux bords de la Baltique.

Cette question des *Gaulois* a occupé souvent les érudits de France; on s'est souvent demandé qu'étaient *ces Gaulois* dont tout le monde parlait et que personne ne connaissait.

On demandait d'où ils étaient venus en France, quelle avait été leur patrie d'origine et quelles preuves anciennes en fait d'art, de science et de littérature ils avaient naguère donnés de leur existence.

Peine inutile ; on jouait sur une équivoque de noms propres et l'on no parvenait à rien éclaircir.

Au XVIII[e] siècle on se demandait encoro en France en quel temps il fallait placer *ces vieux Gaulois, si pleins de bonté, de candeur et de franchise, et les savants de ce temps répondaient unanimement qu'ils n'en savaient rien* (1).

Depuis on a été déterrer les GAËLS de l'Ecosse et les GADHÈLES de l'Irlande, et mêlant ces noms d'origine celtique aux *Galli* des Romains on en a conclu que c'étaient des peuples identiques, sans considérer ni les temps, ni les lieux où ils avaient vécu.

Au fond, il y avait matière à bâtir tout un système historique digne d'un siècle essentiellement centralisateur comme le nôtre.

(1) « Les uns, » dit le savant collaborateur du *Dictionnaire de Trévoux*, « donnent le nom de vieux Gaulois aux gens de la vieille Cour; les autres les placent sur la fin du dernier siècle; les autres sous le règne de Charles VII et de Louis XI; d'autres les vont chercher sous la seconde race; et d'autres encore remontent jusqu'à l'origine de la monarchie et disent que c'étaient les FRANCS qui faisaient voir dans leurs procédés cette droiture, cette bonté et cette simplicité qu'on ne voit plus dans nos actions. » (*Dict. de Tr.* v° Gaulois Paris, 1752.)

M. Amédée Thierry s'est empressé de combler cette lacune dans son *Histoire des Gaulois;* mais le moyen de le prendre au sérieux lorsqu'il dit en parlant des Belges :

« *Ce nom est étranger à l'idiôme des Galls. Etranger est » peut-être inexact*, dit-il, car *Bolg en gallic signifie sac* (1). »

On a beau suivre Tite-Live dans les descriptions des batailles ; on a beau se servir exclusivement du nom de Gaulois pour celui de Celtes ; ce qui pouvait suffire à un Romain de l'Empire ne suffit plus à un lecteur du XIXe siécle ; on ne peut pas séparer le Gaulois du Celte et affecter de laisser celui-ci à l'écart, comme on ne peut pas scinder l'ensemble pour isoler la partie.

Claire et nette, bien qu'erronnée, cette expression de Gaulois= Galli, exclusivement en usage chez les Latins pour désigner les peuples transalpins que Rome connaissait à peine et qu'elle n'apprit à connaître mieux qu'après le sac de la ville éternelle, cette expression n'est propre qu'à semer le doute et la confusion dans l'esprit du lecteur.

(1) Dans ses recherches intitulées : *Dissertations on the origin and progress of the scythians or Goths*, *Pinkerton* 104, traduit la racine *Bolg*, par homme noble ; homme *savant*.

Owen tire l'étymologie du mot Belge, de *Belgiad* = ravageur ; et Chalmers I, 17), que M. A. Thierry a suivi dans une autre partie de son *Histoire des Gaulois*, dérive le nom Belge de la racine *Bel-Bellum* = *Belliqueux*.

Et Baumgarten (Allg. Weltg. XVI, 538), du caractère du peuple qui est, dit-il, *Zanksuchtig*, c'est-à-dire querelleur :

D'autres étymologues se contentent de le dériver de la nature du sol même, qui au nord est généralement bas, marécageux et sujet aux inondations périodiques.

Ces étymologies et beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, se détruisent mutuellement ; d'un mérite négatif, elles ont toutes le grand inconvénient de laisser tout dans le vague et de ne rien expliquer.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Belges tirent leur origine d'une horde de nomades de la Sarmatie d'Europe, qui s'empara de bonne heure de la Belgique, occupée en partie par les Celtes, et lui donna son nom ; de même que les *Isombres* ou insubres de la Celtique donnèrent leur nom à l'Ombrie Italienne et les Tecto= Sages à la Gallatie grecque de l'Asie mineure.

Les *Belcæ* étaient divisés en plusieurs hordes ; ils avaient pour clients les *volcæ* auxquels M. A. Thierry donne, on ne sait pourquoi, le nom de *Volkes*, et les *Tecto=Sages* peuple également d'origine scythique, comme nous.

Ces noms reviendront souvent se placer sous notre plume, lorsque nous aurons à traiter des *firbolgs* = Belges, qui firent la conquête de l'Irlande et d'une partie de l'Angleterre, plusieurs siècles avant l'ère actuelle.

Avant d'écrire l'histoire de l'Europe, il faut aujourd'hui des noms propres nettement définis, des origines certaines et des époques dûment accusées. Or, le nom de Gaulois, restreint aux Celtes de l'expédition de Bellovèse et à l'Italie cisalpine, ne comprend aucune des nombreuses fractions de peuples celtiques qui occupaient à cette époque l'Allemagne, la forêt noire, les bords du Danube et l'Illyrie. Il ne comprend ni les Anglais, ni les habitants de l'Irlande et de l'Ecosse; toutes nations d'origine celtique ou pures ou mélangées d'Aborigènes qui n'avaient aucun lien d'alliance entre elles, et ne s'appartenaient par aucune fédération identique. En général, pour le fond, la manière d'être des Celtes, était différente, selon les lieux et les temps; ici, plus avancés en civilisation; là, plus arriérés; tantôt ils contractaient des mœurs plus polies dans le voisinage des peuples civilisés et restaient plus barbares au milieu de ceux qui l'étaient moins.

C'est ce qui a fait dire à un historien romain que le Celte s'accommodait facilement aux mœurs et à la manière de vivre de ses hôtes étrangers.

Le nom de *Gaulois*, dans son acception la plus étendue, ne comprend donc pour nous que le Celte du Midi de la France, comme le nom de *Scordisques* ne s'applique qu'aux Celtes des montagnes de l'Hémus et comme le nom d'*Hercuniâtes*, aux habitants Celtes de la forêt d'*Hyrcinie*.

L'opinion de Tite-Live, de Salluste et de Cicéron importe peu dans une question de ce genre; nous ne nous en occuperons pas en ce moment, puisque nous aurons souvent occasion d'y revenir plus tard (1).

(1) Toutefois faisons remarquer que Tite-Live, en parlant des Gaulois = Galli se sert très souvent des noms de Celtes et de Gaulois (Celtæ et Galli) indifféremment; il ne fait entre ces deux mots aucune différence et loin de les opposer l'un à l'autre, il les confond dans la même signification.

Un auteur moderne nous apprend ce qu'il entend par le nom de Celtes en général et quelle est, selon lui, la classification à adopter à ce sujet; d'après notre manière de parler aujourd'hui :

Nach unsern heutigen Sprach-Gebraucht, versteht men unter Kelten

Quant à l'emploi du mot *Gaulois* pour désigner le Celte du centre de la France, nous n'avons garde d'y renoncer; mais nous ne l'employons que comme synonyme de Celte du Midi et pour les faits historiques antérieurs à l'ère moderne.

Un seul nom ne suffit pas toujours, lorsqu'il s'agit de peuples appartenant à plusieurs races qui, en se mêlant à d'autres, ou, comme il n'a été que trop fréquemment observé, en changeant de résidences et de pays, ont altérés leurs noms propres; souvent même les ont entièrement changés.

Ainsi, pour ne pas confondre les Gaulois du midi de la France avec ceux de l'Italie septentrionale, nous employons pour ces derniers, le mot composé de Gaulois-transalpins.

Le nom de Celtes serait ici manifestement impropre, à moins qu'il ne s'agisse d'origine ou de race.

Nous disons Gaule-Belgique pour désigner la partie méridionale de notre pays, remplie d'habitants de race celtique, en opposition avec les habitants du nord qui, étant en partie d'origine allemande et kymrique, prennent le nom de Germano-Belges ou Cymro-Belges.

On ne nous objectera pas, sans doute, leur nouveauté, car ces noms composés ont tous passé dans le langage écrit de l'histoire; ils ont du reste une précision qu'on chercherait vainement à remplacer par des circonlocutions.

Les anciens en ont fait un usage fréquent et il ne serait pas prudent d'innover.

Ainsi nous conservons les expressions *Germano-Belges, Kymro-Belges, Anglo-Belges, Anglo-Saxons, Celto-Scythes, Celto-Tatars, Celtibères* et autres, pour des peuples appartenant à

sammtliche Keltischen Stamme; also die Galen (Gallier, Iren und Schotten) *so gut wie die Kimbern* (*Belger, Waleser und Bretagner*).

Ceci est conforme à la division en deux branches des Gaulois, par M. A. Thierry; mais au lieu d'indiquer, comme le fait l'historien français, pour souche principale *les Gaulois*, Obermuler indique les Celtes et ne fait des Gaulois = Gallier qu'une subdivision. Il a rejeté avec raison l'opinion de M. Thierry qui considère les Gaulois comme souche originaire et principale et les Celtes comme une subdivision de ces derniers.

des races différentes qui, en s'alliant, n'ont pas jugé nécessaire d'adopter un nom nouveau.

Ainsi les Goths et les Allains, en séjournant sur les rives du Don, y ont pris le nom de Gothitalanes; les Gaulois et les Grecs en Asie, celui de Gallates ou Gallo-Grecs.

Le nom de Gallates fut donné par les Grecs à tous les peuples barbares à peau blanche et cheveux clairs, tels que les Celtes et les hommes du Nord.

Que ce nom de Gallates dérive du mot *Gaal*, cela ne fait pas l'objet d'un doute; mais *Gaël* et *Gaëlique* sont identiquement les mêmes noms que Celte et Celtique, avec cette seule différence que ceux-ci désignent la famille entière de la nation, tandis que ceux-là n'en indiquent qu'une simple fraction. Il en était de même des *Gadheles* de l'Irlande qui, bien qu'adoptant un mot différent, n'en étaient pas moins, et sont restés des Celtes purs.

C'est une question de savoir jusqu'à quel point il est bon de remplacer tous les noms anciens par un seul, et d'appeler du nom de Gaulois les Gaals d'Écosse; les Gadheles d'Irlande et d'Angleterre; les Hercuniates de la Forêt noire; les Scordisques des montagnes de l'Hémus et les Boyes ou Bohêmes de la forêt d'Hyrcinie.

C'est le parti qu'a adopté M. Thierry, dans son Histoire des Gaulois. Mais si nous comprenons bien l'idée de l'auteur, cette histoire se borne à la Gaule, telle que l'a décrite Cæsar dans ses Commentaires, c'est-à-dire aux Belges, aux Aquitains et aux Celtes du Midi.

A ce point de vue, le nom de Gaulois, restreint mais précis, explique la pensée primitive de l'auteur, mais ne comporte pas les conséquences qu'il en a tirées dans le cours de sa narration.

D'abord, comme français, il fait assez peu de cas des Belges, pour déclarer expressément qu'ils étaient jadis séparés des Gaulois par les mœurs, les institutions et le langage.

Le nom de Belge appartient, dit-il, à la racine *Bolg*. Cette racine signifiait *Sac!*

Mais si la racine celtique *Gaäl* signifiait par hasard une indis-

position morbide quelconque, faudrait-il absolument pour cela en faire un nom de peuple, et tirer une origine malsaine d'une épidémie populaire, qui ne se serait développée que dans la pensée imaginaire d'un auteur? Il n'est donc pas possible d'admettre un seul nom pour désigner les nombreuses fractions du peuple celtique en Europe, sans jeter la confusion dans l'histoire.

J'aurais pu me dispenser de cette observation, qui a tout l'air d'une logomachie, mais il ne faut pas laisser s'accréditer l'opinion qu'il soit possible de donner le nom indéterminé de *Gaulois* à des peuples qui remontent à vingt siècles avant notre ère, pour se donner la satisfaction de tout rapporter à la France actuelle.

Pour y parvenir, on a recours à d'étranges moyens de conviction; partout où l'on trouve les mots celtes Κελτοι = Κελτικη, on traduit ces mots par Gaulois et Gaule, et quand Pausanias dit que la trimarkisia était nn genre de combat celtique, les traducteurs français mettent un combat gaulois (t).

Or, ils ne réfléchissent pas que la trimarkisia, exclusivement en usage chez les peuples du Nord, n'était connue ni des Gaulois ni chez nous.

Je ne sache pas que Tite-Live, en décrivant l'invasion des Gaulois dans l'Italie du Nord, en ait fait mention. Pausanias en parle dans la guerre de Delphes, et M. Thierry s'en empare pour y voir une expédition gauloise, mais il se trompe. L'armée des pillards de Delphes était composée de CIMBRES, de BELGES, de TEUTONS, de TRÈRES et de quelques volontaires celtes de l'Adriatique et du Danube qui n'appartenaient ni à la France centrale ni à celle du midi (2).

(t) Ιππων ονομα ιστωτιο Μαρκαν οντα υπο των Κελτων. PAUSANIAS, L. X, p. 6. 45.

(2) L'usage du chariot de guerre à trois chevaux nommé trimarkisia, se révéla pour la première fois aux peuples de l'Occident, dans les guerres contre les Germains. Ceux-ci l'avaient emprunté aux Scythes. Les habitants de la Gaule celtique ni les Belges ne l'ont jamais connu. On objecterait en vain l'étymologie du mot *trimarkisia*, qui vient du sanscrit TRI et de *Markan* en celtic : *cheval.*

Marcan, dit M. A. Thierry, est un pluriel celtique qui signifie chevaux. *Markan* est tout uniquement l'accusatif de MARK, qui, en celtique comme en sanscrit et dans

On conçoit qu'il est facile de pardonner beaucoup à l'amour de la patrie, alors même qu'il dépasse les bornes de la raison ; mais c'est à la condition de ne se faire tort qu'à lui-même. — Le système historique, préconisé par l'auteur de l'histoire des Gaulois, ne se borne pas à cela. — Il tranche bien des difficultés, amoindrit bien des gloires nationales et, d'après ses convenances, annule, décapite ou passe sous silence d'importantes nations anciennes, sans vergogne et sans souci. S'emparant d'un mot et s'autorisant de l'opinion exclusive d'un historien romain du commencement de l'Empire l'auteur ne voit que par ses yeux, n'entend que par ses oreilles, et tout ce qu'avance Tite-Live est pour lui un oracle à respecter (1).

Cette soumission aveugle à une autorité ancienne, à la vérité très respectable, mais souvent mal éclairée, nous étonne de la part d'un auteur moderne qui se pose comme novateur.

Trouvant dans les documents grecs le nom de Celtes traduit par celui de GALLATES, et dans les histoires latines par celui de GALLI, M. Thierry ne voit partout que des Gaulois. La Celtique comme nation ancienne lui échappe entièrement. Les Belges ne sont pour lui que des Gaulois, leur étymologie qu'il tire du mot celtique *Bolg*, *Sac*, a surtout la vertu d'exciter son hilarité, et il y revient plusieurs fois.

le langage Arien, veut dire cheval. Ainsi le mot comme la chose sont de même source et ont été importés d'Asie en Europe.

Les races Slaves et Germaines, venues les dernières, l'ont conservé. Aujourd'hui c'est un genre d'attelage très commun chez les Russes, qui le tiennent évidemment des Scythes ou des Cimbres L'usage ailleurs s'en est perdu, mais le nom de MARK ou de *Markan* a été encore longtemps en usage au cœur de l'Europe ; ainsi, on trouve dans la loi des Bavarois (*Lex Bajuvariorum*) une disposition ainsi conçue : *Si quis aliquem de equo suo deposuerit quem* MARC, *Galli vocant... pœnam solverit.*

Les rédacteurs de la loi se servent du mot Galli = Gaulois, à l'exemple des Romains, de qui ils tenaient leur science et leur éducation. Pour les Latins, le mot Galli s'appliquait à tous les Barbares connus et inconnus du nord de l'Europe. Le nom de Celtique avait vieilli, mais il appartenait à la critique moderne de le réhabiliter et d'empêcher l'abus qu'on peut faire de synonymies erronées.

(1) Tite-Live naquit à Padoue au temps de la guerre civile; il travailla sous Auguste et mourut sous Tibère, la même année, d'autres disent le même jour, qu'Ovide.

En revanche les Gaulois tout à la fois, Galls et Kymri, passent en Espagne, en Italie, aux bords de l'Hellespont, à Delphes, en Macédoine et en Asie mineure. Ces *Galls* de la France font tour à tour la conquête de l'Italie *cisalpine* et de la *transpadane;* ils vont, à deux reprises, offrir leurs hommages à Alexandre le Grand; passent successivement dans les *Carpathes* chez les *Rhétiens* en *Pannonie*, en *Suisse* chez les *Bohémes* et les *Bavarois*, que sais-je; le monde entier est rempli de Gaulois, et ce monde est représenté comme une conquête d'une seule et unique nation : la nation gauloise ou française. S'il est vrai que ces courses vagabondes sont toutes historiquement attestées, on ne peut pas pour cela les attribuer exclusivement à un seul peuple, comme le fait notre auteur. Toutes les fractions de la grande famille Celte y ont contribué, et loin de pouvoir être pour le tout attribuées aux ancêtres des Français, la plus grande part en appartient aux ancêtres des Allemands, des Goths, des Belges et des Panoniens [1].

Nous ne pouvons nous empêcher de croire à une grande vertu patriotique de la part de l'auteur en question; mais un patriotisme étroit, égoïste, exclusif ne donne pas une haute idée de son esprit d'impartialité.

Puisant exclusivement dans les classiques grecs et latins, il ne

(1) Chez les écrivains grecs et latins trois formes, dérivées d'une source commune, servaient à désigner généralement toutes les fractions de la grande famille celtique : Les Grecs écrivaient Κελτοι Γαλλαται. Les Latins Galli = Gaulois.

Galen de Antido. 1, 2, Appien. Hesp. 1, Polybe et A. Schweigh ad App. Hesp. 1, admettent cette identité sans contestation.

Du temps d'Hécatée de Milet et d'Hérodote on ne connaissait que le nom de Κελτοι; celui de Galls, et à plus forte raison celui de Gaulois, était encore inconnu.

Ce n'est qu'après la conquête de la *Gallatie* et de la Macédoine, après le pillage de la ville et du temple de Delphes que le nom de Γαλλαται prit cours, afin de distingner les conquérants de l'Asie mineure des habitants Aborigènes du pays. — *Gallatès* dit Amm. Marcellin (XV. 9) *ita enim Gallos Sermo Græcus adpellat.*

La forme Galli ne passa définitivement dans la langue latine qu'après la conquête de la Cisalpine, sans qu'on abandonnât pour cela le nom Celtique, car Tite-Live qui vécut pendant le premier siècle de l'Empire emploie indifféremment le nom de Celtæ à côté du nom de Galli et lui donne la même signification.

s'est pas assez défendu contre leurs préventions et leurs erreurs.

Trouvant que le mot Galli est presqu'exclusivement employé par ceux-ci pour désigner les peuples du Nord, y compris les Celtes, il s'en empare, et faisant de ce nom un *type générique*, il l'applique à l'Europe entière et en fait une nation universelle qui prime, efface et annulle tout ce qui l'a précédé, absorbant dans son unité l'avenir, comme elle avait absorbé le passé, et ne laissant plus de place à d'autres.

Cette manière de considérer l'histoire peut être fort commode à des écrivains qui veulent aller vite en besogne; mais elle expose à des mécomptes; nous n'en voulons pour preuve que l'œuvre que nous avons sous les yeux.

Le système de l'auteur, car c'est tout un système historique que M. A. Thierry tend à inaugurer, le système de l'auteur est celui-ci. C'est lui-même qui l'affirme et nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter à lui :

« Comme la nouveauté de plusieurs opinions émises en ce livre » me fait un devoir, dit-il, d'exposer au public les preuves sur les- » quelles je les appuie, et en quelque sorte ce que vaut ma con- » viction personnelle, j'ai résumé dans les pages qui suivent mes » principales autorités et mes principaux arguments de critique » historique (1). »

L'auteur parle dans ce passage de *nouveauté de plusieurs de ses opinions* et il nous promet d'en fournir les preuves et de montrer *en quelque sorte* ce que vaut « sa conviction personnelle. »

« La question à examiner, » dit-il plus loin, « est celle-ci : » a-t-il existé une famille gauloise distincte des autres familles » humaines de l'Occident et était-elle partagée en deux races? »

A cette question l'auteur répond affirmativement et se décide d'après son opinion et sa conviction personnelle en faveur de sa nation. Il allègue à ce sujet trois espèces de preuves : 1° philologiques; 2° historiques, puisées dans les écrivains grecs et romains

(1) *Histoire des Gaulois*, etc., 1 vol. Introd. p. XI.

et 3° historiques, puisées dans les traditions nationales des Gaulois.

Pour établir sa thèse à l'aide de la philologie, il cite la langue des Basques, nommée par le peuple *EUSCARA*, et pour prouver son antiquité, il allègue qu'elle a fourni à l'ancienne Espagne les plus vieilles dénominations de fleuves, de montagnes, de villes et de tribus (1).

Il établit avec Guill. von Humboldt sa grande extension et l'empreinte qu'elle a laissée dans la nomenclature géographique de presque toute l'Espagne surtout des provinces orientales et méridionales.

L'Aquitaine présente aussi dans sa plus vieille géographie des traces nombreuses de cette langue qui s'y parle encore aujourd'hui, et il n'est pas difficile de trouver de pareilles traces plus altérées et plus rares le long de la Méditerranée entre les Pyrénées et l'Arno dans l'ancienne Ly gurie.

De là l'auteur tire la conclusion 1° que le basque « est un reste de l'ancienne langue espagnole ou *ibérienne* » et la population parlant basque aujourd'hui, « un débris de la race des *Ibères*. »

2° Que cette race, par le langage du moins, n'avait rien de commun avec les nations galliques et kymriques et 3° que dans l'Aquitaine et la Lygurie gauloise elle occupait deux grands cantons.

Le *gaëlic* ou *gallic* (2), dit M. A. Thierry, est parlé dans la haute Écosse, l'Irlande, les Hébrides et l'île de *Man*.... Si l'on veut suivre ses vestiges par le moyen des nomenclatures géographiques et historiques, on trouve qu'elle a régné dans toute la basse Écosse et dans l'Angleterre, dans une portion du Midi et dans tout

(1) Il est dûment prouvé aujourd'hui que tous ces noms, à quelques exceptions près, sont d'origine celtiqne, tout au moins originaires en petite partie de l'ancienne langue celtibère ou ibérienne pure.

(2) Gaëlic ou gallic, comme l'écrit l'auteur, est tout bonnement l'ancienne langue des peuples du pays de Galles en Angleterre, c'est-à-dire la langue celtique la mieux conservée et la plus cultivée de nos jours, parmi les nombreux dialectes que cette langue a laissés; nous ne voyons donc pas encore ce que cela peut avoir de commun avec les Gaulois, proprement dits, du Midi de la France.

l'Est de la Gaule, dans la haute Italie, dans l'Illyrie, dans le Centre et l'Ouest de l'Espagne....

On peut induire de ces faits, ajoute M. Thierry :

1° Que la race, parlant le gallic, a occupé dans les temps reculés, les îles britanniques et la Gaule, et de ce foyer s'est répandue dans plusieurs cantons de l'Italie, de l'Espagne et de l'Illyrie.

2° Qu'elle a précédé dans l'île de Bretagne la race parlant le kymric.

La principauté de Galles en Angleterre est habitée, comme on sait, par un peuple qui porte dans sa langue maternelle le nom de *Cynmri* ou *Kymri*. Sa langue était le CYNMRAIG ou KYMRIC, qui, dès le VI° siècle de notre ère, était cultivé avec un grand éclat, non seulement dans les limites de la principauté de Galles, mais tout le long de la côte occidentale de l'Angleterre ; tandis que les anglo-saxons, population germanique, occupaient par droit de conquête le Centre et l'Est.

Quant aux rapports mutuels des deux idiomes kymrique et gallique, M. Thierry trouve que le fond de tous deux est le même, qu'ils dérivent sans nul doute d'une langue-mère commune, mais essentiellement différentes dans les racines et dans le système général de la composition des mots (?). On remarque, dit-il, de grandes différences dans le système grammatical, différences essentielles qui constituent deux langues bien séparées, bien distinctes (?) Quoique sœurs et non pas seulement deux dialectes de la même langue [1].

(1) Celui qui comprendra ce passage sera plus heureux que moi.

« Deux idiômes qui pour le fond sont les mêmes et dérivent d'une seule langue-mère commune, mais essentiellement différentes dans les racines et dans le système général de la composition des mots (?). »

» Ayant de grandes différences dans le système grammatical, différences qui constituent deux langues bien séparées, bien distinctes, quoique sœurs, et non pas seulement deux dialectes de la même langue. »

Ainsi, dans ce passage de quelques lignes, il y a deux idiômes, qui pour le fond sont les mêmes et deux dialectes qui constituent deux langues bien séparées, bien distinctes (?).

C'est cependant bien du gallic et du kymric qu'entend parler M. Thierry.

Or, quel est l'adepte ou philologue qui ne sait que le *gaëlic* et le *kimraigh* sont

Les inductions historiques qui découlent de cet examen se résument à son avis :

1° Une population ibérienne distincte de la population gauloise et composée d'Aquitains et de Ligures ;

2° Une population gauloise, proprement dite, se subdivisant en Galls et en Kymri ;

3° Les Galls précédant les Kymri sur le sol de l'île de Bretagne et probablement aussi sur celui de la Gaule (?) ;

4° Enfin, les Galls et les Kymri formant deux races appartenant à une seule et même famille humaine (?).

Les preuves tirées de l'histoire sont puisées aux auteurs grecs et romains. C'est d'abord Cæsar et Strabon qui divisent la population gauloise en Aquitains, en Belges et Gaulois ; ces derniers appelés aussi *Celtes*.

La Narbonnaise n'est point comprise dans cette division. C'est là que les écrivains anciens ont trouvé, outre les Celtes ou Galls, des Ligures étrangers aux Gaulois et des Grecs Phocéens composant la population de Massalie et de ses établissements.

Il existait donc, poursuit M. Thierry, dans la population indigène de la Gaule (les Massaliotes exceptés), quatre branches différentes, les Aquitains, les Ligures, les Galls ou Celtes et les Belges.

L'auteur les passe successivement en revue, élaguant tout ce qui concerne les Celtes et remplaçant le nom de cette nation par celui de Gaulois ; combattant les auteurs grecs qui parlent de Celtes et non de Gaulois, tandis qu'il invoque les auteurs romains de préférence et ceux surtout qui, comme Strabon, Grec de naissance et Romain d'éducation, ont fait naître dans la synonymie des peuples anciens une déplorable confusion.

deux des sept idiômes du vieux celtique qui subsistent encore et qui, loin de former deux langues distinctes, ne forment en tout qu'une langue principale, aussi identique pour la forme grammaticale et la composition des mots qu'il est possible de trouver une langue qui, sans le secours de l'écriture, a traversé une série de plus de trente-cinq siècles d'existence.

En parlant des Ligures [1], l'auteur croit leur origine ibérienne mise hors de doute, parce qu'il indique une ville en Espagne qui porte leur nom (?). Il avoue, néanmoins, que l'histoire mentionne de puissantes tribus celtiques mêlées parmi eux dans la Celto-Ligurie; mais comme ces données vont à l'encontre de ses Galls ou Gaulois, il ne cite aucune autorité; il ajoute seulement que plus tard l'Ibero-Ligurie, entre le Rhône et l'Espagne, fut subjuguée presque tout entière par un peuple étranger aux Ligures et portant le nom de VOLKES. Vers 281, ces VOLKES TECTOSAGES habitaient, selon l'auteur, le haut Languedoc, et ils sont signalés tout-à-coup et pour la première fois (?) à propos d'une expédition qu'ils envoient en Grèce. Vers l'an 218, les *Volkes Arécomikes* habitant le Languedoc, sont cités dans l'histoire de Tite-Live, L. XXI, c. 26, comme un peuple nombreux qui faisait la loi dans tout le pays.

Ces peuples que Cæsar nomme Volcæ = *Volgæ;* Ausone, *Bolgæ* et Cicéron *Belgæ*, — l'auteur les appelle VOLKES d'un nom allemand moderne qui signifie peuple. — Enfin, ces Volkes, selon l'auteur de l'Histoire des Gaulois, font la conquête du haut et bas Languedoc, ils y arrivent entre 340 et 381, et, à cette dernière date, une partie de la population VOLCÆ TECTOSAGE quitte le pays pour se joindre à l'armée belge partant pour la Grèce à la conquête du trésor de Delphes.

Les Celtes et les Belges n'excitent que médiocrement l'attention de l'auteur. *Je n'ai pas besoin, dit-il, de démontrer l'identité des Celtes et des Galls, elle est donnée par tous les écrivains anciens*, mais j'ai à rechercher quelle est la signification du mot Celte (on ne voit pas trop cette nécessité) ; et de cette signification il ressort en somme que, dans le principe, les Grecs, principalement les Massaliotes, prirent par erreur le nom de Celtes pour le nom commun de Gaulois (?). Observons seulement que c'est Strabon qui vécut la plus grande partie de sa vie en Asie mineure, où il ne

(1) Les Ligures venus de l'Est comme les Ambrons, appartenaient primitivement à la souche scythique, comme les Cimbres et les Belges.

connut que les Gallates, et qui, ne voyageant ni en Gaule ni en Allemagne, croit devoir émettre cette opinion isolée, afin de rattacher les Gallo-Grecs de l'Asie mineure aux Gaulois de l'Occident ; ce qui le fait tomber dans une double erreur (1). Toutefois M. Thierry n'hésite pas à la faire sienne, et cite à son appui des passages de Polybe, de Diodore de Sicile, d'Aristote et autres qui n'ont probablement jamais songé à ce qu'il leur fait dire.

L'auteur passe ensuite en revue les Gaulois trans-rhénans qu'il rattache à une série d'émigrations commencées l'an 587 avant notre ère, spécialement celle de Sigovèse qui, d'après Tite-Live partit de la Celtique et se dirigea vers la forêt Hyrcinienne. Cette désignation paraît à l'auteur entourée de vague, et il appelle à son secours Trogue-Pompée, qui parle de l'Illyrie et de la Panonie. Ce qui le tranquilise un peu, car il avait besoin de rattacher les Gaulois de la Panonie et de l'Illyrie aux Gaulois de la France, sans quoi il y aurait eu un vide dans le système. Or, l'esprit systématique, de même que la nature, a horreur dn vide.

D'après M. Thierry une seconde branche des Gaulois trans-rhénans se compose de CIMBRES ou CIMMERIENS, habitants près l'Océan, appelé *Morimarusa*. Ephore, qui vivait du temps d'Aristote, connaissait les Cimbres et les appelle CELTES. Ceci ne gêne pas du tout l'auteur de l'*Histoire des Gaulois ;* d'après lui les Cimbres forment la seconde branche des Gaulois ; il faut qu'ils y restent, dûssent les mânes d'Ephore en tressaillir d'effroi.

Ephore affirme que les Cimbres sont des Celtes, « *c'est fort* » *bien*, » dit M. Thierry, « *mais dans le système géographique* » *d'Ephore cette dénomination, très vague (?), désigne tout* » *à la fois un gaulois et un habitant de l'Europe occi-* » *dentale*. »

(1) Erreur de croire que les Gallates étaient exclusivement des habitants de la Gaule, tandis que c'étaient des Belges et des Cimbres.

Erreur en outre de vouloir changer le nom de Celtes en celui de Gaulois afin d'expliquer par une fausse synonymie l'indication erronnée des premiers auteurs grecs, qui comme Pausanias, avaient pris les Cimbres et les Belges, c'est-à-dire des peuples du Nord, pour des Gaulois du Midi.

L'esprit de système aveugle à tel poiut l'auteur de l'*Histoire des Gaulois*, qu'il le prête à l'auteur grec, vivant à une époque où le nom de Gaulois, étant inconnu, il ne pouvait y avoir lieu de le confondre avec le nom de Celtes.

Tous les historiens, dit M. Thierry, attribnent à une armée gauloise (?) l'invasion de la Grèce dans les années 279 et 280. Il est vrai qu'Appien leur donne le nom de *Kimbri*, mais l'historien des Gaulois ne s'en inquiète pas; nous savons, dit-il, que leur armée se composait d'abord de VOLKES-TECTOSAGES, puis en grande partie « de Gaulois du Nord du Danube (?), mélange de Bastarnes, de Sarmates et de Germains. »

De tout ce qui précède, s'écrie l'auteur, résulte, ce semble, l'identité des peuples Kimmerii, = Kimbri, = Kymri, et la division de la famille gauloise en deux branches ou races, dont l'une porte le nom de Kymri et l'autre celui de Galls.

Nous avouons, quant à nous, en toute conscience ne rien comprendre à cette étrange dualité. Nous concevons le désir avoué, l'idée préconçue systématiquement, déduite *per fas* et *per nefas*, pour en arriver à rattacher l'*Histoire des Français* aux deux plus grands peuples de l'âge antique et par le moyen d'une apparente conformité de nom, Galls = Gaulois, accaparer en faveur des ancêtres de la France, les faits les plus saillants de ces temps éloignés; hors delà la logique des faits nous échappe.

Peine et labeur, hélas! inutiles; car on n'amoindrira pas, quoiqu'on fasse et qu'il arrive, ni le nom, ni la nation celtique; et les Celtes du Midi de la France en resteront comme une fraction minime dont l'histoire a dit les faits anciens, sans réticence ni exagération.

Enfin, l'auteur tire une dernière preuve de la dualité de la famille gauloise, des curieux documents littéraires en prose et en vers des Gallois; mais cette littérature appartient exclusivement à l'Angleterre, au pays de Galles et à l'Irlande; l'auteur n'en cite, du reste, aucun fragment et semble se retrancher derrière la réserve que lui commandait le plan de son ouvrage, entièrement construit, dit-il, d'après les données grecques et romaines; en d'autres termes,

ses guides principaux sont les Grecs et les Romains ; les souvenirs légendaires confus, mais souvent empreints de révélations curieuses, ne l'ont guère occupé ; il parle des écrits des Bardes irlandais, des annales et des triades anglaises par ouï-dire et ne semble que très médiocrement s'en être occupé.

En somme, dans cette introduction à l'*Histoire des Gaulois* il règne un art infini. Les événements et les noms historiques sont habilement groupés et le tout se lie à l'ensemble, de manière à faire croire au lecteur qu'il assiste à un tableau saisissant de vérité ; malheureusement l'idée systématique de l'auteur, l'idée principale de son livre y domine et gâte la moitié du mérite réel de son œuvre.

On ne peut pas, sans répugnance, entendre revenir cent fois sur l'idée que les Cimbres sont des Gaulois. On ne peut se familiariser avec cette autre pensée que les Celtes de la forêt noire, du Danube et de l'Illyrie sont des Gaulois, venus avec Sigovèse dans le pays. On n'aime pas les citations d'auteurs tirées de Strabon, dont la manie d'heurter tous ceux qui l'avaient précédés est connue ; de ces passages tronqués, mutilés, et de ces explications où l'on cherche dans l'intérêt d'une idée préconçue, à faire prendre le change à l'égard de passages diamétralement opposés.

Quelle pensée a donc préoccupé M. Thierry, quand il a écrit l'Introduction à l'*Histoire des Gaulois?*

A quelle occasion est-il entré dans ces détails? Laissons-le lui-même nous le dire ; il n'y a pas de meilleur témoignage que celui de l'auteur même :

« *Ce travail que j'avais fait*, dit l'auteur, *pour mon compte, pour me guider moi-même dans la recherche de la vérité* et *d'après lequel j'ai cru pouvoir adopter un* PARTI, *je le soumets ici avec confiance à l'examen.*

» *Je prie toutefois mes lecteurs qu'avant d'en condamner ou d'en admettre les bases absolument, ils veuillent bien parcourir le détail du récit.* »

Nous avons pris cette liberté que l'auteur nous laisse et après avoir lu avec attention son récit, n'en pouvant pas admettre les

bases, nous avons cru de notre devoir d'en exposer ici les motifs.

Mais d'abord était-ce bien là une question d'histoire controversée avant l'apparition dans le monde de l'*Histoire des Gaulois?*

A-t-on jamais contesté que la nation celtique a été une des premières et sans contredit une des plus puissantes de toutes les nations qui arrivèrent d'Asie en Europe?

A-t-on jamais mis en doute l'identité des Celtes, des Galls et des Galli? Et si cela est vrai, qu'importe alors qu'on donne à cette nation tantôt le nom de Celtes, de Galls, tantôt celui de Gaulois [1]?

(1) Par Galls, dit un érudit Allemand, on entend la race blanche, aux yeux bleus et à cheveux blonds, qui, une des premières, passa d'Asie en Europe. — *Galen dieser blondhaarige und blauaugige Volksstamm ist wohl der erste, dessen wanderung von Asien nach Europa... nachgewiesen werden kann.*

Die Romer, nannten die Kelten-*Galli = Gallier; verstanden dar unter nich Selten aber auch die meist Kimbrischen Belgen. Die heutigen Iren und hoch Schotten sind in ihrer hauptmasse Gälen, wahrend die waleser oder walschen, schwarzhaarige Kimbern sind, wie die Bretagner und Wallonen.*

Les Gaals des *Annales irlandaises* d'O. Connor portent le nom de *Gael = gael*-ag du celtique *Gal* = force ; gal-dae = homme de la Celtique Κελτοι; et *Galui* pour Gallier = homme fort, courageux = homme de guerre.

D'après ces annales, les Gaals sont originaires de l'Asie-inférieure (vorder Asien).

Dans un sens restreint on comprend sous le nom de Gaïdheal, l'écossais montagnard = *Gaidheal;* comme on comprend sous celui de *Gaidhealach*, l'Écosse montagneuse.

Ces mots *Gaidheal*, *Gaidhealach* et *Gaeltach* sont d'origine purement celtique.

Les Gaals ou Celtes d'Europe occupèrent successivement une partie de l'Espagne, le Sud de la France, la Ligurie et les parties Nord-Est de l'Italie ; ils habitaient dans le voisinage des Finnoiset occupèrent non-seulement le Nord-Est de l'Europe, mais le centre de cette partie du monde jusqu'au temps où ils furent poussés vers l'Occident par les Cimbres, repoussés par les Romains et finalement dispersés par les Allemands, les Slaves et les nations huniques-ouraliennes.

Pour démontrer la persistance de l'élément Gallo-Celtique dans le cœur de l'Europe, on n'a qu'à citer la date du Ve siècle de notre ère. Ce n'est en effet que vers 460 que les nobles de l'Auvergne commencèrent à apprendre le latin ; la langue celtique que parlait le peuple auvergnat, resta longtemps en usage dans le pays, et comme il arrive souvent, le bas-peuple ne suivit guère l'exemple des grands.

Aujourd'hui la langue de l'auvergnat est un idiôme mélangé de latin corrompu et d'expressions celtiques que le Parisien ou l'habitant de la France centrale ne comprend pas.

Il en est de cette langue comme de la langue basque à l'égard de l'espagnol. L'influence prépondérante du latin a non-seulement altéré leur caractère originel, mais en partie détruit leur substance.

La question ne résidait donc pas dans l'origine des Celtes, prise en masse, mais dans le degré d'importance à attacher à la fraction celtique de la Gaule méridionale ; en d'autres termes, à la part des événements qui revient aux Français actuels.

M. Thierry n'est pas entré dans cette voie, séduit par son patriotisme, fort honorable assurément, mais trop exclusif ; il s'est engagé dans une voie contraire à la vérité; son but évident c'est d'écarter les Celtes et de mettre en évidence les Gaulois.

Il met dans ses études préliminaires un soin tout particulier à doctriner ses lecteurs, à les initier dans sa méthode et s'il n'y réussit pas, ce n'est pas faute d'efforts et de citations multipliés; mais il a oublié qu'on ne remonte pas facilement le courant des idées reçues; qu'en histoire surtout l'écrivain n'est qu'un rapporteur enchaîné aux faits accomplis, et qui, dès qu'il se pose en novateur, court risque de se heurter contre les événements et de briser son esquif sur des écueils inconnus.

On conçoit fort bien qu'en histoire il n'y a pas de PARTI à prendre ; enregistrer les faits quand ils sont clairs; chercher à les expliquer quand ils sont obscurs, à cela se borne la mission de l'historien. En s'y exerçant la critique n'a pas le droit de les dénaturer ou de les arranger à sa manière, d'exagérer les uns aux dépens des autres, d'effacer de l'histoire les noms populaires qu'elle a consacrés ou de chercher à les abaisser au profit d'une idée nouvelle et erronée. Il paraît, en effet, étrange que M. Thiérry, qui abhorre le celtique, va puiser dans cette langue des éclaircissements aux faits douteux que les Grecs et les Romains, grands contempteurs de langues barbares, n'ont ni prévus ni soulevés.

Et tout cela sans qu'il lui vienne à l'idée le moindre soupçon des liens qui rattachent les idiômes à l'existence des peuples. Il montre comment les Romains ont procédé dans la formation du mot Galli = gaulois et les Grecs dans celle des mots *Gallates* et *Gallatie*.

Ces noms n'étaient pas inconnus, dit-il, à l'antiquité, ils sont inscrits avec terreur dans les annales de tous les peuples ; eh bien,

oui, a-t-on jamais contesté cela (1)? Mais il ajoute, en interprète malheureux des anciens : ce nom de Gaulois désigne généralement les habitants de la Gaule, d'où partirent à différentes reprises des émigrations nombreuses en Italie, en Illyrie (?), en Espagne.

Pour borner le séjour du noyau principal de la nation celtique à la France du Midi, il faut méconnaître l'histoire, poser en principe, comme le fait M. Thierry, que tous les Gaulois, c'est-à-dire les Celtes, sont sortis de la France et ont peuplé l'Europe entière; il faut effacer le nom de la Bretagne, de l'Irlande et du Nord de la Germanie; soutenir que les Cimbres ne sont pas venus de la Scythie dans le Jutland, mais des bords de la Durance; que les Celtes du mont Scordus et les Bastarnes du Danube et de la Thrace ont ori-

(1) Les mots *gallus* = *galli* = Gallia étaient primitivement inconnus des Grecs. C'est aux Romains qu'ils les ont empruntés; les Latins eux-mêmes ne s'en sont servis que fort tard; car Tite-Live avoue que lorsque les Romains après la victoire d'Allia et la prise de Rome, virent pour la première fois ces étrangers, ils les regardaient comme une race inconnue, à laquelle ils donnèrent un nom nouveau : *Gallinova-Gens, novum nomen Romanorum*. Jusque-là le nom de Celte régnait exclusivement et la géographie ancienne n'en connaissait pas d'autre. *Equatée, Homère, Thucydide, Erathostène*, ne se sont servis que du nom de Celtes, pour désigner les peuples du Nord de l'Europe, que du reste, ils connaissaient à peine.

Plus tard les formes se sont multipliées à mesure que l'Europe occidentale devint plus connue.

En parlant des Celtes en général, les Grecs écrivaient οι Κελτικοι, les Latins *Celtici*; pour Celtes d'Espagne Κελτιβερι et même Γερμανο-Κελτικαι pour les habitants des bords du Rhin. — *Arrien* donne ce nom aux Celtes de l'Adriatique.

Plutarque (Vie de Camille) écrit Κελτοριοι et Κυλτικη; Κελτικον, pour Celtique.

On trouve en outre dans les classiques grecs des noms composés d'un usage fréquent, tels que : Κελτιβερες; Κελτο-σκυται; Κελτο-λιγυες; Κελτο-γαλατια; Κελτο-γαλαται; Κελτο-γαλλια pour Celtibères, Celto-Scythes, Celto-Ligures, Celto-Gallates (Gaulois de l'Asie mineure), Κελτο-γαλλια (Gaule celtique). Et l'on s'aperçoit bien que dans la pensée de ces auteurs le Celte est la nation dominante, l'*Ibère*, le *Scythe* et le *Ligure* l'adjonction ou les races alliées ou subjugées.

L'usage du mot celtique dura longtemps chez les Romains, témoin Appien (*) qui, pour désigner la Gaule cisalpine, depuis longtemps effacée de l'histoire, se sert du mot *Italie celtique*, Ιταλια Γαλλατικα = Italie gallatique ou gauloise.

(*) Appien vivait à Rome sous les Empereurs Trajan, Adrien et Antonin ; il a fait une histoire générale, qui commençait au siége de Troie et finissait à la mort de Trajan.

Elle était divisée en plusieurs livres et traitait des guerres des Romains contre les *Celtes de l'Italie*. Comme il appartient par ses études à l'école d'Alexandrie, il se sert du nom de Gallatre à l'imitation des Grecs. Ses œuvres sont perdues; il n'en reste que des fragments.

ginairement quitté les rivages de la Loire pour aller se répandre en essaims nombreux à mille lieues de leur foyer primitif. Où sont-ils, s'il vous plaît, les auteurs grecs ou latins qui ont dit cela? Eux qui ne se sont jamais occupés des migrations des peuples de l'Europe; n'ont jamais remonté à l'Asie pour en faire descendre les nomades nos ancêtres; et qui ne soupçonnant même pas qu'au-delà de la Mer caspienne il y eût autre chose que ce vaste et incommensurable Océan, qui enceignait ce chétif fragment de terre, appelé le Monde ancien, croyaient si peu à l'existence des Gaulois que, sans la prise de Rome, des siècles se seraient encore écoulés avant que les Latins eussent été à même de les connaître.

Pour prouver cette thèse de la concentration des Celto-Gallates dans le cœur de la France, M. Thierry a recours à un passage évidemment erroné de Strabon, où ce géographe soutient qu'autrefois les Gaulois de la province narbonnaise n'ont été appelés Celtes, que par suite d'une erreur des Massaliotes. Plusieurs écrivains grecs, dit M. Thierry, parlent des Celtes dans un sens restreint et spécial, entre autres POLYBE, DIODORE de Sicile, ARISTOTE et DENYS LE PERIEGÈTE, et là-dessus il spécifie ce pays, qui, selon lui, est situé entre la frontière ligurienne à l'Est, la Garonne au Midi, le plateau des monts Arvernes à l'Ouest et l'Océan au Nord. C'est dans cette région qu'il entend renfermer les Celtes; au-delà de ces limites, les peuples ne portent plus que le nom de Gaulois.

Pour la haute Italie, ajoute-il, *quoiqu'inondée deux fois par les peuples transalpins, elle ne présente aucune trace du nom de Celte; aucune tribu, aucun territoire, aucun fleuve ne le rappelle; c'est toujours et partout le nom de Galls. Le mot* CELTE *ne fut connu des Romains que très tard, et encore,* ajoute l'auteur, *rejetèrent-ils l'acception exagérée que lui donnaient généralement les écrivains grecs* (?).

Enfin, pour mettre le comble à cette synthèse inconcevable, il ajoute : *Il me semble résulter de ce qui précède,* 1° *que le mot Celte avait chez les Galls une acception bornée et locale;* 2° *que la Confédération des tribus, dites Celtiques, habitaient*

en partie parmi les Ligures, en partie entre les Cévennes et la Garonne le plateau Arverne et l'Océan; et que c'est alors, mais par une erreur facile à comprendre, que ce mot est devenu chez les Grecs synonyme de Gaulois et d'Occidental, etc.

En voilà des nouveautés en fait d'histoire ! Arrêtons-nous un instant ici.

La haute Italie ne présente aucune trace du nom de Celte! et d'abord citons GALLIEN, APPIEN, POLYBE, HECATÉE, HÉRODOTE et DENYS d'HALICARNASSE, qui tous se servent des mots Celtes et Celtique. Hérodote et Hécatée, ne connaissent les Celtes que sous ce nom. De leur temps les dénominations de Galls et de Gaulois ne faisaient pas partie de la synonymie géographique (1).

D'après Eustache ad Dionys., 288, les anciens comprenaient par le mot celtique = Κελτικη, non-seulement la Gaule en deçà les Alpes, mais l'Italie cis-alpine et l'Espagne. D'après Dion d'Hallic., XIV, 2-3, les Grecs en parlant du pays des Celtes, en étendaient les limites jusqu'aux confins du Nord et y comprenaient la presque totalité du territoire de la Germanie (2).

C'est d'après l'ensemble de ces témoignages qu'on doit aujourd'hui juger de l'idée que se faisaient les Grecs de la grandeur de l'ancienne nation des Celtes (3).

Aucun nom celtique ne se trouve dans l'Italie cisalpine, dit M. Thierry; il aurait pu aussi bien dire et avec plus de raison, les noms celtiques fourmillent en Italie.

(1) Voyez les cartes de la Géographie Ancienne du temps d Homère et depnis.

(2) Απο δε αυτων (Κελτων) οι συμπαντες Ευρωπαιοι Γαλλαται Κελτοι υπὸ Ελληνων εκληθησαν — daher der name Κελτικη, womit man hauptsachlich Gallien, demnachst aber auch das *Keltische ober Italien* und sogar Hispanien als Keltenland meinte; nach DIONYS. HAL., XIV, 2-3. umfassten die Griechen Γερμανιαν und Γαλατίαν mit dem namen Κελτικη. DIEFFENBACH. Celt. II. f° 8.

(3) Voyez les deux croquis de la Géographie ancienne, intitulés : *Monde connu des anciens*. Cette géographie se rapporte aux époqnes d'*Hécatée* de *Milet* et d'*Hérodote*, entre 500 et 40 avant nôtre ère. Dans les temps primitifs les Grecs, en parlant de la Celtiqué, y comprenaient non-seulement les Gaules en deça, maia la Germanie au-delà du Rhin.

Le nom des ALPES, ceux des APENNINS et d'ESSEDA, pour chariot de guerre, sont d'origine celtique (1); il en est de même de celui du plus grand fleuve de l'Italie (2).

Aucune tribu ne rappelle le nom de Celte en Italie!

La première que nous y rencontrons est celle des habitants de l'Ombrie. Les Umbres sont d'origine celtique; M. Thierry, en rapportant les paroles de Tite-Live, le constate lui-même, lorsqu'il décrit l'invasion des Gaulois dans la Cisalpine sous Bélovèse; et Caton l'ancien l'avait affirmé avant l'historien de l'Empire, en disant *Gallos veteres progénitores umbrorum.* — Ces *Gallos veteres* qu'il ne nomme pas, étaient les Celtes, que les Romains ne connaissaient guère autrement que sous le nom de Galli (3).

(1) Les noms de lieux finissant en BRIQ, BRIGD, BRICA, BRIVA, BRIA, BRIS et BRIOUM, appartiennent à la langue celtique et ce nombre est considérable en Italie.

(2) Le *Pô* en italien *Pada*, portait avant l'invasion des Cisalpins le nom d'*Eridan* = Eridanus. Ce nom est composé des racines celtiques ERI = grand et TAIN = eau. Eri = tain. *Eridan* = grande eau, = grand fleuve.

ALB ou ALP. *haut, élevé;* PEN, BENN, BEANN, BEINN et BINN, montagne. ALPEN ou ALBEN, dénomination appellative qui nous échappe aujourd'hui dans le langage ordinaire, mais qui avait pour les peuples nomades de l'Europe une signification importante et précise. — Les *Apennins* = ALPINNIN petites Alpes.

En Écosse pour montagne on fait usage du mot ALBA ou ALBAIN et dans la Turquie les pays montagneux, entre la chaîne de L'hémus et l'Adriatique ont toujours été appelés et s'appellent encore l'ALBANIE. C'est l'ancienne Epire des Grecs et le pays des Arnautes actuels; la cavalerie albanaise jouissait dans le temps d'une grande réputation, de courage et d'adresse. Le Turc appelle le pays *Arnauth.*

Il y a eu divers pays dans le monde qui ont porté ce nom d'Albanie et dont il convient de distinguer l'origine; ALB, ALP, signifie à la fois en celtic haut et *blanc;* on a donné quelquefois aux pays habités par des hommes blancs un appellatif tiré de la race humaine qui l'habitait; on a donc pris pour objectif du nom ceux qui l'habitaient, plutot que le pays même. C'est ainsi qu'on trouve une province d'Albanie au Nord du Caucase et à l'Occident de la Caspienne, où il n'y a pas de montagnes, mais où l'on prétend retrouver un des siéges primitifs des *Georgiens* de race blanche, refoulés depuis par les *Mongols* au-delà des montagnes, où ils habitent encore aujourd'hui une partie du revers méridional du Caucase.

(3) Dans l'Introduction à l'*Histoire des Gaulois*, p. XXXV, M. Thierry dit : La haute Italie fut conquise une première fois par les Galls sous le nom militaire d'*Ombres*, et nous trouvons dans l'ancienne géographie de la presqu'île les trois

Aucun territoire, aucun fleuve, de l'Italie ne le rappelle ! Nous venons de citer l'ÉRIDAN, les ALPES et les APENNINS.

La plus haute montagne des Apennins, le MONTE CAVALLO, porte un nom celtique; il en est de même du mont VÉLINO et de l'AMARO dans les Abruzzes; et du pic de CIMONE, dans les Apennins du Nord (1).

Nombre de villes qui se terminent en ENGO, INGO, INGAM; BRIGA, BRIG, BRIVA, BRIA, comme *Posolengo*, Lacobriga (en Espagne), *Samarobriva* dans la Gaule celtique et qu'on retrouve en Italie, sont également d'origine celtique.

C'est toujours et partout le nom de Galls, dit M. Thierry, *qui apparaît dans la haute Italie!*

Nous venons de dire ce qu'en pensaient *Eusthache* et *Dion d'Halicarnasse;* ces auteurs ne se servent que du nom de *Celtes* et ne connaissent pas celui de Galls, qui est d'origine *calédonienne* ou écossaise.

Le mot Celte ne fut connu des Romains que très tard!

Mettez Gaulois à la place de Celte et vous serez près de la vérité; cette thèse nous l'avons développée dans le cours de notre Essai, inutile d'y revenir ici.

Et encore, ajoute l'auteur, *ils rejetèrent l'acception exa-*

divisions de l'Ombrie. Cette origine était d'ailleurs bien connue. ISIDORE, de Orig., L. IX, c. 2, dit : *Umbri, Italiæ gens est, sed Gallorum veterum propago.*

M. Thierry cite encore a l'appui Tzetz. Schol. Lycophr. Alex., p. 190. *Ομβροι, γενος Γαλλατων*, et Pline (L. 11, c. 14) ajoute : *umbrorum gens Antiquissima.*

Nous avons dans le cours de cet Essai, en traitant la question littéraire des tables Euguebines ou Etrusques, crû y reconnaître des traces évidentes de l'ancienne langue des Celtes des bords du Rhin.

(1) *Cavallo* de *Keap* = kof = *kop* tête de montagne et de *AL* élevé; Keap-al kof-al. Le nom de Cavallo n'a rien à démêler avec *cheval*, = *caval*, non plus que les montagnes, nommées en Allemagne Rossberge et Rosskopfe, qui sont également des noms d'origine celtique; le mot vélino de *Bel* ou *Vel* = mont et *onn* champ, amaro du Cymris y-*mawr* (pron : y *maur*.) Le mont Cimone de *Cean* tête, pic et *maon* montagne, Ceän—maon, italianisé *Cimone*. Beaucoup de montagnes portent ce nom dans le monde. En Suisse le *mœnch* ou eiger = le moine, et la *Jungfrau* dans la vallée de Lauter-Brunnen sont les deux montagnes les plus élevées de l'intérieur de ce pays.

gérec que lui donnaient généralement les écrivains grecs!

Pour affirmer aussi péremptoirement une idée répandue parmi toute une nation, il faut plus qu'une énonciation vague, il faut des preuves précises ; or, M. Thierry n'en allègue aucune. Les Romains furent si peu à même de rejeter, quoique ce soit touchant l'origine des Celtes, qu'avant Cæsar ils ne les connaissaient que très superficiellement. Ils confondaient les deux noms de Gaulois et de Celtes et ne distinguaient pas entre ceux-là et les peuples du Nord. Ciceron ne connaissait encore de son temps les Cimbres que sous le nom de Gaulois; et tout ce que leur avaient appris les Grecs, ils étaient forcés de l'admettre, n'ayant pas assez de notions sur le Nord de l'Europe pour pouvoir contrôler ce que les classiques en avaient écrit.

Ne connaissant pas l'acception vraie qu'attachaient les Grecs au nom de Celtes, ils n'avaient pas à la rejeter. Et en ce qui concerne l'allégation *que c'est à tort, mais par une erreur facile à comprendre, que ce mot est devenu chez les Grecs synonyme de Gaulois et d'Occidental*, j'oppose l'opinion écrite de M. Thierry à l'auteur de l'*Histoire des Gaulois* lui-même.

A la page XXIX de son Introduction, il écrit : *Je n'ai pas besoin de démontrer l'identité des Celtes et des Galls, elle est donnée par tous les écrivains anciens.*

Ainsi, selon qu'il entre dans les convenances de l'historien des Gaulois, les Celtes ne sont pas des Gaulois, où les deux noms s'appliquent à un même peuple; et lorsqu'il veut bien les regarder comme identiques, les Celtes ne constituent qu'une fraction de la famille, les Gaulois la famille entière.

On conçoit difficilement cette incohérence d'idées de la part d'un écrivain sérieux, et on ne se l'explique que par la célérité de la composition et le désir de prendre date dans la république des lettres. Mais ces erreurs n'ont pas même disparu dans la seconde édition que j'ai sous les yeux et qui date de 1835. Je suppose qu'elles auront été rectifiées depuis, mais l'*Histoire des Gaulois*, réposant entièrement sur l'idée que les Celtes n'ont été dans l'antiquité

qu'une horde chétive et les Gaulois une nation universelle, restera, il est vrai, comme un modèle de narration, mais comme un monument rempli d'erreurs, enfanté par le désir, quand même, de présenter du nouveau. En recherchant la signification du mot Celte, l'auteur de l'*Histoire des Gaulois* la trouve d'abord dans le passage de Cæsar, où l'écrivain de la guerre des Gaules la tire d'après lui de la langue des *Galls,* et pour prouver cette allégation, il cite le passage *ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur*. Dans ce passage Cæsar ne dit rien de pareil; en divisant la Gaule en *Aquitaine*, en *Belgique* et en Celtique, il ajoute seulement : ceux qui se donnent eux-mêmes le nom de Celtes, nous (Romains) nous les appelons *Gaulois*, = *Galli*. Cela est simple comme bonjour, mais n'a pas la signification que l'historien des Gaulois prétend lui donner. *Cela ne fait pas non plus présumer que le nom de Celte fut local et s'appliquait soit à une tribu, soit à une confédération de tribus, occupant certains cantons et n'avait par conséquent qu'un sens spécial et restreint*. Rien de tout cela ne se trouve dans le passage de Cæsar; ni les mots de *tribu*, ou de *confédération*, ni celui de *cantons*, rien dont on puisse enfin induire une idée *de localité* ou d'*expression spéciale et restreinte*.

Le passage de Strabon, citée à la suite pour prouver l'erreur prétendue des Grecs, n'a pas non plus le sens que l'auteur de l'*Histoire des Gaulois* lui donne. Strabon, voyant que certains auteurs grecs, comme Eustache et Dion d'Halicarnasse s'étaient évertués à appliquer le nom de Celtes à tous les peuples du centre de l'Europe (Γαλατιαμ et Γερμανιαμ) et recherchant la source de cette erreur prétendue, croit l'avoir trouvée dans les premières relations des Massaliotes avec les Celtes de la province narbonaise; or, delà ne résulte pas que les habitants de Massalie donnèrent au nom des Celtes une signification erronée. C'est l'argument contraire qu'il faudrait plutôt en tirer; car les Massaliotes, étant pour la plupart des Grecs intelligents, voyageurs maritimes, navigateurs de découvertes, devaient être et étaient en effet plus à même que d'autres,

de connaître les noms et les caractères des peuples au milieu desquels ils étaient venus s'établir; et l'idée que leur prête gratuitement M. Thierry est complètement erronée.

En parlant des Belges, l'historien des Gaulois veut bien nous faire l'honneur d'appartenir à la nation des Galls, mais notre nom, dit-il, appartient à l'idiôme *kymrique*. Le radical du mot Belge est Belg ? (?) Ce qui ne l'empêche pas toutefois de tirer l'étymologie du mot de la racine celtique *Bolg=sac*, ce qui lui procure un instant de joyeuse humeur et le fait s'écrier : « Quel nom pour un peuple ! » Il ne s'appesentit du reste pas sur notre identité avec les Gaulois du Midi et n'énonce que par induction un traître mot de notre alliance ancienne avec les Kymri, nos frères et nos alliés de l'antiquité. Mais il fallait, en rattachant les Cimbres à la race des Galls, prouver du moins par quels liens ils ont pu former avec les Gaulois une branche de ces derniers et c'est ici que M. Thierry fait des efforts désespérés. D'abord il écarte l'idée que les Belges fussent voisins des Cimbres avant que les *Thuadisci* ou Teutons eussent pris sur la Germanie l'ascendant qu'ils prirent ensuite ; il dit bien que les Cimbres, poussant les Celtes plus à l'Occident, envahirent toutes les côtes de la mer du Nord en contournant la petite Bretagne jusqu'aux bords septentrionaux de la Loire ; mais il n'insiste pas sur la circonstance que cette conquête au VI[e] siècle, avant l'ère actuelle, s'opéra par une confédération de peuples du Nord, composée de nations kymriques et Belges (Belcæ et Tectosages), intimement liées entre elles. Il laisse les Belges à l'ombre, comme, du reste, tout le système historique de M. Thierry lui en faisait un devoir; mais il ne s'aperçoit pas que, pour former sa double race de Galls et de Kymri la Confédération belge devait lui servir de trait d'union. Or, c'est ce qu'il n'entend pas admettre ; aussi, lorsque plus tard il parle de la dernière invasion des Cimbres dans la Gaule celtique, il s'étonne que ceux-ci rencontrent en Belgique une si faible résistance, et cèdent le pied après un premier engagement (?). De fait, cet engagement n'eût même pas lieu; d'accord avec les Belges leurs alliés, les Cimbres

prirent la route le long des bords orientaux du Rhin et passant avec les Thiguriens de la Suisse qui s'étaient ralliés à eux, dans le cœur de la Gaule celtique, ils la ravagèrent pendant plusieurs années.

Conçoit-on une branche de Gaulois du Nord, ravageant ainsi les frères et amis de l'Occident? et des Cimbres ou Kymri qui, se considérant comme de la nation gauloise, auraient pillé et dévasté leur propre race?

Non, les Kymri n'étaient ni des Galls, ni des Gaulois; c'étaient des Celto-Scythes, comme les Belges qui, venus plus tard, mais immédiatement après les Celtes, étaient plutôt des ennemis de la Gaule celtique que des compatriotes ou des alliés. Enfin, pour ne pas donner trop d'étendue à cette Préface, bornons-nous à une dernière observation.

Le combat de Manlius Torquatus contre un géant gaulois sur le pont de l'Anio, avait engagé, on ne sait à quelle occasion, un banquiste, à figurer la tête du géant vaincu sur un bouclier, et de le prendre pour enseigne de sa boutique; delà on avait pris la coutume d'appeler sa demeure : maison de l'*Écu cymbrique*.

Ceci se passa vers la fin du IIe siècle avant notre ère.

Ce banquier ayant fait faillite, fut mis en jugement, mais le prêteur l'ayant acquitté sur le motif qu'il n'avait porté préjudice à personne : *nulla fécisse détrimenta;* le jugement fut inséré aux fastes Cons. dans les termes suivants : *Q. Aufidius, Mensàrius Tabernæ Argentariæ, ad* SCUTUM CIMBRICUM [1]. De ce Scutum Cimbricum, qui gène, apparemment l'historien des Gaulois, il en a bientôt fait tout autre chose. En parlant des fastes Cons. M. Thierry dit : Ce mot est ici employé comme synonyme de *Gallicum!* Et pourquoi, s'il vous plaît? « Parce qu'il s'applique, dit-il, » aux *Boies*, aux *Sénons*, aux *Lingons*, qui faisaient la guerre » aux Romains, à l'époque où dût se passer le duel, vrai ou » prétendu, auquel ce bouclier fait allusion. »

Mais cette circonstance était-elle donc ignorée du Prêteur

(1) Voy. *Coll. æjusc.* de Reinesius, p. 342.

qui porta la sentence et du Tabellion qui l'inscrivit dans les fastes consulaires?

Si ce bouclier était un bouclier gaulois, à quoi bon lui donner un autre nom et l'inscrire dans des fastes auxquels les Romains attachaient tant de prix? Mais 66 ans après la date de l'inscription, il plait à Cicéron de donner à la figure du Cimbre inscrit sur le bouclier de Marius, le nom de GAULOIS, donc, ajoute l'auteur, le mot Cimbri doit désigner une des branches de la population gauloise et celle ci doit avoir eu des colonies dans la Cispadane (1).

Ainsi parce que Cicéron, plus grand orateur que bon ethnographe, confond tous les peuples du Nord sous le nom inexact de Gaulois, il faut nécessairement que cette erreur se propage jusqu'au XIXe siècle de notre ère et serve de fondement à la double division des Galls en Cimbres et Gaulois!

C'est à cela que se réduit le système historique de l'auteur des Gaulois. Cela n'est pas sérieux. Résumons-nous : l'*Histoire des Gaulois* ne commence qu'au sac de Rome; elle finit avec l'indépendance de la Gaule sous Auguste. Avant cette date (391) les classiques grecs ne font pas usage du nom de Gaulois; ils n'emploient et ne connaissent que celui de Celtes; ils se servent de ce dernier exclusivement; et à défaut de connaître l'Europe occidentale, l'appliquent à tous les peuples du Nord. Plus tard ils distinguent les *Scythes* des *Celtes*, mais ne leur connaissent aucune subdivision ethnologique. A la vérité, les *Kimmerii* sont indiqués de bonne heure comme habitant la presqu'île danoise, mais ils ne quittent que fort tard leur demeure à la suite d'un tremblement de terre, qui submergea une partie de leur pays (déluge cimbrique).

Les peuples qu'Hérodote fait arriver de bonne heure en Asie mineure, sont des peuples scythiques qu'il a pu confondre avec des *Cimmeriens*, puisque ceux-ci étaient comme les Belcæ (Belges) de la même race.

Jusque-là le nom de Gaulois (*Galli*) n'avait pas été prononcé.

(1) *Histoire des Gaulois*. Introduction, p. XLVII.

On n'a pu le dériver du mot Gaël, donné aux aborigènes des montagnes de l'Écosse, par le motif que les Grecs n'ont connu ce pays que fort tard. Hérodote dit lui-même qu'il a souvent entendu nommer les îles CASSIDÉRITES, où les Phéniciens allaient acheter l'étain, mais il avoue ne pas les connaître. Pour pouvoir établir un trait d'union entre les Gaals et les Gaulois, il faudrait autre chose qu'une simple allégation; il faudrait pouvoir relever l'assertion de Tite-Live, qui appelle les Gaulois de l'expédition de Bélovèse une nation nouvelle (*gens nova*), et le nom qu'on leur donna un nom romain = *novum nomen Romanorum*.

Tous ces faits contredisent donc de la manière la plus formelle le système historique de M. Thierry.

On conçoit qu'à la rigueur il est possible de soutenir que les Belges étant Gaulois et alliés des Cimbres, c'est par leur intermédiaire qu'on parvient à établir les deux branches de la nation gauloise; mais il faut dans ce cas ne tenir aucun compte des événements de l'histoire; car bien qu'alliés et limitrophes des Celtes du centre de la Gaule, les Belges en étaient encore plus séparés par l'éducation que par les mœurs nationales. Au Midi de la Gaule la nature du climat, les relations avec les Grecs de Massalie, plus tard le voisinage de la province romaine avaient contribué à polir le goût et l'intelligence des Aquitains et des Celtes; mais cette supériorité intellectuelle était contrebalancée par les habitudes plus primitives des Belges voisins; delà de sourdes animosités nationales, des répugnances peu avouables, mais pourtant réelles, et tout cela fortifié par la fierté à moitié sauvage des NERVIENS, se vantant de leur origine germanique et ne voulant rien avoir de commun avec leurs voisins, plus poliçés du Midi, n'avait pas médiocrement contribué à semer des inimitiés entre les deux peuples. Quoique pour la plupart du moins, originaires de la Gaule, nous ne vivions guère dans un État de concorde, et le même amour de la patrie n'échauffait point nos cœurs.

Il y parut bien, lorsque au temps de Marius les Cimbres envahirent la Gaule. Pendant qu'ils respectèrent notre territoire et nous

confièrent la garde de leur bagage [1], ils pillèrent impitoyablement l'Est et le centre de la Gaule celtique, et leurs dévastations durèrent plusieurs années.

Est-il à croire qu'ils eussent agi de la sorte, s'ils avaient fait la seconde branche de la nation gauloise?

Lorsque les Cimbres furent défaits à Aix-les-Bains, les habitants de la Gaule livrèrent les chefs aux vainqueurs, et les Massaliôtes se servirent plus tard des ossements des vaincus, pour clôturer leurs vignobles de haies. Sont-ce bien là des actes d'un allié ou d'un ami à l'égard des membres d'une même famille?

Quand les Cimbres et les Belcæ-Tectosages envahirent toute la côte Nord et Nord-Ouest de la France et s'établirent le long de la Loire et jusqu'aux environs de Toulouse, peut-on dire que cette annexion à la Belgique se fit en qualité d'alliés? Ne fut-ce pas plutôt en qualité d'ennemis? et depuis quand un vaincu a-t-il acquis le droit de s'incorporer les vainqueurs et de leur faire la grâce de les considérer comme étant de sa race? Sauvant ainsi sous l'apparence d'une fausse amitié la domination réelle qu'il subit. Et qu'on ne dise pas que c'est là de l'exagération que jamais les Gaulois n'ont subi pareil affront?

L'histoire est là pour répondre. A partir de la conquête de la Transalpine, le peuple gaulois n'a fait que décliner, nous l'avons prouvé dans notre Essai. Depuis lors la race *Thuadisque* ou germaine n'a pas cessé de peser sur l'Occident de l'Europe et nous avons servi par nos fréquentes alliances avec elle, de marche-pied à des attaques continuelles que la prépondérance romaine seule a pu arrêter pendant quelque temps.

L'Empire affaibli, le courant des hommes du Nord a repris son cours naturel et cette tendance des peuples du Nord-Est vers l'Occident, qui remonte à la plus haute antiquité, n'a pas cessé son action de nos jours. — L'exemple d'un auteur en renom exerce tou-

(1) M. Thierry dit qu'ils déposèrent ces bagages dans une forteresse des Attuatiques ; Cæsar dit simplement qu'ils les laissèrent dans le voisinage du Rhin, à la garde d'une cohorte de six mille soldats.

jours une grande influence sur le commun des écrivains. C'est ainsi que deux collaborateurs au *Dictionnaire de la Conversation*, se jetant sur les traces de l'historien des Gaulois et exagérant ses déductions, entassent sous les art. Celtes et Cimbres d'étranges idées en histoire, — selon l'un :

Le nom de Celtes n'a été donné aux Gaulois que par une erreur des peuples étrangers! C'est copié mot pour mot de l'*Histoire des Gaulois*.

Selon l'autre :

Les Cimbres étaient jadis des Celtes pour les Grecs de la même manière que les Espagnols et les Allemands sont maintenant des Francs *pour les Turcs.*

Enfin M. *Lehon*, àpropos d'un récit touchant les peuples lacustres, trouve à se moquer des anciens Celtes et de ceux qui préconisent encore ces vielles idées.

C'est là un premier résultat des doctrines historiques de M. Thierry. Encore un succès pareil et les Celtes n'ont qu'à bien se tenir; leur règne aura bientôt disparu de l'histoire et l'on dira d'eux ce que le conquérant du commencement de ce siècle disait de la Prusse : « elle a vécu. »

En vertu de la nouvelle synonymie, il y aura des Gaulois du Danube, des Gaulois, de la Germanie, des Gaulois des Carpathes et l'on ira jusqu'à écrire Gaulois de la Scythie et de la Tatarie, comme Plutarque le disait de son temps des Celto-Scythes et Celto-Tatars; mais il n'y aura plus de Celtes proprement dits. Déjà les géologues de la pierre polie remplacent le nom de monuments celtiques par celui de *monuments meghallitiques;* mais quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, ce ne sera jamais sans exciter l'hilarité du public, qu'on entendra prononcer les mots de Science gauloise, Littérature gauloise, Langue gauloise, Architecture gauloise; et on ne nous fera jamais comprendre que la France actuelle est composée de 19 vingtièmes de cette race gauloise, qui n'a jamais sû rien fonder de durable et a disparu au commencement de l'ère nouvelle, sans laisser de souvenirs.

ETHNOGRAPHIE

DES

PEUPLES ANCIENS DE L'EUROPE

PREMIÈRE PARTIE.

—

Nescire quid antea fuit quam natus sis,
id est semper esse puerem.
CICERON.

CHAPITRE PREMIER.

—

SOMMAIRE : Objet de cet essai. — Admonitiou de l'auteur. — Importance de l'histoire ancienne. — Persistance durable des caractères ethnographiques chez les hommes. — État des connaissances en géographie du temps des anciens. — Découvertes des Phéniciens en Europe. — Parti qu'en tira Homère dans son Odyssée. — Siége de Troie et conjectures au sujet de la grandeur de cette ville. — Découverte toute récente de fondations qu'on suppose avoir servi à l'érectiou de sa forteresse. — Belcæ ou Belges, horde puissante de l'Europe septentrionale. — Conjectures au sujet des premières migrations des Nomades de l'Asie centrale. — Directions qu'ils ont suivie. — Leur condition. — Peuples scythiques et du Caucase; *Ibères, Ligures, Cimmériens* et *Belcæ*. — Divisiou de ces derniers en plusieurs branches. — Époque présumée à laquelle on reporte la date de ces premières invasions. — Division de l'Asie centrale en deux zones par la double chaîne de l'*Hymalaia* et de l'*Altaï ;* de ces points sont partis les nomades qui ont peuplé l'Europe. — Direction qu'ont suivie ceux du Nord-Est vers l'Occident. — Obstacles qu ils ont eu à vaincre. — Les peuples du Caucase Indien *(Hindu—Khus)* suivent une route différente, et parviennent en Egypte, etc., — Pays qu'ils choisirent de préférence. - Phases diverses qu'ont affecté ces migrations. — Résumé.

Pour un lecteur ordinaire, le genre d'étude qui fait l'objet de ce livre, ne peut guère offrir qu'un médiocre intérêt. On n'y rencontre ni descriptions de batailles, ni

récits de faits émouvants, ni aucune de ces péripéties imprévues qui plaisent dans le narré des événements politiques, auxquels assistent avec délices des spectateurs avides d'émotions. Tout ce qui charme l'âme dans l'état de civilisation : la pratique des arts et des sciences humaines, l'ensemble des vertus et des vices des grands, les plaintes et les doléances des faibles, l'injustice d'une part, l'inhumanité de l'autre, tout cela est étranger à la matière que je me propose de traiter.

A l'aurore de la vie, l'homme, quasi privé d'idées, n'a que des besoins physiques à satisfaire ; toutes ses aspirations sont tournées vers ce but unique ; et les vices qu'il contracte comme les faits qu'il pose et les crimes qu'il commet, tiennent à cet instinct de la conservation personnelle que la Providence a placé au chevet de la vie. Si ce n'était la liberté illimitée dont l'homme jouit en cet état, il serait difficile de dire s'il est plus malheureux que coupable d'être obligé d'avoir recours à la violence, lorsque la terre peut lui fournir abondamment de quoi satisfaire ses besoins.

Je prie donc le lecteur de ne porter son jugement sur l'ensemble de ce livre qu'en rapport avec la matière qu'il a pour objet de traiter. Je l'adjure de faire abstraction pendant quelques instants de ses idées de civilisation, d'en mettre de côté les bienfaits et de ne songer, en me lisant, à aucune grandeur humaine, à l'éclat d'aucune science, aux bienfaits d'aucun art utile ; toutes choses qui forment l'héritage de gloire et de puissance des peuples civilisés ; mais n'entrent pas dans le cercle restreint que je me suis volontairement imposé. Circonscrit dans les limites étroites d'un objet spécial d'étude, mon but est des plus humbles et mes prétentions sont de l'espèce la plus bornée.

J'essaie de décrire les mœurs rudes et agrestes du premier âge ; les inspirations vagues des peuples à leur berceau. J'assiste à leurs luttes contre les obstacles naturels ; et j'admire les inépuisables efforts qu'ils font pour améliorer leur condition primitive.

Pour un historien ce champ est tout nouveau, mais aride. Le premier sillon en a à peine déchiré le flanc, encore vierge de la main de l'homme ; en le parcourant on s'aperçoit que les voies en sont restées presqu'inexplorées et que la charrue de l'intelligence n'a pas encore essayé de le fructifier.

J'entreprends cette tâche avec appréhension, non à cause du sujet en lui-même, qui présente un attrait puisé dans sa nouveauté même ; mais à raison de mon insuffisance personnelle et de l'âge auquel je suis arrivé. J'eusse pu dans mes derniers loisirs, me borner au récit des merveilles des derniers siècles, des prodiges de l'art et de la science chez nos ancêtres ; de leur courage dans les luttes pour l'indépendance et de leur constance dans l'adversité. Ce m'eût été peut-être un moyen plus sûr d'exciter l'intérêt de mes lecteurs ; mais l'histoire de notre pays aux temps de l'ère actuelle a été traitée sous plusieurs formes et par des auteurs dont j'admire la science et le talent, mais sur les traces desquels j'aurais eu quelque crainte de m'engager.

A quoi bon, en effet, reproduire dans de pompeuses descriptions, les actions d'éclat de nos pères, leurs luttes contre les Romains. Le seul homme capable d'en juger n'en a-t-il pas tracé en quelques mots le tableau le plus vrai, le plus saisissant, quand il a dit : qu'entre toutes les nations courageuses de la Gaule, les Belges étaient les plus courageux (1) ?

(1) *Horum omnium fortissimi sunt Belgæ*. Cæsar de Bell. Gallic.

Il y a des historiens de l'école moderne qui ne font venir les Belges dans le pays que vers 200 avant l'ère moderne, sans indiquer le lieu de leur origine ni la race dont ils étaient issus ;

Le nom de *Belgæ* n'est pourtant rien moins que moderne.

En parlant des peuples scythiques, *Ammien Marcellin* (*) a dit : *Scythici populi ferè omnes* BELCÆ *appellantur ;* ce nom avait depuis longtemps passé dans la nomenclature historique sous les formes de *Belcæ, Bolgæ, Volcæ, Volcis ;* les

(*) **Ammien Marcellin** reçut le jour à Antioche au IV[e] siècle de l'ère actuelle ; il fit longtemps la guerre sous Constance Julien et Valens ; mais ayant quitté le service à la mort de ce dernier, il se retira à Rome, où il écrivit son histoire en 31 livres, dont nous n'avons plus qu'une bonne moitié. — Il mourut à Rome en 390.

Les historiens romains ont avoué que Rome, au nom des Celtes nos ancêtres, tremblait d'épouvante et que les habitants de l'Asie mineure croyaient leur heure arrivée, quand quelque désordre ou *tumulte* se déclarait dans la Gallo-Grèce et que la guerre était sur le point d'éclater.

En bornant cette histoire à l'ère actuelle, j'aurais pu narrer les faits qui délivrèrent à jamais nos aïeux de l'esclavage seigneurial; leurs luttes armées et leurs longues guerres de religion contre le despotisme bourguignon et la tyrannie espagnole; montrer tout le sang belge répandu en Europe et en Asie, souvent pour des causes futiles qui ne touchaient guère à nos intérêts, comme nation; j'aime mieux détourner les yeux de ces sanglants débats pour les fixer sur les premiers pas de nos pères et raconter comment ils ont commencé à se faire connaître et par quelles voies, tracées par la Providence ils se sont élevés au rang qu'ils occupent aujourd'hui.

Quelle que soit l'intelligence naturelle de l'homme, ses

œuvres de Ciceron, de Pline et de Cæsar en font foi; c'est à la version *Belgæ* employée par ce dernier dans ses commentaires, que les historiens postérieurs ont emprunté la forme de notre nom de nation qui n'a plus varié depuis. Ammien-Marcellin, en parlant d'un nom générique donné avant son époque aux nations scythiques en général, n'a pû faire allusion qu'à une des tribus les plus importantes de ces peuples du Nord de l'Europe et, depuis cette époque, les peuples de la Belgique s'en sont servis et l'ont conservé intact jusqu'à ce jour. Mais cette dénomination est loin d'être *isolée*. Elle se lie à une foule d'autres noms historiques qu'il est utile de mentionner ici, au moins d'une manière succincte.

La Tribu Belcæ=Belges était divisée en *Volces* et *Tectosages*; elle avait pour alliés les nations congénères des *Cimbres* des *Ambrons* et des *Boïjes;* elle ne possédait pas exclusivement le sol de la Belgique tel que l'a décrit Cæsar dans ses commentaires, mais elle occupait des terres dans la forêt Hyrcinienne où le nom de *Tectosages* était généralement répandu, et elle avait de bonne heure, de concert avec les Cimbres, ses alliés, envahie le nord et l'ouest de la France jusqu'au pied des Pyrennées; là les Tectosages-Belges occupèrent longtemps les environs de Toulouse et fournirent vers 200 avant l'ère actuelle des secours en hommes à l'armée Cimbre qui envahit la Grèce et l'Asie mineure.

Les Belges sous le nom de *Némèdes*, habitants de l'Artois, dont la capitale s'appelait NÉMÉTACUM, avaient déjà depuis longtemps passé en Angleterre où, sous le nom de Némèdes et de Fir-Bolgs, ils ont joué un rôle important.

lumières manqueraient toujours de base, si elles n'étaient fondées sur une intime connaissance de l'histoire.

En effet, la science des faits domine toutes nos connaissances. L'homme qui la néglige reste toujours dans un perpétuel état d'infirmité intellectuelle, justifiant ainsi le précepte du philosophe et de l'orateur célèbre, auquel j'emprunte l'épigraphe de ce livre.

Quand je dis l'histoire, j'ai particulièrement en vue l'histoire ancienne qui nous enseigne quelle a été la condition primitive des peuples.

C'est en pénétrant plus avant dans les obscurités des temps passés ; en interrogeant les fastes des anciens peuples, qu'on se trouve en présence de cette affirmation profondément vraie, que ce qui se passe sous nos yeux n'est en réalité que l'image réfléchie de faits qui remontent à la plus haute antiquité. Et, en effet, plus de 3000 ans avant l'époque actuelle, les Égyptiens avaient déjà construit la plupart de leurs colossales pyramides ; quelques-unes datent de 3400 ans avant l'ère actuelle.

Ce peuple avait devancé les Grecs de plusieurs milliers d'années ; et 30 siècles avant J. C. l'Égypte jetait déjà un éclat brillant dans le monde oriental.

Les Phéniciens, si voisins des bouches du Nil, n'ont pu ignorer cet état de choses et, comme peuple manufacturier et commerçant, ils n'auront pas été tout à fait exclus de l'Égypte et des relations de bon voisinage avec ce pays.

On a d'ailleurs des preuves de ces relations dans cette circonstance : que c'est avec des vaisseaux de la Phénicie que les Égyptiens, sous Nécos II (611 à 595 av. J. C.), firent le voyage de circum-navigation de l'Afrique [1].

(1) Ce voyage, à la vérité contesté par quelques savants, n'est pas rejeté comme une fable par von Humbold, qui, ordinairement très circonspect dans ses affirmations, le tient pour vraisemblable.

Ce n'est que depuis le règne de Spammétique que les ports de l'Égypte ont été ouverts à l'étranger, et c'est seulement depuis ce temps qu'on a pû se former une idée de l'état des arts et des sciences pratiques dans ce pays.

Que le type originel de l'homme résiste à l'action du temps, autant que le marbre le plus dur, c'est une vérité qu'il n'est pas possible de nier. L'habitant de l'Espagne, le Français, le Belge, l'Allemand, portent encore en eux les traces qui distinguaient naguère leurs aïeux il y a plus de trois mille ans. L'esprit qui les guida à leur naissance, se retrouve encore aujourd'hui malgré les nombreuses révolutions qu'ils ont traversées.

Il y a encore autant de différence entre un Français de la race Celto-Gauloise et le Belge de la race Indo-Germanique, qu'il y avait jadis entre le Celte pur et le Germain.

Aujourd'hui l'Espagnol ne ressemble guère plus à un Italien, qu'un Allemand du Nord à un Allemand du Midi, qu'un Hongrois à un Autrichien. L'opposition d'idées, de mœurs et de caractère n'est pas tant le fruit de l'éducation que de la naissance; et les peuples comme les individualités collectives tiennent ce caractère de stabilité, du sang dont ils sont issus et le transmettent à leur postérité avec autant de constance que la mère transmet ses instincts à son enfant.

Les peuples jadis connus pour la fermeté de caractère, se distinguent encore par la même vertu. Les revers n'ébranlent point leur courage; quelques obstacles qu'ils rencontrent, ils marchent vers le but qu'ils se sont proposés et ne l'abandonnent qu'après l'avoir atteint.

Les races germaniques se distinguaient naguère, et se distinguent encore, par cette raideur de caractère qui ne tient compte d'aucun obstacle. On l'a dit au même titre des Belges, comme le poète l'a dit de l'homme de guerre par excellence, attribuant les succès constants de ce dernier à une sorte de vertu innée qu'il ne comprenait pas [1].

(1) ..... Sed non in Cæsare tantum
Nomen erat, (dit Lucain) nec fama ducis sed nescia Virtus
Stare loco, solusque pudor non vincëre bello.
Acer, indomitus, quo spes quoque ira vocasset

Cherchons donc à expliquer ces oppositions et ces similitudes de caractère, en remontant aux races dont nous tirons notre origine ; nous aurons ainsi rempli la première partie de la promesse que nous avons contractée, en prenant pour titre de cet essai : *Histoire de l'Ethnographie des peuples anciens de l'Europe*.

A part l'Amérique et l'Australie, terres nouvelles en comparaison du monde ancien, l'Europe est la partie la plus moderne. Quelques siècles avant l'ère actuelle, on n'en connaissait que très superficiellement les côtes d'Espagne et les bords de la Mer Baltique ; tout le Nord était à peine connu [1].

Un peuple de race sémitique, animé de l'esprit de découvertes, s'était porté au nord de l'Europe, à la recherche de l'ambre et de l'étain, qui étaient alors des objets de luxe et de première nécessité en Asie. Malgré le secret qu'il chercha à garder, sa découverte, ne tarda pas à se répandre en Grèce, où l'on n'avait jamais entendu parler d'un continent boréal, resté inconnu jusque-là.

Cet état de choses aurait pu durer encore des milliers d'années, sans un homme de génie : un barde ou poète de l'Archipel, qui sû se servir de ces découvertes pour en embellir ses chants patriotiques et divins. Frappé de l'opposition qu'on disait exister entre les rives fleuries de l'Andalousie et le triste et sombre climat du Nord, il bâtit sur ce contraste un Enfer et un Élysée, dont il sut tirer un habile parti.

Cent ans s'étaient déjà écoulés depuis le désastre vrai ou imaginaire de Troie et la Grèce en était encore toute émue,

Ferre manum et nunquam tĕmĕrando parcere ferro ;
Successus urgère suos ; instare favori
numinis ; impellens quid quid sibi summa pĕtenti
Obstaret, gaudensque viam fécisse ruinâ. PHARS. Lib. 1er.

(1) Voyez les cartes de l'Ancien monde avant l'ère actuelle.

quand l'auteur de l'*Illiade* vînt raconter cet exploit d'une grandeur douteuse et l'immortalisa dans ses vers.

L'usage de faire accompagner les guerriers à la guerre, de les animer au combat par des chants de gloire et de célébrer les actions d'éclat, n'était pas exclusivement propre à la Grèce. Les Celtes l'ont pratiqué dans tous les temps. Les bardes pour s'immortaliser n'ont manqué que de pouvoir écrire; et les odes qu'ils composèrent, recueillies comme les œuvres des rapsodes grecs, eussent pu servir plus tard à former des poëmes, autrement imposants que le siége d'une bicoque, qui dura dix ans et n'a laissé de ses monuments, pas même la poussière des matériaux qui avaient servi à l'élever.

Troie, quoi qu'on en dise, n'a jamais été une ville comme *Éphèse*, comme *Palmyre* ou *Ninive*, dont il reste des vestiges. Son emplacement à elle, n'offre plus rien qui atteste son existence comme ville, et les herbes parasites ont envahi sa place, sans y laisser le moindre débris d'un monument de quelque grandeur (1).

Il y a déjà bien des siècles qu'on a dit de cette ville :

Ubi Troya fuit, nunc seges (2).

(1) Ceci est un ancien souvenir de mes voyages ; mais il paraît qu'un archéologue distingué, M. *Heinrich Schliemann*, vient de faire tout récemment (1870) sur l'emplacement de Troie une découverte intéressante. A la suite de fouilles habilement dirigées, M. Schliemann aurait mis à découvert à une profondeur de 15 pieds, les fondements du palais du roi Priam et l'autel sur lequel Hector, Xercès et Alexandre le Grand firent des sacrifices aux Dieux immortels.

Si l'on en croit une lettre adressée à un savant d'Allemagne, Il aurait trouvé à cette profondeur des murs de 7 à 8 pieds d'épaisseur qu'il attribue à la forteresse de Pergâme.

S'il en est ainsi, on ne peut tarder à avoir la description de ces ruines. Elles ne manqueront pas de rectifier plusieurs idées que nous nous sommes formés sur les lieux mêmes, et que beaucoup de savants partagent encore avec nous.

(2) Troie=Troja, ville de la Troade et capitale du pays, était située sur le revers occidental de l'Ida, séparée de la mer par une plaine d'environ 10 kilomètres. Sa citadelle se nommait Pergâme et la ville s'appelait *Illium*, du grec Ἴλιον.

La fable attribue la construction de ses murs à Apollon et à Neptune et elle ajoute qu'Hercule, irrité de la perfidie de *Laomédon*, la prit (en 1314 av. J.-C.),

Avant l'époque dont je viens de parler, il a existé sur les rivages de la Méditerranée, non loin du Delta du Nil, une antique nation, d'origine sémitique.

A l'exemple de l'Egypte, elle avait de bonne heure perfectionné ses institutions et sa capitale s'était déjà rendue célèbre par ses arts industriels et mécaniques, lorsque la Grèce entière était encore remplie de peuples barbares (1).

Sidon était la première ville de l'Asie mineure pour les richesses et l'intelligence de ses habitants (2).

Comme tous les anciens peuples du *Pontus-Pélagus*, et comme certains insulaires de l'Archipel l'ont fait de nos jours, les Sidoniens quittant *le métier de forbans*, s'adonnèrent au commerce, et de pirates devinrent des négociants probes et actifs.

Le sol de la Phénicie, naturellement aride, et couvert de rochers comme une partie de l'Espagne, ne se prêtait

tua le roi et mit à sa place le jeune Priam. Les uns placent la prise de Troie et la destruction du royaume, d'après Hérodote, en 1270 av. J.-C., mais selon les marbres de Paros retrouvés dans le dernier siècle, elle aurait eu lieu en 1209, et selon Eratosthène en 1184. La lecture de l'Illiade, surtout la description de l'armée et de la flotte des Grecs, ainsi que de leur manière de combattre, peuvent nous donner de saines notions sur l'état de la civilisation de ce peuple en ce temps.

(1) Les Grecs furent longtemps sans connaître la manière de se construire des demeures; ils couchaient en plein air et sur la terre nue; l'histoire rapporte le nom du premier aventurier qui leur enseigna la manière de bâtir des retraites moins incommodes et plus appropriées aux besoins de la vie.

(2) *Sidon* remonte à une très haute antiquité; la ville existait déjà dix-huit siècles avant l'ère actuelle. Ses richesses et sa splendeur ont été décrites par les poëtes et les historiens.

Moïse disait qu'à son époque, elle datait déjà de plus de 300 ans; qu'elle était riche et puissante, et que ses habitants pratiquaient les arts et les sciences avec succès.

Lorsque les Juifs s'établirent dans la Palestine, Sidon était appelée la grande ville; Homère l'exalte à cause de ses œuvres d'art et la place au-dessus de toutes les villes connues de son temps.

Le livre de Josué en parle comme d'une ville célèbre par ses richesses et l'habileté de ses ouvriers. Ce fut vers 1170 avant l'ère actuelle que *Sidon* jeta les premiers fondements d'*Utique* et de *Carthage*. Jusque là ces lieux avaient servi de simples colonies phéniciennes établies sur les rivages de l'Afrique septentrionale.

guère à la culture. Pour vivre, les Phéniciens furent obligés de s'adonner à la navigation. Le pays produisait néanmoins du bois de cèdre en abondance, mais les Égyptiens venaient l'acheter pour leur marine, et la seule richesse que possédât la Phénicie menaçait de passer à l'étranger, lorsque ce peuple l'utilisa dans son intérêt personnel. De simple navigateur qu'il était, il se fit par nécessité constructeur de navires assez grands, pour s'aventurer le long des côtes de l'Afrique et vers les îles voisines de l'Archipel.

Ce peuple, d'un esprit éminemment entreprenant, poussa alors ses essais plus loin, et passant des côtes de l'Asie mineure sur celles de l'Afrique du Nord, il y établit des comptoirs et des lieux de relâches qui donnèrent naissance aux villes célèbres de la Pentapole africaine : colonie qui, comme on sait, joua dans la suite un rôle si important dans l'histoire du pays [1].

Ces considérations nous écartent un peu de notre sujet; mais on verra plus tard les *Ligures*, un des premiers peuples de l'Europe, qui foulèrent du pied le sol antique de la Belgique, jouer dans les guerres puniques un rôle important.

Les Phéniciens de plus en plus encouragés par le succès passèrent d'Afrique en Espagne et dans la mer du Nord; ils en rapportèrent l'*ambre* et l'*étain*, matières alors très recherchées par l'extrême Orient; si bien qu'après une série de quelques années de trafic, *Sidon*, la capitale, devînt l'entrepôt d'un grand commerce et la ville la plus riche des bords de la Méditerranée. Dans le principe, ce trafic se faisait par terre à travers notre pays et la Gaule celtique; mais

(1) La Cyrenéaque, ancienne *Pentapole* de la Lybie, ainsi nommée des cinq villes connues dans l'antiquité sous les noms de *Cyrène*, d'*Arsinoë*, d'*Appollonie*, de *Bérénice*, et de *Ptolémaïde*. De la Pentapole, les Phéniciens abordèrent à la petite Syrte (Tunis) en face du territoire de Naples, ville qui n'existait pas encore ; ce fut dans la petite Syrte qu'ils jetèrent les fondements d'*Utique*, de *Carthage* et d'*Hadrumétum*.

les Phéniciens allèrent bientôt par mer jusqu'aux lieux de production et rendirent ainsi nos caravanes inutiles (1).

Toutefois, on peut facilement se faire une idée de la surprise des Phéniciens, en voyant pour la première fois un pays si différent de climat et d'aspect, où non-seulement la nature du sol, mais la haute stature des hommes ne ressemblait à aucun de leurs souvenirs. Tout dût leur paraître, en effet, étrange et nouveau. La fureur des flots de la mer du Nord, les orages qui l'agitent, les brouillards de la Manche et le ciel obscur des rives de la Baltique impressionnèrent vivement, il n'en faut pas douter, des hommes habitués au climat de l'Asie, au ciel pur et transparent de l'Archipel grec.

De retour en Asie, le récit de ces découvertes ne pût manquer de se répandre de bouche en bouche. On en fit naturellement le sujet de mille commentaires et le chantre de l'*Odyssée* s'empara du côté merveilleux de ces faits pour en orner ses récits (2).

(1) L'île de Thullé (probablement une des îles Shetland, au Nord de l'Ecosse) fournissait l'étain; l'ambre se récoltait sur les rives de la Baltique. L'ambre n'est autre chose que le suc liquide du *Pinus Succinifera*, qui, par son séjour prolongé dans l'eau, s'est durci. L'arbre qui le produisait n'existe plus. La situation de l'île de Thullé n'a pu être exactement déterminée; elle devait toutefois se trouver en face des côtes de la Norwége.

Pomponius-Méla (III. 6. 9.) qui place le peuple belge primitivement dans la Sarmatie d'Europe, dit en parlant de cette île: *Thullé, Belgarum Littori opposita.* Mais, comme les îles Shetland sont généralement considérées comme le lieu d'où les anciens tiraient l'étain, on croit que le mot *Belgarum*, de Méla, est écrit par erreur pour *Bergarum*. Les habitants de Bergues, d'après Pline (IV. 30) et Jornandès III, étaient un peuple connu sous le nom de Bergi en Scandinavie.

M. Derocbes, dans son histoire ancienne de la Belgique, n'admet pas cette *émendation* proposée par les philologues allemands.

(2) Les souvenirs traditionnels des travaux d'*Hercule* ne se rapportent qu'aux découvertes des Phéniciens et aux dangers que ce peuple eut à surmonter pour vaincre les obstacles suscités par la nature et les hommes. Cette tradition répandue en Europe et en Asie, a donné lieu à une foule d'applications mythologiques, astronomiques, historiques et politiques, embrassant surtout les premiers travaux des hommes, leurs efforts pour dompter le mauvais vouloir des peuples barbares, l'aversion de ceux-ci pour la discipline et leur mépris pour la civilisation, la culture de la terre et de l'esprit.

Cicéron, de *Naturâ Deorum*, cite jusqu'à six Hercules différents. *Varon* n'eu

Les *Cimmériens* de la région boréale, qu'il nomma le premier d'après le récit des matelots Phéniciens, tranchèrent tous les doutes, et ce nom par lui vulgarisé, passa dès-lors dans le domaine de la géographie d'Europe; le peuple qui le porta fut encore longtemps l'objet de l'attention des historiens érudits.

Mais parmi les nations lancées sur les traces des premiers avanturiers descendus des hauteurs de l'Asie centrale, se trouvait une horde puissante, qui s'arrêta quelque temps dans la Sarmatie d'Europe.

D'après les traditions, ces hommes appartenaient à la même race que les *Cimmériens* de l'antiquité; tout aussi vagabonds et aussi pillards qu'eux; éprouvant de grands obstacles à la réproduction de leur race, à cause de l'aridité

énnmère pas moins de 43, mêlant aux actions des héros primitifs celles des mortels de conditions infimes, comme : marchands, artisans, trafiqnants, aventuriers de tonte espèce, qui avaient en attacher à leurs noms nne réputation qnelconque. *Varon* comme cela se voit, penchait tant soit peu vers la démocratie sociale. Au fond les souvenirs que l'antiquité a voulu conserver par la tradition d'Hercule Tyréen, sont essentiellement d'origine *Phénicienne*. Le culte d'Hercule *Melkrath* prit naissance à Tyr. Du temps d'Herodote, le temple qui lni etait consacré, existait déjà depuis 2300 ans, ce qui le ferait remonter à plus de deux mille huit cents ans avant notre ère : c'est à dire antérieur à toute notion qne nous nous faisons d'une population quelconqne existant en Europe. *Melkrath* et *Hercules* ont la même signification. Les deux formes dérivent du Celtiqne *carc* et *Melk*, *Melkcar* = *Melech* = *Moloch* ; seigneur et grand = élève, fort = heros puissant.

Les Grecs n'ont introduit à Thèbes, en Béotie, le culte d'Hercule qu'en 1382 avant l'ère chrétienne. C'est à l'hercule grec que se rapportent les statues, les monuments et les poëmes de l'antiquité.

D'après Winkelman et les traditions orientales, Hercules arrive d'abord sur les côtes de la Celtique à l'embouchure du *Rhône*, il y répand les premiers germes de la civilisation, la cnlture de la terre, la connaissance des premiers arts. Il dompte la tyrannie des maitres insolents et barbares; passe en Italie à travers les Alpes et construit les premières routes qui relient les côtes occidentales de la Méditerranée à l'Epagne et à l'Italie. — Polybe (Liv. II) affirme que ces routes existaient encore dn temps de la première guerre punique. Les Massaliotes y posèrent des bornes milliaires à l'usage des armées romaines. Elles servirent plus tard de fondements aux deux voies que cenx-ci y construisirent en les améliorant et qu'ils nommèrent *Viæ Aurélia* et *Domitia* du nom de leurs auteurs.

du sol et la rigueur du climat, ils s'avancèrent lentement vers les régions de l'Occident, passant des bords d'un fleuve à un autre; et moins pressés par des hordes plus faibles dont ils étaient suivis, ils eurent tout le loisir d'opter entre les contrées qui leur offraient plus de ressources et une vie plus planteureuse; la famille entière, composée de différentes branches, comprenait entre autres les *Tecto-Sages* et les *Volcæ*, dont nous aurons occasion de parler plus tard.

Enfin, guidés par le besoin ou l'instinct de la nouveauté, soit même par la pression des nouveaux arrivants, tel que le flot de la mer qui en force un autre à se mettre en mouvement, les *Belcæ* s'avancèrent toujours de plus en plus vers l'Occident à travers la Sarmatie d'Europe, la Germanie septentrionale, jusqu'aux bords du Rhin, où ils se mêlèrent aux populations aborigènes celtiques, qui occupaient cette contrée [1].

Cet événement ne fut toutefois qu'un épisode isolé dans la longue série des migrations indiennes vers l'Europe occidentale. Appelés aussi du nom de *Volcæ* et de *Tecto-Sages*, les *Belcæ* comme chefs de la horde entière, nous transmirent leur nom, et c'est depuis leur invasion dans le pays que ce nom nous est resté.

Ausone (de Clar. urb. Narb. XIII), remarque que dans l'ancien temps les Tecto-Sages portaient le nom de Bolgas: *Tecto-Sages primævo nomina Bolgas;* et Uker, *Geogra-*

(1) Ammien Marcellin se fondant sur le témoignage de Timagène, dit en parlant du centre de l'Europe : *Aborigènes primos, in his régionibus quidam visos esse firmarent Celtas...*

Puis remontant aux légendes grecques, il ajoute *Alii, dorienses antiquiorem sequentes herculem Oceani locos inhabitasse confines.*

Les *Druides* de leur côté enseignaient que les Celtes avaient été engendrés par les Dieux : *Ab dite patre prognatos predicant, memorantque revera fuisse partem indigenam, sed alios quoque ab insulis extimis confluxisse* (*).

(*) Les auteurs allemands remarquent au sujet de ce dernier passage, que cela peut s'appliquer surtout aux premières migrations des Ibères et des Ligures en Belgique (Dieff. Cel. II, p. 61).

phia, adopte avec Scaliger la version *Belcas*, qui ne change rien à la signification, non plus que la version Belgæ de Cic. pro. font. et de *Vulcæ*, dont Uker dérive le nom de *Cati-Volcus*, chef des Éburons de la Belgique.

Ainsi *Bolgæ*, *Belcæ*, *Vulcæ*, *Tecto-Sages* sont des noms propres, qui s'appliquent exclusivement aux peuples anciens de la Belgique. Originaires de la Sarmatie d'Europe, selon Pomponius-Méla, on les retrouve plus tard sous le nom de *Tecto-Sages* dans le Midi de la Gaule celtique, divisés en *Tecto-Sages* — *Aricomici* et en *Tecto-Sages*, proprement dits.

Ceux-ci sont d'abord établis dans la forêt hyrcinienne, où un de leurs chefs porte le nom de *Belgius* (Βελγιος).

Ce sont ces mêmes Belges de la famille des Tecto-Sages que nous retrouverons plus tard dans l'Italie septentrionale (Gallia Cis-alpina), mêlés aux Insubres = Ισομβροι, autre famille de peuples congénères belges et aux Boyens ou Boyi nos alliés ; et encore plus tard dans la guerre sacrée de *Delphes et de l'Orient*, où ils sont commandés par des chefs portant des noms nationaux, tels que Belg, etc. (*voy*. *Dieff*. c. II, pp. 62-63).

Il est facile de comprendre que l'époque, à laquelle s'inaugurèrent les premières migrations soit impossible aujourd'hui à fixer ; il n'existe de ce fait aucun monument authentique.

On conjecture que cet événement a pu avoir lieu dans l'intervalle qui sépara la fondation de la ville de Damas de celle de la ville de Sidon ; en d'autres termes, entre la naissance d'Abraham et l'émigration des Juifs en Égypte sous Moïse ; ce qui nous fait remonter à environ 2000 ans avant l'ère actuelle.

Cette date, toute conjecturale, n'est pourtant pas arbitraire; car lorsque les Phéniciens arrivèrent dans le Nord de l'Europe, environ 1200 ans avant J.-C., cette partie était déjà peuplée par des peuples doués d'assez d'intelligence

et de perspicacite pour savoir apprécier les bienfaits du commerce avec l'étranger (1).

Les habitants de la Norwége, en effet, livrèrent aux Phéniciens tout l'étain dont ceux-ci avaient besoin pour alimenter leur commerce avec l'Asie et l'extrême Orient.

Avant d'aller plus loin, quelques explications préliminaires sont indispensables.

En interrogeant la carte d'Asie et d'Europe, on remarque : qu'à partir des bords orientaux de la Chine, une chaîne considérable de montagnes, courant sur une ligne parallèle à l'Équateur, divise l'Asie en deux zônes distinctes, l'une équatoriale, située au Midi ; l'autre entièrement glaciale ou peu s'en faut, au Nord.

Cette chaîne, qui se prolonge par le Caucase jusque dans la Crimée, où expirent ses dernières ramifications, parcourt un espace de plus de 80 degrés de longitude, n'offrant qu'une seule solution de continuité de quelque importance, à l'endroit où les eaux de la Mer caspienne et les jongles qui l'entourent, se transforment en un genre d'obstacle qui diminue, mais n'enlève pas entièrement pour des peuples émigrants, la difficulté du passage d'Asie en Europe.

La chaîne dont nous parlons, c'est celle de l'Himalaya indien, courant de l'Est à l'Ouest de l'Asie, à partir du centre de la Chine au cœur de la Crimée.

Au Nord de celle-ci s'en trouve une seconde sur une ligne à peu près parallèle, se bifurquant dans tous les sens et composée d'un système très compliqué, mais infiniment moins élevé que la première.

(1) Les Phéniciens, en arrivant dans la mer du Nord, n'allèrent pas eux-mêmes extraire l'etain des Iles de *Shetland*. Ils abordèrent sur les côtes occidentales de la Norwége et là les peuples de Bergues = Bergi, leurs vendaient de première main l'étain qu'ils avaient extrait des rochers des îles Cassitérides:

C'est pour ce motif que, contrairement à l'opinion de notre collègue M. Deroches, nous pensons que la version *Littora Bergarum opposita*, au lieu de *Littora Belgarum*, pour indiquer la situation vraie de l'ile de *Thullé*, est le texte véritable qui se justifie géographiquement ; tandis que l'autre ne s'explique d'aucune façon.

C'est la chaîne connue sous le nom de monts *Altaï*, nom qu'elle a pris du pic le plus élevé.

Entre ces deux systèmes, dont l'écartement du Sud au Nord est d'environ 50 degrés, existent des terres élevées d'une étendue considérable, égalant presque la superficie de l'Europe ; c'est le plateau central de l'Asie, le sol le plus élevé du globe et celui qu'on suppose avoir servi dans les siècles primitifs de berceau au genre humain.

Ces terres, sillonnées aujourd'hui par d'immenses déserts, renferment plusieurs races d'hommes, dont on ne soupçonnait pas l'existence avant les découvertes récentes des Klaproth et des Abel Remusat.

Au-dela des montagnes de l'Altaï vers le Nord est la Sybérie d'Asie ; en-deçà de l'Hymalia les régions de l'*Indoustan*, de l'*Iran*, de la *Perse*, etc.

C'est dans cette double direction qu'ont eu lieu les migrations des peuples de l'Asie centrale [1].

Dès que les nomades du Nord eurent mis le pied en Europe, ils se trouvèrent en face d'un pays immense, n'offrant aucun obstacle. Peu familiarisés avec l'aspect d'un pays où ils ne trouvaient ni les montagnes, ni les torrents, ni les vallées fertiles de leur pays, ils s'avancèrent, entou-

(1) L'histoire Chaldéo-Assyrienne donne au sujet des migrations des peuples de l'Asie des renseignements très positifs, et elle démontre même qu'il n'a pas été essentiellement nécessaire de recourir à la langue de l'*Arie indien* pour démontrer que les peuples de l'*Euphrate*, de l'*Europe* et de l'*Asie centrale* (Hochasien) ont eu une langue commune depuis les temps les plus reculés ; c'est-à-dire que les peuples venus de là en Europe ont apporté ce langage, fruit de leur première éducation.

Von Nimrod (*Erbauung* oder Eroberung Babels), *bis zur Herrschaft des Kyros wurden die Volker Westasiens mis unsahligen Feldsugen heimgesucht, und Schaaren weise in die Verbannung geschleppt oder zur Auswanderung geswungen : namentlick waren es die Ackerbau und Vichzucht treibenden Meder, welche mit der Assyrisch = Chaldaïschen Herrschaft unzufrieden, zuflucht in ferner gegenden suchten, und nach Europa, wie nach Hochasien gelangte sein mogen.*

Strabon parle encore d'une grande guerre ou migration ancienne de peuples de l'Asie occidentale en Espagne et en Afrique.

rant de *rings* et de *boulevards* en terre, les tentes et les chariots qui renfermaient à la fois leurs effets, leurs enfants, et leur servaient en même temps de réfuges et d'asile [1].

De la Scythie asiatique les tribus se dispersèrent à l'Occident, dans la direction de l'Oural et du *Wolga*.

Ayant franchis ce fleuve de deux kilomètres de largeur en moyenne, ils avaient à leur gauche pour barrière la Mer caspienne, le Palus Méotis et l'Euxin. Ne pouvant franchir ces obstacles, ils furent obligés d'aller droit vers l'Occident, suivant le cours du soleil.

Le Nord de la Scythie ne leur offrait que des ressources insuffisantes. Les bords de la Mer glaciale ne présentent qu'un sol couvert de mousse, où le renne seul peut subsister; en-deçà des forêts de pins, de sapins et de bouleaux qui ne peuvent fournir aucun aliment, ajoutez un climat rude, affreux, et des terres couvertes de neiges, durant plusieurs mois de l'année, un tel pays ne pouvait pas les faire vivre. Leur route était donc naturellement tracée par la conformation générale du pays et par les nécessités de la vie. Ils furent obligés d'avancer entre deux obstacles naturels tenant, d'un côté les lisières des bois, de l'autre les plateaux montagneux, se faisant des unes un abri contre les rigueurs de l'hiver, des autres un refuge contre les tribus ennemies.

Les terres qu'ils avaient à parcourir étaient coupées par de larges fleuves courant du midi au nord, sans offrir aucun obstacle réel à leur passage. En partant des bords de la Mer caspienne vers le Sud-Ouest ils arrivaient en face de la Crimée, vers le Nord-Ouest aux bords de la Scandinavie et dans la Chersonèse cimbrique. Telle fut la double route que suivirent les nomades de l'Asie du Nord.

Les peuples du Caucase indien suivirent une route différente; de l'*Arménie* ils passèrent dans l'Asie mineure

(1) Ammien Marcellin (XV, 9) dit, en parlant du centre de l'Europe, à l'époque dont nous nous occupons : *Aiunt quidam paucos post excidium* Troiæ *fugitantes Græcos, ubique dispersos, loca hæc occupasse tunc Vacua.*

sur les côtes de la Palestine et de là en Egypte. Ceux qui par cette route voulurent passer en Europe en traversant l'Hellespont n'en étaient pas empêchés; car les eaux du *Bosphore de Thrace* sont moins larges et moins agitées que celles du Wolga. Une fois sur la terre d'Europe de ce côté, ils avaient la Grèce et les îles de l'Archipel devant eux.

L'imagination de l'auteur n'a nullement présidé au tracé de cette double route, car l'histoire a démontré plus tard, que tels avaient été les chemins suivis par eux.

Ainsi en supposant les *Ibères* établis sur le revers oriental du Caucase avant de passer en Europe et en Espagne, on voit le chemin qu'ils ont dû suivre. Les *Cimmériens* originaires de la Scythée d'Asie, étaient déjà établis vers ce temps dans la Tauride et la presqu'île danoise.

Parmi les besoins les plus essentiels de l'homme, l'eau occupe le premier rang; l'homme sans elle ne saurait vivre longtemps.

Les peuples primitifs ont donc été obligés de se fixer aux bords des rivières ou à l'embouchure des fleuves, là ils étaient sûrs de n'en jamais manquer; sur les bords de la mer, la pêche; près de la lisière des bois, la chasse, leur offraient les ressources indispensables à la vie. Mais nulle part ils ne trouvaient plus de facilités à vivre que dans les pays où en dehors de ce double avantage, ils rencontraient de gras pâturages et un climat tempéré.

C'est pour ce motif que la Chersonèse Cimbrique, les bords de la Mer caspienne au Nord, et la Pannonie hongroise ont toujours été les pays de prédilection des peuples errants, et le séjour vers lequel ils se portaient de préférence. A la faveur d'un climat froid mais sain, au milieu d'abondantes pâtures, facilitant l'élève du bétail et améliorant la constitution de l'homme, ces tribus devenues trop nombreuses sur un point, ont dû songer de bonne heure à se disperser; c'est alors que prenant à l'Ouest et au Sud une double direction, elles se sont dirigées le long de la

mer du Nord vers l'embouchure du Rhin, et la forêt Hyrcinienne occupant tout l'espace situé entre ce fleuve et le Danube.

Elles ont finalement franchi ces obstacles; se sont alors librement répandues dans la Belgique, dans la Gaule, en Espagne, d'un côté; dans les plaines de la Hongrie et la vallée du Danube de l'autre, se poussant les unes les autres, combattant les obstacles naturels, se faisant entre elles des guerres acharnées; et tour à tour victorieuses ou vaincues, brisées ou poussées en exil, elles se sont à la fin trouvées établies en Europe à l'état encore à moitié nomade menant une existence rude et agreste, continuellement harcelées par de nouveaux ennemis.

Avant de gouter les douceurs d'une vie paisible, que de vicissitudes à surmonter! que de privations à subir!

L'histoire en serait longue s'il était donné de la connaître. Le temps s'est chargé de la soustraire à la mémoire des hommes et les traditions n'ont conservé que quelques faits saillants que la suite de ce récit fera passer sous les yeux du lecteur.

Avant d'aller plus loin, hasardons ici quelques conjectures que la connaissance de certains faits généraux nous permet de former. La raison nous dit assez que l'ensemble des migrations d'Orient en Occident n'a pû se faire simultanément et embrasser la totalité des terres et des contrées habitables de l'Europe à la fois; ces migrations ont eu des phases diverses et il n'est pas nécessaire de se creuser profondément l'esprit pour comprendre une foule de faits qui ont dû se succéder pendant une longue suite de siècles avant que l'Europe entière reçut partout ces populations étrangères à son sol. Je divise ces phases en trois catégories distinctes et j'appelle les premières invasions : *tribus paisibles*, celles qui arrivent sans se trouver dans la nécessité de disputer par les armes les terres indispensables à leur existence; et *invasions violentes et troublées :* celles qui se

trouvent réduites à arracher aux possesseurs actuels les biens qu'ils possèdent et à les en expulser par la force soit en les poussant plus à l'Occident, soit en les exterminant sur les lieux mêmes.

Toutes les invasions primitives ont eu lieu d'une *manière paisible;* ainsi celles des Ibères en Espagne, des Ambrons dans l'Italie du Nord, des Ligures en Angleterre et dans la Gaule, n'ont primitivement amené à leur naissance aucun conflit sérieux; par la raison facile à comprendre, que trouvant les terres inoccupées et n'étant elles-mêmes encore que peu nombreuses, ces tribus ont pû librement circuler et ne se sont pas trouvées dans la nécessité de combattre des possesseurs de terres qui n'existaient pas encore.

Ayant résumé en quelques traits généraux la marche et les progrès des premières tribus de l'Europe, nous pouvons passer maintenant aux détails qui les concernent.

Cet état nomadique des premiers peuples a pu durer une longue série de siècles. Ce n'est qu'en se multipliant et en étendant les limites de leurs occupations que, se trouvant à la fin en contact avec des tribus hostiles, ce voisinage a amené des collisions et, entre nations peu sympatiques de leur nature, ces collisions ont donné naissance à des guerres et à des expulsions violentes.

L'histoire plus récente des Germains peut nous fournir des exemples d'assimilations très remarquables. On sait que ces peuples pour échapper aux invasions s'entouraient de ruines, dévastant sur des contrées limitrophes entières, tout ce qui pouvait fournir d'alimentation et d'abri aux envahisseurs; ce genre de défense était encore en usage en Suisse et chez nous à l'époque de Cæsar et les Romains s'en servirent dans leurs attaques offensives contre l'ennemi, comme les Belges le pratiquaient dans leur guerre défensive et patriotique contre leurs agresseurs.

CHAPITRE II.

—

SOMMAIRE : Noms des peuples qui passèrent les premiers en Europe. — Leurs mœurs; leur condition. — Topographie ancienne de la Belgique. — Arrivée des Celtes et date présumée à laquelle se rapporte cet événement. — Les Cimbres se refugient au Sud et passent à différentes reprises en Asie mineure où Herodote a attesté leur présence. — Les Cimmériens de l'Antiquité et les Kymri et Cimbres des temps modernes sont un seul peuple considéré à des époques différentes. — Le berceau des *Ibères*, des *Ligures* et des *Ambrons* est encore entouré d'obscurités. — Opinion de Caton et de Niebnrh. — Les Ligures occupaient déjà le Midi de la Gaule, lorsque les Phocéens débarquèrent à Massalie. — Leurs courses nomadiques et leurs caractères ethnographiques spéciaux. — Différence entre l'Ibère, le Ligure et le Celte. — Les Ligures ont laissé des traces en Belgique. — En Angleterre ils portaient le nom de Lloegrweis (pr. Louguris). — L Ibère existait en Europe avant la guerre de Troie. — Arrivée des Celtes. — Leurs caractères spéciaux. — Leur organisation — précédent les temps d'Herodote et sont nommés par lui. — Les Celtes en Belgique. — Preuve matérielle du passage des Ligures par la Belgique. — Les Celtes ont résidé sur les bords du Wolga inférieur avant de passer dans l'occident de l'Europe. — Motifs pour lesquels ils n'ont été qu'imparfaitement connus des Phéniciens.

En remontant par la pensée à une série indéterminée de siècles avant l'ère actuelle, on ne trouve primitivement établi en Europe que six tribus humaines, connues sous les noms de *Cimmériens,* d'*Ibères*, de *Syginnes,* de *Ligures* (Lygies), de *Celtes* et de *Scythes.*

Subdivisées en plusieurs hordes ou branches, ellés forment pour ainsi dire le faisceau central, autour duquel se converge la population entière de l'Europe antique. D'autres nations en grand nombre sont venues ensuite s'y adjoindre ou se mêler avec elles; mais moins importantes, à cause de leur

faiblesse numérique, elles ont en général moins fixés les regards de l'histoire [1]; plus tard elles se sont amalgamées avec d'autres hordes et en se fondant n'ont pas manqué de perdre en grande partie leur nom et leur nationalité.

Les tribus que nous venons de mentionner sont tout à la fois les plus anciennes et celles qui ont joué le rôle le plus important. Il n'y a pas de honte à l'avouer, toutes ces individualités collectives, petites ou grandes, faibles ou puissantes, parmi lesquelles nous reconnaissons des ancêtres, étaient vagabondes, et se livraient au vol et au pillage avec une entière sécurité d'esprit. Elles se faisaient une gloire de dépouiller leurs voisins; la honte n'était que pour ceux qui dans ces entreprises déprédatrices, n'avaient pas réussi. Tuer un ennemi ou lui enlever ses armes et ses bestiaux semblait un droit acquis que justifiait la légitime défense. Ces tribus ne s'apercevaient pas que c'était là le plus sûr moyen d'éterniser les haines entre les races et de semer la crainte et l'effroi qui, en rendant les hommes cruels et dangereux, les forçaient à vivre le long des fleuves et dans les bois toujours retranchés dans des camps ou leurs personnes, leurs biens et leurs troupeaux fussent à l'abri des surprises et des dangers [2].

(1) Polybe (II, 15), en parlant des invasions des *Celtes* dans la Transalpine, fait remarquer leur identité de race avec les Gallo-Celtes d'au-delà les Alpes; et il a soin d'ajouter que ce furent les *Celtes* qui chassèrent les Thyrénéens de leurs possessions de l'Italie du Nord. Il fait ensuite le dénombrement des peuples qui passèrent de la Celtique en Italie et il nomme successivement les Λαοι, και Λεβεχίοι, Ισομβρες, και Κινομανοι, Ανανες, και Βοιοι, Λίγωνες και Σηνωνες; c'est-à-dire : les *Laïi*, les *Lebèques*, les *Isombres* ou *Insubres*, les *Cénomanes*, les *Ananes*, les *Boyes* ou Boyens = Bohêmes = Bavarois; les *Lingones* ou Ligures et les *Sénones* ou Semnones. C'est particulièrement sous le nom de *Sénons* que Diodore de Sicile (XIV, 113) a décrit la guerre des Celtes contre les Romains, et Trogue-Pompée, qui était d'origine celtique, et Tite-Live ont suivi son exemple et se sont prévalus de son autorité.

(2) Ces camps s'appelaient *Rings*, du mot celtique entourer. En gothique et en bas allemand *Ring*, signifie cercle. L'anneau que porte la jeune mariée et que le

Pour ces tribus rien ne surpassait le malheur d'être expulsées de leurs terres et de se voir obligées d'aller à la recherche d'autres lieux, errant au milieu d'ennemis farouches, sans pain, sans abri, mendiant un asile et ne trouvant que des cœurs endurcis ! Combien d'entr'elles qui ont péri avant d'atteindre de nouvelles demeures, décimées par la guerre, la faim et les privations de tout genre !

L'histoire en serait longue et effroyable, si elle nous en avait conservé le souvenir, mais un esprit réfléchi peut facilement se la représenter.

Abordant maintenant les faits relatifs aux tribus princi-

prêtre met à son doigt, lorsqu'il l'unit à son époux, porte le même nom. On dit en bas allemand *Omringen* = entourer quelque chose.

Ces *Rings* étaient des camps retranchés, construits en terre, dont il existe encore des vestiges dans la Sarmatie d'Europe et d'Asie. L'action du temps ne les a pas encore nivelés et l'on voit la grande étendue de quelques-uns d'entre eux, par l'enceinte, autour de laquelle ils ont été tracés.

En Russie ces *Rings* ont la forme d'un carré ; le remblais du terrain était entouré à l'extérieur d'un large fossé.

C'est d'un de ces *Rings* que fait mention l'Histoire de Charlemagne dans ses guerres de Hongrie.

Le mur de Trajan aux bords de la Mer Noire, n'était autre chose qu'un *Ring* double et triple, construit en terre, dont les remblais étaient entrecoupés de fossés. On en voit encore des vestiges aux bords du pont Euxin, à l'endroit où vécut Ovide dans l'exil et où il est mort, sans avoir pu fléchir l'implacable maître qui l'avait relégné au milieu des gètes barbares et inhospitaliers.

C'est à l'endroit même où l'auteur des Métamorphoses est décédé, que les Anglais élèvent aujourd'hui une ville nouvelle et creusent un port maritime qui ne tardera pas à jouer un rôle important, lorsque la guerre d'Orient reparaîtra sur le tapis politique.

La bourgade chétive s'appelait *Kinstenza;* aujourd'hui la ville nouvelle porte le même nom, légèrement modifié ; on dit Kustendje, réminiscence du mot gothique Kust=einde = fin de côte, comme Oosteinde =Ostende signifie fin d'Est. *Kustendje* est situé dans la Dobruska, pays sauvage et abandonné par les Turks, aux bords de la Mer Noire.

Un chemin de fer relie la ville nouvelle avec le Danube au confluent de la Jalomnitza, a un endroit appelé *Hirsowa*, qui en moins de trois ans (1864 et 1867) a considérablement gagné en importance, à cause de ce chemin. C'est le long de cette voie ferrée que la Turquie a formé depuis 1861 des colonies de *Circassiens* et de montagnards du Caucase qui n'ont pas voulu se soumettre à la domination russe et se sont expatriés, lorsqu'elle a pris possession de leur pays.

pales, et à celles surtout qui ont contribué à former les diverses peuplades de la Belgique antérieure à l'invasion romaine, disons ce que l'histoire et la tradition nous en ont appris de plus positif. On sait que le territoire occupé par nos ancêtres était infiniment plus grand que celui de la Belgique actuelle.

Cæsar indique en son temps pour frontières à l'Ouest, la Seine et la Somme; à l'Est, le Rhin; au Nord, la Manche et au Midi, la Suisse. Mais à cette époque les nations du Nord pesaient déjà de tout leur poids sur le Rhin, qu'elles revendiquaient comme leur limite naturelle.

Les conquêtes de nos ancêtres, au delà de ce fleuve étaient gravement compromises et la *Germania Belgica* d'au-delà du Rhin n'était plus que faiblement défendue contre les agressions des hommes du Nord. Les Cimbres poussés par les Jutes ou Goths de la Scandinavie, ou, d'après une autre version, forcés de fuïr à la suite d'inondations causées par un tremblement de terre, s'étaient expatriés sur la terre ferme et s'y adonnaient au vol et au pillage (1).

S'étant avancés le long de la Mer du Nord vers les bouches du Rhin et au Midi vers les Carpathes ils avaient conquis toutes les terres qui s'étendaient de l'Ouest à l'Est, y avaient établi une domination puissante, dont les vestiges

(1) Schoning (Abh. von der Vorstellung der Alten uber den Norden) admet le fait que des inondations ont forcé les Cimbres de quitter la Codanonia, c'est-à-dire le Holstein et le Jutland, et cela même avant l'époque d'Alexandre le Grand.

Du temps de Strabon, de Mèla, de Pline et de Tacite ils demeuraient, disent-ils, au Sud de l Elbe, occupant tout le pays, jusqu'aux confins de la presqu'île danoise qu'ils avaient quittée, et chassèrent probablement tous les peuples anciens qui habitaient ces terres; parmi lesquels se trouvaient les Semnonès = Sénons, qui s'enfuirent dans la Gaule celtique, non loin de Paris.

Les Cimbres qui restèrent dans le voisinage en petit nombre, et dont Tacite a pris occasion de faire un magnifique éloge, étaient les débris de cette grande nation, qui, après le désastre que Marius leur infligea à Vérone, vinrent en fugitifs et trouvant leurs terres, occupées par les *Saxons*, s'établirent dans le voisinage de leur ancienne patrie.

subsistent encore dans des noms propres que portent les régions voisines de la Crimée.

L'alliance des Belges avec les Cimbres, fondée sur l'identité de langage et d'origine, n'a jamais été contestée. Il est prouvé que les *Ambrons* et les *Ligures* sortaient du même sang et parlaient la même langue (1).

Nous croyons l'avoir dit déjà, les Cimmériens de l'antiquité ont été connus des Grecs avant les *Scythes* et les *Celtes*. Originaires de la Scythie asiatique et descendant en masses compactes, ils envahirent le centre de l'Europe entre la Baltique et la Mer Noire, occupant successivement, sous le nom de TAURI = Taurisques, la presqu'île de la Crimée, et au Nord, sous le nom de CIMMÉRIENS, la presqu'île danoise du Nord; les terres situées entre ces deux points leurs fournissaient un immense espace où les hordes congénères, telles que LIGURES, AMBRONS, BOIES, BELCÆ ou VOLCES-TEXTOSAGES, s'adonnaient librement à la vie nomadique comme l'avaient fait leurs ancêtres en Asie.

Cette puissance fut pour la première fois inquiétée par l'arrivée des Celtes. Ceux-ci en descendant des plateaux de l'Arie-indien, et déjà, dès cette époque, plus civilisés que leurs contemporains, ne tardèrent pas à prendre ce légitime

(1) Adhelung (Mithr. II. 142. 3) pense que les premiers peuples des Pays-Bas (par suite de leur mélange avec les Gaulois ou les Cimbres, qui avaient adopté la nationalité belge) sont les mêmes qui du temps de Sigovèse et de la guerre d'Orient, passèrent dans l'Italie cisalpine et à Delphes, mais cette opinion est insoutenable.

Niebuhr (*Kl. Sehr*. I. 384) ne distingue pas entre les Cimbres, les Belges et les Gaulois. Il estime que les Cimbres ont été primitivement refoulés par les Sarmâtes du Nord vers les Carpathes.

Roberts (Esquis.,) ne fait, comme quelques historiens, aucune distinction entre les Cimmériens de l'antiquité et les Cimbres ou Kymri des temps plus modernes. D'après lui les premiers se sont en partie fondus avec d'autres peuples dans l'Asie mineure, en Thrace et aux bords du Danube. Il ajoute que le barde celtique *Taliësin, Speaks of the extensive country of the Danaw* (Pannonie); and GIRALDUS CAMBRENSIS of *The Woods of Danubium, now Called the forests of Dean* (forêt hyrcinienne).

ascendant qui revient de droit aux nations plus civilisées sur celles qui le sont moins.

Les Cimmériens des régions méditerranées de l'Europe furent obligés de céder à ces nouveaux venus les terres qu'ils occupaient.

Une partie se refugia au Sud dans les montagnes de la Tauride; une autre au Nord vers la mer Baltique, laissant aux Celtes le passage libre vers l'Occident. La date de cet événement ne peut être fixée, cela se conçoit; on peut néanmoins le rapporter à l'époque antérieure à l'occupation de la Sicile par les Lioures et les Sicaniens, c'est-à-dire entre le XVe et XVIIIe siècle avant l'ère actuelle.

Les Cimmériens de la Tauride, auxquels plusieurs auteurs Grecs donnent le nom de Scythes, ne tardèrent pas à se multiplier sur ces terres fertiles qu'arrosent les eaux du Tanaïs et du Borysthène. Ils dûrent à la fin songer à des émigrations lointaines, mais la horde celtique leur barant le passage vers le Nord, ils furent obligés d'aller en Asie mineure où Hérodote a décrit une de leurs expéditions et dit le nom du chef cimmérien qui la commandait.

Cette invasion de l'an 600 avant notre ère, attestée par le nom du roi asiatique Alliates II, n'est ni la première ni la plus réculée de toutes celles que les Cimmériens de la Tauride entreprirent dans l'Asie mineure.

Des extraits consciencieusement faits d'auteurs anciens et des concordances d'époques et de faits dûment attestés, il est résulté qu'avant le temps d'Hérodote, trois autres expéditions de Cimmériens eurent lieu à des époques, qu'il a été impossible de fixer, mais qui dans tout les cas, doivent remonter à une très haute antiquité. C'est en partie à ces faits, que Tacite fit allusion, lorsque visitant la modeste tribu des Cimbres qui existait encore de son temps dans la Germanie septentrionale il a fait en quelques mots des

ancêtres de ce peuple un magnifique et tardif éloge [1].

Ces expéditions de Cimbres dans l'Asie mineure avant ou tout au moins contemporaines à l'invasion des Celtes en Europe, ont exercé l'érudition des Fréret, des Larcher et des Volney en France; des Dodwell, des Frankius, des Halling en Allemagne et en Angleterre, et des recherches de ces savants hellénistes il est résulté la preuve que longtemps avant l'époque d'Homère et d'Hérodote, les Cimmériens avaient fait tout au moins quatre invasions dans l'Asie mineure, dont trois étaient restées inconnues jusqu'à ces derniers temps. Mais une question de géographie s'est élevée à ce sujet, qui mérite un examen sérieux. Les Cimbres, dont il est parlé dans les écrits des anciens, sont ce bien le même peuple que les Cimmériens et, en cas d'affirmative, d'où sont ils partis? est-ce du Nord de la Baltique ou du Nord de la Crimée?

Si l'on se prononce pour la première hypothèse, la description poétique d'Homère se comprend et devient une

(1) Le nom de CIMMÉRIEN parait presque autant appartenir à la fable qu'à l'histoire.

La définition que donne Homère de ce penple dans l'*Odys* XI, 12-18 (il est le premier qui a prononcé ce nom) paraît en effet tenir plutôt de la fable que de la réalité: Κιμμεριων ανδρων δημος τε πολις τε ηερι και νεφελη κεΧκλυμμενοι. Un peuple qui habite l'empire des *ombres*, = le *Nord*, au-delà duquel les anciens ne connaissaient plus qu'un incommensurable Océan, dans lequel se plongeait le soleil couchant pour ne reparaître à l'horison, qu'après avoir traversé l'espace de l'Est à l'Ouest ne pouvait guère leur apparaître que comme une fable enfantée par l'imagination des navigateurs phéniciens.

Le nom du peuple CIMMÉRIEN était une dénomination appellative, tirée de la naturedu climat qu'il habitait; car KAMAR en phénicien, signifie obscur, et l'indien KUMÉRU a la même signification, comme Bohlen en a fait la remarque (A. indien, II, 211 et 925). D'après un passage de Plntarqne dans la vie de Marius (XI. 1), ce nom a fourni l'idée d'un jnge suprême, qui tenant son empire sonterrain, n'y pesait les bonnes et les mauvaises actions des humains qu'après leur mort. Chez les Égyptiens ce jnge était Osyris lui-même.

Il existe des versions qui, comme celle d'Hésyque porte Κιρβεριον pour Κιμμεριον, et cet auteur ne semble pas du tout mettre en doute que les CIMMÉRIENS du séjour infernal d'Homère et le Cerbère de la mythologie grecque n'aient puisé leurs origine à la même source.

réalité saisissante. En effet, pour l'homme de l'Archipel et des côtes de l'Asie mineure, où les jours et les nuits éveillent en son âme autant de surprise que d'admiration, les brumes de la Manche et de l'Angleterre, et à plus forte raison les brouillards de la Mer baltique, doivent avoir inspiré aux Phéniciens une sorte de terreur. D'un côté un air pur, diaphâne et transparent, de l'autre un ciel presque toujours chargé de nuages, la surprise en sens inverse était inévitable; et en effet nous n'approchons de ces pays de l'Orient qu'en éprouvant une série non interrompue de sentiments agréables et doux; au contraire, l'homme de l'Orient, en venant dans le Nord, éprouve des sensations opposées et chacun se rend compte de la différence de ces impressions de la manière la plus naturelle.

Si l'on se rallie à la seconde hypothèse, on se trouve à une distance considérable de l'Asie mineure et l'on comprend difficilement comment des nomades en aussi grand nombre et à plusieurs reprises aient pu effectuer ces migrations, sans s'exposer à une ruine complète.

Il est donc plus rationnel d'attribuer ces migrations aux Kymmero — Schytes de la Tauride qu'aux Cimmériens de la Chersonèse cimbrique et d'admettre qu'Hérodote, très peu versé dans la géographie de l'Europe de son temps, ait confondu le lieu du départ des Cimmériens, en se servant sans discernement des renseignements incomplets qu'il tenait de ses contemporains.

On a en outre critiqué l'indication qu'il donne de la route suivie par ces nomades; mais il est évident que, privés de boussole et peu familiarisés avec la navigation maritime, ces peuples auront suivi la route de terre et, contournant la Mer Noire vers l'Orient, ils auront suivi le revers méridional du Caucase et n'auront pu atteindre l'Asie mineure qu'en passant par l'Arménie, le royaume de Pont jusqu'au cap de *Synope,* où la ville de ce nom a été fondée par eux.

Les Cimmériens de cette époque étaient connus sous les noms divers de Trères et de Lyciens, et c'est ainsi qu'on les trouve décrits dans les œuvres d'Hérodote et de Calisthène (1). Du reste, plusieurs ethnographes ont émis des opinions diverses au sujet des Cimmériens de l'antiquité et des Cimbres des temps plus modernes. Les uns prétendant que c'étaient deux peuples différents, les autres que c'était la même nation dont le nom s'était modifié par le long cours du temps et ce débat aujourd'hui d'un intérêt purement historique et rétrospectif, paraît maintenant définitivement décidé en faveur de leur identité complète (2).

Les vestiges que les Cimmériens ont laissés dans la Crimée, sont aujourd'hui aussi vivants qu'il y a trente-cinq siècles. *Eski Krimm* ou Bosphore cimmérien et le *monte Cimméro* en font foi. Le royaume du Bosphore cimmérien, qui subsista jusqu'au temps de Constantin le Grand (3) est la Crimée actuelle. Le Krim tient son nom moderne des Cimmériens.

(1) Un érudit, en parlant des invasions successives des Cimmériens dans l'Asie mineure, rappelle à ce sujet Eustache (sur l'*Odyss.* d'Homère, XI, 14, p. 416, 14. Ed. de Bale) et affirme, en se fondant sur un passage de Strabon, que Calisthène, en parlant d'une expédition des Trères et des Lyciens, en Asie mineure, avait compris sous ces noms les Cimmériens proprement dits, et Léopold, le commentateur dont nous venons de parler, dit au sujet du passage de Strabon qui se rapporte à ces faits : *Illo Strabonis loco, ubi quæ dicitur* Trerum *atque* Lyciorum *invasio, haud alia atque Cimmeriorum de quâ Hérodotus (loquitur), qui eum* Trères *ad* Cimmerios *pertineant latiori usus fuerit appellatione.*

(2) Halling (*in Annall. Vienn.*, L. IX, p. 252) s'exprime à ce sujet de la manière suivante : *Dubitare posse negat, a Septentrione Ponti* (le pont Euxin) *Cimmeriorum gentem quamdam habitasse, présertim cum vocis Cimmériorum radix denotet* Nigrum, Ténébrosum.

Il ne faudrait pas prendre à la lettre la dernière partie de cette phrase d'Halling : car le ciel de la Crimée n'est rien moins qu'*obscur* ou *ténébreux*. La partie méridionale de la presqu'île est une contrée réputée pour ses vignes, et le Nord un pays de plaines, dont les prairies alpestres sont favorables à l'élève du petit bétail et des chevaux ; au Nord il fait souvent très froid en Crimée, mais les hivers en général sont supportables et de courte durée.

(3) Voy. l'*Histoire des Rois du Bosphore Cimm.* de Cary, dans son *Histoire des Rois de la Thrace.*

Les relations entre les peuples Trachiques et les Cimmériens de la Crimée sont bien connues. Les noms propres suivants se rapportent à cette alliance : COTYS, SÉLEUCUS, RHESCUPORIS, THOMETALCES et les mots finissant par *sades*, comme MASADES, BÉRISADES, MÉDOSADES, et bien que tous indistinctement n'appartiennent pas directement au *cimraigh*, peuvent néanmoins y être indirectement rapportés.

Les Cimmériens de la Tauride ne furent détruits par les Allains qu'en 62 de l'ère nouvelle. Ce peuple rendait un culte à la Diane chasseresse qu'il appelait OREILOCHE (voy. *Amm.*, XXII. 5).

Avant l'émigration des Cimbres, plusieurs tribus considérables s'étaient fait connaître en Europe [1]. Parmi elles on distinguait les *Ibères*, les *Ambrons* et les *Ligures*, dont le berceau est encore entouré d'obscurité.

Des historiens éminents et parmi eux l'illustre auteur de l'*Histoire romaine*, Niebuhr, pensent que les Ibères passèrent de bonne heure d'Afrique en Espagne et qu'ils appartenaient à une race sémitique, mélangée de sang africain.

D'autres auteurs non moins recommandables, se fondant sur des souvenirs anciens et l'identité de nom, les font venir du Caucase, où leur nom a été connu de toute ancienneté [2].

Caton, en recherchant l'origine des peuples primitifs de l'Espagne, parle de Carthaginois, de Libiens, de Phéniciens

(1) Les Cimbres quittèrent la presqu'île danoise e tre 500 et 400 avant l'ère actuelle.

Plutarqne allègue une invasion de peuples du Nord, Jutes ou Goths, longtemps avant cette époque, mais il ne précise rien.

Tous les auteurs comme Mann., (*Celt. Alt.* § XI); Mèla, (II. 5, 22); Eichh., (*ant. Ib. lat.* II, p. 796, etc.), sont d'accord pour admettre que les premières migrations des Orientaux en Europe ont commencé par les Ibères, les Ligures et les Celtes.

Dieff., 2, p 54, s'exprime ainsi : *Wir haben schon ausgesprochen, dass vor den Kelten die Ligher und Wahrscheinlich auch die Iberer inwanderten.*

(2) L'*Ibéria*, connue des anciens, était une contrée sitnée au Sud du Caucase, entre cette chaîne de montagnes et l'Arménie.

de Ligures, et il mentionne en outre les Ibères qu'il place à côté des premiers.

Après l'invasion de leur pays par la race celtique, ils s'allièrent aux vainqueurs et adoptèrent ensemble le nom de Celtibères, sous lequel ils furent longtemps connus.

Si nous en croyons les auteurs anciens, les Ligures étaient non moins anciens que les Ibères ; ils étaient de race scythique et ont passé de très bonne heure dans l'Occident de l'Europe ; on les a trouvés établis dans les Alpes maritimes et sur les bords de la Méditerranée, quinze siècles avant l'ère actuelle. Les Grecs les connaissaient sous le nom de Lygies (1).

Lorsque les Phocéens débarquèrent sur les côtes de la Celtique, les Ligures étendaient leur domination sur les peuples maritimes de la Méditerranée. Ils voulurent s'opposer au débarquement de ces étrangers, mais les Massaliôtes touchés par le récit des infortunes de ces fugitifs, les admirent parmi eux et s'en servirent plus tard pour s'affranchir de la domination de ce peuple farouche et impérieux.

Les Ligures n'ont laissé que de faibles traces de leur passage dans le centre de l'Europe ; on ne connaît guère que le nom de Liger, nom d'une rivière en Belgique et d'un fleuve en France, qui rappellent leur souvenir (2).

L'absence presque complète de vestiges peut être regardée comme une preuve de l'ancienneté des migrations de ce peuple : migrations qui ont dû précéder les notions reçues depuis par les Phéniciens et les Grecs.

(1) La racine du mot Lygies = Ligures, est Ligu = Ligus ; au génitif *Liguris*. Les dénominations de Ligustikæ, Ligustinæ, Ligustinoi, Ligustini, sont venues plus tard.

Strabon et Pline appellent de ce nom les parties de l'Espagne qui tombèrent successivement entre les mains des Ligures.

Ces mots perdirent leur signification après l'expulsion de ce peuple et furent remplacé par celui d'Ibéria, qui fut longtemps le nom du pays.

(2) La *Lys* en Belgique, s'appelle *Liger* en latin, et la *Loire* en France porte le même nom.

On n'ignore pourtant point quelle était la race d'hommes à laquelle ils appartenaient et les caractères ethnographiques qui les distinguaient. Originaires d'une famille de peuples scythiques, qui, sans doute, plus entreprenante que le reste de la horde, s'était avancée jusqu'aux dernières limites de l'Occident, les Ligures avaient pénétré de bonne heure en Espagne et s'étaient emparés d'une partie du pays.

Après en avoir été expulsés, ils occupèrent les rivages méridionaux de la Gaule celtique.

Parvenus au fond des Alpes maritimes à l'Est des Massaliôtes, ils jetèrent au fond du golfe de la mer Érythrée, les premiers fondements de Gênes et élevèrent cette République ligurienne, qui date de 700 ans avant l'ère actuelle, qu'ils appelèrent de leur nom [1] et qui jeta plus tard un si grand et légitime éclat dans l'Orient.

Si les Ligures n'avaient pas été doués d'une énergie supérieure à celle des autres peuples errants de l'Europe, ils n'eussent pu d'aussi bonne heure passer au bout de l'Occident, y fonder une ville et un État sur des bases durables et les faire respecter par des voisins avides et puissants.

Sous le rapport ethnographique, les Ligures, comme les Ibères, se distinguaient par des caractères spéciaux.

Ils étaient de moyenne taille [2], avaient les cheveux et les yeux noirs, à l'inverse des Celtes et des Germains qui se faisaient remarquer par une haute stature, des cheveux blonds et des yeux bleus.

La forme de la tête du Celte était ovale, celle du Ligure

(1) Ptolemée, en parlant des *Ambrons*, les appelle du nom de *Ligur-Ombrones* ce qui démontre que ces deux familles appartenaient à une même souche de peuples. Ce fait s'est du reste vérifié plus tard par la facilité qu'avaient les *Ligures* et les *Ambrons* de s'entendre. A l'époque où Marius obtint sa victoire sur les Cimbres, les premiers faisaient partie des légions romaines, les Ambrons — Belges comme alliées, servaient dans l'armée Cimbre (voyez Dieff. II, 200.)

(2) Diodore de Sic. (V. 39 c/IV. 6), dit que les Ligures étaient plus petits que les Celtes et portaient d'autres vêtements. Il leur donne des mœurs spéciales qu'il attribue au naturel et au caractère particulier de ce peuple.

était grosse et orbiculaire, *macro-chephale*. Cette différence de conformation physique n'a pas permis de classer ces deux peuples dans une même souche. On en a conclu que les *Ligures* appartenaient à une race à part, indépendante du type celtique et germain.

Il n'y a pas de doute que les uns et les autres n'aient tiré leur origine de l'Est, puisqu'on retrouve les Ligures en Angleterre sous le nom de *Lloegrweis* (pr. Lougureis), dès la plus haute antiquité. Ils ne peuvent y être arrivés que par la Belgique et le détroit du Pas de Calais.

A la vérité, les auteurs anglais font venir les Ligures des côtes d'Espagne en Angleterre et font correspondre cette arrivée avec leur expulsion de ce pays par les Ibères; mais il est permis d'élever des doutes à ce sujet; la longueur du trajet, la difficulté de transporter si loin toute une horde d'émigrants, et de trouver assez de navires pour les embarquer à la fois; tout concours à faire regarder ce fait, sinon comme absolument impossible, du moins comme très problématique.

Les Ligures en quittant l'Espagne du Nord ont pû suivre les côtes de l'Aquitaine et de la Gaule celtique. Ils ont pû se rapprocher de la Belgique qu'ils connaissaient et de là s'embarquer pour l'Angleterre, où ils auront longtemps vécu avant de se mélanger aux naturels du pays [1].

Quoi qu'il en soit, l'origine de ce peuple, ses mœurs, toutes spéciales, son étrange barbarie en ont toujours fait un peuple à part.

A l'exemple de quelques auteurs anciens, des modernes

(1) D'après les légendes anciennes, rapportées par Strabon (II, 29. Ed. XXL p. 129), les Ligures appartenaient à la race Celtique.

Julien l'Apostat (orat. II, apud Purmann) regarde de même tous les peuples de la Gaule, les Vénèdes et les Ligures comme étant d'origine celtique; mais ce sont des erreurs provenant de la signification générale donnée au mot celtique par les anciens.

ont cherché à trouver pour les Ibères et les Celtes comme pour les Ligures une origine commune [1].

Malgré le voisinage de ce peuple, à l'embouchure du Rhône, où il s'était établi [2] et touchant aux Celtes et aux Ibères de l'Espagne du Nord, il ne s'écartait pas moins par son caractère spécial de ceux-ci, nonobstant ses relations de voisinage et le mélange qui devait en avoir été la suite.

A l'exemple des Grecs après la guerre de Troie, le *Ligure* allait à la guerre armé d'un bouclier d'airain ; ses armes différaient de celles du Celte ; son langage n'était pas celui de l'habitant de l'Ibérie [3], et malgré l'assertion positive de Julien et de Strabon, nous persistons à croire, avec des philologues modernes, que les *Ligures* n'étaient ni de race ibérienne, ni de race purement celtique [4], mais se rapprochant plus de ce dernier, à cause des fréquentes relations qui s'établirent entre eux [5].

Pour retrouver les lieux de séjour des anciens peuples de l'Europe, on ne possède aujourd'hui d'autre genre de preuves que celui qui résulte des noms propres et des nomenclatures de villes et de lieux connus.

Ainsi, quoiqu'il n'existe du langage ligurien aucun document écrit, on peut avoir recours à des noms appellatifs qui ont survécu pour s'assurer du cours de ses migrations.

(1) Les auteurs anglais qui parlent de ces Ligures arrivés par mer en Irlande ajoutent que les nouveaux débarqués trouvèrent dans le pays des hommes de leur race ; qu'ils s'allièrent ensemble et perdirent ainsi au milieu de la population primitive de la Grande Bretagne, une partie de leurs caractères ethnographiques spéciaux.

(2) Rhodani...... Alveo
Ibèra tellus, atque Ligyes asperi
Intersecantur.
Avien., *om* 608-10.

(3) Voyez Senec. *Cons. ad Helv.*

(4) Voyez Heyne, *Exc. 1. ad. Aen. VII ;* et Thierry, l. § XXVI-VII.

(5) *Mit den Kelten beruhren sich die Liguer in Gallien und Italien, und erscheinen in mehrfacher hinsicht von ihnen nich so strenge geschieden als von den Iberern.* Dieff. c.

Le mot de Bodinco — magum, près du Pô dans la Gaule cisalpine, révèle par sa finale son origine celtique.

Le nom d'Eporédia = *Eporédium*, mentionné par Ptolémée comme ville des *Salasses*, et par Velléus Paterculus (1-16) comme ville des *Vangions*, paraît évidemment d'origine cimbrique et plusieurs auteurs grecs ont regardé les Ligures comme appartenant à la race cimmérienne = Ετνος Κγμμεριχον.

Ce peuple a laissé des traces dans la Gaule celtique où il a longtemps vécu; et on suppose que dans la Belgique la Lys (Liger = Ligeris), doit lui avoir emprunté son nom. C'est non-seulement une présomption que les Ligures ont passé par notre pays, mais qu'ils y ont séjourné pendant longtemps.

Les *Lloegrweis* d'Angleterre, que le savant Owen considère comme portant le nom spécial de la tribu Gallo-Belge, étaient des peuples qui ne différaient en rien de ces derniers; et il ne fait aucune difficulté de compter les *Lloegrweis* = Ligures, au nombre des tribus belges qui occupèrent ce pays dès la plus haute antiquité [1].

La diversité des dialectes qui n'a été qu'une suite de la corruption du langage chez les peuples naissants, est chose avérée et facile à comprendre; un fait certain et qui se traduit par des milliers d'exemples, c'est la prédilection des nomades pour le séjour le long des fleuves et des rivières, de ceux surtout dont ils ont eu occasion d'observer l'accroissement et le décroissement périodiques des eaux.

Ils aimaient donc à s'établir le long des cours d'eau dont ils n'avaient pas à craindre l'inondation, y établissaient leurs campements et y séjournaient aussi longtemps que la terre produisait de quoi les nourrir.

Rien n'est donc plus naturel d'admettre qu'une fois la

(1) En ce qui concerne l'identité des *Lloegrweis* et des Ligures. Voyez *Fortia d'Urbain*, p. 411 et *C.Brtn.* 447. 5.

horde ligurienne descendue de l'Est vers l'Occident le long des côtes de la mer du Nord, elle aura franchi le Rhin et passé en Belgique, avant d'aller dans le Midi de la Gaule et, séjournant le long d'une rivière, lui aura donné son nom.

Le Ligure ne parlait pas la langue de l'Ibère, comme nous venons de le dire, mais le *Cymris* = *Cimraigh* langage des Cimbres dont il formait une fraction, comme les Ambrons ou Eburons de la Belgique [1] en formaient une autre.

Longtemps avant l'ère actuelle ce fait était dûment attesté, et il se vérifia de la manière la plus évidente lors de la bataille des Cimbres contre les armées romaines.

Les deux peuples servaient dans les armées ennemies : les Ligures comme alliés des Romains, les Ambrons en qualité de confédérés des Cimbres. Ils se reconnurent même avant la bataille à leur cri de guerre, à la manière d'entrechoquer

(1) Plutarque, *Vie de Marius*. *Eburon* = d'ebwr (pron. *Ebur*), cavalier ; quelques auteurs entr'autres Obermuller, v° *Eburonen*, pensent que les Eburons étaient de race *ibérienne*, et voici ce qu'ils allèguent pour prouver cette origine. Avant l'arrivée des Celtes dans la Gaule et autour du Rhin, la *Belgique* comme l'*Espagne* et la *Ligurie*, n'étaient habités que par des races *ibériennes*, *basques* ou *finnoises*.

Après leur arrivée les Celtes se melèrent aux populations primitives, censées aborigènes, et de ce mélange provint en Espagne la nation des *Celtibères*, dans le sud de la France, celle des Vascons = Gascons ou Bascons et dans la Belgique celle des Wallons.

Dans les *Ardennes* la masse de la population iberienne consistait en *Éburons*. Leur pays portait le nom de *Hasbania* (Hispania) = la *Hesbaye ;* au moyen-âge la Hesbaye s'appelait *Haspengau ;* c'est la contrée au Nord de la ville de Tongres où il existe un peuple mélangé d'anciens habitants du pays et de *francs saliens* qui ont longtemps vécu dans la Toxandrie, voisine de Tongrès, c'est-à-dire, les bruyères de *Beverloo*.

Les Éburons représentés par les Wallons de nos jours, furent poussés plus au Midi dans les Ardennes, ils occupaient ce pays à l'époque de l'invasion de Cæsar.

Du temps des Romains ces peuples adoptèrent en partie les mœurs des vainqueurs et firent subir des modifications dans le sens du latin à leur idiome. Mais l'Éburon essentiellement cavalier n'entretint avec l'ennemi qu'une guerre de guérillas à la mode espagnole. Lorsque Cæsar voulût nouer des négociations avec Ambiorix, roi de ce peuple, il fut forcé de se servir d'un interprête espagnol.

Les mœurs actuelles du Wallon ne ressemblent en effet ni à la légèreté française ou celtique, ni à la bonhommie de l'Allemand. Son caractère à plutôt quelque chose de l'obstination invincible de l'Ibéro-Espagnol.

leurs armes et aux invectives que les Ambrons lançaient à leurs ennemis.

Les peuples de l'Europe qui précédèrent tous les autres : comme les Ibères, les Ligures ou Lygies, les Ambrons, on les trouve déjà établis dans cette partie du monde avant que les Phéniciens eussent révélé l'existence du fleuve Tartessus en Espagne et des bords de la Mer du Nord.

Les Ibères habitaient en Espagne; les Ligures dans le Midi de la Gaule; les Cimbres et les Ambrons dans le Nord de l'Allemagne Germanique.

A cette époque, les deux premiers avaient déjà accompli le cycle de leurs migrations d'Orient en Occident. Ils avaient parcouru l'Europe entière et ne s'étaient arrêtés au fond de l'Ibérie que par suite de l'impossibilité d'aller plus loin.

D'où sont venus ces peuples primitifs et quelles régions ont-ils occupées avant de parvenir aux lieux que nous venons de mentionner? il existe de ce fait initiatif peu de notions; aucune certitude historique, et le vague plâne sur ces questions sans espoir de pouvoir jamais en dissiper l'obscurité.

Le Caucase d'Europe à conservé néanmoins, parmi un grand nombre de noms de peuples qui l'habitèrent jadis, celui d'une région appelée *Ibérie* (Ibéria).

Est-ce là primitivement la patrie de l'Ibère ou le lieu d'une des stations qu'il a occupé en effectuant sa course vagabonde? c'est très possible, mais le fait n'est pas certain.

Les Ligures, comme les Ambrons et comme les Cimbres étaient une race scythique que les auteurs anciens disent originaire de la Sarmatie d'Europe [1].

Les Ibères appartiennent dans cette hypothèse à l'espèce ethnographique connue sous le nom de race caucasienne (grèco-latine); les autres à la race du Nord, nommée indo-germanique. Mais ces divisions introduites par l'histoire

(1) Les Sarmates portent dans la géographie antique le nom de *Sauraumates*.

naturelle, pour faciliter le classement des espèces humaines, ne nous apprennent pas grand chose, lorsqu'on essaie de remonter à leur origine. On sait très bien, et le fait est prouvé à toute évidence par la conformité des langues orientales et occidentales, que tous les peuples européens tirent leur origine de l'Asie ; mais on voudrait pouvoir les suivre dans le cours de leurs migrations, en indiquer les phases, les époques et les lieux; c'est là une difficulté à jamais insurmontable. Toutes les recherches se réduisent à des hypothèses puisées dans des légendes plus ou moins avérées. On peut supposer que l'Ibère (1) occupait déjà l'Espagne longtemps avant qu'un auteur grec se fût occupé d'écrire l'histoire, avant qu'Homère eût composé l'Illiade, et même avant la destruction de Troie (1).

L'Asie mineure, sous le rapport des arts, n'était guère alors mieux partagée que l'Europe encore barbare. Son territoire était partiellement envahi par des peuples étrangers; et les habitants vivaient sous le joug des barbares accourus de l'Est et du Nord.

L'Espagne était déjà peuplée et la Belgique et la Gaule méridionale étaient remplies de Ligures, de Cimbres et d'Ambrons. Aucun peuple de l'Europe n'avait encore songé à embrasser l'état sédentaire. Tous étaient nomades et vagabonds, vivant de vol et de rapines; et tour à tour pêcheurs, chasseurs ou pasteurs, se nourissaient des produits de la

(1) L'Ibère, le Ligure et l'Ambron auront donc traversé l'Europe entière plus de quinze siècles avant l'ère actuelle. Ils auront foulé les premiers la terre de Belgique, et des historiens très recommandables, n'hésitent pas à affirmer qu'à cette époque le pays de nos ancêtres ne connaissait pour habitants que ces trois peuples primitifs, qui ont laissé chez nous des vestiges qui subsistent encore : l'*Ibérien* dans la population *wallonne*; le *Ligure* dans le nom que porte la *Legia* (Liger Ligeris) = rivière la Lys, et l'*Ambron* dans les peuples de race éburonne, au Sud-Est de la Meuse. (Voy. OBERMULLER, Verb° *Eburonnen Ambron.*)

(2) Pour corroborer cette thèse, dont le fonds n'est plus contesté, quelques auteurs, et l'illustre Nieburh parmi eux, affirment que les Ibères sont venus en Espagne du Sud, à une époque où ce pays n'était pas encore séparé de l'Afrique par la rupture du détroit de Gibraltar !

terre, de la chasse ou du lait de leurs troupeaux. De la Belgique, où ils s'étaient arrêtes, les Ligures [1] passèrent dans la Gaule et l'Espagne en assez grand nombre pour avoir pû, dès cette époque, donner à ce pays un nom qui rappelle leur souvenir. En effet, une partie de ce pays porta longtemps le nom de *terra Ligustica* (Ligustina). Ils n'en furent chassés par les Ibères que lorsque ceux-ci, revenus d'un moment de défaillance, eussent pû se former une idée de la puissance et de la force des envahisseurs. Expulsés à leur tour par les Ibères, les Ligures repassèrent les Pyrénées, et se trouvant en présence d'un peuple de race ibérienne, nommé *Sicules* ou *Sicaniens*, les forcèrent à s'embarquer pour la *Sicile,* où de concert avec les fuyards, ils s'emparèrent de la *Trinacria* et lui donnèrent le nom nouveau qu'elle porte aujourd'hui.

A la vue de cette conquête les Ligures et les Sicules firent trève à leurs animosités; ils vécurent paisiblement avec les habitants primitifs de l'île et fondèrent de concert avec les Grecs accourus plus tard, cette patrie appelée la *grande Grèce*, dont l'illustration précoce n'entre pas dans le cadre descriptif de cette étude; (voyez Lex. v° Sicile.)

(1) La racine des mots Λιγυες, Λιγυρες = Ligures, LIOUST. est LIOU, d'où sont dérivées les nombreuses appellations qu'on rencontre dans l'histoire ancienne; telles que LIOURES, terres liguriennes Λιγυστικη, Λιγυστινη, Λιγυστινοι, LIGUSTICA TERRA, = LIOUSTICA. Cette racine a servi en outre à la formation d'une rivière en Italie LIOUR = Λιγειρός, mentionnée par Lycophron ; c'est la rivière actuelle de....

Elle a encore servi à celle d'un nom de ville en Mauritanie, appelé Λιγξ, Διξος, rappelée par Étienne de Byz.

Une foule de noms sont dérivés de la même racine, tels que *Libustikoi, Ligustikon, Liburna, Ligurnoi, Ligurnidas ;* mais il est à remarquer qn'en Sardaigne il existe des vestiges d'anciennes colonies libiques à côté de colonies liguriennes et ibériennes ; ce qui ferait songer à d'anciennes migrations de peuples africains en Espagne et dans les îles de la Méditerranée, et obligerait à considérer les Libiques et les Ligures comme deux peuples séparés ou du moins d'un seul séparé en deux branches.

L'origine incertaine des Ligures laisse, du reste, la porte ouverte à toute espèce de suppositions.

Nous rattachons simplement cet événement à l'histoire ancienne de la Belgique parce que les Ligures ont vécu parmi nous; qu'ils ont peut-être été les premiers avec les Ambrons, parmi les peuples nomades, qui ont mis le pied sur notre sol et y ont laissé des descendants parmi les quarante cités *(Civitates)* qui constituaient le pays à l'époque de l'invasion romaine. Nous nous sommes autorisés de ce fait pour affirmer que les Ligures ont donné leur nom à la Liger ou rivière la Lys.

Pareille chose a eu lieu en France où la Loire porte le même nom; en Espagne où les Ibères ont nommé l'Iber de leur nom, de même que les Ambrons ou Éburons de Belgique ont laissé le leur à une rivière torrentielle de la Rhétie bavaroise où plus tard quelques débris de Cimbres et d'Ambrons se sont sauvés après le désastre de Vérone [1].

(1) Bien que l'origine des Ligures soit entourée de beaucoup d'obscurités, il ne manque pas de vestiges de ce peuple en Asie et notamment dans le Caucase européen, dans la Colchide.

Hérodote, VII. 72, parle d'un peuple appelé Λιγυες dans l'Asie mineure et ce nom est répété deux fois avec cette circonstance particulière qu'il est distingué de celui des Λιβυες.

Une rivière de la *Bythinie* porte le nom de Λιβυσσος et une ville celui de Λιβυσσα, mais ces dernières dénominations peuvent avoir été donné à une *rivière* et à une *ville* de l'Asie mineure par les Gallates; ce qui ferait supposer alors que parmi les Kymri de la guerre de Macedoine et d'Orient il se trouvait des peuples appartenant à la branche Kyméro-Lygurienne qui faisaient partie de cette expédition.

Lycophr., v. 1312, en parlant des peuples habitants la Colchide, dit : Κυταιαν την Λιγυστικην et le commentaire d'Istzetzes ajoute : Η Κυταια κολχιδος πολις εστιο. Les anciennes paraphrases sur ce paysage données par Ed. Bachmann portent Κυταιαν σκυταιαν .... την γειτονα των Λιγυστιναιων.

Sont-ce là des preuves suffisantes pour affirmer que les *Ligures*, comme tant d'autres peuples de l'Asie centrale, ont eu leur station dans le Caucase ? et que de là ils se sont répandus en Europe longtemps avant l'apparition des Celtes et des Germains ?

Quoiqu'il en soit, du temps de l'école d'Alexandrie *Erathostène*, le célèbre bibliothécaire, ne connaissait l'Espagne de son temps que sous le nom de TERRA LIGUSTICA (voyez Gloss., v° Ligures).

A l'époque où les Ibères, les Ligures et les Ambrons avaient déjà passé dans l'Occident de l'Europe, une race contemporaine, puissante et nombreuse, les suivit de près sur leur traces; c'était celle des Celtes dont nous allons parler.

Le Celte, originaire de la haute Asie, était doué de certains caractères ethnographiques qui ne s'étaient pas encore révélés parmi les peuples connus. A l'inverse du Cimbre, du Ligure, de l'Ibère et de l'Ambron, qui tous se distinguaient plus ou moins par des cheveux et des yeux noirs, et une peau de couleur plus ou moins foncée, le Celte avait les cheveux blonds, soieux, roux ou châtains; des yeux bleus, une carnation rose et des chairs parfaitement blanches. Son attitude en générale était martiale et il affectait en toutes choses une fierté, une indépendance de caractère signe de la haute idée qu'il se formait lui-même de sa valeur. Il était vif, emporté, bouillant et ne supportait pas le moindre outrage sans concevoir aussitôt le dessein de s'en venger. D'une intelligence naturelle, supérieure à celle de la plupart des autres peuples nomades de l'Europe, le Celte avait de l'esprit, il était avide d'apprendre et curieux à l'excès de savoir ce qui se passait ailleurs. De bonne heure il se rendit sédentaire, se donna un gouvernement et quoique d'une indépendance de caractère très prononcée, il se soumit sans murmure à une sorte d'hiérarchie sociale qui favorisa le développement de ses bonnes et mauvaises qualités. Son gouvernement avait à sa tête des prêtres, et se signalait par une instruction publique très imparfaite, mais suffisante pour l'époque et l'état de société où il vivait.

Deux castes distinctes présidaient aux pouvoirs publics. L'une composée de Druides l'autre de chevaliers, hommes de cheval ou cavaliers. L'ensemble de ses institutions religieuses formait une théocratie assez semblable à celle de l'Inde, et le pouvoir militaire des chevaliers lui était entièrement soumis. Ces premiers rudiments d'une société orga-

nisée, paraissent avoir existé de bonne heure chez les Celtes; et on ne peut s'empêcher de croire que cette grande migration, à la différence de celles qui l'avaient précédée, n'ait eu lieu d'après un plan conçu d'avance et par une race qui apporta en Europe les premières notions de la civilisation de l'Orient [1].

Quoiqu'il en soit, le Celte avec tous ses avantages naturels, sa subordination à l'autorité, son amour de la gloire et ses instincts belliqueux ne pouvait tarder à dominer dans le centre de l'Europe occidentale, et à s'emparer d'une grande partie de ce continent. Aussi, dès l'époque d'Hérodote et d'Hécatée le trouve-t-on historiquement établi en Europe [2], au même titre que le Scythe en Asie avec lequel du reste plusieurs auteurs anciens et modernes, ont cru pouvoir le confondre [3].

Les Ligures et les Ibères, imparfaitement connus des Grecs, avaient déjà traversé l'Europe et s'étaient emparés: les premiers, de la Gaule Méridionale, les seconds, de l'Espagne. Gênes et Marseille en font foi [4]. L'Espagne est regardée par Caton l'ancien comme la contrée de l'Europe primitive qui posséda les premières villes, enceintes de murs; et les habitants comme les premiers nomades qui s'adonnèrent de bonne heure à la vie sédentaire.

(1) Le Celte fut le premier émigrant qui de l'Asie amena en Europe des animaux domestiques ou qui s'occupa sérieusement à en propager les espèces.

(2) D'après la Géographie d'Hérodote, 440 ans avant J.-C., la nation celtique se trouvait établie en Europe autour d'un fleuve qui n'est pas nommé, mais qui d'après les localités indiquées, ne peut être que le *Rhin* au Nord-Ouest du Danube ou de l'Istris, jetant ses eaux dans l'Océan. (Voy. la carte du monde antique d'après Hérodote.) Il importe du reste de remarquer que les anciens géographes confondent souvent le Rhin avec l'Elbe et vice-versâ.

(3) M. Pelloutier, *Hist. des Celtes, in principio*, ne distingue pas entre les deux nations; il n'y trouve que la différence résultant de ce que le Scythe vivait à l'état nomade, le Celte à l'état sédentaire. Cela n'est pas admissible; ces peuples étaient non-seulement séparés par les pays qu'ils habitaient; mais par des caractères physiques et moraux très prononcés.

(4) La fondation de Gênes remonte vers 700; celle de Massalie ou Marseille vers 500 de l'ère ancienne.

En se répandant sur les traces de ces peuples vers le centre de l'Europe, les Celtes s'emparèrent de l'Allemagne, de la Belgique, de la France et d'une partie de l'Espagne. Cette domination se répandit de l'Oder à la Garonne et de la Mer du Nord aux rivages de l'Adriatique. Elle n'était bornée au midi que par la chaîne des Alpes et au centre elle était séparée de la Pannonie par la forêt Hyrcinienne.

Cet immense espace était loin d'être occupé. Une foule de nations diverses y vivaient à l'état nomade, s'inquiétant peu de connaître à qui cette terre appartenait et ne se souciant guère de savoir comment elles y trouveraient de quoi vivre. Dès sa première apparition en Europe le Celte s'était fait accompagner de ses prêtres et n'était pas entièrement privé d'instruction. Le corps des Druides constituait chez lui une théocratie qui réunissait tous les pouvoirs publics : les lois civiles et criminelles, la justice, la guerre, l'instruction, le culte et la philosophie. Tout était concentré en leurs mains et rien ne se faisait sans leur intervention. Certes à cet âge du peuple, une telle organisation dût être fort imparfaite. Une instruction fondée sur l'exercice exclusif de la mémoire, le pouvoir des pontifes d'expulser de la société quiconque méconnaissait leurs ordres, la coutume barbare de sacrifier sur les autels de la religion les prisonniers de guerre et des victimes innocentes tirées au sort, ainsi qu'une foule d'autres superstitions plus atroces les unes que les autres; tout cela démontrait bien l'état de barbarie qui règnait parmi eux.

Mais telles avaient toujours été les institutions de leur patrie d'origine; et les Druides les gardèrent dans l'émigration avec les fausses croyances, les mœurs vicieuses et l'esprit d'atrocité qui distinguaient leurs aïeux.

La fraternité, le respect pour l'humanité souffrante, la pitié pour le malheur et le pardon des offenses, sont des vertus modernes que les anciens peuples n'ont jamais connus.

Nous avons dit qu'il n'existe plus chez nous aucune preuve

de l'ancien élément ligurien si ce n'est le nom de Liger (la Lys), rivière de la Flandre Occidentale. Il en est de même chez nos voisins les Anglais; mais plus soigneux de leurs antiquités ils ont conservé des Ligures beaucoup de souvenirs qui s'appliquent autant à la Belgique qu'à l'Angleterre [1]. Il n'en est pas de même des Celtes, leurs mœurs et leurs habitudes ont laissé partout des traces de leur primitive existence. Leur passion effrénée de la guerre, leur amour pour le changement, leurs émigrations, leurs guerres, leurs institutions, leur culte et leur langue ont passé d'un bout à l'autre de l'Europe. Plus tard ils furent l'effroi de leur voisins et la terreur des nations civilisées.

Il n'y avait pas de guerre assez lointaine où ils ne voulurent prendre part; et lorsque la renommée d'Alexandre de Macédoine parvint jusqu'à eux, il lui envoyèrent une députation pour le féliciter de ses succès. Il lui en envoyèrent encore une à Babylone à son retour de l'Inde [1].

(1) Les *Lloegrweis*, pron. Lougureis = Ligures, sont bien connus dans les annales de la Grande-Bretagne.

Avant de passer en Angleterre, les Ligures ont habité les côtes maritimes de la Belgique. Expulsés par les Celtes, une partie aura suivi les bords maritimes de la France et longeant la Garonne, auront atteint les rivages de Massalie. — Ce fait a précédé de longtempt l'arrivée des Phocéens à Marseille (500 ans avant l'ère actuelle), puisque les Ligures et les peuples de la Belgique dominaient déjà sur ces côtes et s'opposèrent, mais en vain, au débarqnement des fugitifs de Phocée.

Une autre partie de Ligures passa la Manche et alla s'établir en Angleterre. Ce furent ces derniers qui, lorsque les fugitifs de l'Espagne abordèrent en Angleterre, reconnurent dans ceux-ci des frères, de même origine, et parlant le même langage.

(2) Les Celtes, dont il est ici question, n'étaient pas des habitants de la Gaule ou des Gaulois de la France, comme le semble préjuger M. Thierry dans son *Histoire des Gaulois ;* mais des Celtes des bords de l'Adriatique et de l'Albanie, qui, après l'incursion d'Alexandre chez les peuples de la Thrace, leurs ennemis personnels, allèrent féliciter le vainqueur, lui présenter leurs hommages et le secours de leurs bras.

C'est de ces Celtes que l'histoire a conservé un souvenir qui caractèrise bien leur vanité. Alexandre croyant les embarrasser, demanda aux envoyés ce qu'ils feraient si le Ciel tombait : « *nous le soutiendrions sur la pointe de fer de nos lances !!* » reprirent ils avec vivacité et le Roi en les congédiant ne pouvait s'empêcher de dire à ses courtisans : voilà un peuple redoutable à la guerre s'il a autant de courage que de fierté.

Rien de ce qui touchait à la gloire militaire ne leur était indifférent; et leur approbation, quoique émanée d'un peuple Barbare, flattait infiniment des nations plus éclairées qu'eux.

Les Celtes en fait de prouesses de guerre, n'avaient que trop fait par eux-même, pour ne pas exciter l'admiration des nations lointaines.

Après l'immigration en Europe des Ibères, des Ligures et des Ambrons il n'y a pas de horde plus ancienne ni plus puissante que celle des Celtes. Son apparition en Europe remonte a une haute antiquité. Bien que ces souvenirs n'atteignent point à ceux que les Grecs nous ont laissés des Cimmériens, il n'est pas douteux que les Celtes n'aient été contemporains de ceux-ci, et n'aient parcouru une partie du sol entre le Wolga et l'Europe Occidentale dans le temps que les Kymri habitaient la Chersonèse Tauride. Les Phéniciens n'ont pû connaitre les Celtes que d'une manière vague, parce qu'ils habitaient, divisés en plusieurs hordes, les régions méditerranées de l'Europe où ces navigateurs ne pénétrèrent pas. Quant aux côtes de la Gaule et de la Belgique, n'ayant aucun produit naturel à leur offrir, les navigateurs Sidoniens ne s'y seront pas arrêtés; au contraire les Kymri, habitant les bords de la Mer du Nord, l'Angleterre et les rivages de la Baltique, fournissaient au commerce de l'Orient l'ambre et l'étain que les Phéniciens venaient leur acheter.

Si ces hardis investigateurs avaient eu un autre but que le commerce international entre l'Europe occidentale et l'extrême Orient, ils auraient tenu une conduite différente; et au lieu de se borner à recueillir laborieusement les objets précieux que leur offrait le pays, ils eussent, comme les Romains plus tard le firent en Angleterre, planté leur pavillon en signe de prise de possession sur tous les pays où ils abordèrent; mais ce peuple intelligent comprit mieux ses intérêts : il fit de son pouvoir un plus noble usage. Au

lieu de contraindre par la force les populations aborigènes à reconnaître une domination étrangère, il porta chez elles l'amour du travail, l'exemple de la probité, leur montrant la voie qui pouvait les conduire à une meilleure condition sociale.

Il ne fit pas comme les Romains et les Espagnols de l'ère actuelle, qui, animés par l'esprit de domination, tyrannisèrent les peuples vaincus et décimèrent des nations entières qui refusaient de subir l'humiliation du joug étranger.

Sous ce rapport les Phéniciens ont mieux agi avec des peuples barbares qu'aucune nation conquérante ne l'a fait depuis avec des peuples civilisés. Ils ont instruit le monde antique par l'exemple du travail et du commerce; et en inventant une écriture qui a longtemps porté leur nom, ils ont tiré les connaissances humaines de l'ornière inextricable, où le langage hyéroglyphique menaçait de les tenir à jamais enchaînés.

CHAPITRE III.

—

SOMMAIRE : Avantages et inconvénients de l'État nomadique. — Peines et punitions préventives à ces époques. — Preuves puisées dans les lois nationales des Barbares au commencement de l'ère actuelle. — Sûreté personnelle, garantie par le port d'armes général. — *Point-d'honneur* en usage chez les Celtes depuis les temps les plus reculés. — Solidarité des familles en cas d'offenses et de méfaits. — Communauté de la terre et effets sur les mœurs. — L'État nomade n'est pas encore entièrement extirpé. — Exemple cité dans la Sibérie asiatique. — Règles qui s'observaient dans le cas d'une prise d'armes ou d'une émigration en masse. — Lieux où les peuples se retiraient en cas d'expulsions violentes. — Précautions à prendre avant le départ. — Exemple puisé chez les Helvétiens. — Obstacles à surmonter. — Expéditione des Kymbri en Asie mineure. Belges des bords du Rhin qui en firent partie. — La Macédoine est attaquée par l'armée sous le commandement de Belg = Belgius = Bolgios. — Bataille livrée contre Ptolémée, roi de Macédoine, qui est vaincu et tué. — Son pays est livré au pillage. — Nations du Nord qui vers cette époque s'introduisent en Belgique. — Commencement de la vie sédentaire chez nous. — Deux races de peuples qui se disputent la suprématie en Belgique. — Celtes et Germains. — Ces derniers comprennent les *Ménapiens*, les *Ambivarites*, les *Nerviens*, etc., causes qui ont amené chez nous la diversité des idiômes. — Persistance jusqu'à ce jour de cette différence de langage et résultats qu'elle a amenés chez nous. — Conclusion.

On ne se figure peut-être pas assez distinctement ce qu'il y a de bien-être et de satisfaction dans l'existence toute précaire du nomade. La liberté absolue dont il jouit, le droit d'aller ou il veut, celui de s'emparer d'une terre nouvelle, de l'échanger contre une autre, quand elle n'offre plus de ressources et de revenir aux lieux qu'il avait naguère abandonnés. Tout cela constitue des avantages qu'on ne ren-

contre pas dans les sociétés bien organisées. C'est donc a tort qu'on s'étonne que des peuples sans patrie, aient pû longtemps se plaire à cette vie vagabonde, regardée aujourd'hui par la philosophie comme un supplice, et condamnée par les lois comme un délit.

D'autres temps d'autres mœurs.

Pour l'humanité rien ici bas ne peut racheter la perte de la liberté. Naturellement l'homme civilisé, en possession de toutes les aisances de la vie, trouve l'existence du nomade affreuse, insupportable. Au point de vue où il se place il a raison; mais il se trompe dans son appréciation, quand il balance les avantages et les inconvénients attachés à l'une et à l'autre condition; le nomade n'est rien moins que malheureux.

D'abord, il jouit du bien le plus précieux qui existe sur la terre: de la liberté, la plus absolue, la plus illimitée. Nul obstacle n'empêche cette jouissance; elle est pour lui aussi étendue qu'on peut se l'imaginer. Le libre arbitre de l'homme existe là dans toute la plénitude de son action. La vie du nomade, on ne peut en disconvenir, est souvent en danger, il a souvent besoin de la défendre; mais pourvu qu'il soit doué de quelque courage il la défend sans peine, et en même temps il conserve l'indépendance qui est son bien suprême et la fin de toutes ses aspirations. Se mouvoir au loin, parcourir l'immensité des déserts, s'établir partout où il lui plaît et se retirer quand il veut; s'adonner au travail volontaire et se reposer autant de temps qu'il désire, sans qu'un maître ait le droit de le trouver mauvais, telle est au fond, si je ne me trompe, la condition humaine, la plus enviable et celle qui paraît être la plus conforme à la nature de l'homme, qui, n'ayant pas encore appris à dompter les mouvements tumultueux de ses passions et les sauvages instincts de son cœur, n'aspire pas à une vie plus transquille.

Certes à tout cela il y a le revers de la médaille: les craintes et les angoises de la vie vagabonde, l'incertitude

du lendemain, les représailles et les vengeances particulières; le droit de se faire justice à soi-même et d'attaquer à la dérobée un ennemi dont on croit avoir à se plaindre; tout cela rend l'existence des peuples en cet État fort précaire. Mais il y a des sociétés très bien organisées, où quelques-uns de ces inconvénients existent; et parmi les remèdes inventés pour y obvier, on en a rencontrés souvent qui, sous prétexte d'établir le mieux, n'ont fait qu'aggraver le mal.

A l'État nomade, les peuples ne connaissent ni la servitude, ni l'esclavage. N'ayant guère de justice répressive à craindre, la punition des délits n'entraîne ni emprisonnement préventif, ni détention temporaire. Leur fierté naturelle s'opposerait, du reste, à ce qu'on exerçât la moindre contrainte sur leurs personnes; et toutes les lois des Barbares qui, au commencement de l'ère nouvelle renversèrent l'Empire romain et jetèrent les premiers fondements des sociétés modernes, ne comminaient pour tous les délits, mêmes les plus graves, que des amendes et des réparations civiles (1).

(1) Voyez indistinctement toutes les lois barbares du commencement de l'ère actuelle : celles des *Francs ripuaires*, des *Francs saliens*, des *Bavarois*, des *Lombards*, etc., etc., toutes ne comminent que des amendes et des confiscations. Les plus grands crimes s'amendent à l'aide de quelques sols, partagés entre l'État ou le prince et les membres de la famille de l'offensé; nulle détention préventive, nul emprisonnement à titre de peine; aucune maison de correction pour détenir les coupables condamnés; aucun moyen de torture pour les obliger à des aveux forcés. Tous ces moyens barbares, inventions des temps modernes, empruntés aux peuples civilisés de l'Asie, étaient inconnus de nos ancêtres.

Ces lois n'étaient pourtant que l'expression naïve des anciennes coutumes; et quoique rédigées en mauvais latin après le IIIe siècle de notre ère, le fond en remontait à des âges qu'il est aujourd'hui impossible de fixer.

Nous ne devons pas désirer de revenir à cet état de choses. Mais nous pouvons admirer comment, à mesure que les peuples de l'Europe se sont civilisés, l'atrocité des lois pénales a constamment augmentée en intensité.

Les abus de la part de deux pouvoirs y ont particulièrement contribué. La ROYAUTÉ, pour mettre un terme aux nombreux délits et crimes, a inventé le système des mutilations; le POUVOIR ECCLÉSIASTIQUE, les tortures et les *gêennes*

Dans cet État la sécurité personnelle était, j'en conviens, peu de chose ; mais comme chacun est autorisé à se rendre justice à soi-même et que tout le monde indistinctement est armé, on conçoit bien que le nombre des actes de violence dût être fort considérable, mais moins fréquent néanmoins qu'on ne se l'imagine ; parce que l'agresseur avait tout à craindre de son ennemi et que les femmes et les vieillards intervenaient pour mettre un terme aux inimitiés des familles.

Le point d'honneur établi de bonne heure parmi les Celtes, ne permettait pas de dresser des embûches à son adversaire et à chercher à le frapper par guet-à-pens. Il fallait le prévenir, lui envoyer un cartel, indiquer les témoins, le lieu et l'heure du combat. Souvent les prêtres y assistaient et dès que l'un des combattants était ou vaincu ou désarmé, ils ordonnaient de s'en tenir là.

Ces mœurs antiques ont passé dans l'âge moderne et les lois du duel de nos jours, qui ne sont écrites nulle part, que je sache, sont observées à titre de coutumes et remontent à l'antiquité la plus reculée.

Malgré ces précautions, il restait encore une large porte ouverte aux abus.

Comme chaque famille formait une individualité collective, chacun des membres était responsable pour tous. L'offense commise à l'égard de l'un d'eux, trouvait autant de vengeurs qu'il y avait de parents, et delà surgirent des haines de famille sans fin. Pour y obvier on inventa dans des temps postérieurs ce qu'on appelait *la paix du comte* ou *du seigneur*. La satisfaction une fois donnée, il n'était plus permis de recourir à la vengeance pour le même fait ; et celui qui transgressait cette règle, encourrait l'amende ou la confiscation de ses biens (1).

pour extirper l'hérésie ; tout cela n'atteignant pas le but qu'on voulait atteindre, on a été forcé de revenir à une plus juste appréciation *des délits et des peines ;* et c'est à l'illustre et immortel Italien Beccaria qu'on est redevable des premières innovations introduites par les criminalistes de son école.

(1) La paix du comte, *pax comitis*, ('s gravens vrede ;) était au moyen âge une

Les résultats fâcheux de ces haines de famille eûssent pu être détruits dans leur racine, si on avait supprimé le port d'armes; mais il n'entrait pas encore dans l'esprit des législateurs de ce temps, que cela fût possible; tant il est vrai que les vieilles mœurs résistent aux innovations, alors qu'on en reconnait depuis longtemps les abus.

En 1867 un propriétaire de la Crimée me montra un champ qu'il venait de clôturer par une haie; il voulait par là disait-il, empêcher, le passage public sur sa terre; les paysans ne cessèrent pourtant pas de le traverser comme d'habitude et quand il leur fit des observations, ils s'en étonnèrent, lui demandant s'il entendait les empêcher d'aller où ils voulaient!

Ce mépris de la propriété privée est encore un reste de l'ancien temps. Quand la terre était commune, personne n'avait le droit d'y avoir sa part qu'à titre précaire et

institution généralement répandue en Belgique. Deux hommes ou un plus grand nombre, s'étant battus ensemble jusqu'au sang ou que la mort s'en fut suivie à l'égard de quelques uns, juraient sur le livre des Evangiles de cesser leurs agressions, de s'abstenir de tirer vengeance des faits commis, et moyennant certaines compositions pécuniaires, promettaient de mettre un terme à leurs inimitiés. Ceux qui violaient cette promesse étaient plus gravement punis et encourraient de fortes pénalités.

Selon que cette loi émanait de la part d'un prince souverain, d'un comte ou d'un simple seigneur haut justicier, elle s'appelait la *paix du Roi*, du *comte* ou du *seigneur*. Cette institution est aujourd'hui entièrement oubliée; mais elle a rendu dans le temps d'immenses services à l'ordre social; et pour avoir été inconnue ou mal appliquee, comme en Corse et en Sicile, son absence y a perpétué aujourd'hui les haines de famille connues sous le nom moderne de *vendetta*.

L'Angleterre en la modifiant en fait encore souvent une application judicieuse et les *amendes* ou *cautions* de se représenter en justice à la première demande, ne sont en général qu'une réminiscence de ces vieilles institutions qui n'inspirent a quelques jurisconsultes un si souverain mépris que faute d'étudier les mœurs et la condition des peuples, chez lesquels on a pû en apprécier les heureux effets. En fait de lois répressives il vaut mieux calmer les passions par la douceur que de les irriter par des peines terribles. Quand Charlemagne ordonna de couper le nez au voleur récidive il s'aperçut bientôt qu'il finirait par ne régner que sur une population composée de monstres humains. Il fut obligé de reconnaître son tort et d'abolir sa loi.

d'usufruit. On la distribuait tous les deux ou trois ans aux familles de la tribu, en raison du nombre de ses membres; et selon qu'il augmentait ou diminuait, on étendait ou l'on restreignait leur quote-part. Mais de cette foule de servitudes que la propriété a introduites, que le respect du bien d'autrui a rendu nécessaire, il n'en existe en cet état aucune. Ce sont ces mœurs qu'on rencontre encore souvent dans certaines parties de l'Europe et qui pour nous sont un sujet d'étonnement, parce que nous ne les comprenons plus.

L'état nomade est loin d'être inconnu aujourd'hui. Dans la Sibérie il existe encore en partie et tous les efforts que fait le gouvernement de ce pays pour transformer ces mœurs, demeurent infructueux. Il a beau représenter les avantages d'une vie plus tranquille ; s'apitoyer sur la triste condition de ce vagabondage qui expose à la misère et souvent au dénuement le plus absolu. A tout cela les nomades opposent le raisonnement du loup de la fable au chien de basse-cour (1).

La condition du nomade prise dans sa plus large acception n'équivaut pas à l'absence de toute règle de conduite. Les nations vagabondes existent en vertu de certaines lois naturelles qui régissent leur association et servent à la maintenir.

J'ai démontré ailleurs quelles étaient les formalités qui accompagnaient une déclaration de guerre, une prise d'armes ou une expédition lointaine.

Rien d'important ne se faisait sans le consentement *du grand nombre;* et lorsqu'il arrivait que des chefs hardis

(1) Attaché! Vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toujours, mais qu'importe?
« Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor, »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encore.
LAFONTAINE (*Fable du loup et du chien de basse-cour*).

entreprenaient une émigration au loin, sans l'adhésion des veillards, des prêtres et des membres influents de la tribu, ils n'avaient aucun espoir, en cas d'échec, d'être admis à reprendre leur place dans la famille. Dans ce cas ils étaient obligés de chercher d'autres demeures, de s'affilier à des hordes étrangères ou de vivre isolés du fruit de leurs rapines ou de la culture de la terre où ils étaient parvenus à se fixer.

Ces retraites avaient presque toujours lieu dans les montagnes : en Suisse et dans la Bohême, ou au milieu de la forêt Hyrcinienne, qui par son étendue et sa profondeur était très propre à servir de refuge aux proscrits. Ils y vivaient ignorés pendant des années, jusqu'à ce que, se trouvant en nombre et en force, ils pouvaient aller s'établir ailleurs en sûreté.

Le déplacement tout entier d'une horde était du reste une affaire de grande importance qui ne s'exécutait qu'avec des précautions minutieuses.

Quand une nation semi-nomade voulait changer de pays, la résolution en était portée à la connaissance de tous les membres longtemps avant l'exécution. Le nom du chef destiné à la conduire, était publié d'avance ; c'était ordinairement un guerrier réputé pour son courage, ou un chef sur l'influence duquel on pouvait compter [1].

Ces migrations se faisaient non d'une manière irrégulière (ce qui aurait constitué un *tumulte* ou une insurrection), mais avec un esprit de prévision digne d'être remarqué. Comme chaque famille emportait outre ses armes et ses ustensiles aratoires, ses effets mobiliers, ses grains et ses bestiaux, chaque chef de famille se faisait construire autant de chariots qu'il avait besoin. Au moment du départ il y plaçait tout son avoir, ses enfants, ses parents valétudinaires, les femmes et les vieillards infirmes.

Ordinairement on consacrait deux années à ces prépara-

(1) *Reges ex nobilitate, duces ex virtute.* TACITE, de M. Germ^m^.

tifs, pendant lesquelles il était recommandé à chacun de semer et de récolter le plus de grains possible; et quand tous ces préparatifs étaient achevés, on mettait le feu partout aux *Casas* et aux habitations, afin de dérober aux étrangers les lieux où était enterré tout ce qu'on n'avait pû ni détruire ni incendier. Alors l'émigration se mettait en marche vers sa destination, si le lieu en était connu d'avance, ou à l'aventure à la recherche de nouvelles terres, si elle ne faisait que nomadiser (1).

Je ne parlerai point de dénombrements et d'inventaires, car dans le principe les nomades n'ont ni l'usage des lettres, ni celle de l'écriture.

L'émigration dont je viens de parler était néanmoins fondée sur un dénombrement fort exact, écrit sans doute en langue celtique ou tudesque, mais avec des caractères de l'alphabet grec. Ce qui fait que l'auteur, auquel j'emprunte ces détails, a bien pu dire le nombre d'hommes dont cette émigration était composée, mais n'a pu entrer dans aucun autre détail statistique (2).

(1) Voy. dans les *Comm. de Bell. Gall.* la description d'une pareille émigration en Suisse, projetée avant l'arrivée de Cæsar dans la Gaule.

(2) Les auteurs qui ont pensé que l'écriture et la langue grecque étaient en usage à cette époque dans l'Europe méridionale se sont trompés. Il ne résulte de ce fait qu'une chose (qui du reste a été attestée par d'autres exemples plus anciens), c'est que les peuples européens, comme les Suisses et les habitants des côtes de la Méditerranée écrivaient dans leur langage national avec l'alphabet grec dont l'usage avait été importé à Massalie = Marseille par les Phocéens de l'Asie mineure cinq ou six cents ans avant l'ère actuelle.

Il est assez remarquable que les idiômes en apparence les plus vulgaires comme le gothique des Pays-Bas et le *meso-gothique* des peuples du midi de l'Europe, se traduisent et s'écrivent en caractères grecs avec plus de facilité que les langues Greco-Latines et en particulier que le français actuel dont le *ch* si commun n'a pas d'équivalent dans la langue des hellènes. Ainsi on écrirait avec une précision très remarquable en grec des phrases flamandes comme celles-ci : *δη γριεκεν ουδεν νοορ αλγεμεινε δατ Καδμος ις δεν γενεν διε αρε λεττρεν είστ εεφτ γενουδεν : Χενοφον ιν Εκυινοςίς γετυίγτ δατ δε ζελνε λεττερεν βι Καδμος ζιιν γεβρυίκτ ντεν Γαλατεν νοορ δε ζνιγε ναη Τροιη.*

Κρατες οοκ ζεινδε ιν ουδερςπρακε μεττεν γρίεκεν υρκεγδε νυκε σομ ζί ιν αρη δελλι-

On comprend néanmoins que tout déplacement des premiers peuples européens a dû se faire d'après les mêmes bases et dans les mêmes conditions.

Le projet des Helvétiens était d'aller habiter la Saintongue dans le Midi de la France et de s'y adonner à la culture de la terre, qui leur offrait, paraît-il, plus de ressources.

Chaque famille émigrante, outre le grain nécessaire à la subsistance de ses membres pendant le voyage et à la première année de son séjour à l'étranger, était obligée de se munir d'assez de grains à semer pour la première récolte; le reste comme nourriture de bétail, vêtements et matériaux

ηατιεν νιετ εν ζειδεν Λλφατος? δη γριεκεν ανδυ νοορδεδεν δατ διε νόκαβελην νιετ εν ννκρηη υαν δεη γριεκεν μαερ υαη δεη νρεμδεη. (Varon. Lib. VII de *Linguâ latinâ*, a fait cette observation.)

Ce passage littéralement traduit en langage vulgaire de la Flandre signifie: *les Grecs tiennent en général pour certain que c'est* CADMUS *qui est le premier inventeur des lettres grecques*, Xénophon *dans ses équivoques atteste que ces lettres furent empruntées des* GALLATES *avant la guerre de Troie*.

Krates *en parlant aux Grecs, leur demandait pourquoi en déclinant il ne disaient pas* ALPHATOS *(au lieu d'*ALPHA*)? à quoi les Grecs répondaient que ces vocables ne provenaient pas de source grecque mais étrangère*.

Voici maintenant ce passage prétendument grec transcrit mot pour mot *in linguâ vernaculâ* de la Flandre: « De Grieken ouden voor algemeine dat KADMOS is den gene die hare letteren eest heeft gevonden. Xénophon in *Æquivocis* getuygt dat de zelve letteren bie KADMOS zyn gebruikt uyten GALATEN voor de suige (la guerre) van Troye. »

« Krates ook zynde in onderspraecke met den Grieken vraegde waarom zy in hare declinatien niet en zeyden ALPHATOS? de Grieken antwoordeden dat die *vocabelen* niet en waren van den Grieken maer van de vreemden. »

Xénophon commet ici dans son *Traité des Æquivoques* plus d'une inexactitude historique. Ce n'est pas aux Galates que Cadmus a emprunté l'alphabet Grec, parce que les Galates n'existaient pas à cette époque et que loin de remonter au siége de Troie ce peuple de l'Asie mineure n'a dû son existence comme nation qu'à dater de 200 ans environ avant J.-C. mais Xénophon a eu en vue les Celtes (ou Gaulois) = Galli des romains et en cela il s'est conformé aux données ethnographiques et géographiques tres imparfaites à son époque et que partageaient forcément tous ses contemporains grecs et romains (?). Ce que Xénophon a voulu dire simplement, c'est que l'invention des lettres grecques, primitivement connues sous le nom de lettres ou écritures phéniciennes, ne venait pas des Grecs, mais des étrangers; ce qui était vrai.

à bâtir devait se trouver sur les lieux et être employé d'après les produits naturels du pays nouveau et les nécessités des émigrants. Tout cela ne constituait que les besoins indispensables à tout mouvement de ce genre; les conditions préliminaires à tout déplacement. Mais la grande difficulté consistait à parvenir au lieu destiné; à s'entendre avec les peuples qui en étaient déjà en possession et de surmonter les obstacles qui se présenteraient en route.

Quand le pays était déjà occupé il fallait en chasser les habitants ou traiter avec eux. En cas d'opposition il fallait leur faire la guerre; les expulser les armes à la main. Les hordes voisines intervenaient souvent dans ces débats; et l'identité de race, la conformité des intérêts, les dissemblances d'origine ne permettaient guère d'espérer que tout cela put se faire sans combats et sans beaucoup de sang répandu.

D'autre part, les peuples sur le territoire desquels ces émigrations avaient lieu, mécontents des ravages qu'ils éprouvaient ne laissèrent pas que de s'y opposer de toutes leurs forces et les émigrants devaient combattre tous ces ennemis, les vaincre ou en être écrasés. Une foule d'inimitiés surgissaient de ces débats; l'histoire en a conservé le souvenir et s'en est emparé pour marquer les inimitiés qui divisèrent pendant des siècles des hordes de peuples qui souvent appartenaient à la même race et étaient issues du même sang.

Quand les émigrations avaient lieu au loin chez des peuples inconnus placés en dehors de la Celtique, les dangers et les malheurs allaient en s'agrandissant. Lorsque deux siècles avant l'ère actuelle les Cimbres allèrent à la conquête de l'Asie mineure au nombre de 500,000 hommes, il y avait dans cette foule de guerriers de presque toutes les nationalités du centre de l'Europe, des allemands sous le nom de Teutobodes, des Tréviriens belges, des peuples des bords du Rhin, des Boyes et des Tectosages de la forêt

hyrcinienne, des Trocmes [1], des Sénonais de la Celtique méridionale commandés par leurs chefs respectifs.

Leur projet ne tendait à rien moins qu'à disputer aux successeurs d'Alexandre-le-Grand quelques-uns des débris de ses conquêtes.

L'armée arriva au pied des murs de Byzance. Divisés de vues et d'intérêts, les chefs se brouillèrent ; une partie composée de Belges des bords du Rhin, se détacha au nombre de 20,000 hommes du gros de l'armée et se dirigea vers la Grèce et le temple de Delphes, où il existait des richesses considérables, dont ils voulaient faire leur proie.

Le chef principal de toute l'armée portait le nom de Brenn [2]. Il la partagea en trois corps qu'il dirigea vers les montagnes de l'*Hémus,* qui séparent la Thrace de la Macédoine. Un de ses lieutenants, Belge d'origine, Tectosage de nation, avait pris sa route du côté de l'Occident, il s'appeloit *Bolg* ou *Belg*, et d'après les versions grecques et romaines = Bolgios = *Belgius* [3].

Arrivé sur la frontière des États du roi Ptolémée, Belg lui envoya un héraut pour le sommer de payer la rançon de son royaume, lui offrant la paix s'il voulait l'acheter; « *offerens pacem si émere velit.* »

(1) Les *Trocmes* étaient la caste des servans = les *Ambachti* des grands. L'expédition en Asie avait à sa tête dix neuf-chefs de peuples ou commandants de troupes ce qui veut dire qu'elle était composée de dix-neuf hordes ou fractions de peuples dont le langage pouvait avoir de l'identité; mais dont les idiômes n'étaient pas compris ; car la première condition d'un commandant d'armée c'était de se faire comprendre et obéir de ses soldats.

(2) En Celtic irlandais, BRAINE veut dire chef = *furst* = *hauptmann* = commandant d'armée. Ce mot est resté chez les nations scythiques. Le chef des *Cosaques* et des *Khirghis* s'appelle *Attaman* = Hauptmann et Hetman, littéralement chef, *Hoofdman.* C'est le nom que portait le chef de l'expédition gauloise qui prit Rome et ne quitta ses murs qu'après avoir reçu les mille livres pesant d'or stipulées pour sa rançon.

Ce n'était pas un nom propre mais une qualification, une dignité, qu'il quittait à la fin de sa mission. Le chef de l'expédition des Celtes en Asie portait également le nom de BRENN, équivalant d'IMPERATOR chez les Romains de la République.

(3) PAUSANIAS écrit Βόλγιος et Justin (XXIV C. 5.) Belgius.

L'usurpateur du trône d'Antigone reçut ce messager avec indignation et hauteur. Voyant qu'il avait à faire à des barbares, « livrez-moi vos chefs, dit-il, après je verrai quelle paix il me conviendra de vous accorder. » A cette proposition l'envoyé sourit et reprit froidement: « Tu ne tardera pas à apprendre le résultat de ton refus. »

Ptolémée, sûr de la victoire, se hâta de rassembler ses troupes et se mit à la tête de son armée. Placé sur un éléphant, au milieu de la célèbre phalange grecque, qu'on croyait invincible, il attaqua l'ennemi avec fureur; mais Belg conduisit sa cavalerie avec tant d'impétuosité contre le centre de l'armée macédonienne, qu'elle fut culbutée et mise en déroute au premier choc. Le roi ne pouvant fuir à temps, fut criblé de darts et perdit la bataille, en même temps que la vie.

Sa mort décida du succès de la journée et du sort du royaume.

Les vainqueurs parcoururent la Macédoine entière, pillant et saccageant le pays. Il n'y eut de sûreté pour les habitants que dans les forteresses. Le butin fut si considérable, que les chariots de l'armée victorieuse suffirent à peine à le transporter.

Cette première campagne en resta là pour cette année (223 ans avant J.-C.).

Pendant que cet événement se passait dans les pays lointains, la population belge et kymrique subit dans l'intérieur une dépression considérable; plusieurs milliers de familles sur une population d'un million d'âmes laissèrent un vide important; mais le flot des nations du Nord ne cessait de se rapprocher toujours de plus en plus. Jusque-là les Celtes avaient formé chez nous le noyau principal des habitants; et nos ancêtres avaient pour politique d'éloigner de nos frontières les nations germaines, qui à cette époque étaient encore plus barbares que nous.

L'émigration de Delphes et de l'Asie mineure fournit à

ces derniers une occasion favorable de faire un pas en avant.

Se fondant sur l'alliance des *Teutobodes* et des *Belges* qui combattaient en Asie sous les mêmes drapeanx, les Cimbres et les Germains d'au-delà du Rhin vinrent en foule dans la Belgique occuper les terres abandonnées par l'émigration.

C'est à partir de cette époque surtout qu'on peut rapporter ces colonies importantes d'Outre-Rhin qui s'établirent dans la Ménapie et sur les rivages de la Mer du Nord.

Plusieurs nations d'origine germanique, telles que les Ambivares ou *Ambivarites*, les *Nerviens*, les *Segnies*, les *Cérisis* et les *Pœmânes* du Sud-Est, s'établirent alors parmi nos populations et opérèrent ce mélange de races celtiques et germaines, dont Cæsar parle dans ses commentaires et qui s'observe encore aujourd'hui de la manière la plus remarquable entre les deux fractions connues sous les noms vulgaires de Flamands et Wallons = Kïmri = Galls ou Celtes.

L'âge de la vie sédentaire des nations de la Belgique venait de faire un pas de plus; bien des contrées à l'intérieur restaient encore inhabitées, soit par suite des inondations périodiques des eaux de la mer; soit à cause de l'aridité du sol et de l'existence de bois touffus privés de cours d'eau.

Mais nous approchions évidemment vers un état d'organisation intérieure plus développée.

L'unité de gouvernement ne pouvait se concevoir au milieu de vingt à trente Citées [1] *(Civitates)* qui se jalou-

(1) Ce nom de *Civitas* en latin a eu des modifications diverses selon le temps et les pays où il s'est appliqué. Cicéron définit la Civitas : *Cætus hominum jure societate quæ Civitates appellantur*, tandis qu'il dépeint la ville : *Conjunctionem tectorum oppidum vel urbem appellaverunt*. Verticius Flaccus a donné une signification plus étendue à ce mot en disant : *Civitas et pro loco et pro oppido et pro jure quoque omnium et pro hominum multitudine dicitur*

Pline et plusieurs auteurs après lui, distinguent entre la *Civitas* qui constitue

saient l'une l'autre et qui indépendamment de la différence de race offraient des contrastes frappants de mœurs et d'habitudes.

Les hommes de race Celtique plus avancés que les Kymri tournaient constamment leurs regards vers le sud-ouest dans la direction du midi de la Gaule celtique.

Les nations d'origine germaine au contraire, qui, comme les *Trévíriens, les Éburons*, les *Aduatiques*, les *Ménapiens*, les *Bataves* et les *Caninéfates;* les *Marses*, les *Chauques* et les *Frisiabons* occupaient les embouchures du Rhin, portaient naturellement leurs aspirations vers le pays d'où jadis ils étaient venus.

Ces deux races divisées de langage et d'éducation, sans vivre à l'état d'inimitié ouverte, ne sympathisaient guère entre elles. A l'exception du métier des armes le Celte ne s'occupait de rien ; il négligeait la culture de la terre, laissant ce soin au compte des femmes, pendant qui lui-même en temps de paix s'adonnait à l'oisiveté.

La race kymri, au contraire, aimait passionnément la culture de la terre. Pastorale de sa nature elle s'adonnait à l'élève du bétail, et le pays du Nord de la Belgique, s'y prêtant à merveille, devint par le nombre et la richesse de ses troupeaux une des contrées les plus opulentes de l'Europe.

Enfin les deux fractions du pays se vantaient mutuellement : les Celtes de leur état avancé de civilisation, le Kymri-belge de sa franchise et du mépris qu'il témoignait pour les mœurs efféminées de ses voisins du midi.

Dans les relations ordinaires d'homme à homme, le langage est un des véhicules les plus puissants de la société. On pourrait dire le plus puissant de tous, si l'esprit d'origine et de race n'occupait le premier rang. Dans l'âge

la région, le cercle d'un côté et le pays tout autour de l'autre ; et par *oppidum* ou *urbs* ils entendent une ville emmuraillée, fortifiée ou non. (V. DEROCHES, *Belg. ancien*, p. 79.

antique, l'universalité de la langue des Celtes est un fait aujourd'hui dûment reconnu ; les trois quarts des peuples primitifs de l'Europe faisaient usage de cette langue. Des Alpes aux Pyrenées, du midi de la France aux bords do l'Oder, en Thrace et en Illyrie, dans une partie de la Suisse, en Belgique en Angleterre et chez les habitants de la forêt Hyrcinienne, le langage celtique était compris et parlé [1].

Il n'y avait en dehors de cet usage que les Ibères de l'Espagne et les Slaves du Nord qui se servaient de langues differentes. Les Germains par leur mélange avec ces derniers s'écartèrent en plusieurs points de cette langue universelle qui, comme le peuple Celte lui-même, se rendit tributaire la presque totalité des peuples Européens.

Lorsque Cæsar eut une entrevue avec Arioviste, chef des Suèves, l'auxiliaire des Helvétiens, il lui fut facile de comprendre le chef de ces barbares parlant la langue maternelle sans le secours d'un interprête ; car Cæsar avait eu pour précepteur un celte du nom de Marc. Ant. Gnipho qui la lui avait fait connaître et l'avait initié dans ce secret [2].

(1) Les Ambro=Cimbres du temps de Marius comprenaient le langage des troupes liguriennes qui faisaient partie des légions romaines et pouvaient s'entendre sans interprètes. Ils comprenaient également le langage de Spartacus, lors de la guerre des esclaves en Italie. L'armée de ce chef était composée des débris de Cimbres, réduits en esclavage après les victoires d'Aix et de Vérone. (Voy. DIEFF. *Celt.*, II, p. 296.)

(2) Lingua Gallica (Celtica), qua multa jam Ariovistus longinquâ consuetudine utebatur. (CÆSAR, *Com.* 1, 47.)

D'après Casaubon, *in h. L*, et Cluvier, la langue maternelle d'Arioviste était l'allemand (*die Deutsche Sprache*), qui ne différait du gaulois ou celtique que comme le dialecte diffère de la langue-mère. L'origine de ce chef paraît avoir été celle du Celte-Germain, c'est-à-dire de la race celtique, qui vécut longtemps parmi les peuples germains et finit par se confondre avec eux. On trouve, en effet, parmi les noms propres de la Celtique des noms comme ceux-ci : Ariovistus ou Ανηροιστος et Ariomanus = homme de l'Arie=Arien.

Arioviste tenait, du reste, par sa manière de vivre tout à la fois à la race celtique et à celle des Germains ; car il était à la fois marié à une femme celte et à une femme germaine. La nation à laquelle il commandait était composée de *Ger-*

On ne connaissait pas alors l'origine de ce langage et on ne se doutait pas qu'il eut passé d'Asie en Europe avec les premiers habitants qui s'emparèrent de cette partie nouvelle du monde.

Il a fallu plus de dix-huit siècles d'existence et des études profondes pour arriver à savoir que toutes les langues européennes émanent plus ou moins directement d'une langue asiatique : le *sanscrit* ou langue sacrée des Bhramânes de l'Indoustan.

On en conclut aujourd'hui avec certitude que toutes les nations de l'Europe tirent leur origine de l'Inde.

Pour ne pas m'écarter de mon sujet, je me borne à rejeter dans une note à la fin du *Glossaire* la démonstration de cette thèse, qui offre comme point de depart, une certaine importance [1].

Plusieurs lecteurs, initiés aux différents dialectes en usage en Belgique, se sont souvent demandés d'où pouvaient provenir ces différences et leurs recherches n'ont guère amené une solution satisfaisante. La Belgique, en effet, restreinte aujourd'hui à un territoire excessivement borné, renfermait trente-deux peuples (quelques auteurs anciens en comptent jusqu'à quarante) dont les idiômes vulgaires ne sont pas compris par leurs voisins. Cet état de choses est si commun parmi nous, que les habitants d'un canton à quelques lieues de distance ne s'entendent pas, quoiqu'ils parlent le même langage.

Ainsi, le paysan des environs de Bruges et de Gand, Germains d'origine, ne comprend pas la langue flamande ou le bas-allemand du paysan des environs de Louvain ; bien qu'il soit convaincu que ce dernier parle le même langage que lui.

mani Transrhenani, dont l'aspect martial étonnait les Romains du temps de Cæsar; comme les Boies de la Cisalpine étonnèrent les légionnaires dans les premières guerres de Rome contre les nouveaux peuples qui s'étaient établis de force dans l'Italie septentrionale.

(1) *Tableau synoptique*. Voy Lex. hoc v°.

L'homme du peuple qui fait usage du patois de Liége et celui qui parle le patois de Namur, ont toutes les peines du monde à se comprendre, bien que l'un et l'autre font usage de la langue romano-celtique.

Il en est de même des Belges de l'Est, à l'égard de ceux de l'Ouest; de ceux du Sud à l'égard de ceux du Nord.

Le Flamand de Tongres, originaire des bords du Rhin, a bien de la peine à comprendre la même langue dans la bouche d'un habitant de Wervicq; et celui des rivages de la Mer du Nord est dans le même cas à l'égard du Luxembourgeois.

Au-dessus de tous ces dialectes bizarres et multiples domine la langue de la bonne société; mais cette langue est d'importation étrangère. Sous la domination romaine le Belge parlait et écrivait le latin; sous l'Espagne il parlait l'espagnol; sous la domination autrichienne, la seule qui n'imposa point sa langue, le fonctionnaire belge était néanmoins tenu de savoir le bas-allemand et le français. Sous l'occupation temporaire de la France républicaine et impérialiste, la langue française était seule tolérée,

Il n'y eut pas jusqu'aux Hollandais qui, sous prétexte d'uniformité, ne firent des tentatives pour généraliser leur idiôme et proscrire l'usage du français contre le gré des populations gallo-celtiques.

On ne fait point impunément violence à l'esprit national d'un peuple, si l'on n'a pas en main le pouvoir de l'y forcer. Ils fournirent ainsi occasion à l'un des griefs les plus importants qui provoquèrent la révolution de 1830 et furent cause de la séparation de la Belgique et de la Hollande que favorisa sous main la France et occasionna de grands préjudices aux deux fractions du Royaume-uni des Pays-Bas.

Ainsi, le latin, l'espagnol, le français, le bas-allemand furent tour à tour en usage chez nous, sans que les deux idiômes nationaux, le *flamand* et le *patois wallon* ont eu rien à en souffrir. Le peuple apprend ce qu'on lui conseille d'ap-

prendre, mais il reste invinciblement attaché à son idiòme, quelque barbare qu'il paraisse et quel que soit le mépris que le philosophe et l'homme de lettres témoignent à ce sujet.

CHAPITRE IV.

—

SOMMAIRE : Transition de l'état nomadique à l'état sédentaire. — *Ligures, Ambrons, Cimmériens*, etc. — Pays qu'ils occupaient. — *Celtes* et *Scythes*. — Les *Umbres* et les *Tusques*. — Fondation de Gênes (700 ans av. J.-C.). — Les Celtes à cette époque formaient la horde la plue puissante de l'Europe ; leur organisation civile, militaire, littérature, culte, etc. — Séjour des *Cimmériens* dans la Chersonèse cimbrique. — *Caspi*, aux bords de la Mer caspienne. — Peuples qui, les premiers, s'adonnèrent à la vie sédentaire. — La Pannonie, la forêt hyrcinienne, la Suisse, points de mire des peuples émigrants. — La Belgique se défend contre les hommes du Nord. — L'émigration des Gaulois en Italie vers 300 n'était pas la première faite par les Celtes de l'Occident. — Les *Umbres* étaient de race celtique, avec les Tusques et se civilisèrent les premiers. — Preuves dans les ruines qui subsistent encore. — La civilisation des Tusques remonte à plus de 1200 ans avant l'ère chrétienne, deux siècles après les Cimmériens, repoussés par les Scythes, s'enfuient vers le Rhin et la Belgique ; plus tard les Ligures et les Belcæ = Belges s'emparent des Bouches du Rhône et imposent leur domination aux *Massalietes*. — Arrivée des Phocéens à *Massalie*. — Alliance des Phocéens et des Massaliotes, consacrée par le mariage. — État des principaux peuples d'Europe à cette époque, 1000 = à 600 avant l'ère actuelle.

Il n'est plus possible de se faire une idée claire et précise des événements qui contribuèrent à former les premiers éléments de transition de l'esprit nomadique des peuples belges à l'esprit sédentaire.

Cette transformation n'a pu se faire d'une manière instantanée. Partout l'action lente du temps y a contribué ; et la condition des peuples, leur intelligence naturelle, la situation des localités occupées, leur contact avec des voisins plus ou moins policés y ont eu leur part d'influence, ici

d'une manière plus prompte, là d'une manière plus lente.

Entre 1400 à 700 avant l'ère nouvelle on ne connaissait encore comme peuples entièrement sédentaires que les Umbres et les Tusques en Italie ; les Ligures sur les bords de la Mer thirénéenne.

La nation la plus ancienne de l'Italie, = les *Umbres,* était d'origine celtique : peuple, que des migrations inconnues avaient porté dans la Péninsule italique, à une époque bien antérieure à la fondation de la ville de Rome [1].

(1) Il y a des historiens modernes qui soutiennent que les *Umbres* de l'Italie étaient une colonie étrangère à ce pays, mais ils ajoutent que ce n'étaient pas des Celtes, mais des Gaulois (?). Des Gaulois plus de 1500 ans avant l'ère actuelle !!

Les vieux Gaulois = VETERES GALLI; et ils citent à l'appui, SOLIN *Poly. hist.*, c. 8. Et SERV. in LXII An. ad finem.

SERVIUS dit : *Sane Umbros Gallorum veterum propaginem esse* MARCUS ANTONIUS *refert* (*). Et SOLYN, qui le copie, cite une autre autorité et ajoute : BOCCHUS *absolrit « Gallorum veterum propaginem Umbros esse. »*

SERVIUS rapporte un fait, d'après l'allégation de MARCUS ANTONIUS. Et SOLIN qui vécut après lui, allègue que BOCCHUS en a fourni la preuve.

Or, ce CORNELIUS BOCCHUS était tout bonnement un affranchi lettré de Sylla ; et M. ANTONIUS GNIPHO, qui était Gaulois-Cisalpin et précepteur de Jules Cæsar, est précisément ce même maître qui apprit à son élève les premiers rudiments de la langue celtique, à l'aide desquels Cæsar pût tant bien que mal se faire comprendre du chef des Suèves, venu au secours des Suisses dans la guerre qu'ils soutenaient contre les Romains.

Deux auteurs romains des derniers temps de la république, appuyés par SOLIN et par ISIDORE; ne forment pas un bien lourd bagage phylologique.

Et puis que disent-ils ? que les ancêtres des Umbres étaient étrangers à l'Italie. Cela n'est pas contesté ; ils ont pu en juger par les Tables *euguebines*, comme on peut le voir encore aujourd'hui. Mais, dit-on, ils se servent du nom de *Galli* et de *Galli veteres* ! ils se servirent du seul nom en usage de leur temps à Rome, pour désigner les Celtes et Cæsar l'a bien observé.

Ainsi les vaines tentatives qu'on fait pour supplanter les Celtes par les Gaulois, sont dépensées en pure perte. Les Celtes et les Gaulois sont un seul et même peuple.

Le mot Celte est un nom générique de nation, le mot *Gaulois* n'en est qu'une fraction restreinte aux Celtes de la Gaule méridionale.

(*) Servius Sulpitius, un des plus grands jurisconsultes de son temps. Il fut élevé en 703 au consulat avec Marcus Marcellus et il fit preuve d'une aussi grande prudence dans le gouvernement de la chose publique, qu'il avait témoigné de savoir et de l'érudition dans ses études et son enseignement de la jurisprudence. Il a laissé 180 traités de droit et mourut en 710, lorsqu'il se mit en route pour faire lever le siége de la ville de Modène, attaquée par Antoine.

Les monuments étrusques et pélagiques de ce peuple attestent une civilisation fort avancée, avant qu'aucune nation du continent occidental de l'Europe n'eut encore passé à l'état complètement sédentaire.

Sa connaissance de l'écriture, à l'aide de caractères latins, est attestée par les *Tables Euguebines*, dont nous aurons à parler plus tard (voy. Lex. v° *Tables Euguebines*).

Toutefois quelques faits anciens, dûment connus, nous serviront de lumière pour aller plus loin.

Des six premiers peuples de l'Europe, dont nous avons parlé précédemment : *Ibères, Ligures, Ambrons, Cimmériens, Celtes* et *Scythes,* aucun à cet époque n'avait encore embrassé la vie sédentaire.

Les *Ligures* s'étaient fort avancés à l'Occident; ils avaient même pénétré en Espagne, où ils furent en contact avec les Ibères, mais leur existence comme nation, dans ce pays n'avait pas duré longtemps. Expulsés par les populations ibériennes qui ne sympathisaient point avec eux, ils étaient retournés sur leurs pas et se mettant à la poursuite des *Sicules* ou *Sicaniens,* arrivèrent ensemble et presqu'en même temps, dans la *Trinacria,* appelée SICILE, du nom de ces derniers [1].

Les Ambrons, de race Kymero-scythique, s'étaient avancés dans la même direction et restèrent en partie dans la Belgique, entre la Meuse et le Rhin, contribuant ainsi pour une part à la formation de cette multitude de cités ou de *civitates,* dont ce pays fut plus tard composé.

Les Cimmériens occupaient alors la partie méridionale de la Chersonèse, d'où ils furent expulsés par les *Jutes* du Nord : connus plus tard sous le nom de *Goths,* au Nord, et de *Gêtes* en Orient.

Quant aux Celtes et aux Scythes, ces derniers étaient

(1) L'île de Trinacria fut alors appelée Sicile, du nom de SICULUS, que portait le chef des Ligures.

encore entièrement nomades et les premiers ne quittèrent jamais définitivement ces mœurs inquiètes et vagabondes, qui firent à la fois la fortune et la perte de leur nation.

De tous ces peuples les Ligures furent les premiers qui donnèrent l'exemple d'un État organisé d'une manière stable avec la pensée d'en faire une patrie et d'y vivre et mourir à l'abri de l'invasion étrangère.

Les *Umbres* et les *Tusques* d'Italie ont pu leur en donner l'idée et l'on peut à juste titre les considérer comme ayant suivi leur exemple; mais ce fait de la fondation de Gênes et de la *République ligurienne* ne remonte qu'à l'an 700, avant l'ère actuelle — pour tout le temps antérieur on en est réduit à des conjectures.

Voilà pour l'Europe et en particulier pour la Belgique le premier jalon historiquement constaté qui doit nous conduire à la connaissance des temps postérieurs.

A cette époque les Celtes=*Galli*=*Gaulois* étaient incontestablement la horde la plus puissante de l'Europe; possédant une ombre de gouvernement régulier, formé de prêtres et de soldats, ayant un culte, des instituteurs, des dogmes religieux, certains principes de justice et une littérature mnémonique, composée de chants guerriers, œuvres des Druides et récités de mémoire par les Bardes et les guerriers; littérature nationale, identique à celle de la Grèce du temps d'Homère, et à laquelle n'a manqué que l'écriture phénicienne pour servir à l'enseignement de la postérité.

Entre la vie purement nomadique et la vie sédentaire des peuples, il y a des degrés qu'il ne faut pas perdre de vue. Ainsi les Cimmériens, plus tard les Cimbres=KYMRI ou KYMBRI, selon les diverses versions, vécurent pendant de longues années dans la Chersonèse du Nord, appelée de leur nom, Chersonèse cymbrique; ils y menaient la vie pastorale à la manière d'une partie de la population hongroise de nos jours. Ce pays, à grands et plantureux pâturages, leur fournissait tout ce qui dans leur état primitif était

nécessaire à la vie ; ils n'aspiraient pas à des destinées plus heureuses; et sans les *Jutes* qui les expulsèrent, ils y vivraient encore, comme une partie des Scythes d'Asie vit dans la Sybérie actuelle.

Ainsi les *Caspi* des bords orientaux de la Mer caspienne, se maintinrent pendant des siècles dans ces steppes immenses, si avantageux à la vie vagabonde et où ces peuples à la faveur d'un climat tempéré et de grasses pâtures, abondamment pourvus des produits de la pêche et du lait de leurs bestiaux, n'éprouvaient guère le besoin de changer de pays pour être mieux.

Ces contrées récelaient donc naturellement des populations plus ou moins sédentaires qu'aucun penchant aux émigrations n'était venu troubler. Il en était de même, mais pour d'autres motifs, du sud de la Gaule et du centre de l'Europe, où les Aquitains, vivant en paix avec les Ibères ; et les Belges constamment en guerre avec les Germains, se maintenaient dans ces contrées par des principes différents.

Au contraire les pays d'invasions constantes, comme la *Pannonie*, la *foret hyrcinienne* et la *Suisse*, servaient de point de mire, de retraite ou d'asile à des hordes de peuples que des hostilités poussaient en avant ou contraignaient de fuir vers d'autres lieux.

La Belgique surtout excitait la convoitise des nations du Nord, parce qu'elle était l'avant-garde de l'occident de l'Europe et qu'elles pensaient qu'une fois vaincue, nul autre obstacle ne se présenterait aux vainqueurs pour aller au bout de l'Europe occidentale.

Les Belges comprirent de bonne heure qu'il n'y avait pour eux qu'un moyen de conservation possible, celui de garder le Rhin, leur frontière naturelle, et d'empêcher les Germains de le franchir en ennemi ou en conquérant.

Ce fut là le principe initiatif de l'état sédentaire que nos ancêtres ne tardèrent pas à embrasser.

Les Suisses suivirent notre exemple à l'égard de leurs voisins du Nord et de l'Est; et c'est de ce temps, qui remonte à plusieurs siècles avant l'ère actuelle, que date l'alliance de ces deux peuples, regardés depuis comme frères et alliés naturels.

La Belgique à l'ouest n'avait rien à craindre des peuples celtiques habitant au-delà de la Seine et de la Somme; car ceux-ci, en contact avec les habitants du Midi de l'Europe, s'étaient de bonne heure corrompus et civilisés à la fois (1), de telle sorte que les lumières d'un État incomplet de civilisation, au lieu de leur donner des forces, les avaient affaiblis, en semant parmi eux des germes de divisions et des semences d'inimitiés sociales.

Lorsque vers l'an 400 av. J.-C. les peuples de la Celtique en-deçà les Alpes, furent appelés en Italie, ce n'était pas la première fois qu'ils étaient allés dans ce pays. Plusieurs expéditions de cette nature avaient déjà eu lieu au-delà des Monts Blancs, mais on n'en connaît pas les dates (2). Tite-Live en fait mention, mais ne leur assigne aucune époque et n'en fait pas connaître la raison.

Il est certain toutefois que la plus ancienne nation de l'Italie, les *Ombres*=(Umbri=Ombrones=Ambrons) étaient

(1) *Amissis pariter que virtute et libertate.* TACITE.

(2) Dans l'ancien temps les *Alpes* s'appelaient *monts blancs;* probablement des neiges dont leurs sommets les plus élevés sont éternellement couverts.

Le mot *Alpes* est relativement moderne; il dérive du celtique *ALP=alb.*, qui signifie hauteur; de là le Celte disait *Al=bin* on *Al=pin*, pour désigner une chaîne de monts élevés; on sait qu'en celtique le B et le P sont indifféremment employés l'un pour l'autre.

Chez les *Écossais* les pays montagneux s'appellent *ALBA* ou *ALBAIN*, et cette racine celtique a servie à nommer une contrée qui appartient aujourd'hui à la Turquie, et s'appelle l'*Albanie;* pays entièrement couvert de montagnes.

Les peuples de la haute et de la basse Allemagne écrivent ce mot comme les Celtes: Alpen=Alpen-Kette, pour chaîne des Alpes. — Du temps d'Eratosthène, 200 ans av. J.-C., on écrivait *Olbia* pour Alpes, et l'on faisait du *Rhône*, du *Pô* et du *Rhin* un seul cours d'eau non interrompu, qui de Marseille, où il se jetait dans la Méditerranée, allait rejoindre la Mer du Nord, et par le Pô, était censé en communication avec l'*Adriatique*.

de race celtique et que leur langage primitif n'était ni le *latin*, ni le *grec*. — Les anciens en font honneur à des nations pélagiques inconnues, qui seraient venues par mer habiter sur les deux versants des Apennins, où l'antique histoire de cette contrée les trouve établis dès la plus haute antiquité, sous le nom de Tusques et d'habitants de l'Ombrie.

Ces peuples de l'Italie se civilisèrent de bonne heure; ils s'organisèrent en États sédentaires et cultivèrent les beaux-arts, avant même qu'aucune des nations errantes de l'Europe se fut définitivement fixée.

Nous avons dit que les *Ligures*, leurs voisins, suivirent cet exemple et nous pensons que nous sommes dans le vrai. — A partir d'une époque bien antérieure à la fondation de Rome, les Tusques et les Ombres[1] occupaient les versants des Apennins et s'étendaient au Nord jusqu'au Pô qui portait alors le nom d'Éridan[1].

(1) Les *Ombres*=Ombriens et le nom ancien du pays *Ombrie*, dérivent du langage celtique et d'un nom de peuple bien connu dans l'*Histoire; les Insubres*, nation Gallo=Celtique, qui avec les Ligures et les Boyes fondèrent dans l'Italie septentrionale la *Gaule cisalpine*, aujourd'hui connue sous le nom de *Lombardie*.

Les *Insubres* sont nommés par les écrivains grecs de différentes manières : Ινσομβρες, Ισομβροι, Ινσυβροι ou simplement Ιβροι.

De là dérivent les noms d'*Ambron* d'Ambarres=*Éburons*=*Éburovices*; dénominations qui s'appliquent à des fractions d'*Insubres* que leurs courses vagabondes portèrent successivement en Belgique dans le Midi de la Gaule et en Italie. (Voy. la préface de cet Essai *in princ.*)

(1) Le nom moderne de ce pays est l'*Étrurie*. Les Étrusques portaient aussi dans l'antiquité le nom de *Thyrénéens* ou *Thyrsénéens*, c'est la *Toscane*, proprement dite.

Caton parle d'un temps antérieur à l'arrivée des Étrusques dans l'Italie : *Ante adventum Étruscorum*. Les *Umbriens* qui occupaient la partie orientale du Nord de l'Italie en deçà le Pô, étaient plus anciens encore que les Étrusques. Leur nom rappelle celui des Ambrons ou Ambarres, comme les nomme l'auteur du Lexique allemand, M. Guill. Obermuller. Leipzig, 1857. v°. Etrusker.

Les Étrusques bâtirent les villes de CAERE ou Agylla, TARQUINIE (Tarquinium), SPINA, RAVENNA, etc.

Les anciens donnaient aux Étrusques le nom de PÉLASOUES=peuples maritimes qu'on croyait venus dans le pays par mer. Ils s'étaient aussi emparés de la Corse et de la Sardaigne, où ils élevèrent des villes et ils s'adonnèrent longtemps à la piraterie, comme les Phéniciens, les Phocéens et généralement comme tous les peuples maritimes de l'antiquité.

Aujourd'hui encore les ruines qu'on découvre de temps en temps sur la limite de l'Italie et des États pontificaux du côté de MONTALTO, appartiennent aux villes anciennes des *Étrusques ;* et malgré que ce sol, aujourd'hui connu sous le nom de *Maremmes pontificales*, soit regardé comme inhabitable, un peuple puissant y a vécu de longues années, bâtisant des villes importantes et ne craignant pas d'affronter la MALARIA, qui aujourd'hui inspire la terreur aux habitants voisins. Du temps de la guerre de Troie, les Étrusques formaient déjà une nation puissante, occupant la partie septentrionale de l'Italie et le midi de la Péninsule aux environs de Capoue, nommé la CAMPANIE ou terre de labour, à cause de sa grande fertilité.

Ce temps remonte au moins à douze siècles avant l'ère actuelle. Déjà les *Isombres* ou *Insubres* avaient traversé l'Europe et passant les Alpes par le Brenner, s'étaient emparés de l'Italie septentrionale [1].

(1) Pour expliquer le passage par le Brenner et l'Αδρίω Κολπω (Lagunes vénitiennes), la critique historique moderne fait honneur aux *Japydes* d'avoir peuplé le Nord de l'Italie et fourni les premières colonies des *Umbres* et des *Toscans*. Mais on peut dire que c'est là une allégation qui n'est fondée sur aucune preuve positive ; les Japydes et leurs congénères les CARNI et les RAËTI étaient des peuples de l'Illyrie, mélange de Celtes et de montagnards des Alpes des deux rives, qui n'ont été connus qu'assez tard dans l'histoire. Strabon (IV, 28) les indique en ces termes et leur assigne le caractère de peuples appartenant à plusieurs races : Ιαποδες οἱ εντός και οἱ πέραν Αλπεων (STRAB., VII, p. 314), επίμικτον Ιλλυρίοις και Κελτοις εθνος.

Étienne de Byz, qui est du même avis, les appelle Ιαποδες εθνος Κελτικον πρός τῇ Ἰλλυρια.

Le premier leur attribue expressément d'avoir fait usage du nom d'ἄλβιον pour désigner les Alpes et cette attribution est une preuve que les *Japydes* parlaient la langue celtique et appartenaient aux Celtes de l'Est, comme Illyriens des bords de l'Adriatique.

Mais de là on ne peut pas conclure que ce sont les *Japydes* plutôt que les *Carnes* ou d'autres peuples de l'Illyrie qui ont fondé les États italiens de l'Ombrie et de la Toscane. Le *synchronisme* des dates s'oppose à cette supposition. Les *Japydes* et les *Carnes*, d'accord avec les *Venètes* à l'Occident des Alpes carniques, ont souvent faits des incursions et pratiqué des pillages dans l'Italie du Nord ; mais ces expéditions se rapportent à des temps beaucoup plus

Les peuples nomades encore en petit nombre ne se trouvaient pas resserrés dans les limites étroites de l'Occident européen ; les terres vacantes s'offraient en abondance et l'espace immense leur offrait des facilités pour y vivre sans être inquiétés par des hordes voisines, qui pûssent leur en disputer la possession.

Ce n'est qu'à l'arrivée des Celtes en Europe que cet état de choses a pu changer.

Les pays du centre, comme la Gaule celtique, la Belgique et l'Allemagne autour du Rhin, reçurent alors une multitude de nations qui se répandirent comme les flots d'une mer humaine, sur tout ce continent encore faiblement peuplé.

Deux siècles suffirent à les multiplier, au point de se gêner mutuellement. — Le contact trop voisin des différentes tribus enfanta des collisions et des guerres; et comme leur organisation ne permettait pas encore de songer à se faire des siéges durables, c'était par des émigrations qu'elles croyaient pouvoir y remédier.

Les Cimbres, repoussés par les Scythes, se jetèrent endeçà du Rhin dans la Belgique; les Celtes cherchèrent un refuge dans le centre de la Gaule et les Ligures et les Ambrons qui les y avaient précédé cherchèrent un refuge en Espagne et dans les vallées des Monts Blancs. Là même ils ne se trouvèrent pas longtemps en sûreté, le flot des peuples de l'Est et du Nord avançant toujours plus à l'Occident.

Les *Ligures* et les Belcæ s'étaient déjà emparés des Bouches du Rhône et avaient imposé leur domination aux Massaliôtes des bords de la Méditerranée, quand un événe-

récents et ne peuvent à aucun titre servir de fondement à l'Ombrie et à l'Étrurie ancienne, dont l'établissement remonte peut-être à plus de quatorze siècles avant l'ère actuelle.

Il n'était alors question ni de *Japydes*, ni de *Carnes*, ni d'*Illyriens*, quoiqu'il soit vraisemblable que dès cette époque plusieurs peuples de race celtique eussent déjà occupé les bords de l'Adriatique en essaims plus ou moins nombreux.

ment, diversement expliqué, jeta une colonie grecque sur ces rivages éloignés.

Les uns attribuent l'arrivée de ces *Advenes* étrangers à un esprit de découvertes; les autres à des dissensions intestines qui les avaient expulsés de leur patrie.

C'étaient des habitants de la ville de Phocée en Asie mineure qui, fuyant la domination des Perses dont ils craignaient la vengeance, s'étaient emparé de l'île de Corse, où ils fondèrent la ville d'*Aleria;* mais détestés par leurs voisins à cause de leur esprit de piraterie, ils quittèrent cet île. Une partie retourna en Asie ; une autre chercha fortune ailleurs, et débarqua sur la terre celtique, y jetant les premiers fondements de Marseille, environ 600 ans avant l'ère actuelle (1).

Dans l'ordre des idées qui président à cette étude, nous n'avons guère besoin de nous arrêter à cet événement que pour faire remarquer les mœurs des Massaliôtes, peuple évidemment de race celtique; qu'on les appelle des *Gaulois*, rien de plus juste. On sait que c'est identiquement la même chose.

Ces Gaulois reçurent donc ces étrangers sans défiance et le chef du lieu les invita à un festin de noces, pendant lequel sa fille avait résolu de choisir un époux.

Chez les Celtes cette cérémonie avait cela de particulier que la fiancée entrait dans la salle du festin, une coupe à la main et prenait pour époux le convive à qui elle présentait à boire.

Ceci était la consécration en public du choix qu'elle avait

(1) Il ne faut pas confondre les habitants de *Phocée* avec les peuples de la *Phocide* en Grèce, au sud de la Thessalie. — *Phocée* était une des villes les plus considérables des côtes de l'Archipel; ses habitants, imitant l'exemple des Phéniciens, s'adonnaient au commerce maritime et établirent des relations avec l'Espagne, où leur principal port de relâche était *Tartessus*.

Phocée était une ville de l'Ionie (Asie mineure), près de l'embouchure du *Caïque*, sur le golfe de Cûmes.

C'était comme *Milet*, *Éphese*, *Sidon* une des villes considérables du littoral.

fait et comme on le suppose bien, n'était que le résultat d'un consentement donné d'avance de part et d'autre et sous l'approbation des chefs de famille.

Au jour de la noce donc les principaux des Phocéens furent exacts au rendez-vous; on se mit à table et l'on cimenta la nouvelle union par des toasts et des démonstrations d'amitié.

Vers la fin du repas la fiancée entra dans la salle avec la coupe nuptiale en main et alla droit au chef des Phocéens, la lui présenta à boire et se mit à ses côtés, en signe d'union matrimoniale.

Les deux nations s'allièrent ensemble et jetèrent les fondements de la ville de *Massalie*, qui joua dès cette époque un rôle si important dans l'histoire de ce pays.

Ce furent, en effet, les Phocéens qui importèrent la navigation à Marseille, qui choisirent l'emplacement du port sur une langue de terre avancée dans la mer; ce furent eux qui apprirent à leurs nouveaux alliés le commerce à l'intérieur et le commerce maritime; qui introduisirent les mœurs plus civilisées de leurs ancêtres et vulgarisèrent l'alphabet grec, dont les Phéniciens avaient fait usage dans l'Archipel.

Cette invasion dans la Celtique de peuples de l'Asie mineure ne fut qu'une suite de celles des Phéniciens en Espagne, en Sardaigne et sur les côtes septentrionales de l'Afrique. Il faut néanmoins remarquer la grande différence qu'il y a entre les migrations des peuples errants et celles des peuples sédentaires adonnés aux arts.

Les Phéniciens et les Phocéens appartenaient à la dernière catégorie; leur esprit d'émigration avait pour but les découvertes nouvelles; l'échange des produits de la ville de Sidon avec ceux de l'Espagne et des peuples du Nord.

Ces relations ne pouvaient être que favorables aux Phéniciens qui élargirent la source de leurs richesses et aux peuples barbares qui eurent devant les yeux, des exemples

à suivre et la preuve que le commerce international enrichit en même temps qu'il éclaire les nations qui le pratiquent.

L'arrivée de ces deux peuples à des époques et sur des lieux différents de l'Europe peut donc être considérée comme les premières tentatives de civilisation, importées dans cette partie du monde.

Tous les peuples européens vivaient néanmoins encore à l'état de quasi-nomades.

Les *Cimmériens* seuls dans le Nord, resserrés par les deux mers qui entourent la *Chersonèse cimbrique*, avaient été forcés d'adopter la vie pastorale; mais la force des choses ne tarda pas à les éloigner en partie du siége qu'ils avaient choisi.

Les *Ligures* à l'autre côté du continent étaient au point de se fixer à Gênes; toutes les autres tribus étaient encore plus ou moins vagabondes, incertaines du lendemain et ne possédant le sol que comme une terre usufruitière, dont la propriété commune n'appartenait à personne.

La civilisation ne pouvait donc pas venir en Europe du Nord-Est, car plus on avançait de ce côté, plus la barbarie était grande et les peuples arriérés.

CHAPITRE V.

—

SOMMAIRE : Arrivée des Celtes en Belgique et en France. — Expulsent en partie les anciens peuples qui les avaient précédés. — Pays qui tombèrent au pouvoir des Celtes. — Premières migrations de Celtes en Italie. — Peuples en-deçà des monts Ourals, dans le Nord de l'Europe, en Germanie et dans la Scandinavie. — Séjour primitif des Alains dans le Caucase indien (Hindu=Kuhs). — Leurs courses nomades. — Arrivent en Espagne et dans la Lusitanie, où ils sont plus tard détruits en partie par les Visigoths et les Romains; le reste passe en Afrique, à la suite des Vandales et leur nom périt avec celui de ces derniers; ceux qui étaient restés en Europe prennent part aux guerres des Marcomans et des Goths contre l'empereur Valens; au moyen-âge on les retrouve aux bords de la mer d'Azof, mêlés aux Goths, sous le nom de *Gothitalanes*; les *Tatares nogaïs* de la Crimée les détruisent et effacent leur nom de l'histoire. — Sept siècles avant l'ère chrétienne, les Kymri partent des Steppes à l'orient du Dnieper pour l'Asie mineure. — Quest. : y a-t-il identité entre les Cimmériens *Kimmérioi* d'Homere et les *Kymri* du Nord de l'Europe ? résolue affirmativement. — Des courses antérieures des Kymri et des Scythes en Asie. — Corps d'amazones scythiques au siége de *Troie*. — Expulsés de l'Asie au VI[e] siècle de l'ère antique, les Cimbres reviennent au Nord de l'Europe et occupent les terres, les îles voisines de la mer et les parties septentrionales de la Belgique. — Opinion de M. Am Thierry a ce sujet et conclusion erronée qu'il en tire. — Du VII[e] au V[e] siècle fusion des Kymri et des Celtes en Belgique avec un reste de Ligures et d'Ibères, auxquels se joignent les *Belcæ* ou Bolgæ, originaires de la Scythie.

En arrivant les *Celtes* ne changèrent rien à cet état de choses, seulement, puissants par le nombre et mieux organisés en tribus distinctes, ils n'eurent qu'à se montrer pour mettre en fuite les *Ibères*, les *Ligures* et autres peuples moins puissants et les chasser devant eux,

La *Belgique* et la *France* se remplirent ainsi insensiblement d'une seule race d'hommes, qui, n'ayant pour le moment rien à craindre des peuples germains, refoulèrent au Midi tout ce qui appartenait aux races qui les avaient précédées dans le cours de leurs migrations.

Ceux qui n'opposèrent aucune résistance furent épargnés; et les vaincus qui pouvaient échapper à la vengeance, s'enfuirent sur les montagnes ou dans les bois.

C'est ainsi que les anciens habitants du Condros, entre Liége et Namur, et les Éburons que les ethnographes modernes comptent au nombre des peuples Ibéro-Celtiques, furent obligés de s'enfuir dans la foret charbonnière, jusqu'au moment où l'apaisement des esprits leur permit de se montrer (1).

Tous les pays entre la Garonne, les Alpes, la Mer du Nord et l'Oder tombèrent ainsi au pouvoir des Celtes.

Ce vaste continent, qui formait le centre de l'Europe occidentale, ne fut certes pas exclusivement foulé par le pied du Celte; mais parmi toutes les tribus particulières qui en occupaient des parties : Belcæ, Boyes, Tectosages, Hercuniates, Belgites et Scordisques, il n'y en avait aucune qui put rivaliser en nombre et en puissance avec la tribu celtique.

Au bout de quelques générations, ce peuple se multiplia d'une manière surprenante; et deux siècles avant la prise de

(1) Les habitants du *Condros* et les *Éburons* étaient considérés du temps de César comme étant de race sémi-germanique; aujourd'hui la plupart sont des Celtes=Romanisés, dont le patois peut être mis en ligne de compte vis-à-vis de la Belgique comme le langage basque vis-à-vis de l'espagnol.

C'est ce qui a fait dire à des ethnographes modernes que les habitants du Condros, les *Pamânes*, les *Chérusques* et les *Ségniens* pourraient bien avoir appartenu à une race antérieure, qui se serait emparée de la Belgique avant l'arrivée des Celtes. Originaires de la Germanie, d'après Cæsar, les Condrusiens ont toujours vécu en inimitié avec les Celtes purs et même avec les *Tréviriens* leurs voisins de race Celto=Germanique comme eux. — (Voy. W. OBERMULLER, *Worterb.* v° *Condrust*.

Rome par Brennus, la partie occidentale dût songer à se défaire de sa population surabondante, afin d'échapper aux dissensions civiles, fomentées par le grand nombre d'habitants, et a la difficulté de fournir à tous leur subsistance.

Pour calmer les jalousies et apaiser les compétitions qui pouvaient se présenter, on consulta les Druides, on s'en rapporta aux augures et les prêtres indiquèrent les tribus dont l'émigration était nécessaire et chacun se soumit à leur décision.

C'est ainsi qu'à l'époque où les Phocéens débarquèrent à Marseille, des tribus entières de Celtes avaient déjà passé en Italie avec femmes et enfants, franchissant des montagnes qu'on avait cru jusque-là infranchissables [1].

Pendant que ces faits se passaient dans la partie la plus occidentale de l'Europe, les peuples de l'Est, guidés par le cours du soleil, ne cessaient d'approcher en tribus nombreuses et compactes. En deçà les montagnes de l'Oural, connues dans l'antiquité sous le nom de HYPERBORÆI-MONTES, on connaissait déjà les ARIMASPES, originaires des hautes

(1) Tite-Live, après avoir parlé des Ganlois qui furent appelés en Italie par Arunte ou quelqu'autre habitant de Clusium, ajoute :

Sed eos (Gallos) *qui oppugnaverint Clusium non fuisse qui primi Alpes transierint satis constat ; ducentis quippe annis ante quam Clusium appugnaverunt urbemque romam caperent, in Italiam Galli transcenderint nec cum his primum Etruscorum sed multo ante cum iis qui inter Apenninum Alpes incolebant sæpe exercitus Gallici pugnavêre.*

TITE-LIVE. c. V. 23. — Et au chapitre 34 il ajoute :

De transitu in Italiam Gallorum hæc accepimus : Prisco Tarquinio Romæ regnante, Celtarum quæ pars Galliæ tertia est, penes Bituriges summa imperii fuit. Ji regem Celtico dabant ; Ambigatus is fuit.

Observons en passant, que Tite-Live emploie dans ces passages les mots GALLI et CELTÆ comme synonymes ; le mot CELTÆ est surtout employé pour les temps antiques ; du reste, Gaulois et Celtes sont les mêmes peuples à toutes les époques, et M A. Thierry, qui connait bien son Tite-Live, qui le suit souvent pas a pas dans la description des batailles, a mauvaise grâce de se mettre en opposition avec lui, dans une question où cet auteur est à même de lui donner, sur l'identité des GALLS et des CELTES, les meilleurs renseignements.

vallées de l'Altaï ; entre le Wolga et le Don, les Sauromates ou Sarmates, les Thyssagètes et les Perierbidi ; entre le Don et le Dnieper, les Hamaxobii, les Jazyges et les Roxolani ; entre ce dernier fleuve et le Dniester, les Bastarnes, les Peucinis et les Neures [1]. Enfin les Gétes et les Daces au nord du Danube et à l'Est des Carpathes où sont aujourd'hui les provinces danubiennes et les pays déserts de la Dobruska, limite septentrionale de la Turquie d'Europe, touchant à la Mer Noire.

Vers le nord de l'Europe il n'y avait dans le voisinage de la Vistule que les Vcnèdes et les Vandilles. Les Agathyrses occupaient le revers septentrional des Monts Riphées (Rhipæi montes) et les Aestyi occupaient les bords méridionaux du golfe de Finlande (V. ce mot au *Lexique*).

La Germanie connaissait déjà des Cimbres, des Saxons, des Hermandures, des Suèves et des Marcomans.

La Scandinavie était occupée par les Gutes=Jutes ou Goths et les Suiones=Suédois ; les pays au-delà des monts Sero par les Nerigos.

Tous ces peuples vivaient encore sans patrie à l'état nomade ; absolument privés de lumières et d'instruction.

Au delà de Revel, vers le Nord et l'Est où vivaient les Ostyi étaient situés les pays qui forment aujourd'hui le nord de la Russie d'Europe. La géographie ne les connaissait que sous le nom de TERRÆ INCOGNITÆ.

Quant à la Scythie d'Asie elle ne servait que de pays de passage où les hordes séjournaient peu, s'empressant de passer en Europe à la recherche d'une terre moins aride et d'un climat plus tempéré.

La nation la plus importante et celle qui a laissé les plus grands souvenirs était les Alains (Alani=Alanorsi) d'où

(1) Le Wolga correspond au RHA de l'ancienne géographie ; le Don au Tanais ; le Dnieper au Borysthène ; le Dniester au Tyras.

le plateau montueux entre St-Petersburg, Moscou, Twer et Tula a pris et conservé son nom (1).

Les Alains furent primitivement connus au nord du Caucase Indien. Ils se répandirent insensiblement en troupes séparées sur toute la surface de la Scythie d'Asie, parcourant à cheval d'immenses distances sans se fixer nulle part. Leur nom provient du Caucase même d'où ils étaient originaires (2).

Nation scythique, nomade, toujours à cheval, les Alains furent plus tard poussés par les Huns sur l'Europe Occidentale. En 406, après J.-C. ils apparaissent avec les Vandales et les Suèves et forment la cavalerie de ces hordes qui pendant trois années de suite ravagèrent la Gaule et passèrent ensuite en Espagne qu'ils dévastèrent et finirent par se la partager.

Les Alains occupèrent d'abord la Lusitanie (les deux Estramadures sur le Tage inférieur) et la province de Carthagène. Ils furent en partie détruits par les Visigoths alliés aux Romains; un pulks de cette nation passa à la suite des Vandales en Afrique où il se perdit et n'a pas laissé de traces.

Ceux qui étaient restés en Europe prirent part aux

(1) Montagnes des *Alains* (*Alanisches Gebirge*) ou forets de *Wolchonsky*. Ce sont les anciennes montagnes boisées, connues sous le nom de *Monts Ryphées*, où le *Wolga*, le *Dnieper*, la *Duna*, le *Don*, l'*Oka* et le *Wolchow* prennent naissance.

(2) Ammien Marcellin qui en parle, observe que ce nom d'*Alain* leur fut donné de la hauteur des montagnes, d'où ils étaient descendus: *Ex montium appellatione Cognominati; AL*=hauteur et *AN* homme, gens de montagnes. Ils portaient aussi le nom d'Alains scythiques, ALANOI=SKYTHAI, à raison de leurs courses vagabondes à travers ce vaste pays.

Comme les Goths étaient également originaires de la Scythie, on regardait ces peuples comme deux tribus, appartenant à une même souche ou famille (*). (Voy. *Gloss.*, v° *Æstyi.*)

(*) Les uhlans polonais et hongrois rappellent cet ancien peuple de cavaliers; et les uhlans prussiens de la dernière guerre nous les ont fait connaitre encore mieux. ALAINS et ULANS dérivent de la même racine celtique.

guerres des Markomans et à celle des nations gothiques contre l'empereur Valens sur le Danube inférieur.

Cette nation de cavaliers toujours en guerre se répandant partout où un pillage et des dévastations les attiraient, se retrouva encore au moyen âge, vers la moitié du quinzième siècle, aux bords de la Mer d'Azof et plus tard dans la Crimée où elle disparaît avec les Goths ses alliés, décimée par le fer des hordes tatares qui s'emparèrent du pays [1].

Évidemment l'histoire de l'Europe entre à cette époque dans une phase toute autre que celle qu'elle venait d'accomplir. Les hordes jusque là vagabondes tendent à se fixer; à la vie purement nomadique, elles suppléent par des conditions d'une vie plus tranquille et s'organisent en sociétés. A l'exemple des Ligures en Italie, des Ibères au pied des Pyrénées et des Aquitains dans le midi de la Gaule, on les voit se choisir des assiettes plus stables et s'attacher au sol avec une persistance plus raisonnée.

Moins civilisées que les peuples de l'occident, les nations du Nord commencent à peser plus fortement sur le Rhin. Leurs hordes devenues plus puissantes par le nombre et l'intelligence, n'en devenaient que plus redoutables; et le centre de l'Europe, la Belgique surtout, dût songer à mieux se garantir contre les invasions des nomades, venus de ce côté.

(1) L'historien Jornandès=Jordaens était Alain d'origine et se vantait du sang gothique qui coulait dans ses veines.

L'empereur Maximien qui fut élevé sur le trône impérial en 235, était l'enfant d'un père d'origine gothique et d'une mère de sang alain. Des voyageurs du XVe siècle trouvèrent un pays situé aux bords de l'Azof, nommé Gothia et Alania, dont les habitants avaient pris le nom de Gohtitalanes (Goths i Alanes)= Goths et Alains.

La langue de ce peuple était l'allemand ou mæso-gothique des Goths ou Gêtes de la Mæsie ancienne.

Le domestique allemand du chevalier vénitien Josaphat Barbaro, comprenait le langage *usuel des Alains*, de même que l'ambassadeur Busbech (Busbekius), Belge de la race flamande, comprit vers le même temps la langue des Goths de la Crimée, avec lesquels il eut occasion de parler pendant son séjour à Constantinople.

Sept siècles avant J. C., à l'époque où les Ligures avaient déjà traversé l'Europe entière et étaient occupés à jeter les fondements d'une ville nouvelle, les Cimmériens [1] ou Kymri partirent des Steppes à l'orient du Dnieper à la conquête de l'Asie mineure [2]. Ce peuple le plus ancien de l'Europe et incontestablement le plus puissant, est aussi un de ceux qui intrigue le plus les philologues modernes.

On s'est demandé si les Cimmériens et les Kymri sont une même nation considérée à deux époques et en des pays différents? Appartiennent-ils à la famille des peuples scythiques ou sont-ce tout simplement des Germano=Celtes restés dans la Chersonèse cimbrique, tandis que le gros de la horde s'est avancé vers l'Occident de l'Europe [3]?

En d'autres termes y a-t-il eu des Cimmériens qui, du temps d'Homère, ont demeuré dans la presqu'île danoise et des Cimbres de race identique qui, au VII[e] siècle avant l'ère actuelle, ont passé des Steppes de la Crimée en Asie mineure?

Pourquoi pas? trois siècles suffisent pour qu'un peuple,

(1) *Kimériens*, Cimmériens=Cymr, Kymbres, en grec *Κιμμεριοί*, en langage historique moderne Kymri, Cyméris, Cimbres, etc., étaient les habitants de la Crimée et des steppes qui entourent au nord la mer d'Azof.

(2) Ces steppes, aujourd'hui en partie rendus à la culture, où l'on récolte du grain, où la culture de la vigne et l'extraction de la houille ont été récemment introduites, sont habités maintenant par les Cosaques du Don et les Cosaques saporogues du Dniester. C'est la population rurale la plus intelligente de tout l'empire russe. Elle a ses lois autonomes et vit sous la forme républicaine avec un hettmann ou attamann pour chef militaire.

(3) Eust. (ad Dion., 163) dit que les Cimmériens descendaient des Schytes *σκυτικον γενος; — εθνος σκυθικον*. Hérodote (IV 1. cf. 11-2), suivi par Strabon (XI, 3), les place souvent en regard et en opposition avec les Schytes. Leur nom paraît pour la première fois dans l'*Odys.* d'Homère (XI. 12-18) : *Κιμμεριων, ανδρων δημος τε πολις και νεφελῃ κεκαλυμμενοι*. D'après le poète leurs demeures formaient d'obscures retraites souterainés ; d'où l'expression *ténèbres cimmériennes* (Cimmérien du Celt Brz. *Ciommwl*. (pron. cumul.=Nubes); *Semit.* Kamar=dunkel=obscur. Les Indiens disent *Kuméru* pour séjour des morts, ou règne du juge suprême (*Todten Richters*). Voy. *Bohlen* A. Indien, II. 211 et A. 925.

posé dans des conditions avantageuses, puisse tripler et quadrupler sa population.

Les Cimmériens [1] enfermés dans des limites étroites ont dû forcément s'étendre ; et si ces limites constituaient des mers qui les séparaient du continent, ils ont dû les franchir et aller au loin à la découverte de nouvelles terres [2].

Si à leur arrivée sur le continent, ils ont dominé sur des hordes moins puissantes, ils auront d'autant augmenté le nombre de leurs soldats ; et à un moment donné, ils seront devenus une puissance formidable à laquelle nulle autre n'aura pû résister. N'est-ce pas là ce qui a pû, ce qui a dû arriver aux Cimmériens du Nord, émigrés de la presqu'île danoise, s'avançant dans la direction des Carpathes et finissant par atteindre la Crimée et les bords de la mer d'Azof? car c'est là qu'on les a trouvé établis entre le VI[e] et le VII[e] siècle avant J.-C. Habitués depuis plus d'un siècle et demi à des conquêtes territoriales, s'aguerrissant toujours de plus en plus, incapables d'abandonner cette vie active et avantureuse qui jusque-là leur avait si bien réussi, n'ont-ils pas été facilement amenés à des conquêtes nouvelles ? C'est alors que passant l'Euxin ou le contournant le long de ses rives orientales, ils se seront vus attirés par un climat plus doux, par des terres plus fertiles et auront cédé à la tentation d'envahir l'Asie mineure qui leur offrait une proie facile, un séjour magnifique, des richesses immenses et des peuples amolis, incapables de défendre l'intégrité de leur pays, contre des ennemis si redoutés ?

A considérer l'état de l'Europe à cette époque rien ne nous semble plus naturel et plus logique.

(1) Pour l'histoire primitive et les sources qui concernent les Cimmériens, voy. Homère, Hérodote, Orphée.

(2) Claudien, XXVI, 335, appelle la mer qui entourait les Cimbres, *Cimbrica Thétis Latisque paludibus exit Cimber, ingentes Albini* (elbe) *liquere cherusci*.

Nous pensons donc avec Halling [1] que les Cimmériens habitèrent la Chersonèse du Nord et que ce sont les mêmes peuples, sous les noms de *Trères* et de *Liquiens* qui firent la conquête de la Crimée vers le VIIe ou VIIIe siècle avant notre ère.

Cette histoire des Cimmériens remonte du reste à des époques infiniment plus reculées; et l'invasion en Asie, dont je viens de parler, n'était que la dernière d'une série de conquêtes effectuées par les Cimmériens et les Scythes remontant, à ce qu'il paraît, au-delà du temps de la guerre de Troie [2].

L'histoire a conservé le souvenir d'un corps d'*amazones scythiques* qui vint au secours des assiégés de Troie; et d'où peut-on le faire arriver sur les côtes de l'Ionie, si les Barbares ne s'étaient dès-lors emparés de l'Asie mineure ?

Notre but n'est pas d'entrer dans le récit de ces faits qui semblent dépasser pour l'Europe les temps historiquement connus, mais nous pouvons en tirer parti pour éclaircir l'histoire de la Belgique, liée intimement à celle des Cimbres et des Trères, à dater du VIIe siècle avant notre ère.

S'il est vrai qu'il y ait eu quatre expéditions de Cimbres en Asie, à des époques éloignées les unes des autres; et si les premières remontent au-delà de la guerre de *Troie*, il faut que l'Asie mineure ait été pendant des siècles un objet

(1) Annall. Vienn. LIX, p. 252. *Dubitare posse negat, a septentrione Ponti Cimmeriorum gentem quondam habitasse, præsertim cum vocis Cimmeriorum radix denotet nigrum, tenebrosum.*

(2) Hérodote et après lui Strabon placent l'invasion de l'Asie par les Cimmériens au temps d'Homère, I, p. 6, s. p. p. 12, III, p. 149. s. p. 222.

M. Larcher de l'institut admet deux invasions dont l'une a précédé l'époque d'Homère; et Volney (supp. à l'Hérod. de Larcher, p. 75 sq. conf. 71 sq) croit qu'Hérodote lui-même a eu en vue deux incursions de Cimbres en Asie au temps d'Ardis, l'une en 699 av. J. C., et l'autre à l'époque d'Alyattes et de Kiaxares (619 à 613), année de leur expulsion.

de convoitise et que presque tous les Barbares connus : les *Cimmériens*, les *Scythes*, les *Trères*, *les Liquiens*, etc. etc., aient passé par là, soit pour y rester, soit pour aller plus loin, soit même dans le seul but de piller le pays. Dans la pensée de concilier les faits historiques anciens avec des événements postérieurs, des auteurs supposent que les Cimmériens de la presqu'île danoise n'étaient dans le principe que des Barbares, qui, chassés de l'Asie mineure, sont venus s'établir dans cette terre quasi-boréale et s'y sont multipliés, au point d'être obligés de se disperser [1].

C'est au commencement du VI[e] siècle, avant l'ère actuelle, que les Cimmériens sont expulsés de l'Asie ; leurs hordes errantes, composées de *Trères*, d'*Ambrons* et de peuples teutoniques, ne pouvaient donc plus espérer de trouver dans cette partie du monde un aliment quelconque à leur esprit de déprédation ; mais toujours errants et habitués à la vie de rapines, ils avancèrent vers l'Ouest et

(1) *Cimmerii*, ab Alyatte II (circ. ann. 602 ante ch.) *Asia expulsi, iterum ;n terras ultrà Pontum septentrionales se récépère, ubi eos partim permixtos cum aliis barbaris, nomen amisisse, partim ad ulteriora occidentis et septentrionis errantes processise credere licet. Mansère tamen vestigia gentis in nomine* Bosphori Cimmerii *in* Monte Cimmerio *et quæ sunt alia. Heyne* (opp. Ac. III, 390).

Les Tauri ou Taurisqnes (aneiens habitants de la Crimée) n'étaient autres que des Cimmériens qni, chassés par les armes des Scythes, se sont refugiés dans les montagnes de la Tauride.

D'après Adelung (Mithr. II. 351 ff.) les Cimmériens étaient les nations Thraeiques d'Enrope qui s'étendaient au Nord et à l'Est et qui habitaient non-seulement lu Crimée d'aujourd'hui, mais tout le nord de l'Euxin du palus Meotide, et les rivages du Dnieper jusqu'au bords dn Danube ; ce pays s'appelait naguère la petite Tartarie. Comme ils vivaient en Asie mineure à l'état de nomades, ils n'y exercèrent qu'une domination précaire. Après leur expulsion en 602 ou 603 ils se reconnurent comme tributaires des Scythes et allèrent fonder dans la Tauride un empire qui ne pris fin qne du temps de Constantin-le-Grand.

Conf. Strabon (VII p. 308 id. Cass.) et l'*Histoire des Rois du Bosphore Cimm.* de Cary, dans son *Histoire des Rois de Thrace*. Les Trères dont plusieurs ethnographes font dérive l'origine des Tréviriens belges formaient la tribu prineipale des Cimbres. D'après Etienne de Byzance il existait encore de son temps une tribu de Trères en Thrace.

s'emparèrent des îles et des terres qui avoisinaient les bouches de l'Eems et du Rhin. Toutes nos terres maritimes étaient alors à moitié inondées ; les voyant privées d'habitants, les Cimbres s'y répandirent dans tous les sens; tantôt fixés pour un temps, tantôt forcés de les quitter à cause des inondations.

Ils longèrent ainsi toutes les côtes de la Mer du Nord, jusqu'à la pointe nord-ouest de la Celtique et s'amalgamèrent avec les peuples riverains du *littus Saxonicum*, de la Morinie et des Armoriques belges et gaulois.

A cette date commencent nos premières relations avec les peuples du Nord. — M. Thierry admet ce fait et en tire la même conséquence pour les Gaulois du Midi de la France, et il s'en autorise même pour établir dans son histoire une division de peuples qui fait un point capital de son œuvre.

« *Les nations de sang gaulois se partagent,* dit-il, *en deux branches, les* GALLS *et les* KYMRI ; *la parenté des Galls et des Kymri, donnée par l'histoire(?), est confirmée par le rapport de leurs idiômes et de leurs caractères moraux.* (*Hist. des Gaulois*, Intr., pp. LXVII sq.)

Mais si ce rapport est bien établi d'après ce que pense l'auteur à l'égard des Gaulois et des Kymri, il l'est bien mieux encore à l'égard des Belges et des Kymri. Il est d'ailleurs inexact que l'idiôme des *Kymri* ait été le même que celui du Gaulois. Le *Cimbre* du Nord ne comprenait pas l'idiôme du Gaulois, comme celui-ci ne comprenait pas celui du Ligure, et cependant ce dernier appartenait au sang kymrique par son langage, ses mœurs farouches et sauvages.

Le Gaulois appartenait à la famille celtique; le Cimbre à la famille teutonique ou celto=germanique, deux races opposées, souvent ennemies, séparées par le langage, les mœurs, le culte et les habitudes.

On a pu, avec quelques raisons, donner aux *Cimbres* une origine scythique ; jamais aux Gaulois, aux Galls ou

aux Celtes (qui sont un même peuple) une origine *cimbrique;* cela prouve l'inadmissibilité du système soutenu par l'auteur de l'*Histoire des Gaulois* et le but qu'il s'est proposé d'atteindre (1), c'est-à-dire de fusionner le Nord et le Midi de l'Europe, en attribuant aux Gaulois, ancêtres des Français actuels, le bénéfice et la gloire de tout ce qui s'est fait depuis plus de 4000 ans dans cette partie du monde, ce but manque de base et d'appui.

Du VII[e] au V[e] siècle avant l'ère actuelle, les races celtique et kimrique se sont fusionnées en Belgique; c'est l'époque de notre histoire qui a vu les hordes de Belcæ=Volcœ, de Tectosages, de Boyes mélangés, ajoutés à de faibles restes de Ligures et d'Ibères, se donner la main; se lier par des conventions et des unions conjugales, tendre sinon à une union complète, du moins à déposer cet ancien esprit d'antagonisme et de rapine qui empêchait nos ancêtres de vivre ensemble et de se respecter.

Vingt peuples au moins ont contribué à jeter les premiers fondements de ce grand nombre de citées qui, en s'emparant du sol de la Belgique ne l'ont morcellé que pour mieux le réunir dans une seule pensée d'attachement à une patrie commune.

Cette nationalité qui a couté tant de peines et de sang à nos ayeux n'est ni française ni allemande, ni purement gauloise ni cimmérienne (2).

(1) Si M. Thierry, dans un intérêt qu'on a de la peine à comprendre, eut dès le début annoncé qu'il entendait par Galls ou Gaulois la nation Celtique personne n'aurait eu à lui faire une observation; mais dès qu'il cherche à dissimuler l'origine du mot Galli=Gauloie, et s'ingénie par des réticences continuelles à écarter le mot de Celte et jusqu'au souvenir de la nation celtique; oh! alors on a le droit de discuter son opinion et de ne pas admettre ce qu'il affirme comme un fait historique non contesté: à savoir que le Cimbre était Gaulois de pur sang et l'idiôme des deux peuples le même.

(2) Der name der Belgen tritt als volksname Gallien, Britannien und Irland auf: Dieff. Celt. II. p. 61.

Ce nom ne s'applique pas seulement à la Belgique actuelle dit cet auteur, la nation belge s'est répandue dans la Gaule, dans la grande Bretagne et en Irlande.

Elle est une et subsiste par elle-même comme celles de la Bavière, de la Suisse, de l'Italie septentrionale, qui comme nous ont toutes leur raison d'être, leurs gloires à tout âge à revendiquer, et leurs droits politiques à sauvegarder.

Il aurait pû ajouter que ce nom très anciennement connu s'est appliqué à un pays nommé *Germania Belgica* sur toute la rive droite du Rhin; que le nom de Belge est représenté dans la fondation de la république Cisalpine par les Ambrons et les Boyes=Tolisto Boyens, leurs alliés; dans la guerre de Macédoine par un chef du nom de Belg qui imposa un tribut au successeur d'Alexandre-le-Grand et dans la fondation des tétrarchies Gallo-grecques par les *Tectosages* et les *Trocmes*.

Après cela quelle autorité attribuer à des allégations comme celle-ci : *Le nom* BELOES *était inconnu aux anciens auteurs grecs, il parait récent en Gaule, du moins si on le compare aux noms de Galls, de Celtes de Ligures, etc.* Mais à ce prix le nom de *Gaulois*, — ne date que du XVIII[e] siècle. — V. *Histoire des Gaulois*, par A. THIERRY, Introduction.

CHAPITRE VI.

—

SOMMAIRE : De 700 à 500 avant l'ère moderne, les faits historiques s'éclaircissent. Les luttes entre les Ibères et les Ligures dans le midi de la Gaule s'apaisent. — Fuite de ces derniers et des Sicaniens ou Sicules. — L'Aquitaine est formée par des Ibères mélangés aux peuples aborigènes du pays. — L'invasion des *Belcæ* en deçà du Rhin doit remonter vers le VIIIe siècle de l'ère antique, c'est l'époque de la retraite plus à l'occident d'une partie de la population celtique et des grandes agglomérations de cette race en Irlande, en Angleterre et en France. — Divisions de peuples Cimrique et Celte en Europe et principe de l'antagonisme entre eux. — Puissance des *Belcæ* lors de la 1re invasion et conquêtes à l'occident des *Tectosages* et des *Boyes* dans l'Arvernie aux environ de Toulouse et dans l'ancienne Ibéro-Ligurie. — Nations scythiques du temps de Sésostrys-le-Grand 1388-1322. — État de l'Europe, de la Thrace et de la Grèce à cette époque. — Les Pelasgues d'après M. Denne Baron. — Ces peuples n'ont été probablement que des nations scythiques qui des bords de la Mer Caspienne et du lac Aral par le Cancase, l'Arminie et le Taurus auront envahi l'Asie mineure et de là l'attique par mer; — d'où leur est venu le nom de *Pelasgues*, nom que plus tard on a appliqué à tons les peuples étrangers qui par mer passèrent d'une partie de la terre ferme à l'autre.

Aux chapitres précédents nous avons essayé de décrire l'état primitif des peuples de l'Europe, en bornant nos investigations à fixer, autant que possible, la date des premières migrations indiennes, les séjours successifs des peuples nomades et les moyens que les émigrants employèrent pour atteindre aux extrémités de l'Europe occidentale. Dans une étude de cette nature et à l'égard de faits qui remontent à des âges si éloignés, où les documents historiques font généralement défaut, il ne nous a pas été possible d'échapper

entièrement à la nécessité d'avoir recours à des conjectures.

C'est ce qui nous est arrivé et l'observation de ce fait n'aura sans doute pas échappé au lecteur. Tout ce qu'il nous a été possible de faire, c'est d'avertir les lecteurs et de les laisser eux-mêmes juges de la difficulté [1].

(1) Nous avons fait remarquer dès le début le danger qu'il y a pour un historien de tout vouloir réduire à une synthèse absolue avant d'avoir analysé les parties qui la constituent. Les Gaulois et les Celtes sont à la rigueur le même peuple mais la signification des noms diffère quand on ne fait pas abstraction des temps et des lieux.

L'un et l'autre émanent de deux sources qui n'avaient pas les mêmes idées sur l'ethnographie des peuples barbares de l'Europe.

Les Grecs disaient d'une manière absolue Κελτοι=Celtes pour désigner le peuple qui occupait, à l'époque d'Hécatée de Milet, le centre de l'Europe barbare dont le Rhin faisait primitivement la limite à l'occident. Lorsque les Celtes eurent passé dans l'Italie du Nord, Rome les croyant un peuple nouveau, leur donna le nom de Gaulois=Galli, mais cette désignation ne s'appliquait dans la pensée primitive des habitants du Latium qu'aux Celtes de l'Italie, mettant le siége devant la ville Étrusque de *Clusium*. C'est là leur première rencontre et c'est à partir de cette date (587 avant J.-C.) seulement que l'historien peut, selon sa convenance ou ses idées, se servir indifféremment, de l'une et de l'autre expression. Ceci n'est point un jeu de mots, car il n'y avait pas que des Celtes en France ; toutes les parties de l'Europe en étaient inondées ; seulement les Celtes de la Gaule devinrent sédentaires lorsque ailleurs ils s'adonnaient encore à la vie nomade.

Du reste, quoique portant le même nom, ils n'entretenaient aucune relation entre eux. Les Celtes de l'Adriatique, ceux de l'est et du nord de l'Europe étaient aussi étrangers aux Celtes de la Gaule, qu'un Russe ne l'est aujourd'hui a un Espagnol. L'inconvénient d'une seule synonimie pour deux objets differents, n'a donc pas besoin d'être démontré.

Mais n'est-il pas étrange qu'on veuille ensuite appliquer le mot restreint de Gaulois, *novam Gentem*, aux VENETI de *Scylax*, inv. V, 33, aux SCORDISKES du temps d'Alexandre le Grand, aux mélanges des peuples celtiques avec les aborigènes de l'*Illyrie*, de la *Dalmatie* et de l'*Albanie*, tels que les CARNI, les TAURISQUES, les NORIQUES, les JAPODES. (*Japydes Arva Timavi ;* Tibull. IV. 1.) les RHÉTIENS=raëti—*Rhaeti*, les LEPONTII, les SALASSES, les VENDELICIENS (Vendelici), les TAURISQUES de Norée=Noréa, etc.., etc., et qu'on s'évertue à concentrer tous ces peuples sous le nom de Gaulois, laissant de côté leur ancien nom de Celtes pour les rattacher uniquement à une seule nation moderne ?

Bien plus, pour qu'il ne reste à autrui aucune part de gloire, on assimile à ces Gaulois déjà si bien partagés, la race cimmérienne=Kimbern=Kymbri, qui n'en forma, dit-on, qu'une branche. Ainsi, la famille gauloise que nous avons vu

Toutefois, en procédant par induction, nous avons été sobres d'idées hasardées et n'avons conclu qu'après avoir mûrement délibéré ; nous tenant, autant que possible, dans les bornes de la saine critique.

Nous poursuivrons dans la suite la même marche et observerons la même circonspection, mais au point où nous sommes arrivés (700 à 500 ans avant l'ère actuelle), les faits historiques s'illuminent de clartés nouvelles ; il est désormais possible d'établir le narré des faits sur des autorités certaines ; et l'historien, simple narrateur, n'aura plus que rarement besoin d'expliquer des faits diversement énoncés.

Il ne lui sera dès-lors plus permis de les envisager sous un point de vue personnel, et se trouvera dans la nécessité de les enfermer dans le cercle d'évolutions où il s'est proposé de les placer.

Arrivés aux événements de la fondation de Gênes par les Ligures et au débarquement des Phocéens sur la terre de Massalie, nous avons crû pouvoir nous arrêter ici quelques instants, car ce double fait très important pour l'histoire ancienne de l'Europe à une valeur capitale qu'on ne peut se dissimuler. En effet les hordes européennes, fatiguées de courses vagabondes, voyant l'instabilité de leur condition se perpétuer, aspiraient pour la première fois à la tranquilité. Elles eussent pû depuis longtemps suivre l'exemple des Umbres et des Etrusques de l'Italie qui, celtiques de race, avaient naguère passé les Monts Blancs ; mais les nations venues plus tard en Europe, séparées par une chaîne de

restreinte primitivement aux Celtes de l'Italie du Nord, devient tout à coup la mère-famille humaine universelle des peuples de l'Europe ; et tout ce que l'Europe a fait en une série de dix-sept siècles d'existence, avant notre ère, se résume en un faisceau de gloire, dont l'héritage exclusif appartient aux Gaulois=Français de nos jours ! Jamais système historique moins sensé et moins vrai n'a été conçu dans un but évident ; celui de *mettre l'histoire narrative des Gaulois en harmonie avec les progrès récents de la critique historique et pour lui restituer....* quoi ? Ce qu'on ne lui a jamais pris, et ce qu'elle n'a jamais réclamé.

montagnes qu'on croyait infranchissable, s'étaient constamment tenues en deçà. Il fallut toute l'audace et l'esprit entreprenant des Ligures pour pousser leurs courses à travers les Alpes maritimes et aller s'asseoir en Italie à côté de ceux qui les y avaient précédés.

Jusque là le midi de la Gaule et l'Espagne avaient été le théâtre de luttes sanglantes, les Ibères, les Sicaniens, les Ligures et autres peuples, massés dans le midi de la Gaule, s'y étaient livrés des combats acharnés; la fuite des Ligures et des Sicaniens ou Sicules dans l'Italie méridionale et jusqu'en Sicile, délivra l'Europe occidentale de dissentions qui menaçaient de se perpétuer. Les peuples du midi commencèrent donc à respirer, et chacun prenant une assiette plus stable, tous cherchèrent à se maintenir dans leurs possessions et à se défendre contre les agresseurs nouveaux.

Les Ibères ayant franchi les Pyrénées, établirent avec les peuples en deçà les monts, un gouvernement qui plus tard emprunta de la nature du sol le nom d'Aquitaine [1].

Quoi qu'il ne soit plus possible aujourd'hui de fixer au juste le temps de l'invasion des *Belcæ=Volcæ* et des *Tecto-Sages* en Belgique, on peut néanmoins, sans crainte de se tromper, la reporter entre le VIe et le VIIe siècle

(1) Pline dit que l'Aquitaine s'appela d'abord *Armorique*, c'est-à-dire pays maritime du Celt. at-mor=muer=eau, peuples des bords de la mer. Les slaves d'aujourd'hui se servent encore du même mot et appellent la Mer Noire Tzerui=More.

Ce furent les Romains qui, d'après Cæsar (de B. G. l. 1er.), divisèrent la Gaule celtique en trois subdivisions : Aquitaine, Gaule proprement dite, et Belgique. Ils appelèrent le pays *Armorique*=Aquitaine=*Aquitania*, d'Aqua, à cause des nombreux cours d'eau, des fontaines et des sources minérales en grand nombre qu'il offrait. Le nom de la Guïene, qu'une partie de ce pays a conservé, n'est que la contraction d'Aquitania=Aquitaine=Guiana=Guiène.

Au Xe siècle de notre ère l'invasion de la langue romaine avait fait si peu de progrès que le peuple appelait encore ce pays de son ancien nom d'Armorica=Armorique. Au temps de Strabon l'Aquitaine comprenait les anciens pays de la France connus depuis sous les noms de Berry, d'Auvergne, du Querci, du Limousin, de la Rouergue, des Cévennes et la province narbonaise.

Le pays entier était compris entre la Baie de Biscaye, la Garonne et les Pyrénées.

avant J.-C. (1). C'est l'époque de la retraite plus à l'Occident des Celtes du Rhin et de la Belgique, ainsi que de la grande agglomération de cette race dans le Midi de la Gaule, en Irlande et en Angleterre. L'élément gaélique avait jusque-là dominé chez nous; il se retira plus à l'Ouest et fut remplacé par une race nouvelle. On compta dès-lors en Europe des Kymri et des Celtes, une partie des premiers formèrent dans le Nord de la Belgique, la population presqu'exclusive du sol, tandis que dans le centre de la Gaule ce fut le sang celtique qui l'emporta.

Avec ce déplacement disparut cette confraternité de race entre les peuples de la Gaule entière que l'identité d'origine avait naguère cimentée; c'est ce qui engagea Cæsar à cette division en trois parties, dont les *Belges* occupèrent une large part.

L'opposition entre les peuples du Nord et ceux du Midi date de cette époque de l'histoire; opposition de race, de mœurs, d'idées et de coutumes, d'autant plus profonde que les Celtes vaincus, expulsés, ne purent jamais pardonner à leurs vainqueurs d'avoir à la fois amoindri leur puissance et porté atteinte à la gloire d'avoir été les premiers guerriers parmi les hordes vagabondes de ce temps (2).

A la suite de ces faits, des historiens modernes ont pu conclure à une communauté d'idées et partant de ce principe, établir dans la race gauloise, une double famille

(1) M. Amédée Thierry place cette invasion des Belcæ vers la première moitié du IVe siècle (350 avant J.-C.). Après avoir franchi le Rhin ils envahirent, dit-il, la Gaule septentrionale=Belgique, jusqu'à la chaîne des Vosges à l'Est, et, au midi jusqu'au cours de la Marne et de la Seine. Ce sont les limites de la Belgique indiquees par Cæsar, mais il est évident que l'historien français se trompe de plusieurs siècles.

(2) Alexandre de Macédoine demanda aux Celtes Skordisques du Danube ce qu'ils craignaient le plus? Nous ne craignons rien, répondirent-ils. Si le Ciel tombe nous le soutiendrons sur le fer de nos lances. Alexandre en souriant dit à ses courtisans, voilà un peuple bien fier.

ethnographique, composée de Galis=Galli=Gaulois d'une part et de Kymri=Cimbres=Belges d'autre part ; mais cette réunion de deux races, *celtique* et *germaine*, si opposées de mœurs, n'est que le résultat d'un défaut de critique.

Les Celtes vaincus n'ont jamais prétendus s'allier à leurs vainqueurs ; et les Cimbro=Germains, peuple rude et barbare, n'ont guère témoigné pour leurs voisins du Sud-Ouest que de l'aversion et une sorte de mépris, que, du reste, on leur rendait bien. Toutefois cette première invasion des Belcæ montre toute la puissance et l'énergie de cette tribu, assez forte par elle-même pour conquérir à la fois une étendue si considérable de terres et s'arroger une influence digne d'un peuple réputé le plus valeureux du temps ; néanmoins les vainqueurs ne s'en tînrent point là. Nous ne devons pas supposer non plus que pareille invasion ait pu se faire sans luttes et sans combats. La fierté naturelle de la nation celtique ne nous permet pas de croire qu'elle ait consentie à courber la tête, impassible spectatrice de sa chûte. Elle se sera vigoureusement défendue, n'aura cédé le terrain que devant la force et l'ascendant des envahisseurs, et le choc de deux nations également belliqueuses aura été long et terrible.

Aucun document historique ne nous éclaire à ce sujet ; aucune tradition ne vient jeter quelque lumière sur cet événement ; mais la nature des choses, l'opposition de races et leurs inimitiés séculaires ne nous permettent pas de l'envisager autrement. Ce qui est avéré, c'est que les *Tecto-Sages*, une des branches de la tribu *Belcæ*, dépassa les limites primitivement assignées à la conquête, et aidés de leurs confédérés les *Boyes*, pénétrèrent dans le Midi de la Gaule et se fixèrent au milieu de leurs adversaires aux environs de Toulouse et dans l'Arverni, aux pieds des Pyrénées. L'Ibéro=Ligurie entre les Cévennes et la Méditerranée, tomba au pouvoir des *Arécomikes* et Tolosa fut soumise par

les *Tecto-Sages* qui en firent la capitale de leur nouvelle possession [1].

Nous ne nous formerions qu'une idée fort imparfaite de ces luttes entre des peuples qui habitaient alors les deux bouts de l'Europe, si nous ne remontions à l'histoire primitive de cette partie du monde; c'est pour ce motif que nous prions le lecteur de nous permettre ici un moment de réflexion et un retour sur nous-mêmes.

Lorsqu'entre 1388 et 1322 de l'ère antique Sésostris le Grand passa des Indes en Asie mineure et en Europe, les nations scythiques ne lui étaient pas entièrement inconnues. En passant l'Hellespont qui sépare l'Asie de l'Europe, il se trouva au milieu d'un peuple barbare qui portait le nom de Thraces. Il n'était pas encore question alors de Phéniciens, ni de Phocéens; et la Grèce même, encore barbare, venait seulement de recevoir les colonies égyptiennes de Cécrops, de Cadmus et de Danaüs, que l'invasion des rois-pasteurs, les Hiesos en Égypte, avait chassés de leur patrie. *Tyr* et *Sidon*, cette dernière capitale de la Phénicie, existaient déjà, mais leurs habitants s'adonnaient encore exclusivement à la piraterie, et n'avaient pas encore songé aux voyages de découvertes sur les côtes d'Afrique.

Lorsque *Cécrops* arriva dans l'Attique, le déluge d'Ooyoès venait d'avoir lieu, et la Grèce, si l'on en croit la mythologie, se trouva privée d'habitants. C'est alors que Deucalion et Pyrrha renouvelèrent le mythe asiatique

(1) *Histoire des Gaulois*, par Am. Thierry, tome 1er, p. 131.

Les *Tectosages* et les *Voleæ*=Belcæ habitèrent longtemps la forêt hyrcinienne que les Grecs connaissaient sous le nom d'Orcyniæ Sylvæ. Eratosthène l'appelle Orcinie. Cette forêt occupait une grande partie de l'Europe Occidentale.

Cæsar (de B. G. l. VI in médio) dit en parlant des Tectosages : *quæ gens ad hoc tempus iis sédibus se continet, summamque habet justitiæ et Bellicosæ laudis opinionem;* en parlant de la forêt hyrcinienne, il ajoute : *Itaque ea, quæ fertillissima sunt Germaniæ loca, circa Hirciniam sylvam, quam Eratostheni et quibusdam Græcis fama notum esse video; quam illi* Orcyniam *appellant*.

du premier couple qui se multipliant patiemment et ne se donnant pas l'air de brusquer la chose, plus qu'il ne faut, parvînt à refaire ce que le déluge prétendu avait détruit.

Toutefois les mythologues grecs n'eurent pas tant de patience. Ils imaginèrent qu'en jetant des pierres au-dessus de la tête, il en sortirait autant d'hommes et de femmes qu'on voudrait.

A côté de cette fable religieuse vînt se placer un événement qui paraît réunir, sinon tous les caractères historiques, du moins une grande apparence de vérité.

Pour repeupler la Grèce, on suppose un peuple barbare, étranger (les Pélasgues), qui arrive dans l'Arcadie et apprend aux Grecs l'art de se construire des demeures, de se nourrir de faînes, de glands et de se vêtir de peaux.

Ce peuple venait, dit-on, de la Thessalie et couvrit le sol de la Grèce de sa population.

D'après Denys d'Halicarnasse ce fut sous le règne de Deucalion que les *Pélasgues* se répandirent de la Thessalie dans l'Épire et successivement en Italie, en Thrace et dans les îles de l'Asie mineure; Hérodote en parle comme d'une nation déjà forte et puissante, parlant une langue que les Grecs avaient en horreur. Simple et grossière, elle rendait un culte à des divinités inconnues et pratiquait ses sacrifices sous la voûte des cieux.

Les *Pélasgues* furent à la fin expulsés de l'Italie et retournèrent en Grèce, où ils s'établirent au pied du mont Hymette et autour des rochers de Lemnos, d'où Miltiade les chassa dans la Thrace sur le continent européen.

D'après l'auteur que nous suivons, mais dont nous sommes loin d'admettre toutes les idées, les anciennes nations comme les *Ombriens*, les *Étrusques* et les *Sicules* durent leur existence à ces *Pélasgues* qu'il cherche à personnifier. Quoi qu'il en soit, on a conservé ce nom pour désigner des travaux de construction où à défaut d'art il

règne une solidité remarquable, sans qu'on puisse pour cela les attribuer aux peuples pélagiques, plutôt qu'à toute autre nation ancienne.

En établissant le syncronisme de ces dates, on trouve que cinq siècles avant Hérodote, Homère chantait le siége de Troie, et cinq siècles avant ce dernier, les Pélasgues descendirent dans l'Attique, où ils trouvèrent les Grecs encore moins avancés qu'eux. Il s'est donc écoulé à peu près vingt siècles avant notre ère entre cette époque et la descente des Pélasgues dans l'Attique. L'auteur affirme que c'était une horde unique et compacte, puisque dans la Grèce seule, dit-il, il y a de cette nation dix rois, qui s'appellent *Pélague*, dont cette nation a pris son nom.

Nous ne cherchons pas à contredire M. Denne Baron; car il ne peut pas avoir écrit cela sans s'étayer au moins sur quelques documents anciens; mais comme il n'en cite aucun il nous permettra de conserver quelques doutes sur la réalité de l'ensemble de ses allégations. Les *Pelasgues*, dit-il, ne sympathisèrent nulle part avec les Aborigênes; ils furent partout mal vus et finirent par être chassés de la Grèce pour ne plus y revenir. A notre sens tout cela ne peut s'appliquer qu'à une nation scythique qui passant des bords septentrionaux de la Mer Caspienne et du lac Aral aura traversé le Caucase, l'Arménie, les montagnes du Taurus et se sera répandue dans l'Asie mineure; de là par mer gagnant la Thessalie elle se sera répandue sur le sol entier de la Grèce et n'aura été forcée de quitter ce pays que parce que n'abandonnant point ses mœurs indisciplinées et vagabondes, les Grecs, ou l'auront chassée ou plutôt, ce qui nous paraît plus probable, s'en seront servis dans les guerres médiques contres les Perses.

Les Cimbro=Scythes de l'Asie mineure n'ont pas fini autrement et nul doute que cette invasion des peuples du Nord dans l'attique n'ait correspondue avec celle de l'Asie qui n'en a été qu'un suite; car les Scythes ou Cimmériens ne

furent chassés de l'Asie mineure que sous le roi de Lydie Aliattes II vers 600 avant l'ère actuelle, date qui, à un siècle près, correspond à l'époque de Miltiade et de la bataille de Marathon.

CHAPITRE VII.

—

SOMMAIRE : Pays d'Europe occupés vers l'époque de 1200 à 1000 de l'ère ancienne — Empire connu dans l'antiquité sous le nom de *Scythique*. — Était formé de peuples Belcæ, de Kymri ou Cimmériens et de Scythes. — Quelques hordes s'en détachèrent et suivant les rivages de la mer du Nord arrivent à l'embouchure du Rhin où ils s'établirent, épiant le moment de passer ce fleuve et de se répandre plus à l'occident. — Le temps aidant ils prirent possession de nos rivages septentrionaux et suivant toujours les bords de la Mer du Nord et la baie de Biscaye finirent par occuper tous les pays maritimes jusqu'aux pieds des Pyrénées. — Les vainqueurs et les vaincus finirent toutefois par s'entendre, délimitèrent leurs possessions respectives et vécurent en apparence en paix sur le même sol. — Un siècle suffit à peine pour amener ce résultat et deux races demeurèrent sur une même terre côte à côte, divisées par les mœurs, les instincts et le langage. — Le Celte resté exclusivement guerrier trouva une occassion d'exercer sa passion favorite dans une expédition au-delà des Alpes. — Motifs divers qui appellèrent les Gaulois dans l'Italie du Nord. — Opinions de TITE-LIVE, de PLUTARQUE et autres anciens. — Formalités qui présidaient à ces émigrations. — Intervention des prêtres et des devins. — Dénombrement des peuples qui composèrent l'armée gauloise sous le commandement de Bélovèse.

Pendant que ces événements se passaient en Asie mineure et dans la Grèce, l'Europe Occidentale n'en subissait pas de moins importants. Les Cimbres et les Belcæ ou plutôt les Kymri-Belcæ (1), occupant tous les pays qui for-

(1) Pomponius Mela, qui vécut pendant le premier siècle de l'ère actuelle, dit en parlant des terres de l'Est et du Nord de l'Europe qu'elles étaient habitées par des peuples généralement connus sous le nem de Belcæ originaires de la Scythie. *Scythici populi incolunt, fère omnes in unum Belcæ, appellati.* (MELA, l. III. c. v.)

Ausone affirme de son côté que dans l'antiquité, les *Tectosages* portaient le nom de *Belcæ : usque in Tectosages primævo, nomine Beleas.*

ment aujourd'hui la Russie occidentale des bords Méridionaux de la Crimée jusqu'à la mer Baltique, avaient fondé sur cette vaste région un empire qui touchait aux montagnes de l'Oural; c'était une barrière formidable, élevée contre les envahissements des hordes vagabondes de l'Est, se dirigeant incessamment sur le cœur de l'Europe par la trouée entre le nord de la Mer caspienne et la pointe méridionale de l'Oural.

Ce passage était provisoirement fermé et le Wolga, tantôt connu sous le nom de l'*Araxe,* tantôt sous celui de *Grand Fleuve,* offrait un obstacle plus grand que le Rhin, situé plus à l'Occident, n'en offrit aux peuples qui vinrent plus tard suivre la même direction.

Cet empire plus particulièrement connu sous le nom d'empire scythique, était composé d'une foule innombrable de hordes plus ou moins soumises et tributaires, payant en soldats, en denrées et en métaux précieux, des contributions au chef de la nation. Ce peuple scythique n'était plus qu'en partie nomade, car à partir de 500 ans avant l'ère actuelle, des colonies grecques, établies dans la Crimée et aux bords du Palus méotide, jusqu'à l'embouchure du Tanaïs = (Don), trafiquaient avec les Scythes et leur fournissaient des objets d'art, dont une partie vient d'être retrouvée dans les Tumuli de la Chersonèse taurique [1].

Les *Belcæ* et les Scythes formaient donc au Nord-Est une sorte d'avant-garde qui faisait face aux Celtes du Rhin et du Midi de la France; une partie se détacha du gros de la horde principale et se dirigea à l'Ouest, en longeant les rivages de la Mer du Nord. Elle franchit ainsi sans obstacle

(1) J'ai décrit dans mon voyage en Crimée la plupart de ces antiquités que le gouvernement Russe à fait transporter à l'hermitage de St-Petersbourg avant la guerre de 1865; mais comme les fouilles se continuent aux frais du gouvernement, le musée de Kersch subsiste toujours et reçoit les objets nouvellement découverts. A l'hermitage ce musée spécial porte le nom de *Kerkch-collection*=collection d'antiquités de la Tauride.

le Rhin, envahit la Belgique et refoulant les Celtes devant elle, s'empara du *Littus saxonicum* (1) et des Armoriques de la Bretagne, ne s'arrêtant que lorsqu'elle se fut rendue maîtresse de toutes les côtes du Nord, à partir de la Belgique jusqu'à l'Arvernie, et rendu Toulouse la capitale de ses nouvelles possessions.

Les populations celtiques ne pouvant opposer nulle part une résistance sérieuse, furent contraintes ou de subir le joug du vainqueur ou à se jeter, comme le firent les Aulerkes, les Cénomanes et les Carnutes sur les Ædues ou de fuir sur les montagnes voisines. Mais les populations celtiques revenues d'un premier mouvement d'effroi, s'apprêtaient de toute part à une résistance énergique, lorsque l'envahisseur, content de sa première conquête, séduit par la beauté du pays, ne chercha pas davantage à inquiéter les ennemis à moitié domptés. Insensiblement les esprits s'apaisèrent, des traités fixèrent les limites des terres entre les possessions des vainqueurs et celles des vaincus; et le temps aidant, les deux populations, quoique de races et de mœurs opposées, commencèrent à vivre en paix. Toutefois ce ne fut pas l'ouvrage de quelques jours, un siècle à peine pût suffire à amalgamer les éléments disparâtes et concilier les intérêts divergeants.

Deux races ennemies, en apparence réconciliées, n'en demeuraient pas moins sur le même sol divisées de mœurs, de langage et d'aspirations ; le Kymri, agriculteur et pasteur, cultivait la terre, élevait du bétail ; le Celte ou le Gaël, que ne dominait aucune de ces passions, continuait à n'aimer que la guerre. Négligeant ses possessions territoriales, il laissait l'entretien de sa terre au compte de sa

(1) Nous ne faisons usage ici, de ces noms relativement modernes, que pour mieux préciser nos idees ; car on sait que le *Littus Saxonicum* ne doit cette dénomination qu'a des invasions de peuples Saxons, qui ne remontent guère au delà des premiers siècles de notre ère. *Saxon* vient de *Saken*, penple ainsi nommé par les Persans et dont la signification équivant à celle de Scythes.

femme pendant qu'il fourbissait ses armes ou passait ses jours dans l'oisiveté. Les courses avantureuses, les expéditions à l'étranger, les conquêtes lointaines et les débats intérieurs lui plaisaient avant tout. Il préférait une vaine gloire aux avantages d'un état modeste, une renommée passagère à des biens durables et réels [1].

Il se présenta vers ce temps une occasion propice de satisfaire ces passions dans toute leur étendue. Au-delà des *Monts blancs* ou des *Alpes* existait un pays dont les Celtes n'avaient guère conservé qu'un souvenir vague ; quoique leurs ancêtres y fussent allés plus de deux siècles auparavant.

L'italie sans être éloignée, se trouvait garantie par une chaîne de montagnes presqu'infranchissable, et les légendes phéniciennes seules affirmaient qu'elle n'avait jamais été traversée que par le héros Tyréen-Hercule et ses compagnons de voyage. Les *Ligures* cependant les avaient déjà en partie franchies dès 700 avant l'ère actuelle ; mais ils avaient pénétré le long des côtes de la Méditerranée, suivant les anfractuosités de la mer, dans la direction où se trouve aujourd'hui ce que les voyageurs nomment en terme de touriste, le *chemin de la corniche*.

Depuis l'établissement de ce peuple à Gênes et l'ascendant qu'exerça la Ligurie sur cette contrée, il n'était pas prudent de tenter le passage en Italie de ce côté. L'*Ausonie* paraissait donc suffisamment garantie par les Alpes contre toute invasion des peuples du midi de la Gaule et de l'Espagne.

(1) Cette opposition de mœurs et de caractère se rencontre encore aujourd'hui entre les populations slaves des bords du Wolga et les colonies allemandes, fixées depuis longtemps à Tzaritzine et à Saratoff ; on n'a pas besoin de savoir à quelle race appartient telle ou telle terre, il suffit de considérer la culture et ses emménagements, l'homme d'expérience ne peut s'y tromper.

Pareille observation peut se faire dans les Carpathes où des colonies belges se sont établies depuis plusieurs siècles et offrent encore ces mêmes caractères distinctifs. Dans la *Roumanie* les descendants des Flamands qui au treizième siècle allèrent coloniser les terres abandonnées de la Transylvanie, portent aujourd'hui le nom de Saxons, et sont réputés les meilleurs cultivateurs de ces régions.

Toutefois il n'y a pas d'obstacle naturel qu'une volonté ferme et résolue, ne parvienne à surmonter.

Les Celtes, car jusque-là il n'y avait pas eu d'autres nom pour désigner les habitants de l'Occident de l'Europe, les Celtes franchirent néanmoins les Alpes dans les circonstances que nous allons rapporter. Les anciens qui ont cherché à scruter les causes de faits qui leur étaient inconnus, ont donné de l'arrivée des Celtes en Italie des motifs différents ; ils ont attribué ces migrations à plusieurs causes. Les uns appellent les peuples barbares en Italie à la suite d'un démélé entre un tuteur et son pupille, où l'honneur de la femme du premier était intéressé. Les autres invoquent les produits du sol comme cause de l'invasion. Enfin d'autres écrivains allèguent un excès de population. Cela ne prouve qu'une chose : l'absence absolue de toutes données exactes sur le véritable motif de cette migration.

Commençons par la version de Tite-Live et de Plutarque et disons ce qu'il en est. Depuis quelque temps le bruit courait de l'arrivée des Gaulois [1], le peuple superstitieux croyait avoir aperçu des signes précurseurs de ce redoutable événement et on disait que les barbares étaient appelés dans le cœur de l'Italie par les dieux vengeurs, en punition du bannissement de Camille, faussement accusé de péculat, pour avoir retenu à son profit une partie du butin fait sur les Toscans.

« Or » dit Plutarque « quant aux Gaulois ils étaient comme » on dict de la *nation celtique*, lesquels n'étant pas leur » pays suffisant pour soutenir leur multitude en étaient

(1) Je me sers de la version des auteurs qui, comme Tite-Live, ont écrit plusieurs siècles après l'événement dont il est ici question ; car au moment même les Romains ne connaissaient point les Celtes et ne savaient pas quel nom ils portaient. Tout ce qui était étranger ou habitant de lointains pays était stygmatisé du nom de Barbares. Pour la civilisation de ce temps, les peuples en dehors de la sphère d'action des Grecs et des Romains, n'avaient pas de noms. Ils étaient classés comme les esclaves au moyen-âge, qui portaient sur des colliers de fer leurs numéros d'inscription.

» sortis pour aller chercher autres terres à habiter, et y » avait entr'eux plusieurs milliers de jeunes hommes de » service et de bons combatans; mais encore plus de » femmes et de petits enfans. Et d'iceux les uns se jectans » du côté de l'Océan septentrional, passèrent les monts » Riphées et occupèrent les extrêmes parties de l'Europe [1]. »

Cette première partie du récit de Plutarque ne concerne ni l'une ni l'autre des deux versions; elle se rapporte à une des migrations générales des Celtes qui remonte bien plus haut. Quoiqu'il en soit, Plutarque ajoute à cette partie l'événement spécial qui donna lieu à cette émigration et il continue ainsi [2] :

« On dit que celuy qui le premier leur porta du vin et » qui les alla solliciter de passer en Italie fut un Toscan » nommé Arron, homme noble, et qui au demeurant n'était » point de mauvaise nature; mais il luy était advenu un tel » inconvénient : Il était tuteur d'un enfant orphelin le » plus riche qui fust pour lors en tout le pays de la Toscane » et au reste beau à merveilles qui s'appelait Lucomo : il

(1) Ces *extrêmes parties de l'Europe* dans le sens de Plutarque étaient les montagnes de la Bohême ou la Forêt hyrcinienne, dont parle Cæsar dans ses Commentaires.

(2) Avant l'invasion des Celtes dans la Gaule méridionale, ce peuple avait nomadisé dans toute la Germanie du Nord et devenu trop nombreux sur la terre qu'il habitait, s'était divisé en deux hordes distinctes, dont l'une se dirigea vers le Nord-Est, dans la direction de la Sarmatie scythique et l'autre au Sud-Ouest où, occupant toutes les terres entre les Alpes et les Pyrénées, elle forma le centre de la Celtique occidentale que nous regardons comme la souche commune d'une grande partie des peuples allemands, belges et français des temps postérieurs.

Plutarque, qui vécut après Tite-Live et qui lui emprunte une foule de faits sans citer les auteurs, comme cela lui est, du reste, arrivé à l'égard de toutes les autorités, qu'il a suivies, distingue parfaitement entre le Celte ancien et le Gaulois. Selon lui, ce dernier *était de la nation celtique* : comme qui dirait une fraction d'un tout et non pas, comme le dit l'auteur de l'*Histoire des Gaulois*, une nation gauloise - galls=galli, dont le Celte n'aurait été qu'une fraction démembrée.

Nous devons à M. Heeren d'importantes recherches sur les sources où Plutarque a puisé pour la composition de ses vies. Le travail de ce savant se trouve dans les mémoires de la Société royale de Gœttingue ; il a été publié à part en 1820.

» fut nourri dès sa première enfance en la maison d'Arron, » et encore après qu'il fut arrivé à son adolescence, n'en » voulut point partir, ains fit semblant qu'il se trouvait » fort bien avec luy ; mais c'était pour autant qu'il y avait » jà longtemps qu'il entretenait secrètement la femme » d'Arron qu'il aimait et elle lui. Toutefois à la fin, leur » amour étant allé si avant qu'ils ne s'en pouvaient plus » retirer ni l'un, ni l'autre, et encore moins le céler, le » jeune homme après tout, la lui enleva et la tint par force. » Arron le mit en justice, mais il y fit mal ses besognes, » pour ce que Lucomo l'opprima et supplanta à force » d'amis, d'argent, de présents et de dépenses, dont il eut » si grand déplaisir qu'il en abandonna son pays, et » ayant ouï parler des Gaulois s'en alla devers eux et les » guida à venir en Italie ou ils conquirent d'armée toute » cette contrée qui était anciennement tenue par les Toscans » commençant aux pieds des monts et s'étendait jusqu'à » l'une et l'autre mer. . . . . . . et y avait déjà dès ce » temps dix-huit belles et grandes villes, toutes fort bien » assises tant pour enrichir ses habitants par le traffic de » marchandises que pour les nourrir opulemment ; toutes » lesquelles les Gaulois occupèrent en ayant déchassé les » Toscans, ce qui avait été faict jà longtemps auparavant [1].

Le bruit de l'arrivée des Gaulois avait donc comme le démontre le récit de Plutarque une toute autre origine qu'une prétendue vengeance exercée par les Dieux. Si ce que dit Plutarque dans la dernière partie de son récit était vrai, il en résulterait que les Celtes se seraient bénévolement prêtés à passer avec femmes et enfants au-dessus des Alpes, s'exposant à périr dans les précipices et sous les avalanches, dans le seul but de venger un outrage fait à un mari et de boire du vin au lieu de cidre et d'eau.

(1) V. Dion. d'Halicarnasse (c. XIV, ff. XIII). Il a décrit la prise de Rome par les Celtes, et donné de la venue de ce peuple en Italie le même motif. — V. aussi Trogue Pompée.

Justin qui a suivi le récit de Trogue Pompée me parait avoir donné un motif plus plausible et qui rentre mieux dans les mœurs encore à moitié nomades des Celtes de ce temps [1] : *Gallis causâ in Italiam veniendi*, dit-il, *sedesque novas quærendi intestinæ discordiæ et assiduæ domi dissentiones fuêre, quarum (rerum) tœdio cum in Italiam venissent sedibus Tuscos expulerant* [2].

Dès que cette nécessité d'émigration était reconnue, les prêtres et les magistrats désignaient les familles qui composeraient le corps des émigrants et ils fixaient la quantité de vivres dont ceux-ci seraient munis avant le départ. Aux familles trop pauvres pour se les procurer de leur propre fond, la communauté s'obligeait à leur en fournir aux dépend des familles restantes; et comme ces expéditions se faisaient le plus souvent pour soulager ceux qui restaient et leur fournir le moyen d'augmenter la quantité de leur terres, ils ne trouvèrent à cette imposition aucune objection sérieuse à faire.

Mais tout cela ne suffisait pas. Le chef de famille devant s'expatrier avec femme et enfants, et aller au loin s'exposer à des dangers sans nombre, les prêtres avaient besoin de toute leur influence pour les y engager; en conséquence on invoquait l'appui des Dieux, on leur offrait des sacrifices et on consultait les Augures sur la direction à suivre. La prévoyance leur faisait du reste un devoir de prendre tous les moyens pour éviter à ceux-ci la disette et les dangers

(1) Justin (XX—5) explique sa première idée plus loin au ch. XXIV, c 4, en disant :

Galli, abundanti multitudine, cum eos non caperent terræ quæ genuerant, 300,000 hominum ad sedes novas quærendas velut PER SACRUM *miserunt.*

Ce mot de *sacrum* qui signifie ici *dévoués=offert en holocauste*, suppose l'intervention des prêtres et des cérémonies religieuses qu'on peut voir décrites avec soin dans WERNSD, 103.

(2) Trogue Pompée, qui était Celte d'origine, a décrit l'histoire de cette expédition, et Justin n'a fait qu'abréger son récit; il mérite donc plus de foi que les historiens romains, du moins en ce qui concerne les événements qui ont précédé l'expédition.

attachés à de pareilles expéditions. Le chef était choisi d'après les qualités et la capacité qu'on lui savait et dans toutes les questions douteuses le sort en décidait. Du reste aucun corps d'émigrants ne se mettait en marche qu'accompagné de Druides et de Bardes chargés de retenir et de chanter les faits d'armes dignes d'être conservés dans les souvenirs nationaux.

Quand Bélovèse se mit à la tête de l'armée des Sénons et de leurs alliés, la décision des Druides portait qu'il irait en Italie à la conquête de terres nouvelles.

Qu'on ait traité quelques unes des raisons qui déterminèrent les Gaulois à aller en Italie de *futiles et de contradictoires* (1), je n'ai rien à y opposer ; mais il faut observer que les légendes des peuples et leurs crédules superstitions font partie de leur héritage historique et que c'est souvent là qu'il faut aller puiser pour en bien connaître les mœurs et l'esprit.

Bélovèse pris donc parmi les Bituriges, les Arvernes, les Sénons, les Œdues, les Ambarres, les Carnutes et les Aulerques la partie de ces populations surabondante et en forma l'armée destinée à envahir l'Italie du Nord (2).

(1) C'est l'opinion de M. Am. Thierry (*Histoire des Gaulois*, vol. 1er).

(2) Tite-Live, c. 34, dit : *id quod ejus* (eis. d'après la vers. de Gronov.) *ex populis abundabat : Bituriges, Arvernos, Senones, Æduos, Ambarros, Carnutes, Aulercos excivit.* (V sur ce passage Gronovius et Dieffenbach, Celt., vol II, p. 96.)

CHAPITRE VIII.

—

SOMMAIRE : Prerogatives du chef de l'expédition. — Ne devait compte à personne de sa conduite ; déclerait la guerre comme il l'entendait et n'avait de conseil à prendre que des chefs qui commandaient sous lui. — Bélovèse, avant de passer les Alpes, déclare la guerre aux *Ligures* qui opprimaient les habitants de *Massalie*. Description du passage des Alpes ; état de ces montagnes avant l'ère actuelle ; surtout avant le passage de l'armée d'Annibal. — L'escalade se fit par la gorge de St-Jean de Maurienne, et au pied du mont *Genèvre*. — Après des efforts surhumains, l'armée Gauloise parvint dans la vallée de la Doire et une seule bataille gagnée sur les Étrusques la rendit maîtresse de tous les pays à la gauche du Pô. — État de l'Italie au moment de l'arrivée des Gaulois; colonies grecques. — Nom des peuples qui l'habitaient au Sud et au centre. — Le Nord longtemps privé d'habitants, n'était occupé que par les *Étrusques* et les *Ombriens*. Ceux-ci se disaient de la race ligurienne. — Leurs migrations, leurs guerres avec les Sicules. Les Ombriens ennemis des Étrusques, fraternisent avec les Gaulois vainqueurs. — Milan sert aux Gaulois de camp retranché et devint ensuite une des villes les plus importantes de l'Italie du Nord. — Villes qui à cette époque appartenaient aux Étrusques et celles qu'ils y ajoutèrent ensuite. — Autres expéditions contemporaines. — Celle d'un Suisse, nommé Elitovius=Elitof. — Peuples qui s'expatrièrent vers l'Italie. — Dans quel but et pourquoi ils ne revinrent jamais dane leur patrie d'origine.

Une fois en chemin le chef d'une horde émigrante devînt le maître de ses actions et n'avait d'ordre à recevoir de personne. Sa volonté faisait loi. Il n'en devait rendre compte à personne. C'est ainsi qu'avant de passer les Alpes, Bélovèse vola au secours des Massaliôtes oppressés par les Ligures; et ayant chassé ceux-ci fit distribuer les terres des vaincus aux habitants de la ville.

Cependant le moindre retard pouvait lui être funeste; heureusement l'hiver n'était pas encore fini et le temps qu'il mit à cette expédition contre les Ligures, ne l'empêcha pas d'envoyer ses coureurs pour sonder le chemin par où il pourrait le mieux faire passer les Alpes à son armée.

S'est-on jamais demandé ce qu'il fallait d'audace, de constance et de témérité à une horde de 300,000 soldats, femmes et enfants, pour oser s'aventurer au milieu de ces amas de rochers, à une hauteur de plus de huit mille pieds au dessus du niveau de la mer? Conçoit-on que sans chevaux, sans chariots et sans vivres suffisants, en cas d'obstacles, un chef ait été assez téméraire pour s'engager dans ces défilés où les neiges éternelles offrent un obstacle insurmontable et les glaciers un fond sur lequel l'homme peut à peine se tenir debout, entouré de précipices affreux et fouetté par les vents, la grêle et les orages au cœur de l'été?

Les Alpes n'étaient pas alors comme aujourd'hui, sillonnées par une dizaine de routes construites sur les crêtes des montagnes reliées par une innombrable quantité de ponts; ou percées par des tunnels à travers le roc nu. Avant l'ère actuelle aucun travail humain n'avait été entrepris pour y tracer des routes, et les peuples gardiens de la *voie sacrée*, les Taurisques ou montagnards, empêchaient autant qu'il était en eux, tout passage à l'étranger. Les émigrants devaient donc s'en rapporter à ces habitants qu'ils savaient mal disposés; et la moindre indication trompeuse pouvait les faire tomber dans un piége ou nul d'entr'eux n'aurait eu le pouvoir de se sauver.

Lorsqu'Annibal traversa plus tard les Alpes avec son armée, conduit par les Cisalpins ses alliés de la première guerre punique, il perdit, malgré ses immenses travaux, la moitié de ses soldats et une grande partie de ses éléphants.

Malgré ces obstacles, les Gaulois passèrent ces montagnes; mais l'histoire ne dit pas le nombre d'hommes, de

femmes et d'enfants qui périrent de froid, de faim et de misère ou s'ensevélirent tout vivants sous les avalanges pour ne plus jamais se relever.

Après avoir terminé le débat entre les Ligures et les habitants de Marseille, l'armée gallo-celtique commença l'escalade des Alpes du côté de St-Jean de Maurienne. Remontant le cours du torrent de l'Are et laissant de côté le mont Génèvre, elle s'engagea dans les montagnes que traverse aujourd'hui la route du mont Cénis. Elle parvint ainsi, après des efforts surhumains dans la vallée de la DOIRE qui conduit à Turin. — Pour les lecteurs qui connaissent cette route aujourd'hui et qui savent quel est l'aspect de l'Italie pour l'homme qui vient de traverser les Alpes et le contraste entre le climat du Nord et celui de l'Ausonie, je leur laisse le soin d'apprécier quel dut être l'étonnement et l'enthousiasme de l'armée.

Après avoir laissé à sa horde le temps de se reposer, Bélovèse marcha vers les bords du Tessin, où les Étrusques l'attendaient pour lui disputer le passage. Il leur livra bataille et une seule victoire lui suffit pour se rendre maître de tous les pays situés entre le Tessin, le Pô et la Sésia. Il se trouva donc dans l'ancien pays des *Umbriens* que les Étrusques avaient jadis dépouillés de leurs terres, mais dont quelques tribus insoumises s'étaient retirées dans les montagnes des Apennins.

Les gens de Bélovèse (1), surpris d'apprendre que ces banis parlaient leur langage, et n'étaient autres qu'un reste d'anciennes colonies celtiques qui depuis un grand nombre d'années s'étaient établies sur cette terre et y avaient contribué à élever la plus ancienne nation de l'Italie; ils les admirent

(1) *Sed eos qui oppugnaverint Clusium, non fuisse, qui primi Alpes transierint satisconstat; ducentis quippe annis antequam clusium oppugnaverunt urbemque Romam caperent, in Italiam Galli transcenderunt nec cum his primum Etruscorum sed multo ante cum iis qui inter Apenninum Alpesque incolebant, sæpe exercitus Gallici pugnavère.* (TITE-LIVE, c. XXXIV.)

dans leur alliance et apprirent d'eux qu'ils étaient des Isombres et que le pays portait le nom de leurs aïeux.

Les Gaulois venaient en effet de retrouver les compatriotes des Insubres dont il y avait parmi eux des descendants. Ce fut comme un éclair de la providence; ils en tirèrent pour leur entreprise un bon augure; et afin d'en perpétuer le souvenir, ils jetèrent les fondements d'une ville nouvelle qu'ils appelèrent *Mediolanum*, du nom d'une ville de leur pays natal, aujourd'hui Milan, jadis capitale de la Lombardie (1).

Dépeindre la joie qu'éprouvèrent les vainqueurs est chose impossible. Les Druides adressèrent des actions de grâce au dieu Dis et les chants des Bardes ne manquèrent pas de célébrer un événement si important pour la patrie nouvelle.

Trois cents mille hommes passant les Alpes, mal vêtus, mal armés, sans outils pour écarter les neiges, sans poudre pour faire sauter les rochers; en présence de masses de granit, se dressant impitoyablement devant eux, interceptant les passages et forçant les émigrés à retourner vingt fois sur leurs pas pour trouver une issue; tels étaient les obstacles que l'expédition de Bélovèse venait de surmonter. C'était donc une entreprise hardie, téméraire que ce passage; et je m'étonne qu'aucun poëte ne l'ait pris pour texte et ne nous ait fait connaître tout ce qu'il a fallu d'audace, de patience et de caractère pour en venir à bout.

Cette partie des Alpes est encore aujourd'hui sans habitants et un voyageur n'y peut passer privé d'un guide sans s'exposer aux plus grands dangers.

(1) Ipsi per Taurinos altusque invios (invias) Alpes transcenderunt, fusisque acie Tuscis haud procul Ticino flumine, quum, in quo considerunt agrum *Insubrium* appellari audissent cognomine insubribus pago Heduorum (Æduorum) ibi omen sequentes loci, condidère urbem, Mediolanum appellarunt. (Tite-Live, c. II-96.)

Dans l'ancien temps il n'y en avait guère davantage qu'aujourd'hui; il y avait des bourgades sur les plateaux inférieurs; mais sur les hautes cîmes montagneuses, à 6000 pieds au dessus du niveau de la mer, la population fait complètement défaut.

Depuis les invasions celtiques qui, selon Tite-Live, remontent au règne de Tarquin-le-Vieux, (600 ans avant notre ère,) cette population des Alpes du côté de la France avait beaucoup augmentée; elle finit par se nommer un roi, et donna son nom à cette partie des Alpes, à l'Ouest de la grande chaîne.

C'est entre la Durance et l'Arc à travers les Alpes *cottiennes* que Bélovèse prit sa route, elles furent peuplées alors par les trainards de son armée. Les familles qui ne pouvaient suivre le gros de la horde, restèrent dans les montagnes. Elles y vécurent longtemps dispersées, jusqu'au moment où devenues plus nombreuses elles se soumirent à un chef nommé Cottius qui donna son nom à cette partie des montagnes et aux peuples qui l'avaient appelé à les gouverner.

Comme je viens de le dire, les Celtes à cette époque n'avaient pas d'outils; la bèche leur était inconnue. Pour opérer des remblais, les hommes étaient forcés de transporter les terres de leurs mains, et les femmes dans leurs tabliers. Le bout de leurs gèses et de leurs lances était en pierre ou en corne, et leurs armes offensives, qui consistaient en de longues épées, qu'ils portaient dans chaque main, étaient en cuivre et se pliaient au contact d'un corps dur: un casque ou un bouclier d'airain. Ils n'avaient ni équipage de ponts, ni instruments de siége, ne connaissaient ni l'art de construire des tours de bois, ni l'usage du bélier de guerre. Tout cela, les Gaulois ne l'ont appris que depuis leur contact avec les Romains. Voilà donc l'armée Gauloise au-délà les monts en présence d'un ennemi nouveau.

L'Italie à cette époque n'avait ni une grande population ni des gouvernements bien organisés. Il n'y avait que les Umbriens et les Tusques ou Toscans qui occupaient l'Italie septentrionale à partir des bords orientaux du Pô ou de l'Eridan ; ayant pour limites au Nord l'Adriatique et le golfe de Génes et la mer Erithrée au Sud ; l'Ombrie et la Toscane étaient séparées par la chaîne des Apennins. Les possessions des Etrusques confinaient du Sud-Est à la ville de Rome et celles des Umbriens s'étendaient dans la même direction.

En remontant dans l'antiquité la plus reculée, on ne trouve vers 500 avant la guerre de Troie, en Italie, que deux vestiges d'une population, venue jadis de l'étranger, à la suite des Pélasgues d'Arcadie et de Thessalie : peuples qui débarquèrent, dit-on, à cent cinquante ans de distance ; mais on n'a que de faibles données sur ces colonies et sur leurs établissements primitifs.

C'est à un aventurier du nom d'Évandre d'Arcadie, que le peuple du *Latium* doit son origine ; ce temps remonte à un siècle avant l'arrivée d'Énée en Italie (1100 à 1200 avant notre ère). Ces colonies grecques donnèrent à la Péninsule du centre le nom d'*Ausonie;* plus tard ce nom servit à désigner l'Italie toute entière.

Mais comme en se multipliant les premiers colons se dispersèrent et que d'autres aventuriers vinrent prendre possession des terres non occupées, les *Ausoniens* se séparèrent en fractions et prirent des noms différents, d'après les localités qu'ils choisirent et la nature du terrain qui leur servait d'asile. Ainsi, entre Naples et Rome il y avait les LATINS, les ÆQUES et les VOLSQUES, habitant les côtes maritimes. Ils s'appelaient en général du nom d'OSKER [1]. Les *Opiques* étaient du nombre.

(1) Du celtique *iusge* ou ais=eau, Aisker=Osker parce qu'ils avaient passé la mer pour arriver en Italie, ou ce qui est plus admissible, parce qu'ils étaient des peuples maritimes, occupant les côtes de la mer d'Italie.

Les tribus à l'intérieur étaient celles des HERNIQUES, des ÆQUES, des SABINS et des SABELLERS, ces derniers habitants des bois au Sud de Rome [1] et des SAMNITES dans les Abruzzes. Quant aux ÆDUES, ils formaient une confédération de plusieurs petits peuples alliés dans l'intérêt de leur indépendance et réunis par des serments et des traités; comme les Suisses le furent plus tard.

Les habitants du LATIUM, une des unités les plus anciennes et les plus considérables des peuples de l'Italie, se divisaient en outre en CASPER=*Kasper*=*Prisker* et en ÆNOTRER; ces derniers occupaient les côtes du Latium.

Toutes ces peuplades appartenaient au Sud et au centre de l'Italie et avaient emprunté leurs noms des lieux qu'ils avaient primitivement choisis ou des côtes où ils avaient débarqué; cette situation semble prouver que ces peuples étaient venus du Sud-Est et descendaient des Pélasgues de l'Orient, qui du Caucase et de l'Asie mineure avaient passé en Grèce et en Ausonie.

Le nord de la Péninsule fut longtemps privé d'habitants; pendant nombre d'années on n'y connût que deux peuples dont l'origine était également étrangère; mais à l'égard desquels les anciens auteurs ont longtemps varié. On citait les *Ombriens* comme la nation la plus ancienne de ce pays, et on attribuait généralement leur origine à des invasions de peuples d'au-delà des Alpes; tandis qu'on pensait que les Étrusques=Tusques=Étruriens étaient des peuples pélagiques, venus de l'Asie et appartenant à la race phrygienne; tout le nord de l'Italie appartenait exclusivement à ces deux nations qui n'étaient séparées que par les Apennins, leur frontière naturelle.

Le nom d'UMBRIENS et leur pays l'UMBRIE rappellent la tribu AMHRA, dont les *Ambrons* ou *Éburons* de la Belgique n'étaient qu'une fraction alliée aux Ligures et probablement

(1) Colonie de Sabins, envoyée dans le pays des Samnites.

sortie du même sang. Les Umbriens s'appelaient tantôt de ce nom et tantôt se disaient de la race ligurienne. Dans l'occident de l'Europe les Ligures vivaient encore à l'état nomade, même dans les parties les plus méridionales de la Gaule celtique, constamment en guerre avec les peuples de l'Espagne et du Midi.

Lorsqu'ils furent expulsés de l'Ibérie, ils repassèrent les Pyrénées et en représailles de l'échec qu'ils venaient de subir, ils chassèrent devant eux les *Sicaniens* ou *Sicules* de race ibérique, jusque dans l'Italie du nord. Là ils s'établirent pendant quelque temps le long de la mer Érythrée; mais les hostilités ne tardèrent pas à éclater entre eux; *Ligures* et *Sicules* passèrent en se combattant dans le midi de l'Italie et trouvant probablement la pointe méridionale de la Péninsule [1], un pays peu propre à les nourrir, ils s'embarquèrent au-delà du détroit de Charibde et de Scylla, et gagnèrent les côtes de la Sicile à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Messine═Messana═Messéné═Mamertina. Ils firent la conquête de ce pays, nommé alors *Trinacria*, et l'appelèrent Sicile, du nom de Siculus leur chef.

Lors donc que les *Sénonais* débarquèrent dans l'Italie du Nord, cette partie de la Péninsule n'était habitée que par deux peuples de race différente : étrusques, qui appartenaient aux Pélasges de l'Orient et Ombriens, à la tribu Ambra, d'origine Celto—Illyrienne.

Les *Ombriens* fraternisèrent donc avec les nouveaux vainqueurs d'autant plus facilement qu'étant ennemis des Étrusques qui leur avaient déjà enlevé une partie de leurs

(1) La Calabre ultérieure est un pays de montagnes boisées, où il n'existe guère de vallées propres à nourrir beaucoup d'habitants. C'est là que dans les derniers temps Garibaldi débarqua avec ses chemises rouges, allant à la conquête de l'ancien royaume de Naples et où il reçut dans l'une de ses jambes une blessure qui le força de se rendre prisonnier aux soldats italiens, envoyés à sa poursuite. Il y a quelques années on voyait encore un de ses navires échoué sur les rivages dont le mât de misaine dépassait le niveau de la mer de plusieurs mètres de hauteur.

possessions, ils croyaient se faire un appui de ces étrangers pour les récupérer [1].

Après avoir jeté les fondements de Milan, ou ce qui est plus probable, après avoir augmenté l'enceinte d'une ville déjà existante, les Sénonais en formèrent un camp retranché contre l'ennemi. Cette conquête fut suivie par d'autres invasions de peuples d'au-delà des Alpes; et l'on vit dans l'espace de moins d'un siècle accourir une foule de nations, attirées par la douceur du climat et la facilité d'y trouver des terres à cultiver. C'est ainsi qu'à partir de l'expédition de Bélovèse et pendant les soixante-six années qui la suivirent, deux autres invasions, suivant la même route, passèrent successivement dans l'Italie du Nord, mais elles étaient composées la plupart de tribus Germano-Celtiques: de Beloes et de Boyes, qui ne voulurent pas laisser échapper l'occasion d'avoir leur part de ces conquêtes.

Ces expéditions n'eurent pas toutes pour excuse la raison qui avait déterminé celle de Bélovèse. La subsistance d'une tribu entière, compromise par l'excès de la population, avait rendu cette émigration nécessaire et le salut public du reste en dépendait. Mais l'expédition d'un nommé Elitovius,

(1) L'Étrurie antique ou pays des *Étrusques* s'étendait de l'*Apennin* à la mer supérieure ou Adriatique ; au Nord, elle avait pour bornes la Macra, et au Sud le Tibre.

Les principales villes, au nombre de 12, qui formaient la Leucomonie du Nord de l'Italie, étaient : Coire, Tarquinie, Veies, Vulsinie, Corlone, Vetulonies, Clusium, Pérusia, Ruselles, Arétium, Volaterra, Populonie; plus tard les Étrusques y ajoutèrent Florence, Pise et Lucques.

Mais dès le XIe siècle av. J.-C , les Rasénas, habitants de la Rhétie, descendus des Alpes rhétiennes au nord de l'Adriatique, s'étaient établis entre *Brixia* et *Vérone* et là, divisant le pays en douze civitates ou cités, comprenant les territoires de Brixia, Vérone, Mantoue, Felsinie ou Bononia, Melpum, Adria, etc., en avait formé une confédération qui devint en peu de temps assez puissante pour se rendre maitresse d'une grande partie de l'Italie. Les richesses et l'opulence de plusieurs de ces villes ne tardèrent pas à les corrompre et lorsque vers 587 avant notre ère les invasions Gallo=celtiques eurent lieu, les villes d'Italie, divisées par les dissentions intérieures, l'égoïsme, l'intérêt et l'amour-propre, furent incapables de s'opposer à l'établissement de ces étrangers chez elles.

surnommé l'*Ouragan* (en Gaël. *Ele=doic*), n'eut pas le même caractère.

Elitovius=Elitof était un industriel de la Suisse, qui, ayant vécu longtemps à Rome en qualité d'artisan, apporta de l'Italie dans sa patrie les produits de l'Ausonie, consistant en raisins, figues, oranges, etc.

Cet avanturier ne cessait de prôner la beauté et la fertilité de la terre d'Italie; comme Pierre l'Hermite, au moyen-âge, Elitovius engagea sous ses drapeaux tous les esprits inquiets et rapaces qui ne voyaient dans une expédition lointaine qu'une occasion de piller et de bien vivre, préférant le métier des armes et ses dangers aux douceurs d'une vie laborieuse et tranquille.

Soyons justes et n'exagérons rien. L'existence des peuples de l'Europe occidentale en ce temps n'était rien moins qu'assurée. Les subsistances faisant souvent défaut, la famine regnait presqu'en permanence au foyer des familles isolées, privées d'appui et de secours. Dès qu'il n'y avait plus de terres à partager, la disette était aux portes. L'homme ne vivant que du produit des champs et le champ lui faisant défaut, il fallait s'expatrier ou périr de misère. Alors tout appel aux armes provoquait le concours d'une foule d'hommes capables de se battre, et c'est à cet appel d'Elitovius que répondirent une foule d'avanturiers appartenant à plusieurs nations.

On se ferait une fausse idée des migrations en grand nombre qui eurent lieu de la Gaule celtique en Italie, durant plus de trois siècles, en croyant que les seules hordes de Ligures, d'Insubres, de Sénons et de Boyes y prirent une part active.

Vingt peuples de noms différents apparaissent en Italie, dont naguère les habitants de cette contrée n'avaient jamais entendu parler. Ainsi l'on y voit tour à tour apparaître des Bituriges, des Arvernes, des Sénons, des Œduens, des Ambarres, des Carnutes, des Aulerci, des Éburovices, des

Cénomans, des Bramoviees, des Salluvii, des Libiei, des Boyens, des Lingones, des Ananes, des Ligures, des Séquaniens ; sans eompter les Ambrons, les Celtes-Gessates : mercenaires, qui ne trouvant qu'une existenee précaire chez eux, vendaient leurs services à prix d'argent [1] et défendaient aveuglement les intérêts de leurs acheteurs.

Les *Caturiges,* fraction d'Insubres d'après Pline (III, XVII) et Strabon (IV, 26), qui écrit Κατοριγες, oecupèrent aussi une partie de l'Italie septentrionale, en compagnie des *Vertacomaçores,* auxquels Pline attribue la fondation de Novare [2]. Les *Orobii* qui bâtirent Côme et Bergame et les *Oxybii* que Mann. [3], d'après Pline, regarde avec les *Orobii* comme des peuples dont les noms lui paraissent d'origine grecque, passèrent aussi en Italie.

C'était des avalanches de peuples dont le nombre ne peut être déterminé, mais qui devait être considérable si l'on considère, qu'en dehors des émigrations concertées de longue main, une foule de Celtes=Gaulois, guidés par l'esprit d'aventure et de rapine, passa les Alpes et se jeta sur l'Italie, où ils étaient sûrs de trouver des compatriotes, des peuples congénères, des alliés ou des amis.

La population du nord de l'Italie s'augmenta ainsi aux dépens de celle de la Gaule=celtique ; et l'histoire a constaté que c'est à la suite de ces émigrations continuelles que l'élément celtique occidental s'affaiblit d'une manière considérable.

Cette grande nation qui occupait naguère encore la France, la Belgique et une partie de la Germanie, en tribus nombreuses et compactes, s'affaiblit de plus en plus.

(1) C'esl anx Sènons, aidés des *Celtes gessates* que Polybe, Diodore, Tite-Live, Strabon el Florus attribuenl la prise de Rome.

(2) Ptolémée (III. 1) au conlraire attribue la fondation de celle ville aux Insubres.

(3) *Orobiorum stirpes esse Comum atque Bergamum ;* Auctor est Cato : *originem gentis ignorare se fatetur, quam docet Cornelius Alexander Ortam a Græciâ interpretatione etiam nominis :* VITAM MONTIBUS DEGENTIBUS.

Toutes les expéditions à l'extérieur se détachaient pour toujours de la mère-patrie et n'y revenaient plus. Elles ne conservèrent avec elle aucune relation et chaque horde à l'extérieur se gouvernait d'une manière indépendante, sans conserver à l'égard de la mère-patrie aucun lien d'autonomie; ainsi les Celtes qui émigrèrent dans la forêt hyrcinienne, aux bords du Danube, dans l'Illyrie, chez les Thraces, en Irlande, en Angleterre, en Écosse et jusque dans la Scythie d'Europe, si l'on en croit Plutarque, changèrent ou de nom ou de mœurs et ne retournèrent jamais à l'endroit d'où ils étaient partis (1).

(1) Les auteurs anciens, entre autres Cæsar, attestent que les Celtes qui émigrèrent dans la forêt d'Hyrcinie, changèrent d'habitudes, adoptant les mœurs et les usages des peuples chez lesquels ils s'etaient établis.

CHAPITRE IX.

—

SOMMAIRE : Effets qu'amenèrent les émigrations dans l'esprit des Celtes du Midi de la France. — Les peuples du Nord se multiplient dans les pays situés entre le Rhin, l'Oder, la Baltique et le Danube. — Ils pèsent désormais d'un poids considérable sur le Midi de la France. — Noms des peuples qui occupaient cette grande région centrale de l'Europe, deux siècles avant l'ère vulgaire. — Trop multipliés, il leur arriva alors ce qui était arrivé deux siècles et demi avant aux Celtes de l'Occident. — Des expéditions en Irlande, en Angleterre, et en Écosse de Belges et de Danois (Danânes) avaient eu lieu, mais n'apportèrent qu'un soulagement insuffisant à l'excès de la population. — Les Belges, les Cimbres et les Teutons réunis à des Celtes de l'Est et des bords de l'Adriatique, forment le projet d'envahir l'Asie mineure et d'aller piller le temple de Delphes. — Description de l'Asie mineure, à l'époque dont nous nous occupons. — Difficulté d'aller du Midi de la Gaule en Asie mineure ; facilités dont jouissaient au contraire les peuples des bords du Danube, les Germains et les Belges du Rhin. — L'armée Cimbro=Belge était composée de plusieurs centaines de mille guerriers, femmes et enfants — elle était commandée par treize chefs, dont le commandant suprême, le *Brenn*, ou IMPÉRATOR était de la nation cimmérienne. — Description du passage des troupes le long de l'Adriatiqué des bords du Danube et en Thrace. — Les peuples du Rhin et de la Belgique avaient choisi pour chef un guerrier, nommé Belg=Bolgios ou Belgius, nom de la nation dont le choix l'avait désigné pour la conduire à la guerre.

Cet affaiblissement de la race celtique dont nous avons parlé au chapitre précédent, n'impliquait pas seulement une diminution de population ; mais la dégénérescence du caractère national, dans les hommes qui restaient. Les peuples du midi de la France, plus près du foyer primitif de la civilisation, s'assouplirent les premiers et à l'aide du commerce et des relations internationales avec les Arvernes, les Ibères, et les habitants des côtes de la Méditerranée

jouirent de bonne heure d'une opulence inconnue aux nations du Nord, mais virent aussi de meilleure heure leurs mœurs se corrompre et leur courage naturel s'affaiblir. De manière que lorsqu'ils eurent à repousser des invasions de peuples du Nord, ils ne retrouvèrent plus cet esprit belliqueux et cette audace de caractère qui naguère avaient contribué à les élever.

La Gallo=*Celtique* se démembra et le noyau le plus important qui occupait encore le centre de la France n'eut plus à partir du troisième siècle avant notre ère la haute main. Le tour des nations du Nord était arrivé.

Les grandes migrations des peuples Orientaux n'avaient pas encore cessé. Le Midi et l'Ouest de l'Europe suffisamment peuplés, avaient vu en partie leurs habitants se tourner vers la vie sédentaire; mais les progrès de l'agriculture n'avaient pas encore permis d'y entretenir des populations compactes et assurées de leur avenir. Le commerce des bords de la Méditerranée tendait à y suppléer, mais d'une manière insuffisante et incomplète.

Le Nord au contraire recelait des nations aguerries, encore à moitié barbares et comme les Scythes leurs voisins, adonnées à la vie nomade et vagabonde. Poussés par ces derniers, les Germains s'avancèrent toujours dans la direction de l'Ouest, se massant de plus en plus dans les terres entre le Rhin, l'Oder, la Baltique et le Danube; ils parcouraient tout cet espace en liberté, chaque horde cherchant à s'y caser le plus commodément qu'elle put.

Mais ces déplacements successifs, invariablement d'un point vers un autre de l'Europe, ne pouvaient manquer d'écraser les peuples de l'Ouest contenus dans les bornes étroites que leur traçaient les Alpes, les Pyrenées, la Méditerranée et la mer du Nord. L'effet qui devait en résulter pourrait assez bien se figurer par la comparaison d'une mer dont les flots se heurtent contre un obstacle invincible, s'entrechoquent, et en se brisant se résolvent

en vapeurs. Telle fut la destinée du peuple Celtique de France, deux siècles avant notre ère.

A cette époque les bords orientaux du Rhin recelaient déjà des populations nombreuses.

Entre ce fleuve et l'Elbe il y avait des *Frisons*, des *Hermandures*, des *Markomânes*, des *Cauques*, des *Semnones*, des *Longobardes*, des *Chérusques*, des *Bructères*, des *Sicambres* et des *Hercuniâtes*.

Au delà de l'Elbe jusqu'à la Vistule, des *Cimbres*, des *Saxons*, des *Vandili* et des *Bourguignons* : toutes nations qui ne furent connues de nom que plus tard et à mesure qu'elles s'approchèrent du Rhin, luttant entr'elles et se livrant des combats à outrance pour des terres qu'elles occupaient ou pour celles dont elles voulaient dépouiller les autres.

Ce qui était arrivé aux Celtes trois siècles auparavant arriva alors aux peuples du Nord. Trop serrées au-delà du Rhin et rencontrant une résistance invincible de la part des peuples Belges, les hordes Germaines et Teutonnes dûrent songer à des émigrations lointaines pour se délivrer de leurs populations surabondantes. Des tribus Belges entières avaient déjà émigré au-delà des mers en Irlande et en Angleterre; mais leur déplacement n'avait apporté à la population restante qu'un soulagement momentané.

L'expédition d'Alexandre le Grand en Asie n'avait pû échapper à leur attention; on parlait de trésors immenses apportés en Grèce, et comme il arrive en pareil cas, l'exagération n'y mettait pas de bornes. On citait des monceaux d'or entassés dans le temple de Delphes et de richesses répandues dans les villes de la Grèce. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la convoitise de ces hordes sémi-Barbares qui n'avaient pour mobile d'action que le pillage et la dévastation.

Les émigrations étant devenues nécessaires il s'agissait de savoir de quel côté on les dirigerait. Du côté de l'Ouest les pays étaient surchargés d'hommes. Le midi de la Gaule était d'ailleurs occupé par les Celtes et par des nations du

Nord, composées de Kymri, de Belges, de Tectosages et de Boyens. Il eut été imprudent de s'attaquer à des peuples guerriers et de chercher à les dépouiller de leurs terres.

Les Celtes de l'Est et du Nord, les Belges et les Teutons crurent donc plus utile de diriger leurs émigrations sur un autre point. Ils résolurent de commun accord à aller en Asie mineure, dépouiller le temple de Delphes et arracher au descendant d'Alexandre le Grand, qui régnait en Macédoine, la part des dépouilles conquises sur les Perses et autres nations de l'Asie centrale.

Les peuples de race celtique ou gauloise qui prirent part à cette expédition ne sortirent pas de la Gaule méridionale et ne tenaient par aucun lien à ceux qui 200 ans auparavant avaient fait la conquête de l'Italie Cisalpine. C'était d'un côté des tribus celtiques qui, de la Rhétie s'étendaient le long de l'Adriatique dans la direction de l'Albanie (1) et des peuples de même race du Danube (2) ; de l'autre côté des

(1) Les auteurs modernes voulant mieux préciser les origines antiques, leur ont donné le nom de *Celtes de l'Adriatique* (Adriatischen Kelten).

Scylax (Pér. § 18) semble placer dans ce pays une horde isolée de Celtes (Kelt. Volkerschaft). Hérodote (VIII. 21) indique leurs demeures dans les lagunes vénitiennes aux environs d'*Adria*, Αδρίῳ κόλπῳ.

Dodwell (Diss. in Scyl., § 7), tient pour certain que les Celtes de l'Adriatique ne prirent aucune part à la conquête de l'Italie cisalpine, ni dans les guerres des Celtes du Midi de la France, contre Rome de 532 à 471.

On ignore du reste comment les Celtes sont venus se placer dans le voisinage d'*Adria*.

Au contraire, Gail (diss. in Scyl., p. 222) est d'avis qu'ils prirent une part active dans les guerres des Gaulois dans l'Italie septentrionale.

Nieburh (R. G. II. 262) est du même avis et les fait passer avec les Gaulois de la Norique à travers le pays des Venètes (la Vénétie), tandis qu'Apollodore (l. *9*, § 24) croit que les Celtes occupèrent les environs d'Adria longtemps avant l'arrivée des *Vénètes*.

Enfin Scymn., 130 sq. place les deux peuples Celte et Venète en même temps voisin l'un de l'autre

(2) Les Boii ou Tolistoboii ont plus tard formé dans l'organisation de la Gallatie une des trois divisions politiques, dont cette province asiatique était composée : Les TECTOSAGES=peuples belges et germains, les TOLISTOBOII=de l'Adriatique, de la Pannonie et des bords du Danube et les TROCMES=caste à part.

Les Boii, si l'on en croit les légendes britanniques, demeuraient primitivement

Kymri et des peuples Germains : comme Teutobodes du Nord, Tectosages de la forêt hyrcinienne et surtout des Belges des bords du Rhin, qui prirent une part si active, mais si peu glorieuse, au sac et au pillage de la Macédoine.

Mais avant d'aller plus loin, voyons ce continent de l'Asie mineure, où les événements de la guerre vont porter une armée de Celtes, de Belges et d'Allemands, qu'on évalue à un demi-million de soldats, de femmes et d'enfants.

L'Asie mineure est une sorte de presqu'île, que les mon-

avec les Tectosages dans le Sud-Est de l'Europe. C'est de ces peuples que fait mention César dans ses Commentaires, de Bg. VI – 24, quand il dit : *ac fuit antea tempus, cum Germanos Galli virtute superarent ; ea loca.... Circa Herciniam Silvam* VOLCÆ *Tecto-Sages occupaverunt atque ibi consederunt*. Le traducteur des Commentaires transcrit : *Autrefois les Gaulois étaient plus braves que les Allemands. Les cantons les plus fertiles de l'Allemagne, situés vers la Forêt noire.... tombèrent au pouvoir des Toulousains (?) qui s'y établirent !*

Dans le IV[e] siècle des peuples Boii sortirent de la forêt noire dans la direction du Sud-Est et allèrent jusqu'en Grèce, plus tard des Boii et des Tectosages=*Volcæ=Belcæ* partent en plus grand nombre vers la Thrace et prennent part a la guerre de Macédoine, après quoi ils passent dans l'Asie mineure. D'après la version du traducteur français, qui met *Toulousains* pour *Volcæ Tectosages*, au lieu de *Belges-Tectosages*, on en a pu facilement inférer que les Gaulois du Midi de la France avaient pris une part active à la guerre de Delphes et contribué à former dans la Gallatie une troisième partie des conquérants Cimbro=Belges de l'Asie mineure.

Mais les noms des peuples s'y opposent et l'espace entre le Midi de la France et l'Asie mineure ne permet pas de supposer qu'en Pulsh d'habitants toulousains ait traversé l'Europe entière pour aller se réunir à des hordes étrangères dans la prévision d'une conquête qui promettait beaucoup de fatigues et de dangers, sans rien offrir de bien assuré. Voy. Dieff., tome 2, *Celt.*, p. 168.

Du reste, le passage de César que nous venons de citer ne concerne point des peuples du Midi de la France, mais des Belges qui, en effet, établirent beaucoup de leurs colonies dans la Germanie et y portèrent souvent la guerre ; la mauvaise synonimie, introduite par les Romains, en écrivant Galli pour Celtes, ouvre une large porte à des applications erronnées et nos voisins ne manquent pas d'en profiter pour mettre sur notre compte tout ce qui leur déplait et s'attribuer à eux-mêmes tout ce qui peut augmenter le mérite de leurs aïeux.

Avec des versions comme celles de *Toulousains* pour *Volcæ Tectosages*, rien n'est impossible

tagnes à l'Occident de l'Arménie séparent de l'Asie plus centrale. Sa superficie égale à peu près celle de la France actuelle ou de l'Espagne. Comprise entre le 36-56° de latt. et le 36-45° de long., cette contrée jouit d'un des climats les plus heureux de la terre. Coupé par différentes chaînes de montagnes, dont quelques-unes dépassent la région des neiges éternelles, le pays, sans avoir de très grands fleuves, est arrosé par une foule de courants d'eau, qui se dirigent invariablement vers les mers voisines.

A l'Occident ses côtes, que borde l'Archipel grec, fourmillent d'un nombre considérable d'îles et d'îlots; la conformation de la mer Égée avec les anfractuosités qu'elle a creusées dans le sol de la Grèce, fait présumer qu'un cataclysme quelconque, dont le souvenir est à jamais perdu, a séparé naguère l'Asie mineure du continent hellénique [1].

Cette partie de l'Asie, connue des géographes anciens, sous le nom d'ANATOLIE=natolie [2], était déjà peuplée du temps de Moïse et des Hycsos, rois pasteurs de l'Egypte. On y comptait à cette époque les royaumes de Phrygie, de Lydie et de Troie. Quatre siècles après, les Eoliens d'Argos [3] y fondèrent les premières colonies grecques, que

(1) La mer caspienne a été, d'après Pallas, deux fois plus grande qu'elle n'est actuellement. Si l'on suppose établie sa communication avec la mer d'Azof par le Wolga et le Don, ensuite l'irruption des eaux de l'Euxin, se frayant un passage à travers le Bosphore de Thrace et les Dardanelles, on peut croire que cette inondation subite a pu couvrir le fond de l'Archipel et ne laisser à découvert que les plus hautes moutagnes, avec autant de raison que les géologues modernes affirment que la Sicile a fait naguère partie de l'Afrique septentrionale, et n'en a été détachée que par des tremblements et des affaissements de terre.

(2) Du nom de Νατολίς que les Grecs avaient donné à l'Asie mineure.

(3) Pline fait mention d'une ville d'Argos dans la Thessalie et ajoute qu'elle fut bâtie par les Pélasgues et nommée du nom d'un de leurs rois.

Les Argiviens ou habitants d'Argos étaient venus d'Égyple en Thessalie par mer et en avaient été en partie expulsés à la suite des guerres avec les Doriens, leurs voisins; les fugitifs d'Argos colonisèrent une partie des rivages de l'Asie mineure, soixante ans après la guerre de Troie. Ils occupèrent le Nord-Ouest de l'Asie mineure le long des Dardanelles.

d'autres, comme celles des Ioniens (1) et des Doriques, ne tardèrent pas à suivre (2).

Entourrés au nord par la Mer Noire; au Sud par la Méditerranée et à l'Ouest par l'Archipel et la mer Egée, les habitants de l'Asie mineure n'eurent pas de peine à dévancer toutes les autres nations du Nord et de l'Ouest en civilisation ; le commerce et la navigation y amenèrent de bonne heure des richesses considérables et les villes et les bourgades s'y multiplièrent en raison de l'augmentation de la population du pays.

L'Hellade exceptée, il n'y a pas de pays maritime dont les côtes offrent autant de sinuosités, autant de baies et de rades que l'Asie mineure, la navigation y jouit de facilités inconnues ailleurs; et le nautonier, surpris par l'orage, peut à un moment donné, se réfugier dans un port et mettre son navire hors de danger.

(1) Les *Ioniens :* du grec Ιονες=Ιαονες Ιαονες, demeuraient dans l'Attique spécialement à *Athènes*. Ils furent les premiers parmi les Hellènes qui se battirent des demeures et des villes ; parvenus à un premier degré de civilisation, ils s'occupèrent de navigation, et parmi les Hellènes furent les premiers qui fréquentèrent l'Orient.

Le nom d'Achaï, qui signifie gens de mer, du celt. (*oich=ui=uisge*) fut également appliqué aux *Éoliens ;* mais n'était propre qu'aux Ioniens en leur qualité de nation pélagique = Πελασγοι, venue en Grèce, où elle avait importé l'usage de bâtir des maisons.

Ce furent les Ioniens qui fondèrent Athènes, Mégare et Épidaure ; cette dernière construite au pied d'un rocher escarpé ; d'Épi=près Torr, celt. montagne, et ais=demeure. — Épi-Tor-ais=Épidaure.

A partir de 1068 av. J.-C., les Ioniens colonisèrent une partie des côtes de l'Asie mineure, ainsi que les îles d'Eubée, de Samos, de Chios, d'Andros, de Paros et de Delos, où ils fondèrent des villes et des ports de relâche.

(2) Les Doriens, venus en Grèce à la suite des Pélasgues, occupèrent particulièrement les montagnes du Pinde et du Parnasse.

Hérodote affirme que vers 1100 av. J.-C. ils émigrèrent dans le Péloponèse. Les Doriens, considérés ethnographiquement, se rapprochaient davantage des Éoliens avec lesquels ils avaient longtemps vécu dans les montagnes et les vallées de la Thessalie, que les Ioniens qui habitaient les villes de l'Attique, et plus en relation avec les étrangers d'au-delà les mers, avaient de meilleure heure, cultivé les arts et les lettres.

Ajoutez à ces avantages inhérents à la constitution physique de l'Asie mineure, les produits variés du sol, le climat qui ne connait pas les hivers, la fertilité de la terre augmentée par les bois qui croissent le long et sur les sommets des montagnes et il est facile de se faire une idée de la beauté de ce pays privilégié. Rien ne doit donc nous étonner qu'il ait joui de bonne heure d'une civilisation précoce.

L'Asie mineure dans le voisinage des Phéniciens et de l'Egypte ne pouvait manquer de partager avec le premier de ces peuples une partie des bénéfices que rapportaient les relations commerciales avec l'Inde et l'extrême Orient; ce qui fit que les richesses et l'opulence en donnant la liberté aux habitants de l'Asie mineure, excitèrent en même temps chez les barbares de l'Occident, la pensée de les en dépouiller.

Un tel projet ne pouvait pas se former dans le cœur de la Gaule celtique; le Midi de la France était trop éloigné et les obstacles naturels, provenant de la Suisse et de la chaîne des Alpes, ne l'auraient guère permis alors qu'on y aurait songé. Il n'y avait que les Celtes de l'Adriatique, les peuples des Bords du Danube et les Germains des rives du Rhin qui pouvaient concevoir un tel dessein. Eux seuls en relation avec les habitants de la Thrace et les pays au Nord de la Grèce, avaient connaissance que des mercenaires Celtes aidaient les rois asiatiques dans les guerres qu'ils se livraient entre eux. Ils savaient que la solde était considérable et le butin à faire non moins important.

D'un autre côté les Gaulois de l'ouest avaient un moyen plus sûr de se défaire de leurs bouches inutiles, ils n'avaient qu'à les envoyer au-delà des Alpes au secours de leurs frères de l'Italie du Nord; car depuis que les passes des Alpes étaient mieux connues et que les petites peuplades des Cothiens s'y étaient multipliées, la route était devenue plus sûre et les volontaires Gaulois ou Celtes-Gessâtes, comme ils se nommaient, pouvaient en moins de vingt jours traverser les Alpes et se trouver au milieu de leurs

compatriotes et de leurs amis (1). Le soin de piller l'Asie mineure échut donc naturellement à des peuples plus au Nord et à l'Est que ceux de la Gaule celtique.

Nous ne devons pas nous en féliciter, car si la moitié de ce qu'en ont écrit les auteurs grecs (2) contemporains est vrai, nos ancêtres étaient des sauvages, privés de miséricorde et de sentiments de pitié, plutôt que des êtres humains.

Naturellement on ne connaît pas les préparatifs de la guerre d'Orient. L'histoire n'en a pas enregistré les actes; mais pour réunir une armée d'autant de soldats, se faisant suivre de leurs femmes et enfants; rassembler assez de vivres et parer à tous les dangers d'une route de plus de mille lieues au sein de nations hostiles et d'ennemis dangereux; on conçoit la nature des obstacles à surmonter.

L'armée entière était conduite par treize chefs dont le commandant suprême, d'origine Cimmérienne, avait pour lieutenant un Textosage, du nom de Belg=Bolg=Belgios. Elle traînait à sa suite une innombrable quantité de transports et de chariots et se mit en marche vers l'Hellespont au printemps de l'année 278 avant J. C.

Tous les pays situés entre la Rhétie, la Thrace, l'Adriatique et le Danube, furent inondés de soldats et d'émigrants. Tout ce qui pouvait servir à la nourriture des hommes ou avait quelque valeur, fut enlevé; et les contrées foulées par

(1) Les Gaulois ou *Celtes* GESSÂTES étaient des troupes mercenaires qui vendaient leur service *à qui plus leur donne*, comme dit Plutarque dans la vie de *Marcellus in principio*.

Ces Gessâtes étaient ainsi nommés de leurs armes offensives, qui consistaient eu deux épées qu'ils portaient dans chaque main et qui en celtique s'appelaient *Gaïs*=Gèses porteurs de Gèses=Gaulois — Gais Saten.

Gassaten, dit Dieffenbach, *schienen sie weniger ein Volk, als Gallische truppen einer bestimmten Waffen gattung zu sein;* Ukert (d'après Lazius de *Mig. gent.*, p. 125) dit que les *Gessâtes* portaient une armure différente des Gaulois en général; ils étaient moins bien équipés.

On a trouvé dans la *Gallatie* une inscription qui porte le nom de Γαιζατοδιαστω. Voy. Uk., p. 192.

(2) Voy. entre autres Pausanias description de la Grèce, passim.

ces bandes en armes, se transformaient aussitôt en déserts, on ne voyait partout que les cadavres des trainards qui ne pouvant suivre la marche, périssaient faute de subsistances et de soins.

Il eut fallu le concours d'un miracle pour qu'une armée composée de pareils éléments put longtemps se soumettre à l'unité de commandement [1]; outre les Belges des bords du Rhin, les Teutons et les Celtes de l'Adriatique avaient fourni des contingents nombreux avec des chefs qui comprenaient les idiômes que parlaient les peuples. Ainsi le chef des

(1) La Belgique et la Germanie étaient à cette époque remplies d'une foule de peuples. La Pannonie seule comptait au nombre de ses habitants :

Les Kotini (Κυτνοι=Κοτινοι) ;

Les Latovici (Λατοβικοι) ;

Les Varciani (ουαρκιανοι), nom qui rappelle une ville de Belgique, mentionnée dans l'*Itinéraire* d'Antonin, et ses habitants dans une inscription, sous le nom de *Varcilenses ;*

Les Boii ;

Les Colapiani (Κολαπιανοι) ;

Les Oseriates (Οσεριατης). *Oserictæ* de Pline, (c. XLII. 11,) habitants des côtes maritimes du Nord-Ouest de l'Europe ;

Les Hercuniates qui ont pris leur nom de celui de la forêt hyrcinienne ou le lui ont donné ; c'était une fraction de Tectosages Belcæ ou Belges du Midi de la Belgique qui allèrent habiter cette forêt et que mentionne Cæsar dans ses commentaires de B. G.

Les Eravisci (Αραβισκοι), qui, d'après Tacite (de M. G. 28,) parlaient la langue de la Pannonie.

Les Arivates, probablement une corruption du nom précédent.

Les Belgites, fragment de la horde Belcæ ou Volcæ — Tectosages de l'Est de l'Europe, qui peut avoir fourni le chef Belg=Belgins=Bolg, qui commanda le corps d'armée devant le Temple de Delphes et y entra à main armée avant le commencement du pillage.

Les Catari ou Cornacates.

Enfin les skordisques (Σκορδισκοι)=Scordisci et Κορδίσται d'Athénée. — Les Skordisques étaient des Celtes de la Pannonie : Εθνος Παιωνιας, d'après Étienne de Byzance.

Dans les Alpes illyriennes il y avait, d'après Amédée Thierry, Intr. XLVIII et suiv. :

Les Carnes, habitants des Alpes carniques à l'Orient de la grande chaîne alpine qui porte ce nom.

Les Taurisques de Tor ou Taur, celt.=montagne élevée.

Et les Japodes ou Japijdes, nation gallo-illyrienne, qui occupait les vallées de la Carinthie et de la Styrie.

belges s'appelaient Belg=Belgius=Bolgios, suivant les versions grecques ou romaines. Luthar=Lothaire ou Lutarius était à la tête des bandes d'Allemands et de Teutons, Léonor commandait les Celtes de l'Illyrie et des bords de l'Adriatique.

Les peuplades de la forêt hyrcinienne, celles des bords du Danube et de la Pannonie avaient des chefs particuliers dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir; ce qui importe peu puisque tout les noms de commandements et de dignités dont on faisait usage alors, étaient simplement des noms appellatifs qui n'avaient rien de propre à une famille ou à une caste particulière, dont le souvenir eût mérité d'aller à la postérité.

On donnait au commandant d'armée un sobriquet quelconque tiré de sa force, de sa grandeur ou de ses instincts, on l'appelait le *fort*, le *courageux*, le *terrible*, l'*ouragan*, ou on le désignait par le rang suprême qu'il occupait.

Belg commandait les peuples des deux rives du Rhin et spécialement les cohortes de cavaliers Tréviriens et Ambrons (1).

(1) Les peuples de Trèves et les Ambrons, comme les Scythes et les Alains étaient particulièrement réputés comme hordes à cheval; ils étaient d'intrépides cavaliers, comme les Numides d'Afrique.

CHAPITRE X.

—

SOMMAIRE : Le but de la campagne était de s'emparer de la ville de Delphes et du trésor de son temple. — Arrivée des pillards de Delphes, aux pieds des montagnes, qui séparent la Grèce septentrionale du pays des Serbes et des Bulgares. — L'HÉMUS habité par des montagnards sauvages, qui défendent héroïquement leur pays. — Moyens odieux mis en œuvre pour les vaincre. — Pendant que Céréthrius et le Brenn faisaient des efforts impuissants pour pénétrer dans la Macédoine, Belg, à la tête de ses 20,000 hommes, franchit le Borodagh, soumet le roi de Macédoine à une rançon et sur son refus lui livre une bataille, où la victoire reste aux Barbares et où périt le roi de Macédoine. — Atrocités commises par les vainqueurs. — Le Brenn ayant mal réussi dans son attaque sur la chaîne de l'Hémus, profita de l'hiver pour augmenter son armée de nouvelles recrues. — Au retour de la bonne saison il entra en campagne avec une armée de 240,000 hommes. — Cette fois il arriva dans le cœur de la Grèce, livra deux combats, où il fut victorieux et s'empara de la ville et du temple de Delphes. — Son armée se livre pendant plusieurs jours au pillage ; mais lorsqu'il s'apprête à quitter le pays gorgé de butin, un orage éclate dans les montagnes, disperse les pillards et lui-même dans son ivresse se donne la mort, après avoir prescrit à son armée les moyens de quitter le champ de carnage et de retourner dans sa patrie. — Réflexions sur ces événements et sur les auteurs grecs qui en ont parlé.

Dès le début de la campagne les chefs s'étaient proposés de se rendre maître de la Macédoine et de s'emparer du trésor de Delphes. Pour accomplir ce double but il fallait de l'audace et de la célérité. Si on laissait à l'ennemi le temps de se reconnaître, le but principal était manqué, il fallait donc faire choix d'un chef dont l'audace et la témérité étaient connus.

On confia cette mission au chef des Belges et à ses hordes de cavaliers.

Nous ne sommes pas du nombre des historiens qui considèrent les guerres et les invasions des peuples barbares au point de vue de la tactique militaire actuelle. Nous n'y voyons pas toujours une armée composée invariablement d'un centre et de deux ailes flanquées de troupes légères et de cavaliers. Ces hordes pillardes et vagabondes avaient dans la pratique de la guerre des nécessités qui rendaient la plupart du temps un tel système impossible.

Tomber à l'improviste sur l'ennemi sans déclaration de guerre, le surprendre quand il s'y attendait le moins, et arrivées au milieu du pays se livrer au pillage et à l'incendie, voilà ce qui constituait l'art militaire des peuples barbares de l'occident.

Ce qui les arrêtait le plus souvent c'était les obstacles naturels; les fleuves rapides, les hautes montagnes et les pays privés d'eau. Pour le reste chaque chef agissait avec ses hommes d'après les circonstances de lieu et de temps; et l'on conçoit qu'en cet état l'obéissance absolue à un commandement unique eût été chose fort désirable, mais impossible à rencontrer.

L'armée des pillards de Delphes n'avait fait que s'accroître depuis son départ de la Rhétie de toutes les bandes de volontaires qui s'y étaient adjointes. Elle arriva donc après des efforts innouis au pieds des montagnes qui séparent aujourd'hui la Servie et la Bulgarie de la Grèce septentrionale.

Pour entrer dans la Macédoine elle avait une chaîne de montagnes à franchir dont elle ne connaissait ni les passes ni les endroits dangereux. Ces montagnes étaient remplies d'habitants à moitiés sauvages, et elle ne s'attendait pas de leur part à une résistance sérieuse. Peut être en négociant eût-il été possible d'en obtenir le passage de bon gré et qui sait, des renseignements utiles sur les moyens de s'emparer de la Macédoine sans coup férir; mais le système de guerre des

peuples de ce temps n'admettait ni ces ruses de guerre ni ces attermoiements. La force ouverte était la seule base de la politique du temps.

Impatient de vaincre, le Brenn, avec une partie de l'armée, entra donc résolument dans les montagnes de l'Hémus au nord du plateau de la Macédoine. Mais à peine était-il entré dans les défilés, qu'il se trouva en face d'une horde de montagnards contre laquelle il lui fallut disputer le terrain pied à pied. Ne pouvant avancer assez vite à son gré et prévoyant que sa troupe serait exposée aux horreurs de la faim, il eut recours aux moyens qu'emploient les chasseurs en face des bêtes fauves qu'ils n'osent affronter ; il abandonna des vivres empoisonnés et corompit les eaux, croyant par ces moyens détruire un ennemi qu'il désespérait de vaincre ou de dompter [1].

Pendant que le chef principal était ainsi retenu par une poignée de montagnards farouches, une partie de l'armée sous le commandement de Ceréthrius [2] était allé en Thrace pour envelopper la Macédoine à l'Est par les montagnes du *Rodope* ou du *Borodagh*, et Belg à la tête de ses hommes du Rhin tournant la chaîne supérieure de l'Hemus devait rejoindre au cœur du pays ennemi le centre et l'aile gauche, pendant que tous ensemble convergeaient leur mouvement vers le même point. Mais l'armée de Ceréthrius au lieu d'avancer à la droite s'occupa

(1) Voy. Athénée, l. X, c. 12, et Apien de Bel. Illy. p 757. — Athénée était rhéteur grec et grammairien, natif de Naucratis en Égypte ; il vivait au IIIe siècle de l'ère actuelle du temps de Marc-Aurèle et de Commode. Son banquet des sophistes (deignosophistes) lui a valu le surnom de *Varron grec*.

Appien d'Alexandrie était intendant (procurator) des revenus impériaux sous Trajan et ses successeurs, son *Histoire romaine* en 24 livres ne se recommande pas par une saine critique, et les sources où l'auteur a puisé, ne sont pas toujours exemptes de partialité. Ce sont, du reste, deux auteurs qui ont vécu à plus de six siècles de distance des événements qu'ils rapportent et c'est principalement dans les écrits des auteurs grecs qu'ils ont puisé les renseignements qu'ils offrent.

(2) Cerethrius, en Cimris *Kerthrwys*, pron. *Kertrius*, qui veut dire *gloire*, d'après le dictionnaire d'*Owen*. *Welsh* dict.

à piller le pays où elle était et ne fut d'aucun secours à ses alliés. Belg poussa vigoureusement en avant; il passa au dessus des hauteurs du Borodagh et se trouva bientôt avec son corps d'armée sur l'extrême limite de la Macédoine, incertain quel parti il lui restait à prendre en l'absence de ses alliés. Retourner sur ses pas, n'entrait point dans ses vues, rester inactif était impossible, il imagina un moyen terme qui pût lui faire gagner du temps sans compromettre son honneur et le sort de ses soldats.

Il envoya des hérauts au roi exigeant la rançon de son royaume pour en éviter le pillage; saisi d'indignation et de fureur, le roi répondit qu'ils auraient à lui livrer les chefs de la bande et qu'il verrait après quelle paix il entendait leur donner. Quand l'interprète eut transmis le sens de la réponse du roi, les envoyés ne purent contenir leur hilarité et répondirent froidement : *tu verras bientôt dans quel intérêt nous sommes venus t'offrir la paix* (1).

Le chef de l'armée belge n'avait avec lui qu'une trentaine de mille hommes dont plus de moitié consistait en cavalerie. Il ne pouvait espérer d'être secouru. Derrière lui étaient les montagnes du *Borodagh*, dont l'ennemi pouvait profiter pour intercepter sa retraite. Il n'ignorait pas qu'il avait à faire à un descendant des généraux d'Alexandre le Grand et à une de ces phalanges grecques, réputées invincibles depuis qu'elles avaient contribué à la conquête de l'Asie. Néanmoins il n'hésita pas à accepter la bataille que le roi de Macédoine ne tarda pas à lui offrir. Belg, ayant pris ses dispositions à la hâte, adressa une courte allocution à ses soldats et indiqua du doigt le centre de l'ennemi ou leurs efforts devaient spécialement se porter; lançant alors son cheval en avant et poussant son cri de guerre il entraîna l'armée qui poussait des cris terribles, dont l'écho des montagnes, plusieurs fois répété, jetta l'effroi dans

(1) Offerentes pacem si emere velit.

les rangs ennemis. Le premier choc fut terrible, la phalange grecque rompue, brisée, jeta le désordre dans l'armée. Le roi lui-même, monté sur un éléphant, tomba vivant au mains des soldats. Il fut mis en pièces et sa tête promenée au bout d'une lance, jeta la terreur parmi les ennemis. Les ailes, voyant le centre en déroute et le roi tué, cessèrent de combattre et s'enfuirent épouvantées. La bataille était finie et le royaume, jadis l'héritage du plus grand conquérant de la terre, tomba aux mains des belges victorieux. Pendant trois mois entiers l'héritage d'Alexandre le Grand fut livré au pillage, et le butin fut si grand que les chariots ne suffisaient plus à le transporter.

Au rapport des historiens grecs, Belg commit d'épouvantables atrocités après la victoire; ses soldats répandaient l'épouvante et la terreur partout. Gorgé de dépouilles, il repassa les monts et se retira tranquillement sur le territoire de la Servie et de la Bulgarie, mettant son armée en communication avec celles de ses alliés.

Le Brenn qui n'avait pas réussi à surmonter les obstacles jetés sur sa route par les montagnards de l'Hémus ne se tint point pour satisfait de ce demi succès. L'objet principal de la campagne, le pillage du trésor de Delphes n'était pas accompli, son armée avait perdu beaucoup de monde et n'avait aucun trophée de gloire à montrer. L'hiver approchait et la campagne dans les montagnes était forcément devenue impossible.

Après avoir ramené ses troupes dans la Servie et les avoir campées le long de la Morava, il profita de l'hiver pour lever de nouvelles recrues dans les pays situés entre l'Hyrcinie, les monts Sudètes, l'Oder et le Rhin.

De nouveaux combattants accoururent à sa voix, de manière qu'après avoir laissé assez d'hommes valides dans le pays pour veiller à la sécurité des femmes et des enfants et mis les effets en sureté, il se trouva à la

tête d'une armée que les historiens portent à 240,000 hommes [1].

(1) Les pays entre les monts Sudètes, l'Hyrcinie, l'Oder et le Rhin étaient habités par des peuples de race Kymrique, Germaine et Belge. C'est là une preuve que l'armée des pillards de Delphes était toute entière composée d'hommes du Nord et de Celtes de l'Adriatique.

C'est encore une preuve que le chef de cette armée etait de race cimmérienne; puisqu'il fallait connaître les idiômes de ces peuples pour leur faire comprendre le but de ces nouvelles levées. On conçoit donc fort difficilement comment on a pu dire, en parlant de cette armée, qu'elle était *gauloise*, que l'impulsion de la guerre fut donnée par des émigrés *Tectosages* et que Belg était probablement lui-même *Tectosage* de nation.

C'est très curieux et voici pourquoi : l'historien qui dit cela fait partir du centre de la Gaule française un pulsk de *Tectosages* qui vont dans la forêt hyrcinienne. Il n'indique ni l'époque, ni le nombre d'hommes dont cette colonie était composée. Il considère ces Tectosages, peuples belges, qui dans les temps antérieurs s'étaient de force établis parmi les Gaulois du Midi de la France, comme les auteurs de la guerre de Delphes et cet anneau dument attaché, il en dérive la conséquence que la guerre des *pillards de Delphes* était une *guerre gauloise*, dont le mérite, si mérite il y a, revient en droite ligne au peuple français actuel. On ne s'arrête pas à quelques considérations secondaires, comme : les noms des commandants d'armée dont l'un s'appelle *Belg*, l'autre *Kertrwijts*, un troisième *Luitard*, une autre encore *Léonor* et enfin le chef de l'armée entière qui est Cimbre.

Malgré tout cela on mêle habilement le nom de quelques émigrés Tectosages partie de la France vers la même époque et liant ce fait insignifiant au concours des Celtes de l'Adriatique, on en conclut à une guerre entreprise par les Gaulois.

Mais les auteurs qui soutiennent des idées pareilles, devraient bien savoir que les Celtes de l'Adriatique et des provinces illyriennes, quoique de même race, n'avaient rien de commun avec les Celtes du Midi de la France; que ce grand peuple était répandu sur presque tous les points de l'Europe à des distances qui ne permettaient pas d'entretenir des relations suivies; que les Celtes de l'Illyrie comme les Scordisques de la Serbie, ne connaissaient pas plus les Celtes de la France qu'un Turc ne connait un Espagnol.

En outre ces Celtes, étrangers à la France, n'ont jamais porté le nom de Gaulois. Les Romains ont eu beau changer le nom des Celtes du Nord de l'Italie et les appeler du nom de Gaulois; ce nom n'a jamais passé aux Celtes de l'Adriatique, ni à ceux qui étaient restés en Allemagne, ni à ceux qui passèrent en Angleterre, en Écosse et en Irlande; il serait, en effet, curieux d'entendre dire aujourd'hui, en parlant de ces derniers : les *Gaulois de l'Écosse*, les *Gaulois de l'Irlande*, les *Gaulois de l'Angleterre*.

N'est-il pas aussi absurde de dire *les Gaulois de la forêt hyrcinienne*, les *Gaulois de la Pannonie*, les *Gaulois de l'Albanie?*

C'est établir dans l'histoire une confusion déplorable et témoigner peu de respect pour la vérité : — Tous ces peuples avaient des noms propres : noms appellatifs

Changeant son plan d'attaque il dirigea son armée par l'Albanie, laissant à sa gauche les montagnes du Parnasse et du Borodagh, il arriva sur le Cephise qu'il franchit par un stratagème et se porta à marches forcées sur les Thermopyles qui devaient lui ouvrir la route vers le temple de Delphes. L'armée ennemie peu nombreuse n'arrêta point sa marche; deux engagements qu'il eut avec elle où il demeura vainqueur, lui ouvrirent le chemin de Delphes et le rendirent maître de la ville et du temple. Il y entra, le dépouilla de ses trésors et s'apprêtait à quitter le pays, quand un orage, tel qu'on en éprouve dans les montagnes à l'époque de l'automne, disent les auteurs grecs, détruisit une partie de son armée et lui-même, frappé par la foudre vengeresse des Dieux se donna la mort à la suite d'une orgie. Un résultat si inattendu peut nous paraître étrange; mais la superstition des grecs et la crédulité du peuple ont pû attribuer aux divinités la fin d'une lutte qui devait tôt ou tard finir par la retraite des vainqueurs.

Tous les pays autour de Delphes étant dépouillés de ce qu'ils possédaient en métaux précieux et ravagés pendant six mois que dura cette seconde campagne, il n'y devait guère rester de vivres pour nourrir une armée considérable. Le Brenn tué ou non, son armée abandonna la Grèce laissant dans ce pays des souvenirs terribles de son passage. Un demi siècle après on ne parlait que des ravages et des cruautés commis par les barbares. On parlait de ces peuples comme si c'eut été une bande de bêtes féroces plus redoutables que les animaux les plus dangereux.

Les légendes recueillies par les voyageurs sont empreintes de forfaits et de crimes que l'imagination a de la peine à concevoir. Ces barbares, dit Pausanias, massacrèrent tout

dérivés la plupart de leur situation; les confondre tous sous le même nom de Gaulois et fonder sur cette dénomination spécifique un système historique qui embrasse l'Europe et l'Asie, c'est vraiment très commode, mais en tous cas très peu serieux.

ce qui était du sexe masculin, n'épargnant ni enfants ni vieillards. Les nouveaux nés ils les arrachèrent au sein de leurs mères pour les égorger en leur présence; buvaient leur sang et se gorgeaient de leurs chairs palpitantes; saisies d'effroi les femmes et les vierges grecques se donnaient la mort pour échapper aux outrages; leurs cadavres mêmes ne purent être soustraits à l'outrage de passions effrenées.

Lorsqu'on voulait remonter à l'origine de ces peuples, on disait que leur berceau se trouvait aux extrémités de la terre, au-delà du vent de Borée où le sol glacé ne produisait ni fruits, ni fleurs, ni animaux utiles à l'homme: rien que des monstres hideux et des plantes vénéneuses. On ajoutait que leurs armes consistaient en des arcs et des flèches empoisonnées qui tuaient comme la foudre. Non-seulement ces barbares faisaient la guerre au genre humain, mais aux Dieux. Ils s'armaient contre les tempêtes, la foudre et les tremblements de terre; et se jettaient tout nus, l'épée à la main, dans les vagues de la mer pour les dompter.

Certes, la crédulité populaire n'a jamais rien inventé de plus ridiculement odieux et ce n'était pas seulement le peuple grec, mais les savants qui affirmaient de pareilles absurdités.

Cela prouve néanmoins une chose, c'est la terreur universelle qu'inspiraient aux Grecs et aux Romains la nation Celtique et les hommes du Nord. Pausanias a donc pu croire, car il était grec et superstitieux, que le Brenn de l'armée Kymro-Belge eut été frappé par la main des Dieux en vengeance de la profanation du temple de Delphes.

Mais il ignorait probablement que la race des Kymri ne s'effraiait pas de la mort; qu'elle l'attendait au contraire avec joie, réputant comme un bienfait de mourir les armes à la main; comme un déshonneur de finir par une mort naturelle. La mère irlandaise, accouchant d'un nouveau né du sexe masculin, lui souhaitait de mourir de mort violente; n'estimant pas qu'il put être honorable de finir sa vie autre-

ment. — Comme la mère des Gracques, qui voyant partir son fils à la guerre, lui cria, faisant allusion à son retour : *avec, ou sur ton bouclier*.

On estime le butin, fait à Delphes, à 50 millions de francs. somme fabuleuse pour l'époque [1]. En présence de cet or, le Brenn, dans l'ivresse de la victoire, a pu par jactance, se donner la mort, croiant avoir assez fait pour la fortune de sa nation et la gloire de son nom; mais il est plus probable que la mésintelligence, survenue parmi les chefs, aura soulevé des discussions violentes et amené la catastrophe que les historiens crédules de la Grèce auront expliquée à leur façon.

Quelque soit la manière dont on envisage la fin du chef de l'armée il reste toujours quelque doute sur le motif qu'on donne au suicide. Son armée avait souffert par suite des efforts pour parvenir à s'emparer de la ville et du temple de Delphes [1]. Les assauts successifs avaient coûté des sacri-

(1) *Voyage d'Anacharsis en Grèce*, par Barthélémi.

(3) La ville de Delphes était déjà célebre du temps d'Homère, sous le nom de *Pytho ;* elle datait de 1340 ou euviron avant J.-C. Construite en amphithéâtre sur la pente Sud-Ouest du Parnasse, près de la fontaine de Castalie, elle était entourée d'escarpements et de précipices ; elle n'avait point de murailles et n'était protégée que par la sainteté de la religion et l'inviolabilité de son territoire.

Le temple construit aux frais des villes grecques avec un frontispice en marbre de Paros, portait la fameuse inscription Γνωθι Σε αυτον (Connais-toi toi-même). Au centre se trouvait la statue en or d'Apollon Pythien et les Grecs regardaient ce point comme le nombril ou centre du monde (ομφαλός της γης).

L'intérieur et l'extérieur du Temple étaient couverts de boucliers de bronze, d'argent et d'or. Autour on voyait un nombre considérable de statues, de trépieds d'ex voto et d objets en métaux précieux.

Dans les cavités de ce monument étaient renfermées des sommes considerables ; et l'inviolabilité de ce lieu était si généralement recounue que plusieurs États de la Grèce et dee villes de l'Asie y avaient déposé leurs trésors. Les particuliers mêmes avaient eu souvent recours a ce mode de depôt public pour soustraire leurs richesses au pillage et à l'incendie.

Hérodote parle déjà de son temps du poids de l'or qui y était renfermé et l'evalue à vingt-un millions de francs. — C'était les Amphyctions qui avaient l'inspection du temple et des trésors qu'il renfermait.

Xerxès tenta de le dépouiller, mais il n'y réussit pas ; les Phocéens s'en étaient

fices considérables, on en porte le nombre à des milliers d'hommes. La retraite n'avait pû manquer de lui en coûter autant; mais le noyau de l'armée était intact et encore assez considérable pour se défendre. On ne comprend donc pas qu'à cet instant il ait remis son commandement à son lieutenant et ivre de boisson, se soit tué d'un coup de poignard, lorsque sa vie était nécessaire au salut de son armée.

Néanmoins tous les auteurs grecs, tels que Pausanias, et Diodore de Sicile, rapportent le fait avec les circonstances que je viens d'énoncer [1].

déjà emparé en 355 avant J.-C. L'on dit qu'ils y trouvèrent pour 10,000 talents d'or (60,000,000 de francs).

Les Cymro Belges le pillèrent en 273 et les Thraces en 84 avant notre ère.

Sous la domination des Romains on essaya de rétablir l'influence de cet ancien oracle, qui avait rendu d'éminents services aux Grecs, en ordonnant la foadation de colonies en Asie et en Europe, mais on n'y réussit pas.

Néron voulut bien aller consulter la Pythie, mais il saisit cette occasion pour enlever les 800 statues qui restaient et qu'il dirigea sur Rome.

Aujourd'hui l'ancienne ville de Delphes, située au pied du Parnasse, n'offre plus que des décombres et le misérable village, assis sur son emplacement et qui porte le nom de *Castri*(=Castris ou Castorii), n'est composé que d'une centaine de cabanes, occupées par des pâtres indigents.

(1) Voy. Pausanias, l. X, pp. 654-655. — Diodore de Sicile, l. XXII, p. 870.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE : Après la mort du Brenn, l'armée repasse l'Hémue. — partage du butin. — Les différents peuples de la horde se dispersent. — Quelques-uns rentrent chez eux, d'autres vont chercher fortune ailleurs. — Pendant la campagne contre Delphes, deux des treize chefs, séparés du gros de l'armée, vont en Thrace livrer le pays au pillage. — Ils s'emparent de la ville de Lysimachie par trahison — Offre de la restituer au roi de Macédoine à certaines conditions. — S'emparent des vaisseaux qui portaient la députation envoyée de la part du roi. — Une partie de l'armée passe l'Hellespont et attaque l'Asie mineure; une autre y est appelée au secours de Nicomède. — Comentor avec sa troupe reste en Thrace, et y fonde l'empire Cymbro-Thrachique. — Son organisation; ses limites; ses ressources, sa durée — A quoi il sert aux vainqueurs. — État du Royaume de Pont. — Le roi Nicomède concède aux étrangers des terres à perpétuité. — Situation de ces provinces habitées par les *Tectosages*, les *Tolistoboji* et les *Trocmes*. — Impôts que ces peuples prélèvent sur les rois d'Asie. — Leur puissance. — S'emparent du trésor d'Antiochus. — Eumène roi de Pergame, s'oppose le premier à leur puissance. — Après un demi-siècle de possession, les Kymri=Belcæ se civilisent et sont réduits à se renfermer dans leurs possessions par Attale, successeur d'Eumène. — L'Asie mineure commence à respirer.

Après la mort du chef, l'armée opéra sa retraite (1) par la Thessalie et la Macédoine. Elle repassa l'Hémus, qui sépare ce dernier pays de la Serbie. A cet endroit on fit le

(1) Avant de se mettre en marche, le nouveau *Brenn*, pour ne laisser aucune trace et désencombrer la retraite, ne conserva que les chariots nécessaires au transport du butin, il fit brûler le reste et ordonna de massacrer dix mille de ses soldats blessés, malades, les femmes et les enfants, incapables de suivre l'armée, et qu'il ne voulut pas laisser aux mains des Grecs indignés. — Diodore de Sicile, l. XXII, p. 870.

partage du butin, et les différents peuples qui composaient la horde entière se dispersèrent : les uns rentrant dans leurs pays, les autres allant chercher fortune ailleurs.

Une partie des Kymri, sous le commandement d'un certain Batanatis, s'établit sur le revers septentrional du mont Scordus [1]; une partie des Tectosages retourna dans les montagnes aux bords de l'Adriatique; une autre était restée dans la forêt hyrcinienne.

Et les *Tolisto-Boïes* avec leurs alliés prirent le chemin de la Thrace, sous la conduite de Comentor, leur chef.

Lorsque au début de la campagne la horde était arrivée aux pieds de l'Hémus, deux des treize chefs, refusant de suivre le Brenn dans son expédition en Macédoine et en Thessalie, se dirigèrent à travers la Thrace, vers l'Hellespont et Byzance. C'était Léonor et Luthar, chefs des Celtes de l'Illyrie et des Kymri ou Germains du Nord.

Pendant les deux campagnes qu'il fallut au chef principal de l'armée cimbre pour s'emparer de Delphes, les vingt mille hommes que commandaient les deux chefs, s'étaient mis à piller la Thrace pendant leur route sur Byzance.

N'ayant pû conquérir Lysimachie par les armes, ils s'en emparèrent par trahison ; arrivés aux bords de l'Hellespont, ils se trouvèrent arrêtés par ce bras de mer, trop large pour qu'une armée de barbares, dépourvue d'équipages de pont, put conserver l'espoir de franchir le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie.

De concert avec Cambaule, autre chef de Kymri, ils fondèrent sur les débris de l'ancien royaume de Lysimachie un empire gallo-celtique, qui n'eut qu'une durée passagère,

(1) Athénée, l. VI, c. 5, écrit Βαθανατος. — Baedhan en celt. cochon, dit Am. Thierry — et *nat* ou gnat=fils. *Boduognat*, chef Belge et *Baedhan*, nom d'nn fameux guerrier du temps du roi Arthur, ont la même racine.

Quand on ne connaissait pas encore l'usage des prénoms pour distinguer le fils du père, on disait *fiz-Roi*, *fiz-James* pour fils de Roi, fils de Jacques.

Boduognat, — fils de *Bouduin*.

mais qui était admirablement constitué pour leur faciliter la conquête de l'Asie mineure.

Les chefs aspiraient donc au moment où ils pourraient traverser le détroit des Dardanelles et aller à de nouvelles conquêtes.

Aussi longtemps que dura la guerre de Delphes, le noyau de leurs troupes ne paraissait pas leur suffire pour conquérir à la fois l'Asie mineure et conserver la Thrace qui était leur seule communication avec l'Europe.

Lorsqu'une partie de l'armée de Delphes se fût jointe à eux, ils crurent le moment venu d'exécuter leur projet.

Maîtres de la ville importante de Lysimachie et de la Chersonèse Thracique, les chefs proposèrent au roi de Macédoine de lui restituer leurs acquisitions, s'il consentait à leur fournir les moyens de passer en Asie; Antipater qui régnait alors en Macédoine et à qui la Thrace appartenait, leur envoya une députation par mer sur une flotille de deux vaisseaux pontés et de deux bâtiments de transport.

Luthar qui n'entendait rien à la politique, mais qui voulait aller vite en besogne, voyant qu'il avait sous la main ce qu'il avait vainement cherché à se procurer, s'empara sans façon de ces navires, et les faisant voyager nuit et jour, transporta ses dix mille hommes d'Europe en Asie, avant que les ambassadeurs grecs eussent le temps d'en prévenir le roi.

Léonor s'était séparé de son allié, et se trouvait alors seul sur les rives du Bosphore, incertain quel parti il lui restait à prendre, quand Nicomède, roi de Bythinie, lui proposa de prendre son corps d'armée à sa solde et de lui fournir les moyens de passer en Asie.

Cette proposition fut acceptée avec empressement et un traité, dont le texte a été conservé par Photius (c. 20), cimenta cette alliance.

Dès que Léonor eût atteint le sol de l'Asie, il se recon-

cilia avec Luthar et de concert ils se mirent à la solde du roi de Bythinie.

Comentor resté maître absolu de la Thrace, y fonda cet empire Kymri=Belcæ, composé de Trères et de Celtes de l'Illyrie, d'Allemands, de peuples Tectosages et de Panoniens, qui tous avaient pris une part active à la guerre de Delphes. L'organisation de cette vaste contrée ne doit pas nous faire prendre le change sur la nature de sa constitution.

« Les Gaulois, » dit un auteur moderne, « tyrannisèrent » ainsi la Thrace pendant plus d'un siècle; ils furent enfin » exterminés par un soulèvement général de la population. »

C'est mal juger les anciens peuples que de croire à un gouvernement établi de leur part sur les bases des gouvernements modernes. Les Cimbres étaient des conquérants et des barbares avant tout; leur genre d'administration n'avait que deux objets : maintenir les vaincus dans l'obéissance et les soumettre à des tribus. Du reste, ils ne touchaient en rien à l'organisation intérieure des pays conquis; ils ne changeaient ni le gouvernement établi, ni les lois, ni les croyances populaires. Les vainqueurs implantés au milieu de la population, recevaient des tribus, les augmentaient à leur volonté, sans consulter d'autres règles que leurs besoins, d'autre intérêt que leur volonté.

L'empire kymrique de la Thrace, quoique d'une grande étendue, n'était ni riche, ni bien peuplé. Ses limites vers l'Orient atteignaient aux rivages de la Mer noire, à Byzance et aux bouches de l'Istris [1]; du Sud à la Chersonèse de Thrace et à l'Hellespont; de l'Occident, à la mer Égée et aux montagnes du Rodope ou *Despotodagh;* jusqu'à la chaîne de mon-

(1) Deux siècles après, le pays était encore si désert qu'Auguste, empereur, y envoya en exil Ovide et l'y laissa mourir de chagrin. Aujourd'hui il en est encore de même pour toutes les parties des côtes de la Mer noire qui appartiennent à l'Empire turc. Ce n'est que depuis quelques années que la Porte y a donné asile aux montagnards du Caucase et les a formé en colonies le long du chemin de fer d'Hirsova à Custendje.

tagnes qui sépare aujourd'hui la Servie de la Bosnie; et au Nord le Danube ou l'Istris des anciens. C'était un pays qui, entre les mains d'un conquérant civilisé, eut pu fournir un état considérable, et baigné par les eaux de trois mers, il était maître du cours inférieur du Danube. Mais nos ancêtres n'étaient ni assez intelligents, ni assez avancés en civilisation pour pouvoir apprécier l'importance d'un tel État.

Ils le gouvernaient militairement; le firent servir pendant plus d'un siècle de refuge aux races du Nord : Allemands, Gêtes et Mæso-Goths, qui y affluèrent moins dans un esprit d'ordre et de progrès que de rapine et de conquête. C'était pour les peuples du Nord un asile, comme l'Italie septentrionale pour les Gaulois : un refuge à leurs populations surabondantes.

Lorsque les Cimbres passèrent en Asie mineure, le royaume de Bithynie formait un des neuf démembrements de l'empire d'Alexandre le Grand, que ses généraux s'étaient partagé entre eux au détriment du successeur légal du grand conquérant. Ce royaume avait pour limite au nord la mer Noire, le Bosphore de Thrace et la Propontide, au sud la Phrygie, aux mains d'Antiochus Soter, roi de Syrie.

Quand les compagnons de *Luthar* et de *Léonor* débarquèrent en Asie mineure, le royaume était gouverné par Nicomède, successeur de Zipoetès; son frère Libeas, soutenu par Antiochus, lui en disputait la possession. Trop faible pour résister à ce roi puissant, Nicomède appela à son secours les bandes d'étrangers que la fin de la guerre de Delphes laissait disponibles et qui tenaient depuis quelques années la Thrace sous leur domination. Au moyen de ce secours, il n'eut pas de peine à se défaire de son compétiteur et de tenir le roi de Syrie en respect. En récompense de ce service, Nicomède leur concéda des terres à perpétuité et s'en servit, comme d'un rempart vivant, contre ses ennemis.

Il plaça ces hommes du Nord le long de la frontière de

ses États, la plus exposée aux agressions des Syriens, en face du Taurus, séparant son royaume de la Lycaönie et de la Cappadoce. Là les Tectosages, les Tolistoboies et les Trocmes se partagèrent les terres concédées. Les Tolistoboies occupèrent les rives du Sangarius à l'occident, ayant pour capitale Pessinunte. Les Trocmes, à l'orient, sur les frontières du Pont, et les Tectosages, avec Ravia leur place de guerre, occupaient Ancyre, défendue par l'Halys, le plus grand fleuve du pays ; de telle sorte que les Kymri, placés comme ils l'étaient, pouvaient veiller à la sûreté des États de leur suzerain et, en un moment donné, se rendre maître d'une grande partie de l'Asie mineure.

Un État faible n'appelle jamais l'étranger chez lui sans exposer son indépendance. Le roi de Bithynie ne tarda pas à éprouver la vérité de cet axiome politique ; fiers du service qu'ils avaient rendu et se voyant redoutés par les peuples faibles et amollis dont ils étaient entourés, les Kymri ne tardèrent pas à se rendre tributaires les villes ouvertes et les pays voisins. Sous prétexte de secourir les faibles contre les forts, et de dangers imaginaires que couraient leurs frontières, ils se mêlèrent aux débats de leurs voisins ; ceux qu'ils avaient réduits à la raison, payèrent tribut non moins que ceux qu'ils avaient secourus, et comme ces étrangers y trouvaient leur compte, ils finirent par dominer tous les pays qui les séparaient de la *Troade* et des bords de l'Archipel.

Leur puissance devint si prépondérante en Asie, qu'il n'y eut plus de roi qui, pour défendre son royaume contre ses ennemis, ou pour reconquérir ce qu'il avait perdu, n'était forcé d'avoir recours à leurs bras.

Les princes de ce pays, toujours en guerre entr'eux, appelèrent tour à tour les Cymbro Galâtes à leur secours et du chef de l'assistance qu'ils en avaient reçue, leur payaient des tribus qui n'étaient que la récompense des services rendus.

Antiochus, tout puissant qu'il était, se trouva à la fin au nombre de ces tributaires avec la Cappadoce, le Pont et l'Égypte qui tous avaient à leur solde des troupes de mercenaires étrangers, sans lesquelles ils ne se croyaient pas en sûreté ; à la fin ces impôts devinrent si insupportables et donnèrent lieu à tant d'exactions, que les rois de l'Asie essayèrent de se coaliser pour s'en délivrer.

Les *Tolistoboies*, qui venaient de gagner au service d'*Antiochus-Hierax* une bataille contre *Séleucus*, roi de Syrie, s'imaginèrent qu'en tuant le roi leur protégé, il leur serait facile de s'emparer pour eux-mêmes de la Syrie ; mais le roi prisonnier, connaissant l'avidité de ces étrangers, se racheta comme un voyageur des mains des brigands : il leur abandonna son trésor et les Tolistoboies lui laissèrent la vie.

Parmi les princes qui payaient tribut aux Kymri, se trouvait *Eumène*, roi du petit État de Pergame, que menaçaient à la fois les rois de Syrie et que tourmentaient les Cimbres pour le tribut qui leur était dû. Voyant la révolte des troupes soudoyées, qui faisaient la force d'Antiochus, Eumène tomba à l'improviste sur le camp de celui-ci, mit l'armée ennemie en déroute et força les soldats galâtes à abandonner leur allié et à se retirer chez eux.

Nantis du trésor de celui-ci, il est à croire qu'ils ne demandaient pas mieux que de laisser les rois d'Asie se débattre entr'eux pour des prétentions qui ne les regardaient pas.

Plus de deux tiers de siècle s'étaient déjà écoulés depuis que les Galâtes se fussent mêlés des affaires de l'Asie mineure. Le métier de soldats mercenaires commençait à leur peser ; ils étaient riches des tributs qu'ils avaient imposés et au milieu de nations opulentes, aimant le luxe et les arts, ils songèrent à une existence plus tranquille.

Le nouveau peuple de la Galatie (car c'est ainsi que nous le nommerons à l'avenir) avait fait des progrès

rapides; trente-cinq ans auparavant il était encore quasi-nomade.

Composé de hordes du Nord, de Belges des bords du Rhin, de Celtes de l'Adriatique, et de peuples de la forêt hyreinienne et de la Pannonie, il vivait dans un état approehant de la barbarie, s'oceupant de pillage et de dévastation ehez ses voisins ; mais si eourt qu'avait été son établissement en Asie, il s'était en partie formé aux mœurs des peuples de ce pays; et les deux générations nouvelles qui venaient de s'élever chez lui, n'avaient plus ees mœurs farouehes de leurs pères; elles s'étaient modelées sur tout ee qui les entourait (1).

(1) Environ 280 avant J.-C., une horde d'à pen près 20,000 hommes, dont la moitié seulement était armée, passa l'Hellespont et à la faveur de l'effroi qui la précédait, se soumit le pays jusqu'à la chaine du *Taurus ;* elle avait pour chefs Luithar (=Lutar=Lothar, Chlotar) et *Leonorius* (du celt. Leannaim, poursuivre, ou Lannaim, tuer). les Galâtes consistaient, dit l'auteur que nous citons, en trois peuples ou divisions, savoir : des *Tolistoboii* (pasteurs des hautes montagnes) — de *Trocmes* (gens des bois ou compagnons) — et de Tectosages (Belcæ) qui, avec les Allemands, formaient le noyau principal de ces bandes.

Les *Trocmes* occupaient l'Hellespont, les *Tolistobois*, l'Éolie et la Ionie ; et les *Tectosages* la partie Est de l'Asie mineure. Jusqu'en 240 les rois de Syrie furent contraints de leur payer tribut ; mais Attale, roi de Pergame, fut le premier qui le refusa et força les Galâtes à se renfermer entre le *Sangarius* (Sacalia) et l'*Halys*, région qui constitua définitivement le territoire de la Galatie ou mieux Galo-Grèce, à cause du mélange de ces penples avec les Grecs. Pline range parmi les *Tolistoboii* les *Voturi* et les *Ambitui*, et il compte au nombre des Tectosages les *Teutobodiaci* leurs alliés. Ce n'est qu'en 189 avant J.-C. que les Galâtes passèrent sous la domination romaine, mais ils conservèrent leur autonomie et le gonvernement des tétrarchies ou cantons qu'ils avaient enx-mêmes établi.

La racine du mot Galâtie est *Gael=iath* du celtique avec la finale grecque =ια *Obermuller*, v° *Galater*.

Les Cimro-Belges s'étaient donc maintenus en Asie pendant 111 ans comme nstion victorieuse et indépendante; la principale tribu parmi enx était celle des Tectosages=*Belcæ-volcæ* et leurs alliés les Teutobodiaqnes ou peuples allemands.

St Jérôme (*) qui porta chez eux les premières notions du christianisme, reconnut encore le langage des peuples des environs de Trèves dans l'idiôme des Tectosages-Galâtes de son temps.

(*) St-Jérôme vécut vers la moitié du IVe siècle de notre ère; il était originaire des confins de la Dalmatie et de la Pannonie. Il parcourut la Thrace, la Bithynie, le Pont et la Cappadoce, et

Les femmes surtout, dit un historien, donnèrent parmi eux l'exemple de l'ordre et du dévouement. L'histoire cite des traits de sensibilité qui feraient honneur à celles qui auraient vécu longtemps sous les gouvernements civilisés.

Ce changement de mœurs intérieures ne pouvait manquer d'influer sur l'existence des Galâtes comme nation. La levée des tributs les obligeait à des exécutions militaires qui inspiraient l'effroi, et on les savaient d'autant plus inopportunes qu'elles étaient moins nécessaires à l'existence de ces étrangers devenus riches et puissants. Attale, roi de Pergame, fut le premier qui osa s'y refuser et soutenir ses droits les armes à la main. Heureux dans cette entreprise, jugée jusque là fort téméraire de la part d'un souverain si faible, il eut le bonheur et la gloire de délivrer l'Asie mineure de ces exactions.

A la suite de quelques échecs insignifiants, les *Tectosages* et les *Tolistoboics* se retirèrent dans leur terres à l'orient du *Taurus* et les populations commencèrent à respirer.

L'Asie mineure était désormais pacifiée, mais elle n'en fut pas pour cela plus à l'abri des exactions. Au lieu de venir des étrangers, elles se commirent au nom des rois du pays, et ne rendirent pas sa condition plus enviable.

finit vers 372 par s'enfoncer dans un désert brûlant de la Syrie pour se livrer à la méditation. Il en sortit bientôt paur aller exercer le sacerdoce sous Paulin, évêque d'Antioche, et il mourut à Bethléem à l'âge de 89 ans. St-Jérôme fut un des docteurs les plus instruits du christianisme primitif. Personne ne fut son égal dans la connaissance de l'hébreu et du chaldéen Il possédait une érudition variée et combattit avec vigueur les hérésies nombreuses qui se signalèrent pendant son siècle. Ses ouvrages sont là pour témoigner combien il était redoutable dans les combats qu'il eut à soutenir contre les Pélagiens et certaines doctrines préconisées par St-Augustin et ses disciples.

CHAPITRE XII.

—

SOMMAIRE : Influence des étrangers sur la situation politique et morale de l'Asie mineure. — Opinion des historiens grecs à leur égard. — Qualités des peuples du Nord et vertus qu'ils y mirent en honneur. — Paralèlle entre la conquête de la Gaule cisalpine par les Celtes du midi de la France et celle de la *Galàtie* par les peuples du Nord. — Différence entre les ennemis qu'ils avaient eu à combattre. — Antécédents de l'Italie et ceux de l'Asie mineure où règnaient les descendants d'Alexandre le Grand, le souvenir de ses victoires sur les Perses, et l'organisation de ses armées. — Politique et conquêtes des Kymro-Belges en Asie, comparées à celles des Gaulois dans l'Italie cisalpine. — Appréciation entre le caractère national du Cimbre et celui du Celte. — Leur origine différente. — Effet de cette grande émigration sur les peuples du Nord en général vers l'an 101 de l'ère antique. Les inondations forcent les Cimbres d'abandonner leur pays et d'aller à la recherche de nouvelles terres. — Cimbres Ambrons et plusieurs hordes de peuples Teuteniques s'allient et quittent les bords de la Baltique, — Ne pouvant pénétrer en Belgique, ils remontent le cours du Rhin, s'adjoignent en Suisse les THIGURIENS. — Les Cimbres et ceux-ci se jettent sur les provinces illyriennes et les livrent au pillage. — Une autre partie de Cimbres d'Ambrons et de Teutons passe au-dessus des monts Jura et se répand dans la Gaule Meridionale qu'elle dévaste pendant sept ans (?) — Une troisième partie franchit les Pyrenées et attaque l'Espagne ; mais, repoussée par les Celtibères, elle revient sur ses pays et forme le projet d'envahir à la fois l'Italie par le Breuner et les Alpes maritimes.

Au point de vue où nous nous sommes placés, ces débats ne nous intéressent que médiocrement.

L'influence des races étrangères ne fut pas sans quelqu'importance sur l'avenir de l'Asie mineure. C'était un élément de force et de vigueur au milieu d'une population énervée par le climat et les richesses. Et lorsque les Romains

établirent leur domination en Asie, il n'eurent garde d'expulser ces races vigoureuses qui, dans le temps, s'étaient interposées entre les rois qui se faisaient des guerres acharnées et étouffaient les derniers germes de liberté que les petites républiques et les villes libres y avaient conservés[1].

Ce qui n'est pas susceptible de prendre racine dans un pays n'y saurait vivre longtemps. La force brutale ne dure pas.

C'est pour cela que nous n'avons guère une confiance absolue, dans le témoignage des historiens grecs, quand ils parlent des peuples barbares en termes si peu mesurés et si invraisemblables. Si ces étrangers n'eussent eu aucune vertu, pourquoi s'en serait-on servi pour défendre les États faibles contre des voisins puissants? Pourquoi les rois en formaient-ils leur garde et leur confiaient-ils leurs intérêts les plus chers et jusqu'à leur personne?

Les Asiatiques entr'eux se détruisaient par le fer et le poison. La vie des souverains était continuellement entourée d'embuscees et nul d'entr'eux ne pouvait répondre de sa vie au lendemain. Les Cimbres et les Belges de race Germaine étaient sans doute redoutables à la guerre, mais l'honneur du soldat ne leur permettait pas de songer à la trahison; une fois qu'ils avaient engagé leur foi, il ne s'en rendaient point parjures au préjudice d'une cause qu'ils avaient promis de soutenir de leur bras.

Ces qualités étaient celles de la race germaine et j'aime à croire qu'elles furent appréciées par les Asiatiques, si peu habitués à les observer entr'eux. Ce sont ces vertus estimées à leur juste valeur, qui méritèrent aux Galàtes la reconnaissance d'une partie des peuples de l'Asie, et le respect des Romains, justes appréciateurs de ce qui constitue en général la force et la puissance des nations.

Si nous mettons en parallèle la conquête de la Gaule cisalpine par les Gaulois du Midi de la France et celle de

(1) *Memnon ap Phot.*, c. 20.

l'Asie mineure par les peuples du Nord, nous y trouvons autant de disparâtes que de *ressemblances*.

Les Gaulois ne s'expatrient que par suite d'un ordre de leurs prêtres et des chefs de cantons. Ils vont en victimes dévouées (*velut sacrum*) à la recherche de nouvelles terres. En traversant les Alpes, ils n'y rencontrent aucune résistance et lorsqu'ils arrivent en Italie, ils n'ont à combattre que des nations faibles et non aguerries. Clusium et Rome n'étaient encore qu'imparfaitement fortifiées; le Capitole seul pouvait leur offrir de la résistance et en voyant aujourd'hui ce rocher qui n'est pas plus élevé que l'Acropole d'Athènes, on s'étonne que les Gaulois aient été forcés d'affamer une garnison, composée d'une poignée de soldats braves et déterminés.

Au contraire les Kymri de l'expédition d'Asie se coalisent volontairement; leurs chefs en grand nombre s'entendent, donnent rendez-vous en route et se proposent un but déterminé : une conquête opulente, le siége de Delphes et l'enlèvement des trésors de son temple. La route qu'ils ont à faire est longue et périlleuse, à cause des nations guerrières à traverser et du manque de vivres qui peut les affamer.

Arrivé sur les lieux, le principal corps d'armée a besoin de traverser la chaîne des montagnes de l'Hémus et il y rencontre, retranchée dans les rochers et les bois, une tribu de montagnards farouches qui défendent héroïquement leurs demeures et empêchent le Brenn d'avancer.

Le corps d'armée, composé de Trères [1] et d'Allemands du Rhin, commandé par un Belge de nation, pénètre au cœur de la Macédoine, y livre une bataille, où le roi est tué; mais trop faible après sa victoire pour aller seul à Delphes, et n'espérant pas d'être secouru, le chef belge est forcé de retourner sur ses pas et d'attendre le retour de la campagne prochaine.

(1) Voy. Lex., v° Trèves.

Les ennemis que les Gaulois avaient à combattre étaient tout différents.

En Italie, à l'époque de 591 avant J.-C., il n'y avait aucune nation guerrière de quelqu'importance. Les Romains ne s'étaient pas encore fait connaître.

En Asie, au contraire, tout retentissait de faits d'armes et des récentes conquêtes d'Alexandre le Grand; et ses généraux se livraient entre eux des combats acharnés pour se partager son héritage.

Les armées y étaient encore sur un pied de guerre comme du temps du grand conquérant et les nations grecques qui naguère avaient si vaillamment défendu leur territoire contre les armées innombrables des Perses, offraient à un envahisseur, sans expérience de la guerre, plus d'un danger sérieux à surmonter.

Ni la phalange grecque, réputée invincible, ni l'usage des éléphants qui jettent la terreur parmi la cavalerie ennemie, ne purent déterminer les Kymri, après une vaine tentative, à quitter le dessein qu'ils avaient résolu d'exécuter.

Ils accomplissent leur projet malgré tous les obstacles ; ils enlèvent les trésors du temple et pillent la Grèce entière; ils ne se retirent gorgés d'or et de richesses, que pour aller former un empire en Thrace et passer avec dix mille soldats seulement en Asie mineure, où ils se rendent tributaires tous les rois du pays. Bien plus, ils s'y établissent définitivement, s'organisent en un État indépendant, auquel ils donnent des institutions politiques, appropriées à leur civilisation et aux besoins de leur race.

Les Gaulois, au contraire, incapables après une possession de 107 années, de défendre leur conquête, sont expulsés de l'Italie et leur nom s'y perd avec leur puissance éphémère. Le Kymro-Belge, au contraire, se maintient en Asie mineure, s'allie aux Aborigènes et aux colonies grecques, et lègue à la postérité un État dont le nom est venu jusqu'à

nous et que les révolutions de vingt siècles n'ont pu ni détruire ni renverser.

Quel est pour nous l'enseignement qui résulte de là? C'est que le Gaulois, plus mobile, quoique non moins belliqueux que l'homme du Nord, n'est pas apte comme celui-ci à s'approprier une conquête à tout jamais; que la légèreté de son caractère, étant moins propre à retenir sous sa main le fruit de sa victoire, ne lui permet pas d'aspirer à une durée égale aux vestiges qu'ont laissés les hommes du Nord et en particulier les Cimbres que Marius et les légions romaines finirent par détruire, à l'exception de quelques fragments que Tacite a retrouvés de son temps aux bords de la Baltique et qu'il a glorifiés d'un magnifique et tardif éloge.

Pour dire qu'un Cimbre est un Gaulois, il faut que l'auteur d'une pareille hérésie en histoire soit bien sûr de ses lecteurs et les croie assez crédules pour ajouter foi à sa parole. Le Cimbre est d'origine Scythique, le Gaulois est un Celte pur et sans mélange. De ce qu'une horde ou fraction de Cimbres ait jadis formé des incursions dans le midi de la Gaule, accompagnée de *Belcæ*, de là ne résulte pas une identité d'origine. C'est le contraire qu'il faudrait en inférer; quoiqu'on ait vu souvent des peuples de même sang se combattre dans deux camps. Y a-t-il rien de plus opposé que les races du Midi et celles du Nord? Nous appartient-il à nous de fusionner ainsi deux peuples ennemis, par le motif que quelques aventuriers auront été s'etablir à l'étranger et y auront vécu à la faveur de leur force physique et de leur ascendant moral? C'est une grave erreur de croire qu'un évènement insignifiant ait eu la vertu d'opérer un tel miracle. La horde Cymmérienne n'a pas discontinué à vivre dans le fond de la Germanie et lorsqu'en dernier lieu elle est allée avec les Teutons à la conquête de l'Italie, elle a si peu respecté les Gaulois, qu'on nous représente comme ses nationaux, qu'elle commence à les piller et à ravager leur pays pendant plus de sept ans.

Ne nous laissons donc pas égarer par un système conçu à priori, système auquel on s'efforce de soumettre toutes les nations de l'Europe antique, détruisant ainsi en faveur d'une seule l'autonomie de toutes les autres.

Après la guerre de Delphes, nous voyons la race Kimrique passer en Asie, où la fraction Belge=Tectosages continue à jouer le principal rôle. L'empire de Thrace, élevé par les bandes particulières de Luthar et de Léonor, se fonde définitivement sur les rives du Bosphore et de l'Hellespont.

Les peuples du Nord tenaient donc les deux rives de l'Asie mineure et de l'Europe en leur possession. Le passage des races Celtiques, de l'Adriatique et des alliés des Kymri du Nord, ne souffrait donc aucun obstacle; et les conquérants d'en-deçà et ceux d'au-delà du Bosphore de Thrace, pouvaient appeler à leur secours ou admettre au milieu d'eux tous les aventuriers de même race qui voulaient se joindre à eux. La ville de Byzance restait comme ville neutre en dehors de leur convoitise.

Nicomède, en admettant les Galâtes au partage de son royaume, avait stipulé en faveur de cette ville, qui toutefois ne lui appartenait pas, le maintien de son indépendance, ainsi que pour plusieurs autres petites républiques de l'Asie mineure, qui formaient ses possessions limitrophes du Bosphore de Thrace. Ce traité, contraire aux intérêts des nouveaux conquérants, et qui laissait le roi de Bythinie maître des eaux du Bosphore, fut néanmoins respecté par ces peuples barbares, dont les historiens grecs ont dit tant de mal. Cela prouve du moins que leur esprit de rapine ne les empêchait pas de rester fidèles aux traités et de garder la foi jurée.

Cette grande émigration eut pour effet, en ce qui concernait les peuples du Nord et des bords du Rhin, une plus grande facilité pour s'étendre, et aux Nomades d'en-deçà le Wolga de se placer dans leur voisinage, sans s'exposer à des colisions sanglantes. Cet état de choses dura à peu près

un siècle et demi, pendant lequel l'Europe centrale semblait jouir d'un certain état de tranquillité; car l'histoire ne mentionne que des déplacements de peuples sans importance. Les Sarmates s'avancèrent toujours lentement vers l'Occident; mais ne tentèrent pas de se commettre avec la race Kimrique, dont la puissance et le courage étaient généralement reconnus et respectés.

Mais vers le commencement du dernier siècle, avant l'ère chrétienne (101 avant J.-C.), les Cimbres éprouvèrent dans le pays qu'ils habitaient, des bouleversements considérables; des inondations, suites de mouvements souterrains, détachèrent de leur île des terres considérables, ce qui restait ne suffisant plus à leur subsistance, ils furent contraints de chercher d'autres lieux à habiter.

La horde presqu'entière se réfugia vers le Midi, sur les terres des Teutons et occupa provisoirement les rivages de l'Elbe et le pays situé entre ce fleuve et le Weser, mais ces régions étaient déjà occupées par les *Saxons*, les *Longobardes* et les *Vandili* (Vandales). Ils n'offraient qu'une ressource insuffisante à un surcroît de population aussi considérable que celle de la horde kimrique. Il fallut songer à l'expatriation.

Trois peuples à la fois se soumirent à cette nécessité; les *Cimbres*, les *Ambrons* et plusieurs hordes de peuples *teutoniques* s'allièrent entre eux et quittèrent les bords de la Baltique à la recherche de nouvelles terres [1]. La Belgique

(1) Parmi les chefs de l'armée cimbre, il te trouvait un commandant du nom de Bojorix, Βοιωριξ, d'après Plut. (*in Vita Marii*, XXV), et Bojorige=Bojorix, d'après Tite-Live (L. XXXIV, 46).

Ce qui nous détermine à supposer qu'une partie de Boyens en opposition avec leurs frères de la forêt hyrcinienne, aura suivi l'armée cimbre dans ses expéditions en France et en Espagne.

Du temps de Cicéron, les historiens romains s'occupaient si peu à distinguer les nations du Nord que le grand orateur, en parlant de la guerre des Cimbres, dit à ce sujet : *Ipse ille C, Marius.... influentes in Italiam Gallorum maximas copias repressit ; non ipse ad eorum urbes sedesque penetravit.*

On peut pardonner à Cicéron cette double erreur ; car avant l'époque d'Auguste,

ne pouvant leur en offrir, ils remontèrent le cours du Rhin et se recrutèrent en route des Tiguriens de la Suisse. Ces derniers et les Cimbres entrèrent dans les provinces illyriennes et livrèrent le pays au pillage (1).

Avant de passer en *Illyrie*, la horde des Cimbres avait d'abord attaqué les *Boyes* de la *forêt hyrcinienne*, mais vaincue et repoussée, elle était allée en *Pannonie* chez les *Celtes skordisques* et puis dans la *Norique* et en *Suisse*. C'est là que les *Tiguriens* se joignirent à elle, comme les Ambrons de la Belgique l'avaient fait à son passage aux bords du Rhin.

L'autre partie, composée de Cimbres, de nations teutoniques et d'Ambrons, passa au-dessus des monts Jura dans la Gaule méridionale qu'elle remplit de troubles et de dévastations. Le centre de la Gaule et les provinces illyriennes étant habités par des peuples celtes ou gaulois, les races du Nord n'y trouvèrent qu'un accueil inhospitalier. Forcés de vivre à discrétion au milieu de populations sédentaires, entre lesquelles le sol était partagé, ces nouveaux hôtes y causèrent une perturbation profonde. On n'avait rien à leur céder en terres, et les nourrir exclusivement aux dépens des populations indigènes était impossible.

La ressource suprême fut le pillage. Les Cimbres et leurs alliés n'y manquèrent pas, mais tout a une fin : quand les contrées étaient ruinées, les émigrants allèrent vivre ailleurs à discrétion.

Il y avait déjà plusieurs années que ce maraudage sur une vaste échelle avait affligé la Gaule centrale, sans qu'aucun des États particuliers qui la composaient alors, eut osé s'y opposer.

le Nord de l'Allemagne et le pays des Cimbres étaient complètement inconnus des Romains. Tout ce qui regardait la nationalité des peuples du Nord était compris sous le nom de Galli=Gaulois, et c'est dans ce sens que Cicéron se sert de ce mot.

(1) Cimbri, gens vaga populabundi in Illyricum venerunt ; ab iis Papirius Carbo consul cum exercitu fusus est. (Tite-Live, Ep. LXIII.)

L'effroi était général parmi les populations rurales et urbaines des villes non fortifiées.

A la fin, voyant que cet état de choses ne pouvait pas durer, une partie de la horde passa en Espagne, mais ne tarda pas à en revenir, repoussée par les Celtibères.

Jusque-là on avait pu craindre pour le sort de la province romaine; le nombre des légions en avait été considérablement augmenté; mais elle n'avait rien souffert; on s'attendait néanmoins à Rome à ce qu'elle ne serait pas longtemps respectée (1).

(1) D'après Dion Cassius (Exc. Peiresc. 97), les Cimbres passèrent par Toulouse, où ils ne furent pas mal reçus par la population des *Volcæ* et des *Tolistoboii*, qui occupaient cette contrée. Cela explique que Volcæ et Tolistoboii appartenaient à la meme race. *Cépion*, l'avide consul romain, en fit un prétexte pour enlever à son profit le trésor enfoni dans le lac sacré des Druides, qu'une tradition disait y avoir été déposé après le pillage du temple de Delphes en Grèce. Justin (XXXII, 3) dit que cet enlèvement eut lieu à la suite d'une insurrection ou *tumulte* de Cimbres *velut ultor sacræ pecuniæ*.

Mais cette insurrection paraît avoir été suscitée, non par les *Cimbres*, qui n'avaient pas à s'insurger, puisqu'ils étaient maîtres de la Gaule : mais par des habitant d'origine *Belge*=Volcæ et spécialement par des *Tectosages* qui s'étaient jadis établis dans les provinces méridionales soumises aux Romains et très disposés à faire cause commune avec leurs frères du Nord.

CHAPITRE XIII.

—

SOMMAIRE : Cépion est préposé à la défense de l'Italie du côté de la Rhétie. — Les légionnaires s'enfuient et abandonnent le camp, couvert de morts et de blessés. — La seconde armée romaine, sous le consul Papirius Carbo, subit le même sort. — La consternation règne dans l'Italie et dans le Sénat romain. — Marius rappelé d'Afrique avec les légions qui venaient de terminer la guerre contre Jugurtha. — Il est créé consul pour la quatrième fois et son collègue Catullus reçoit la mission de défendre sur l'Adige l'Italie contre l'invasion des Barbares. — Prodiges de force et d'audace des Cimbres pour traverser ce fleuve. — Lâcheté de Catullus. — Terreur qu'inspirent aux Romains les soldats ennemis. — Marius, chargé de défendre la province narbonaise, fait fortifier les bouches du Rhône. — Appréciation sur le but et le mode de guerre des peuples du Nord. — Présence des armées cimbre et romaine dans le Midi de la Gaule. — Marius refuse la bataille que lui offre l'ennemi et se retranche dans son camp. — Après un assaut inutile, les Cimbres partent pour l'Italie. — Les Ambrons, au nombre de 30,000 hommes, engagent un combat d'avant-garde, où ils sont défaits. — Effroi des légions romaines après le succès. — Le surlendemain bataille générale. — Choc terrible mais infructueux des Cimbres contre la position fortifiée de l'ennemi. — Marcellus avec trois mille hommes placés en embuscade, tourne la position de l'armée cymrique et décide la victoire. — 100,000 Cimbres tués et blessés jonchent le champ de bataille. — Tout leur matériel de transport et le butin fait en Espagne et dans la Gaule tombent au pouvoir des vainqueurs. — Après la victoire Marius court à Rome au secours de son collègue sur l'Adige, y livre une seconde bataille aux Cimbres sous les murs de Vercelli, détruit les restes de trois nations puissantes, longtemps la terreur de la Gaule et de l'Italie. — Effets que firent sur les mœurs des Romains les massacres qui suivirent ces victoires. — Influence pernicieuse qu'ils exercèrent sur les guerres civiles, sur les proscriptions du Triumvirat et sur le sort futur de la Gaule et de la Belgique.

Le côté de l'Italie le plus vulnérable était la Rhétie par le passage du Brenner. Une armée de légionnaires fut donc

préparée, pour arrêter l'invasion des Barbares de ce côté. Le commandement en fut donné au consul *Cépion;* mais à la première rencontre avec l'ennemi, saisie d'effroi, elle se débanda, jeta ses armes et laissa le champ de bataille jonché de ses morts et blessés. L'année suivante, une seconde armée, sous le consul *Papirius Carbo,* subit le même sort. Elle fut également détruite en partie et le reste prit la fuite, sans oser affronter l'ennemi.

La consternation régnait dans le Sénat Romain et dans toute l'Italie; on appela les légions d'Afrique qui avaient fait la guerre contre Jugurtha, et l'on mit à leur tête Marius, nommé consul pour la quatrième fois. Catullus, son collègue au consulat, eut mission de défendre l'Italie du côté de l'Adige; mais ses troupes n'osèrent pas se mesurer avec des étrangers qui ressemblaient plus à des esprits infernaux qu'à des êtres humains. Ne pouvant construire un pont sur l'Adige, pour aller au devant de l'ennemi qu'ils brûlaient de combattre, les Cimbres amenèrent des quartiers de granit, les roulèrent pêle-mêle dans le fleuve avec des arbres entiers arrachés de la terre. Les Romains épouvantés à la vue de ces prodiges de force et d'audace, prirent la fuite sans combattre ni se soucier de la mission qu'ils avaient reçue de défendre le pays.

Catullus, le consul, eut là une de ces inspirations qui n'arrivent qu'aux ambitieux pusilanimes, plus disposés à veiller à leurs intérêts qu'à ceux de la chose publique. Au lieu de retenir dans le devoir ses soldats mutinés, il ordonna aux portes-enseignes de se mettre à la tête des fuyards, espérant pouvoir expliquer plus tard au Sénat, par des raisons plus spécieuses que plausibles, la nécessité d'une retraite provoquée par l'effroi que l'ennemi avait inspiré à son armée.

Tout contribuait du reste à inspirer cette terreur aux Romains : la haute stature des Cimbres et des Teutons, leur aspect terrible, l'effroyable bruit qu'ils répandaient

autour d'eux et les choses presque surnaturelles qu'on leur voyait faire sans autres instruments de guerre que leurs mains.

Pour montrer aux ennemis de quoi ils étaient capables, les Cimbres se mettaient nûs au milieu d'une neige abondante, et se faisaient descendre à la ramasse sur leurs boucliers du haut des montagnes de glaces, qui semblaient à jamais devoir leur défendre un passage. Ajoutez à ces actes d'audace leurs imprécations, leurs injures contre un ennemi qui n'osait accepter la bataille qu'en choisissant les lieux avantageux, les positions inexpugnables; toutes choses qu'eux-mêmes méprisaient au suprême degré et n'observaient point dans leur propre intérêt; moins par caprice sans doute que par ignorance de la guerre; car depuis trois ans qu'ils ne faisaient que piller des peuples jadis réputés très courageux, les Cimbres en étaient venus à croire que rien ne pouvait leur résister et qu'il leur suffisait de vouloir pour que leurs désirs fussent comblés.

Ils s'étaient séparés dès le commencement de la campagne en deux hordes : l'une, composée de Cimbres et de Tiguriens, alla dévaster les provinces Illyriennes; l'autre, de Cimbres et de Teutons, envahit le cœur de la Gaule. Ils avaient ainsi affaibli les forces de leur armée de plus de moitié; à la vérité Rome, pour préserver l'Italie de cette double invasion, était obligée à son tour de garder le Nord de la république sur l'Adige et le versant des Alpes Illyriennes, et d'envoyer une autre armée pour préserver la province romaine au Sud de la Gaule et des Alpes maritimes; mais cette division de l'armée des Cimbres n'était pas la seule faute qu'ils commirent.

Ils quittèrent momentanément le midi pour aller ravager l'Espagne, où ils trouvèrent du butin, mais nulles terres à occuper. Pendant ce temps, Marius, chargé de la défense de la province Narbonaise et des passes des Alpes, eut le temps de fortifier les Bouches du Rhône et d'y construire

un canal de dérivation, capable d'obvier à l'ensablement du fleuve et à faciliter l'approvisionnement de son armée. Ces délais étaient favorables aux Romains qui se tenaient sur la défensive, mais ils compromettaient l'action de deux hordes, séparées par la double chaîne des Alpes, et laissaient à la défense de l'Italie le temps de détruire les Barbares arrivant du côté des provinces rhétiennes, pour se joindre ensuite aux armées de Marius et écraser le reste des Barbares au cœur de la Gaule. Toutefois la retraite de l'armée romaine devant l'Adige, laissant l'Italie du Nord sans défense, permettait aux Cimbres de pénétrer dans le cœur de l'Italie; mais ils ne s'occupèrent nullement de poursuivre leurs avantages. Au lieu de pousser en avant, les Cimbres se mirent à piller le pays autour de l'Adige et du Pô et perdirent ainsi tous les avantages qu'ils auraient pu attendre de leur célérité à pousser en avant.

Il ne faut pas juger des opérations de guerre des peuples ignorants, d'après les principes de la tactique actuelle. Des hommes très compétents ont approuvé sans réserve le plan des Cimbres d'envahir l'Italie de deux côtés (1). Mais il est évident qu'en pénétrant en Espagne, dont on dit qu'ils furent repoussés par les Celtibères, ils perdirent un temps précieux et laissèrent leurs alliés sur le Brenner exposés aux coups des Romains sans pouvoir les secourir. Heureusement pour ceux-ci, l'armée romaine ne put rien contre eux. Elle était réduite à garder la rive droite du Pô, trop heureuse d'avoir à faire à des peuples privés de tout matériel de guerre et incapables de construire des ponts et de passer de larges rivières.

Pendant que Marius occupait ses soldats aux travaux des bouches du Rhône, l'armée cimbre revînt d'Espagne dans la Gaule, se préparant à passer les Alpes et à se joindre à

(1) Entre autres le général français de Vaudoncourt, qui a fait la guerre en Italie et qui approuve sans réserve le plan de l'armée des Cimbres. Voyez Art Cimbres. Dict. de la Conversation.

l'armée de l'Adige. Apprenant qu'un nouveau consul arrivait à la tête de troupes fraîches, pour lui disputer le passage, elle alla au devant de l'ennemi lui offrir la bataille, mais Marius retint ses troupes retranchées dans son camp. Instruit par trois défaites successives de ses collègues, il n'avait que peu de confiance dans la valeur de ses soldats. L'étrange ennemi qu'il avait à combattre tirait grandement parti des avantages attachés à la nouveauté. Le regard farouche des Cimbres intimidait le soldat romain; leurs cris sauvages retentissaient au loin, et tout ce bruit sinistre était encore augmenté par les cris tumultueux des femmes et le son lugubre des tambours [1].

Les Cimbres, impatients de combattre, voyant l'ennemi obstiné à ne pas quitter son camp, lui livrèrent un assaut sans résultat, puis se mettant en marche vers les Alpes, criaient aux Romains dont ils étaient assez près pour se faire comprendre: *Eh bien couards! lâches! n'avez-vous pas de lettres à remettre à vos femmes, nous allons les trouver chez vous.*

On dit que le passage de l'armée alliée dura huit jours. Quand elle l'eut achevé, Marius abandonna son camp et la fit suivre à petites étapes, se retranchant la nuit pour éviter les surprises. Il arriva ainsi vers Aix-les-Bains, où il résolut de livrer bataille. Il rangea son armée en face de celle des Cimbres qui occupait une étendue considérable et, pour ne pas être débordé, il s'arrangea de manière à pouvoir obliquer des ailes et empêcher d'être entouré.

En même temps il envoya son lieutenant Catulus avec trois mille hommes pour tomber sur le derrière des Cimbres pendant que le combat serait engagé. Cette manœuvre, qui pouvait coûter la vie à cette poignée d'hommes en cas d'échec, réussit au-delà de toute espérance; battus en flanc

(1) Les chariots des Cimbres étaient couverts de peaux tendues, au lieu de toile. En les frappant, les femmes et les enfants augmentaient le tumulte et l'effroi général.

et par derrière, les Cimbres résistèrent avec un acharnement incroyable, mais à la fin le désordre se mit dans leurs rangs; et la multitude se croyant attaquée de tous côtés, se mit à abandonner le champ de bataille et à fuir dans toutes les directions.

Avant la bataille les deux armées n'étaient séparées que par un des affluents du Rhône qui pendant l'été sont presqu'à sec.

Les Ambrons, au nombre de trente mille hommes, occupaient le centre et l'avant-garde des alliés. Pendant que des deux côtés on s'apprêtait à la bataille, les soldats romains du train n'ayant plus d'eau pour les chevaux, essayèrent d'en aller chercher à la rivière, résolus à combattre pour s'en procurer.

Mais les Ambrons les ayant aperçus, vinrent à leur rencontre pour les en empêcher. Les Ligures, alliés des Romains, coururent au secours des hommes du train et le combat s'engagea sans que de part ni d'autre les chefs n'en eussent donné le signal.

Les Ambrons, pour aller à l'ennemi, devaient passer la rivière. Plusieurs bandes avaient déjà atteints l'autre rive, lorsque les soldats romains, venant au secours des Ligures leurs alliés, repoussèrent les Ambrons, tuèrent ceux qui avaient passé l'eau et poursuivirent sur l'autre rive les restes qui fuiaient en désordre vers leur camp de chariots. Mais les femmes cimbres vinrent au devant des fuyards, et faisant claquer les dents de colère, leur reprochèrent leur lâcheté et chargèrent leurs propres soldats comme ceux de l'ennemi, en leur arrachant des mains les armes et les boucliers qu'ils portaient.

Ce combat d'avant-garde, où les Ambrons s'étaient distingués par l'audace, tourna, il est vrai, à leur confusion, mais le courage échevelé des femmes ennemies, fit sur l'esprit des vainqueurs une impression profonde.

La nuit était venue surprendre les combattants, mais les

Romains et leur commandant ne s'attendaient à rien moins qu'à être surpris dans leur camp, formé à la hâte et encore inachevé. Pour les Romains la nuit se passa donc dans des transes mortelles. Les Barbares de leur côté jetaient des cris de rage et faisaient retentir les échos des montagnes voisines. Il était évident qu'ils se disposaient à tirer vengeance de l'échec qu'ils venaient d'éprouver.

Il n'en fut rien pourtant, la nuit et le jour suivants se passèrent sans conflit. De part et d'autre on continuait à se préparer à la bataille. Marius voyant le derrière de l'ennemi occupé par un bois touffu, y envoya son lieutenant Marcellus avec trois mille hommes d'infanterie, lui enjoignant l'ordre de profiter le lendemain du moment que l'action serait engagée pour tomber sur l'arrière-garde ennemie et culbuter tout ce qui ferait résistance.

Marius fit ranger le lendemain de bonne heure son armée en bataille et provoqua l'ennemi au combat en lançant une partie de sa cavalerie dans la plaine qui séparait les deux armées. C'est ce que les Cimbres demandaient. L'histoire ne rapporte aucune allocution de part ni d'autre; mais les Cimbres tombèrent sur l'ennemi comme un torrent, ivres de vengeance et méprisant un adversaire que l'insulte et l'outrage n'avaient pû forcer jusque là à accepter le combat tant de fois présenté et toujours décliné de sa part.

Cet empressement porta malheur aux Barbares. En voulant enlever d'assaut la position avantageuse de l'ennemi, ils n'eurent ni le pied assez ferme, ni le moyen de se garantir avec leur boucliers contre les dards qui leur étaient lancés d'en haut. Les Romains au contraire tenaient leurs rangs serrés et nul effort humain ne fut capable de les entamer, ni d'enlever la hauteur sur laquelle ils avaient pris position.

Pendant que les Cimbres s'épuisaient en efforts désespérés, Marcellus avec les trois mille hommes sortait du bois et tomba vigoureusement sur leurs derrières. Cette

diversion eût tout le résultat que Marius en avait espéré. Les Cimbres de l'arrière-garde, se croyant entourés, s'abandonnèrent à la fuite et mirent le désordre dans l'armée. Les Romains n'eurent que la peine de massacrer les fuyards. On dit que le nombre des tués et des prisonniers s'éleva à au-delà de 100,000 hommes. Tout le materiel, les chariots, le butin fait en Espagne et dans la Gaule, tombèrent au pouvoir du vainqueur.

La joie dans le camp romain était si grande que les soldats offrirent tout ce butin à Marius seul. On s'empressa de rassembler les casques, les cuirasses d'airain, les armes et les drapeaux pour servir au triomphe du vainqueur, et l'on fit du matériel restant, des chariots et des accessoires un immense bucher, auquel on mit le feu pendant qu'on offrait des actions de grâce aux Dieux immortels pour célébrer la victoire qu'on venait de remporter. L'armée des Teutons et des Ambrons, qu'attendait leur alliés de l'Adige, était détruite ou dispersée.

C'était pour Rome un succès inespéré ; pour les Cimbres et les Teutons une perte irréparable.

Pendant la célébration du sacrifice, il arriva au camp un message du Sénat à l'adresse de Marius, qui le nomma consul pour la cinquième fois.

A cette nouvelle il fit prendre du repos à ses troupes et partit sans retard pour Rome, où il lui tardait d'arriver [1].

La guerre n'était qu'à moitié terminée ; il restait l'armée cimbre et tigurienne de l'Adige, devant laquelle Catullus avait vu fuir ses soldats sans combattre.

Marius partit pour le Nord de l'Italie et fit repasser les Alpes à ses troupes victorieuses. Il était grand temps que

(1) L'armée des Barbares, composée de soldats, de femmes et d'enfants avait besoin d'un matériel considérable de transport. Elle était partout accompagnée de nombreux chariots couverts de peaux de bêtes tendues sur des arceaux. Ces voitures servaient à la fois de tentes et d'abris; on s'en servait aussi pour former des retranchements. et, au moment du combat, les femmes et les enfants tambourinaient sur ces peaux et remplissaient l'air d'un épouvantable bruit.

ce secours arriva, car les Cimbres n'avaient qu'à passer le fleuve pour être au cœur de l'Italie.

Les deux armées romaines réunies formaient un ensemble de 100,000 hommes, commandés par les deux consuls en personne. Le centre aux ordres de Catullus, les ailes à ceux de Marius. La bataille fut longue et sanglante; les Cimbres résistèrent avec un courage héroïque et désespéré; mais ils avaient le désavantage du terrain. Placés en masses profondes et les premiers rangs enchaînés aux baudriers, ils étouffèrent la plupart sous un soleil ardent qui leur dardait directement dans les yeux.

La cavalerie qui formait le devant de leur corps d'infanterie avait amassé dans l'air tant de poussière que les fantassins en étaient aveuglés; et ces hommes puissants, habitués aux climats humides et froids du Nord, voyaient leurs forces paralysées par l'ignorance de leurs chefs, qui n'avaient pas choisi une meilleure position; tandis que le soldat romain, habitué au climat, éprouvait toutes les facilités qu'il pouvait désirer.

La bataille était perdue et l'armée cimbre en fuite ne résista plus nulle part; mais le spectacle que présenta le camp des chariots, où se trouvaient les femmes et les enfants, est trop affreux pour que nous ayons besoin de le narrer.

60,000 prisonniers et deux fois autant de morts et de blessés, tel fut, si l'on en croit le récit de Plutarque, le résultat de cette seconde bataille, nommée la bataille de Vercelli, livrée le 27 juillet de l'an 101 avant l'ère chrétienne.

Ainsi finit la nation cimbre. Elle ne se releva plus de ce double désastre, léguant aux Romains ses vainqueurs, les semences des guerres civiles et les horreurs du triumvirat, suscitées entre les chefs qui avaient contribué à les détruire et qui se disputèrent ensuite les prémices du triomphe.

Marius et Sylla, Métellus et Catullus versèrent ensuite le sang romain à flots et expièrent sur eux-mêmes le massacre des Cimbres dont ils s'étaient rendus les auteurs.

Dans cette guerre sanglante, qui dura treize ans, il y a peu de faits dignes d'être conservés.

Les ravages des Cimbres, des Teutons, de leurs alliés, furent sans doute déplorables et affreux; la Gaule, à l'exception de la Belgique, fut entièrement ruinée; et la haine contre les ravageurs fut telle qu'après leurs désastres les habitants indignés livrèrent eux-mêmes aux Romains les chefs des Barbares qu'ils pûrent saisir vivants; et massacrèrent les fuyards sans pitié pour les femmes et les enfants.

A Marseille, disent les relations, on construisit des haies aux vignobles avec les ossements des vaincus et on laissa pourrir sur place les cadavres, sans sépulture, comme un engrais destiné aux champs.

Pour reposer notre esprit, citons néanmoins un fait qui prouve en faveur de l'esprit de ces Barbares. Il se rapporte à l'un des combats d'avant-garde livrés autour de l'Adige.

Surpris par les Cimbres, un pules de légionnaires, appartenant à l'armée de Catullus, ne pouvant plus repasser le fleuve et pressé par l'ennemi, se défendit héroïquement contre une armée dix fois plus nombreuse. Les Cimbres admirèrent le courage de cette poignée de braves, et faisant cesser un combat inégal, les acceptérent par capitulation et les laissèrent tranquillement repasser le fleuve aux acclamations de l'armée romaine, étonnée de cet acte d'humanité et de grandeur d'âme.

Malgré les pertes nombreuses qu'éprouva la nation kimrique, elle ne périt point toute entière; les débris se dispersèrent de tout côté dans la Rhétie et les montagnes des Alpes illyriennes, autour de Trente et dans la Bavière (1).

(1) Leur nom survit dans un canton de l'Italie septentrionale près de Trente;

Les prisonniers cimbres ne sauraient guères être évalués à moins de 150,000 hommes; ils furent tous réduits en esclavage et servirent la plupart de satellites aux chefs dans les guerres civiles qui précédèrent l'érection de l'empire. Marius, Cinna, Sertorius, Sylla et d'autres s'en aidèrent pour faire massacrer leurs adversaires, et Spartacus fit même avec eux la guerre des esclaves en Sicile.

Ces immenses holocaustes, où trois nations presque entières périrent par le fer, ne pouvaient rester impunies. — L'esprit sanguinaire des soldats romains et des chefs qui les avaient commandés, s'infiltra dans les mœurs publiques; les joutes sanglantes du cirque se multiplièrent et l'habitude de voir tous les jours verser le sang rendit le caractère du peuple romain singulièrement sanguinaire et cruel; les querelles entre les patriciens et les plébéens marquèrent le règne des proscriptions, et Marius lui-même en fut une des premières victimes. Il put néanmoins revenir à Rome, après son exil, mais c'était pour se venger cruellement sur les patriciens de la proscription qu'ils avaient prononcée contre lui.

Cet homme qui, dans la bonne et la mauvaise fortune, avait toujours été sans pitié pour ses adversaires ou ses ennemis eut néanmoins comme Sylla le singulier bonheur de pouvoir mourir tranquille sur son lit.

Comme dans aucune de ses guerres, où il avait commandé, il n'avait ni pris, ni tué le chef de l'armée ennemie, il n'avait pas droit au triomphe; mais en retour, à l'exemple d'Achille et d'Hercule [1], il s'était fait faire en guise de trophée un bouclier, sur lequel était gravé la figure d'un

appelé *Cembra*, dans la vallée du Lavis. C'est dans les vallées des Alpes rhétiennes que se trouvent les *Setti Commune* (sept villages), dont les habitants parlent encore un langage bas-allemand, facile à reconnaître et sur lequel nous reviendrons plus tard.

(1) Voy. la description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade* et celle du bouclier d'Hercule dans *Hésiode*.

soldat cimbre [1], en souvenir des victoires remportées sur cette nation.

Ce bouclier intrigue beaucoup M. Am. Thierry. Le nom de *Cimbrique* que l'histoire lui a donné, et la figure

(1) Le bouclier cimbrique de Marius, dit l'historien des Gaulois, portait la figure d'un Gaulois. Ce n'était donc pas un bouclier cimbrique, mais un bouclier gaulois, et il ajoute que Céso=rix, Boïo=rix Clod, etc., noms des chefs de l'armée cimbrique ont toute l'apparence de noms gaulois (?).

Pourquoi ne dit-il pas que l'armée des Cimbres et des Teutons était tout uniment une armée gauloise ?

Il parle plus loin d'un *Scutum Cimbricum*, qui figurait en forme d'enseigne sur le bureau d'un changeur à Rome ; de là, dit-il, on avait coutume de dire la maison à l'enseigne de l'*Écu cimbrique*.

Mais le banquier ayant fait faillite, fut traduit devant le prêteur et renvoyé de la plainte par le motif qu'il n'avait fait du tort à personne.

Ce jugement, inscrit dans les fastes consulaires, porte en termes exprès : *Quintus Aufidius* (c'est le nom du failli) *Mensarius Tabernæ Argentariæ ad Scutum Cimbricum*, etc., etc,

L'auteur de l'*Histoire des Gaulois* ajoute : « Ici le mot *Cimbricum* est employé comme synonyme de *Gallicum* » et il cherche par des raisons vraiment étranges à faire le procès au texte même des fastes consulaires ; et à ce sujet il invoque un passage de Cicéron, où cet orateur, en parlant du bouclier cimbrique de Marius, dit que ce bouclier portait la figure d'un Gaulois ; les joues pendantes et la langue tirée : *Pictum Gallum in Mariano Scuto Cimbrico ejectâ Linguâ*, etc. Cic. de orato. L. II, c. 66.

Il en conclut que le mot *Cimbri* désignait une des branches de la population gauloise qui avait des colonies dans la Cispadane. Il aurait pu bien mieux en tirer la conclusion suivante. Au temps de Cicéron on ne distinguait guère encore à Rome les populations nombreuses de la Germanie que par le nom générique de Gaulois=Galli. Tous les peuples au-delà des Alpes portaient chez les Romains ce nom et ceux-ci ne connaissaient pas plus les Cimbres que les Celtes, non plus que les Germains ou les Sarmates.

Ce n'est que depuis les conquêtes d'Auguste dans la Germanie que les historiens et les géographes de Rome ont commencé à distinguer les peuples du Nord d'au-delà du Rhin et de connaître leurs noms.

Nous avons déjà cité le passage de Cicéron, où il est dit que Marius vainquit les Gaulois ; et Salluste, qui vécut à la même époque, n'en savait pas davantage. *Facundiâ Græcos, gloriâ belli Gallos, ante Romanos fuisse*, dit Salluste (Bell. Catili, p, 164. Lugd Bat 1654). *Gallica gens bellicosa esset*, et Caton ajoute : *Pléraque Gallia duas res industriosissimè persequitur : rem militarem et argutè Loqui*. Caton orig. 1.

Mais tous ces auteurs feront-ils qu'un Cimbre ou qu'un Teuton soit un Gaulois ou un Gall ? Pourrait-on aujourd'hui, à l'exemple de Cicéron, nous dire que

du Cimbre qu'il porte ne l'arrêtent néanmoins pas. Cicéron, à la vérité, l'appelle *bouclier Cimbrique,* mais il dit que la figure empreinte est celle d'un Gaulois (?). Or, ce bouclier doit être un bouclier gaulois et par conséquent Marius n'a pas vaincu des Cimbres, mais des Gaulois.

Il n'y a rien d'impossible en histoire avec des appréciations critiques de ce genre. Les Cimbres et les Teutons restent ou deviennent des Gaulois, selon que le narrateur sent le besoin de les considérer sous l'une ou l'autre aspect.

Nous pensons nous, que cette manière d'interpréter l'histoire et de fonder un système sur les erreurs ou les inexactitudes des auteurs anciens est aussi vicieuse que contraire à la vérité et que cela mérite au moins d'être rélévé, ne fut-ce que dans l'intérêt de la vérité historique.

Parvenus à cette époque de l'histoire ancienne en rapport avec la Belgique, nous pensons devoir nous arrêter ici.

Les peuples de la Gaule et ceux de la Belgique avaient depuis longtemps embrassé l'état sédentaire. Les diverses contrées de ces pays étaient peuplées d'habitants dont les noms et l'origine étaient généralement admis et connus. Le Midi de la France avec ses populations Ibéro=Celtiques, les *Volcæ* d'origine Belge, les *Kimri* du Nord et les *Tectosages,* n'offrait que des nations peu mélangées. La presque totalité des Civitates qui l'occupaient appartenait à la souche celtique-gauloise ou gaëlique, comme on voudra la nommer.

Mais le voisinage de la province romaine, le commerce avec des peuples plus ou moins policés, le contact avec les Latins ne tardèrent pas à corrompre des mœurs viciées par

Marius a vaincu à Aquæ Sextiæ et à Vercelli des Gaulois? et non des Cimbres et des Tentons?

Où donc en veut-on venir, en invoquant des erreurs anciennes? probablement à nous faire comprendre que tout ce qui s'est fait dans le monde, l'a été non par des Celtes, mais par des Gaulois. Par ces *vieux Gaulois,* qu'on regarde comme les aïeux des Français d'aujourd'hui; par conséqnent comme les auteurs uniques de tous les faits glorieux posés depuis à peu près quarante siècles en Europe.

l'exemple du luxe et de l'opulence que les Celtes de l'Ouest virent régner autour d'eux.

La vivacité d'esprit naturelle aux Celtes, leur amour de la guerre et des nouveautés ne les abandonnaient pas ; mais à défaut d'aliments extérieurs, ils se firent entr'eux des guerres intestines qui fournirent aux Romains des prétextes pour intervenir dans ces débats intérieurs et aux peuples du Nord occasion de fournir des secours en hommes aux plus faibles contre les plus forts.

Le Celte, toujours guerrier, n'avait plus qu'un moyen de satisfaire sa passion favorite; c'était de s'engager sous le nom de *Gaulois-gessates*, à la solde des étrangers. Mais la population valide sortit de cette manière du pays, laissant derrière elle les femmes, les enfants et les vieillards à charge des cités. La force matérielle du pays diminua en raison de l'absence des uns et de la présence des autres ; de sorte que lorsque l'ambition d'un général romain eut résolu de faire la conquête du pays, malgré l'avis du Sénat, il ne trouva d'abord dans le Midi aucune sorte de résistance

Le Gallo-Celte dégénéré laissa envahir son pays et n'eut pas assez de patriotisme pour le défendre contre l'étranger ; que dis-je, il s'allia même aux ennemis de la patrie, dévoila les inimitiés nationales et contribua ainsi à favoriser chez lui la domination étrangère et finit par se repentir, quand il en était trop tard.

Les Belges, au contraire, à une exception près [1], pré-

(1) Les Rhémois, voisins de la Gaule celtique, furent les seuls d'entre nous qui, traîtres à la patrie, séparèrent leur cause de celle de leurs frères du Nord. Je ne parle pas des peuples de Trèves qui recherchèrent, dit-on, de bonne heure l'alliance des Romains, mais je pense qu'en cette circonstance nous pouvons nous défier du témoignage de Cæsar. Il avait tout à craindre du Sénat après son invasion fugitive en Germanie; et les cruautés qu'il y fit commettre inutilement, auront pu l'engager à répandre la nouvelle qu'il y avait été appelé par les Belges eux-mêmes.

On sait, du reste, que du temps de l'Empire romain les deux volumes des commentaires de Bello-Galico, furent moins favorablement appréciés qu'ils ne

voyant quel pourrait être le résultat de l'intervention romaine dans la Gaule et dans la Belgique, s'allièrent par des traités secrets et opposèrent aux envahisseurs une résistance héroïque. Ils ne succombèrent à la fin que parce qu'ils ne trouvèrent dans le Midi qu'une lâche indifférence et une profonde apathie.

Pour vaincre nos aïeux, l'ennemi fut forcé de détruire les nations soulevées; de faire décimer les *Nerviens* et les *Ambrons* et d'incendier des contrées belges entières pour venir à bout des populations irritées. Ce ne fut qu'après bien du sang répandu, des pillages et des exactions sans nombre qu'ils succombèrent, entraînant dans leur ruïne la Gaule qu'un vainqueur avide, venu dans le pays couvert d'opprobre et de dettes, pût se retirer après dix ans de combats et de pillages, gorgé d'or et de richesses, fruit de ses immenses dilapidations.

Ainsi finit l'histoire de l'indépendance de la Belgique ancienne par la faute des Gaulois du Midi, qui séparant leur cause de la nôtre, n'eurent pas la prévoyance de pénétrer dans les desseins secrets d'un homme qui, sous les dehors d'une feinte popularité, aspirait à l'asservissement de sa patrie et de la nôtre.

le sont en général aujourd'hui. Asinius Polion en a dit son opinion dans des termes qui ne témoignaient guère en faveur de la sincérité de leur auteur (*).

(*) Asiuius Pollion, homme consulaire et célèbre orateur dont le mérite oratoire le plaçait au même rang que Ciceron. Quoique d'une naissanca obscure, il parvint aux premières dignités de la République. Pendant l'Empire il fut le confident d'Auguste et l'ami de Virgile et d'Horace ; il était à la fois poète, orateur célèbre et historien, il avait composé une histoire en dix-sept Livres et parait avoir été un courtisan adroit et avisé, car Auguste ayant publié des vers *fescennins* contre lui, ses amis le pressèrent d'y répondre : « Je m'en garderai bien. » reprit-il, « car il n'est pas sûr » d'écrire contre un homme qui peut nous proscrire » En parlant ainsi, Asinius Pollion faisait probablement allusion à l'exemple d'Ovide, faisant comprendre par là qu'il n'était pas homme à courir la même chance pour satisfaire une puérile vanité de poète.

ETHNOGRAPHIE

DES

PEUPLES ANCIENS DE L'EUROPE

DEUXIÈME PARTIE.

> Wer heute nich versteht den Geist, fremder zeiten und nationen .. .. der darf nich wagen nach der Palme in der geschicht-schreibung zu ringen.
>
> W. OBERMÜLLER

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Premières hordes nomades en Europe. — Origine douteuse des *Ibères* et des *Ligures*. — Opinion de Caton et de Niebürh. — Traces que les Ibères ont laissées de leur passage en Belgique. — Les *Ambrons* étaient d'origine scythique. — Les Celtes ont rempli l'Europe l'Asie et l'Afrique de leur population. — Les vestiges qu'ils y ont laissés. — Les secrets de leur langue récemment divulgués. — Application qui en a été faite aux noms propres des villes des fleuves, des montagnes, etc. — Recherches des premiers philologues Belges et autres. — Inhabilité des *Grecs* et des *Romains* pour ce genre d'études. — Au moyen-âge la force domine et ne laisse aucune espèce de repos nécessaire aux investigations scientifiques. — A la renaissance ce sont des linguistes belges qui les premiers s'occupent de la philologie comparée. — Points de comparaison qu'ils adoptent. — Exemples des procédés qu'ils mettent en œuvre. — C'est à l'Allemagne scientifique de la première moitié de ce siècle qu'on est redevable des plus curieuses révélations en ce genre. — L'ancienne langue celtique ou *Arish* est le type de toutes celles de l'Asie et de l'Europe, sans exception. — Nullité de l'influence grecque et romaine en cette matière. De là certitude qu'un seul peuple et une seule langue ont contribué à la formation de l'ethnograpie des peuples de l'Europe.

15

— Exemples et applications aux langues des peuples anciens et modernes. — Époque où le celtique pur était encore en usage chez les Allemands d'Alfeld sur Leine et sur les bords du lac de Constance. — Les premiers missionnaires envoyés en Belgique et en Allemagne devaient connaître la langue celtique. Politique de la Belgique vis-à-vis de l'Allemagne; frontière naturelle du Rhin. A cette époque le littoral belge, nommé plus tard Littus saxonicum, était encore inhabité. — Les terres sans limites assignées. — Le Midi de la Belgique plus peuplé et plus avancé en civilisation que le Nord.

En parlant des peuples primitifs de l'Europe, nous avons indiqué dans la première partie de cet essai les *Ibères*, les *Ligures*, les *Ambrons*, les *Cimmériens*, les *Celtes*, les *Schytes*, comme les premières hordes nomades qui mirent le pied sur le sol de l'Europe.

Les deux premières appartenaient à des peuples d'origine douteuse, encore peu connus de nos jours.

Caton et après lui Nieburh font venir les Ibères de l'Afrique en Espagne. Ils les regardent comme peuple de souche sémitique-africaine ou lybique; nous avons au contraire indiqué dans le Caucase européen une contrée ancienne, connue sous le nom d'*Ibéria*, et nous nous sommes demandés; est-ce là qu'il faut chercher la patrie des peuples de l'Ibérie espagnole?

Deux circonstances nous autoriseraient à le croire : la nature de la race Ispano-ibérienne, essentiellement *caucasique* et ses migrations à travers l'Europe. Si l'on en croit des écrivains allemands, très autorisés dans les questions d'ethnographie, ce peuple aurait traversé le Nord et le Sud-Est de l'Europe et laissé des traces en Belgique parmi les habitants du *Condros* (1).

(1) *Hibéria*=Ibéria, nom de la Péninsule espagnole et d'un pays au pied du Caucase d'Europe. Dans l'une et l'autre contrée il y a des cours d'eau qui portent le nom d'*Ibérus*, l'Èber des Français.

D'après Ptolomée il y avait dans les Indes un peuple appelé *Ibéringæ* et un pays nommé *Ibéringia*.

Les Romains n'ont connu ce nom que par leurs rapports avec les nations celtiques. Il est du reste Celte d'origine et composé d'*Ebur* (pron. *Ebur*) qui signifie

Les Ambrons sont en général regardés avec les Ligures (anciens Lygies des Grecs) comme peuple originaire de la Scythie européenne. Toutefois cette incertitude sur le vrai berceau de ces peuples a déterminé des ethnographes à les considérer comme des nations d'origine énigmatique (*rahtsel afstige Volkern*). Au contraire, les Celtes, venus immédiatement après ceux-ci, ont rempli l'Europe, l'Asie et l'Afrique de leur population; l'Europe surtout, où ils se sont trouvés d'un bout à l'autre de ce continent.

C'est aussi de tous les peuples nomades, y compris les Cimmériens et les Bojes, le seul que recommandent de nombreux vestiges, laissés dans vingt contrées différentes; celui qu'un esprit de suite distinguait des autres peuples contemporains; ajoutant à tous ces dons naturels l'usage d'une langue jadis universelle en Europe. Elle aide aujourd'hui à nous guider dans les secrets de ce temps, destiné à rester à jamais obscur, si la philologie moderne, à laquelle nous devons de si curieuses révélations récentes, n'était venu nous apprendre des faits longtemps ignorés.

Il n'y a pas d'étude plus apte à expliquer les faits contestés que la recherche des origines; il n'y en a pas qui offre un intérêt plus puissant.

en kimri cheval. Les anciennes médailles celtiques portent comme celles des *Numides* et des *Carthaginois* l'empreinte d'un coursier.

D'après Strabon, qui adopte l'opinion de Caton l'ancien, les Ibères étaient les premiers habitants de l'Espagne. Si les Éburons et les Allains eussent eu des artistes, ils auraient aussi bien que les Ibères et les Numides pu mettre un cheval sur leurs médailles; car ils étaient non moins excellents cavaliers que ces derniers.

Les peuples novices n'estiment en général les choses et les hommes que d'après les services qu'ils en retirent. Pour un *Khirgis-Kaïsac* ou Cosaque du Don, le cheval qui le soustrait aux poursuites de son ennemi, est presque un demi Dieu. D'autres peuples avaient d'autres emblèmes ; le bœuf et la vache étaient des objets de respect pour les Cimbres et dans la guerre ils en portaient des images figurées en pierre et en bois.

Après la défaite de leur armée près de Vérone par Marius, le bœuf cimbrique servit de trophée de famille au consul Catulus, entre les mains duquel il était tombé.

De tout temps l'homme a cherché à démêler le principe de toutes choses, — et souvent il s'est égaré dans ses recherches, — parce que le faisceau de ses connaissances était incomplet, ou parce qu'il n'était guidé dans la recherche de la vérité que par l'esprit de système ou des idées préconçues.

En matière de *philologie comparée*, les premiers adeptes ont pris pour points de comparaison les uns : l'*hébreu*, les autres, le *grec* et le *latin*. Ils considéraient les peuples les plus anciennement civilisés, comme pouvant nous fournir le plus d'éléments de connaissances et de rapports intimes avec l'antiquité. C'était une erreur, et s'éloigner de la solution plutôt que de s'en approcher.

L'*hébreu* et le *chaldéen* ont conservé, cela n'est pas douteux, un grand nombre de racines sanscrites, mais l'esprit et la conformation de ces langues ont variés, de même que les peuples qui s'en servaient, se sont souvent écartés de leur origine, ont vécu d'une vie propre et se sont fait une civilisation à part.

Les Grecs et les Romains se sont trouvés plus tard dans le même cas; avec cette différence en plus, que, méprisant toutes les autres langues, ils n'en voulaient étudier aucune; et le comble de leurs connaissances linguistiques, ne dépassait pas le grec et le latin.

Comment auraient-ils pu s'intéresser aux langues de l'Orient; celui-ci leur resta longtemps ignoré; et quand Alexandre de Macédoine en fit la conquête, il passa au-dessus de ce pays comme un ouragan; et ses capitaines après sa mort précoce déchirèrent son héritage en lambeaux, répandant des flots de sang pour se le partager entr'eux.

Le moyen-âge n'offrait pas un temps propice à de paisibles et consciencieuses études. Les grands de l'époque ne connaissaient que la force individuelle; tout leur système de gouvernement était fondé là-dessus. Ils se battaient comme des lions, mais raisonnaient comme des taupes. Savoir lire et écrire était une espèce de déshonneur, parce qu'on supposait qu'un homme adonné à l'étude, négligeait

son temps le plus précieux et perdait par là le seul caractère humain respecté dans ces temps : la force corporelle, l'audace et la valeur.

Dans des temps plus voisins de nous, les premiers linguistes qui cherchèrent à comparer les langues anciennes aux langues modernes se trouvèrent parmi nous. Les Vander Schricht (*Schrikius*), les Devos (*Vossius*), les Bochart et autres linguistes appartiennent tous aux Pays-Bas. Plusieurs se donnèrent la mission de comparer leur langue à celles de l'hébreu et du chaldéen. C'était sur les textes sacrés de l'Écriture et de la vulgate qu'ils travaillèrent d'abord. Puisant ensuite dans leur langue maternelle les origines historiques, ils frappaient quelquefois juste, mais se trompaient encore plus souvent. Pour donner une idée de leur manière de procéder, nous ne citerons ici qu'un seul exemple. Nous prenons le mot Helvétia (Helvétie). Les anciens auteurs latin écrivent *Elvétii=Elvii=Helvii*. Ptolémée adopte la forme Eluetoi; et Strabon celle d'Éluettioi et Aituatioi=Αιτυατιοι (Ελυητοι ; Ελυηττιοι).

La Suisse (en allemand *Zwits*) était au moyen-âge une confédération de onze petits États indépendants entr'eux, mais alliés par un serment mutuel. Avant d'occuper le territoire suisse, les Eluetii ou Helvéti demeuraient à la droite du Rhin, sur le territoire actuel du royaume de Wurtemberg. Mais poussés par les races du Nord, qui s'approchèrent toujours de plus en plus vers l'Ouest, ils franchirent le Rhin et mirent le grand fleuve et le lac de Constance entre eux et leurs agresseurs.

Schrikius se fondant sur ce que les cantons étaient primitivement au nombre de onze, reliés ensemble par un serment commun, traduit ce double fait en flamand et en trouve la signification dans le mot composé *Elf-éeden*, littéralement *onze serments*. D'*elf-eeden* le grec d'après lui, aurait fait Ελυετοι (pron. Elvétoi) et le latin *Helvii* ou *Elvetii*.

C'est l'effet du hasard, à ce que je crois du moins; car il n'est pas certain qu'avant de passer le Rhin en amont de Bâle, les Helvétiens fussent divisés en onze cantons et reliés par un serment quelconque.

Il faut quelque chose de plus qu'une simple concordance d'expressions euphoniques; il faut en outre que les racines du mot concordent. Or, en recherchant dans l'ancienne langue celtique, l'origine du mot *Elveti*=Helvétie, on a les racines *el-il*, qui signifient haut, *ia*, pays=terre et *dae*=gens, *el-va-dæ*=ELVADES; hommes *des hautes terres*. Ce qui explique mieux la raison d'être du nom *Helvétie* et ne laisse rien aux chances hasardeuses de l'étymologie *forcée* [1].

C'est sur des données semblables qu'on a fait récemment en Allemagne des recherches longues et consciencieuses sur l'ancienne langue des peuples celtiques; et l'on en est arrivé aujourd'hui à constater que les racines de toutes les langues, tant anciennes que modernes de l'Europe, dérivent de la langue celtique, qui elle-même n'est qu'un dérivé de la langue de l'*Arie* d'Asie=Arish ou bien la langue arienne elle-même. Le sanscrit, langue primitive de l'extrême Orient, la première qui reçut des formes grammaticales parfaites et se basait sur des règles analogues à celles du grec et du latin, est donc la source primitive où le Celtique a puisé ses racines et d'où il a dérivé tous les mots qui le composent.

Il importe peu que les initiales et les terminaisons des noms soient tantôt plus dures ou plus douces; que tantôt les voyelles se déplacent ou s'alternent; que tel mot prend l'inverse de son congénère de même signification. Cela peut se mettre sur le compte de la diversité des dialectes; car quand le langage de l'homme est sans règles fixes, les formes des mots identiques se multiplient à l'in-

(1) W. Obermuller, *Deutsch-Keltischer Worterbuch*, v° *Helveter*.

fini. Mais l'objet qu'ils ont en vue de désigner, restant le même, rien ne doit nous empêcher de les regarder comme appartenant à la même famille, quelle que soit la différence de forme qui les affecte.

Il est du reste assez remarquable que le peu de notions que nous ayons pu tirer jusqu'ici des habitudes des peuples lacustres et de ceux qui ont appartenu au règne de la pierre, se vérifie et se développe d'une manière surprenante, à l'aide du vrai celtique. Tous les noms primitifs dont l'homme s'est servi à l'aurore de son existence, n'avait rien de propre ou d'historique; ils étaient tous appellatifs de leur nature et s'expliquent aujourd'hui, soit par les lieux de situation, la hauteur des montagnes, la proximité des eaux, les bois, les forêts, l'obscurité ou la clarté du ciel; soit par des positions sociales, des dignités civiles ou militaires, des conditions élevées ou infimes de ceux qui les portaient.

Quelque part que se trouvent ces appellations et n'importe en quel pays d'Europe, en Afrique, en Égypte, chez les Juifs de la Syrie ou chez l'Arabe du désert, elles se composent de racines, appartenant au celtique et se décomposent en racines qui lui appartiennent.

C'est là une complète initiation dans ces secrets du langage que beaucoup de savants avaient soupçonnés depuis longtemps; mais qu'aucun n'était parvenu à élucider d'une manière satisfaisante.

De là résulte aujourd'hui cette intime conviction que tous les hommes des cinq parties du monde émanent d'un sol unique, l'Asie centrale, et leurs langages d'une seule langue-mère, le *sanscrit*.

Pourquoi le celtique, me dira-t-on, plutôt que le grec ou le latin ?

Pourquoi pas l'allemand, l'esclavon ou la langue des Scythes?

Pourquoi pas plutôt l'arabe ou l'hébreu, ou le chaldéen, ou l'ancienne langue de l'Égypte?

Parce que, en ce qui concerne en particulier les nations de l'Europe, les Celtes ont été les premiers peuples nomades qui ont dépassé de bonne heure tous les autres en civilisation; qu'ils se sont répandus sur le plus grand nombre de pays; qu'ils ont dominé par les armes pendant une longue suite de siècles et n'ont disparu de l'Europe qu'à la suite des peuples du Nord, à une époque où les Romains sont venus inaugurer une civilisation plus brillante et une domination universelle, qui a tout absorbé dans son unité [1].

Le Romain, comme le Grec, ne voulait qu'une langue; il proscrivait toutes les autres et ne conservait le grec que comme moyen d'enseignement et d'éducation littéraire.

En centralisant tout dans une unité absolue, sous prétexte de répandre les lumières, il en étouffait la diffusion et les empêchait de luire; de même que ferait aujourd'hui l'opticien, qui, pour augmenter l'intensité de la flamme d'un phare, supprimerait les réflecteurs et diminuerait de moitié le foyer lumineux.

Si l'influence du grec et du latin s'est ensuite exercée sur l'Europe entière, ces idiômes n'ont pu détruire celle qu'avait produite la langue celtique. Longtemps avant celles-ci elle avait donné aux noms des peuples nouveaux leurs caractères, puisés dans les lieux de leurs séjours pri-

(1) Quand nous disons : *n'ont disparu de l'Europe qu'à la suite des peuples du Nord*, cela mérite de notre part une explication. La langue celtique comme instrument de langage habituel, peut être considérée comme n'existant plus; mais les vestiges qui lui survivent sont encore aujourd'hui fort nombreux dans la Grande-Bretagne. L'irlandais actuel en dérive en partie et il n'y a que quelques siècles qu'elle était encore en usage dans une partie de l'Allemagne.

En littérature il existe des monuments dans les Triades irlandaises et les annales tant britanniques qu'écossaises. Le celtique est aujourd'hui enseigné dans plusieurs universités d'Allemagne et d'Angleterre et on ne tardera pas à savoir que pour bien connaître l'histoire ancienne de l'Europe, il est indispensable de la connaître, au moins d'une manière superficielle. C'est à la vérité une langue morte, au même titre que le grec et le latin; mais qui autant que ces dernières et dans une voie différente, nous fait connaître les faits de l'histoire antique sur lesquels les auteurs classiques ne sont à même de nous fournir que des renseignements incomplets.

mitifs ; aux noms de localités, les appellations tirées de leurs situations, et aux noms des dignités le rang, non pas des familles ou des personnages qui les occupaient, mais des fonctions qu'ils étaient temporairement destinés à remplir. A toutes ces désignations, ni les Grecs, ni les Romains n'ont rien changé. Forcés de les admettre, ce qu'ils ont fait et ce qui était seul en leur pouvoir de faire, c'était d'admettre ces noms tels quels, et de leur donner des formes appropriées à l'esprit de leurs langues. C'est ce que les philologues modernes caractérisent par les mots *gréciser* et *romaniser*.

Mais ces modifications n'empêchent pas aujourd'hui de remonter aux sources primitives, et de marquer du doigt comment des peuples encore faiblement éclairés, ont procédé dans la formation de leur langue, sans autre guide que la nécessité de se faire comprendre et d'être compris.

En outre, les sources de la littérature chinoise, récemment explorées, fournissent des documents précieux sur les races à yeux bleus et à cheveux blonds de l'Asie centrale. Les travaux si remarquables des Claproth, des Abel Rémusat ont démontré que ce qu'on avait avancé à ce sujet était une erreur manifeste ; que cette race, comme toutes les autres de l'Europe, était également originaire de l'Asie.

Rien ne manque donc plus à la démonstration complète de cette thèse capitale de l'ethnographie ancienne.

Il en résulte qu'une nation barbare, prédominante par le nombre, par l'intelligence de sa race et par la perfection relative de ses institutions civiles et militaires, a longtemps exercé en Europe une suprématie sur toutes les autres ; et c'est à nous aujourd'hui à rechercher par quelles voies cela s'est fait dans un temps où les Grecs et les Romains réputaient barbare tout ce qui ne leur appartenait pas directement.

Lorsqu'on s'applique à décomposer l'ensemble des noms anciens de villes, de personnes, de fleuves, de peuples et

d'attributions quelconques, on ne parvient à y trouver un sens qu'en en cherchant les racines dans l'ancienne langue celtique ; surtout dans l'idiôme gallique, en usage en Irlande, en Écosse et dans le vieux kymris des Gallois et du bas Breton (1).

En suivant les dérivations du langage chez les peuples anciens et modernes, on remarque dans leurs idiômes actuels plus ou moins de ces dérivatifs ; nombreux chez l'Irlandais et le bas Breton ; moins fréquents en Écosse et ailleurs, ainsi qu'en Allemagne, où l'influence du teuton, du gothique et du vieux kymrique ont amené de profondes modifications.

Citer de ces faits des exemples particuliers à chaque thèse nous aurait amené beaucoup trop loin. Nous avons préféré placer dans une note au Lexique quelques centaines d'exemples réduits en tableaux comparatifs, où les modifications du langage se voient mieux des yeux qu'elles ne s'expliquent de vive voix (2).

L'enseignement qui en résulte est celui-ci : toutes les langues Indo-Celtiques émanent d'une source commune qu'on nomme *Aries*, représentée par la langue sacrée des *Brahmanes* indiens. Les langues Indo-Germaniques ne s'écartent pas de cette source, seulement il s'y montre des mélanges fréquents d'idiômes nés à la suite des relations des peuples du nord de l'Europe avec les *Finnois* et les races *Scytiques* et *Ouralliennes*. Ces infiltrations n'ont pas changé

(1) *Die Keltische Sprache oder deren verschiedene Mundarten zerfallen in Zwei wesentlich zu unterschiedende Gruppen, in die Gälische und in die Kymbrische. Galisch werd heute noch gesprochen in Irland und Schottland, Kymbrisch in Wales und der Bretagne.* W. Obermuller, tom 1e, *Einleitung.*

(2) Voy. ce tableau à la fin du 2me vol. sous la lettre T, et rappelons-nous ce que disait naguère Horace dans son Art poétique :

Segnius irritant animam demissa par Aures
Quam quæ sunt occulis subjecta fidelibus.

« Il y a des conceptions qui s'impriment plus lentement dans l'esprit à l'aide de la parole que du dessin. »

le caractère propre du langage; elles l'ont seulement rendu moins reconnaissable. Les origines Indo-Celtique se trouvent moins dans le latin que dans le grec; mais elles n'y sont pas rares, de même que dans l'italien, l'espagnol et le portugais.

Dans les langues indo-germaniques ces racines sont à l'infini et c'est, rien que pour en faire ici une remarque passagère, une preuve que les Celtes ont eu leur siége primitif et principal dans le centre de l'Europe, avant d'avoir passé plus à l'Occident et dans les Iles britanniques.

S'il était nécessaire de donner des preuves de ce fait, on en trouverait par milliers. M. W. Obermuller [1], que nous avons cité plus haut, en fournit pour l'Allemagne quelques exemples, nous en avons quelques-uns pour la Belgique. Ils prouvent à l'évidence que la langue celtique pure a été en usage chez nous à une époque encore récente parmi le bas peuple de certaines contrées, où on aurait le moins de motifs de le soupçonner.

Ainsi, à l'époque de l'empereur d'Autriche, Henri I de Saxe (919-936), l'évêque Siegfried II d'Hildesheim fait rebâtir le château de Gronau près d'Alfeld sur Leine.

Si la langue allemande avait été la seule en usage dans cette contrée, il est à croire que l'évêque se serait exclusivement servi de l'allemand pour désigner sa nouvelle construction et il l'aurait baptisé du nom de *Neuburg*, qui est la traduction littérale du mot celtique que ce bourg portait anciennement; mais il n'en fit rien, car le peuple lui donna le nom de *Cro-nua*, qui est un mot purement celtique et qui signifie la même chose que Neuburg en allemand, et ce nom lui resta. Il n'entre pas dans le sens

(1) L'ouvrage du docte W. Obermuiler est intitulé : *Deutsch-Feltisches Geschichtlich-Geographisches Worterbuch. Zür erklarung der Fluss-Berg, orts gar Volker und Personen namen.* Leipzig, 1866. Il renferme une série de plus de 6000 articles, avec les origines celtiques. Il se publie par livraisons et n'est pas encore complet en ce moment. (Janvier, 1870.)

qu'une population exclusivement teutonique se serait servi, pour désigner un bâtiment nouveau d'un *nom celtique*, si la langue celtique n'y avait plus été en usage.

Du temps de la guerre contre les Hongrois, une foule de châteaux-forts furent détruits et reconstruits après; et c'est ainsi qu'on retrouve ce même mot celtique de *Cro-nua*, appliqué à un château sur la Mulde dans la Saxe supérieure, appelé encore aujourd'hui *Grunau*. Ces reconstructions portent indifféremment les noms de *Grona*, *Grunau*, *Crone*, qui tous sont des dérivatifs du celtique *Cro-nua*.

D'autres exemples viennent à l'appui de ce que je viens de citer; c'est encore dans le remarquable travail de philologie comparée de W. Obermuller que je les puise. Tout le monde sait que les noms des villes et des villages ont souvent changés. Plusieurs en ont différents à la fois et l'on ne se les explique pas toujours.

Ainsi le château fort de Bodmannsloss, près du lac de Constance, a porté aux différentes époques de l'histoire des noms divers. Ce château a été successivement connu sous les appellations de *Podoma*, *Bodungo*, et de *Bodman*. On serait tenté d'attribuer ces variations à l'inexactitude des copistes. Il n'en est rien toutefois. Tous ces noms ont leur signification précise et déterminée, selon l'état du lieu aux différents siècles de son existence.

Ainsi, lorsque *Bodmannsloss* n'était qu'une chétive habitation (*kleines Haus*), il porta le nom de *Podoma* (de Bo-tuam), petite habitation. Il fut depuis fortifié et surmonté d'un donjon et prit le nom de Bo-dungo; devenu château impérial on l'appela *Bod-moin*, en allemand *Bodmannsloss*.

Si à l'époque des *Carlovingiens* une grande partie de la population suisse-allemande n'avait plus été de race celtique, faisant usage de sa propre langue, tous ces noms n'auraient pas tiré leur origine du celtique, mais de l'allemand.

Ces exemples existent par milliers dans le centre de l'Europe, en Belgique, en Allemagne et dans les contrées plus au Nord.

Il y a plus ; lorsque les premiers missionnaires arrivèrent en Allemagne et en Belgique pour prêcher la religion chrétienne, on fut obligé de les prendre parmi les prêtres les plus aptes à se faire comprendre de la foule qu'ils voulaient convertir. On ne trouva rien de plus simple que de les choisir en Irlande et en Écosse parmi ces nations qui avaient le mieux conservé l'ancienne langue celtique vulgaire : instrument du langage le plus répandu dans la Belgique et le Nord de l'Allemagne en ce temps (1).

Si les populations celtiques avaient entièrement disparu de notre sol, il eut été fort inutile de leur envoyer des prêtres qui n'auraient pu les comprendre et n'auraient pas été compris d'elles.

Tel n'était pas l'état des choses en ce temps. Les inimitiés des populations d'alors n'allaient pas jusque-là. La guerre ne les soulevait pas les unes contre les autres. Le but commun était de trouver assez de terres pour les nourrir et s'il y a eu des hordes comme celle des Cimbres qui se sont livrées systématiquement à des pillages, c'est plutôt par nécessité et à défaut de trouver des lieux d'habitation.

Lorsque les Cimbres demandèrent à Marius, avant la bataille de Vercelli, des terres en Italie à exploiter, il n'est pas vrai, comme l'affirme un historien moderne, qu'il était

(1) St-Éloy, évêque de Noyon, qui vecut dans le VIIe siècle, était de Limoges. Son langage vulgaire était le celtique et il prêcha la foi en Belgique. St-Liévin, le patron de la ville de Gand, était un évêque écossais. Il arriva à Gand en 654 et alla prêcher souvent dans le pays d'Alost, où il souffrit le martyre. St-Amand, envoyé par le roi d'Austrasie Dagobert, s'était déjà établi à Gand depuis l'an 629. C'est à lui que la ville de Gand est redevable de ses deux institutions monastiques qui ont disparues depuis la révolution française. Le couvent de St-Pierre sert aujourd'hui de caserne d'infanterie. Et celui de St-Amand, dont il ne reste que quelques vestiges remarquables, a été en partie construit à l'époque de Charlemagne, par son secrétaire Éguinard, qui l'avait reçu en don de son maître.

d'une bonne politique de les leur refuser ; car, si au lieu d'être vaincus, ils eussent triomphé, Rome eut payé cher un refus qui n'était justifié par aucune considération plausible. Elle aurait pu coloniser cette race vigoureuse ; l'éparpiller sur les nombreuses terres du littoral, qui étaient encore incultes et ne demandaient que des bras pour produire. On ne verrait pas aujourd'hui les *maremmes pontificales* et les *marais pontins,* privés d'habitants et abandonnés, depuis environ vingt siècles, à l'incurie des propriétaires et au préjugé populaire qui les tient pour inhabitables, quoique du temps des Etrusques elles aient été couvertes de villes et d'habitations.

Vers la fin de l'avant-dernier siècle de l'ère antique, les Belges, devenus depuis longtemps sédentaires, n'avaient qu'un souci : celui d'éloigner des rives du Rhin, leur frontière naturelle à l'Orient, les peuples du Nord qui ne cessaient d'arriver en nombre toujours croissant.

Les Helvétiens avaient été obligés de passer à l'occident du Rhin et du lac de Constance, pressés par la masse des *Suèves*. Nous, de notre côté, avions été contraints d'abandonner la rive droite du Rhin, où nous avions pris possession de la terre allemande, appelée pour cette raison, la Germanie Belgique (*Germania Belgica*).

Il ne nous restait qu'à défendre cette frontière, car à l'Occident les peuples de la Gaule n'étaient pas à craindre pour nous. C'étaient dans tous les cas des alliés qui, sans nous vouloir du bien, ne demandaient pas mieux que d'avoir à l'Orient une nation puissante qui leur servit de boulevard contre l'irruption des hommes du Nord.

La politique de nos ancêtres était donc de maintenir leur indépendance et de n'admettre au partage des terres que des nations qui s'obligeassent à la respecter. Cependant il restait bien des terres incultes encore sur le littoral de la Mer du Nord. Depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle de la Seine, il n'y avait sur nos côtes que les *Armoriques*

et les Morins qui occupaient de faibles parties ; les *Calètes* habitaient la côte du Pas-de-Calais ; mais ils étaient peu nombreux comme les *Ménapiens* du Septentrion, de manière que près d'un quart du pays au nord était inhabité, à cause des inondations périodiques de la mer et de l'existence de bois et de marais inhabitables.

Ces terres, comme l'assure Tacite, n'étaient pas encore délimitées de son temps ; et le premier venu en prenait possession comme d'un bien vacant.

Il n'est donc pas surprenant que tous nos historiens et M. Desroches à leur tête, distinguent entre les provinces du nord et celles du midi, donnant aux habitants de ces dernières une civilisation plus précoce et une population plus nombreuse. C'était la nature du sol et l'état du pays qui l'avaient ainsi ordonné. Aujourd'hui nous n'avons plus à nous occuper de cette différence. Les provinces du nord sont aussi peuplées que celles du midi ; mais nous sommes encore obligés, quant à l'ethnographie générale, de les séparer, à raison des races d'hommes qui les occupent et en font comme deux peuples séparés de caractère d'opinion et de manière de voir.

CHAPITRE II.

—

SOMMAIRE : Fusion de plusieurs races d'hommes eu Belgique. — Ibères, Ligures, Ambrons traversent successivement nos terres du Midi, puis la race celtique s'empare d'une grande partie de notre sol. — Le meilleur caractère ethnologique de l'homme c'est la tête et sa conformation. — Le *Ligure* et l'*Ambron* (note) avaient la tête ronde, les yeux et les cheveux noirs ; le *Celte* la tête ovale, lee yeux bleue et les eheveux blonds, roux ou châtains. — Comparaison entre les peuples actuels des bords de la Mer caspienne l'Espagnol, le Sicilien et l'Asiatique. — Ce qu'on entend aujourd'hui par *Celtes* ou *Gaals* en général. — Opinion des anciens sur ce peuple et son séjour primitif. — Tableau de mœurs des peuples européens de l'ère antique. — Philologie. — Action du langage. — Invention des mots primitifs. — Exemples cités. — Le langage celtique ou *arien* se retrouve dans les langues de l'Assyrien, de l'Arménien et du Persan. — La capitale du royaume actuel des *Birmans* porte un nom purement celtique. — Exemples divers cités à l'appui. — Plus on avance vers l'Orient et plus il existe une analogie frappante avec l'ancienne langue de l'Arie ou celtique. — On voit la même chose en Égypte et en Grèce (exemples cités dans les notes). — En résumé, les racines du celtique dérivent du sanscrit et partout elles ont servi à la composition des mots. — Comment et par quelles routes la propagation s'en est opérée. — La diversité des idiomes en est une preuve. — Le climat et la constitution physique de l'homme y contribuent pour une large part. — Applications aux arts de l'Égypte et de la Grèce. — Aux peuples habitants des climats excessifs comme le Sibérien du Nord et l'Africain du Centre. — Considérations sur la multiplicité des signes graphiques pour désigner un même objet. — Sur l'ancien langage basque et sur la priorité qu'on semble vouloir lui donner aujourd'hui sur la langue celtique elle-même.

C'est en Belgique, plus qu'ailleurs en Europe, que cette fusion de plusieurs races d'hommes s'est opérée d'une manière non interrompue.

D'abord les Ibères et les Ligures [1] ont traversé nos terres du midi, n'y séjournant que passagèrement, suivis par les Ambrons de race Kymri=Scythique [2] ou Ambro=Ligurienne [3]. Puis la race Celtique pure, caste prédominante qui s'était répandue sur l'Europe entière, comme les Scythes sur l'Asie du Nord [4], envahit la Belgique et s'établit autour du Rhin et dans le cœur de l'Europe occidentale.

(1) *Aber wie kommt diesz volk* (Ligher=Ligure), *an Galliens Sudkusten?... wenn die Ligher zu Lande hierher kamen, wanderten sie aus dem nordlichen Gallien* (Belgique) *herab wo uns Avienus noch eine spur, doch wie es scheint, von Suden dorthin gedrangter, zeigt?* — Diefenbach, *Celt.*, II, p. 297.

(2) Il existe sur les rives du Schleswig une île qui porte le nom d'*Amron=Amromoe*. Ce n'est aujourd'hui qu'un îlot, mais son étendue était naguère considérable avant qu'elle fut inondée vers la fin de l'ère antique.

C'est de là que du temps de Marius les Kymri, les Teutons et les Ambrons, fuyant devant les inondations de la mer, partirent pour la conquête de la Gaule et de l'Italie.

Les anciens auteurs en parlent comme d'un peuple unique et leur donnent tantôt le nom de Cimbres, tantôt celui de Gaulois. Ciceron surtout ne se sert que de ce dernier mot, en parlant des peuples du Nord vaincus par Marius.

Le chef des Kymri portait le nom de *Teutobod* (de *Teud, Teod*, peuple et Bhaidh,=chef). Finbhaidh, qui est encore en usage, signifie en celtique chef-conducteur. Florus, en parlant de ces peuples, dit : *Gentes quædam Gallicæ, qui subita inundatione maris, cum amisissent sedes suas, rapinis et prædationibus se suosque alere cœperunt.* On sait qu'avant le règne d'Auguste, tous les peuples du Nord ne portaient chez les Latins que le nom de Galli.

(3) Les *Ligures* s'appelaient eux-mêmes *Ambrons* et ces deux noms appellatifs ne sont que l'expression des deux états d'existence qu'ils menèrent à des époques différentes ; *Ambron*, du celtice, *inbhir*=eau, habitants des côtes de la mer et Ligures (de *lluik* lat. *locus*, et *air* ou *or*, homme ou montagne), habitants des villes et des bourgs le long des Apennins.

L'île d'*Amron* (d'*imbhir*-om, Celt..) est autant que demeure entourée d'eau. Les *Ligures* et les *Ambrons* parlaient le même idiôme, Voy. Plut., *Vie de Marius*.

(4) Des ethnographes modernes pensent que les *Ambrons* et les *Ligures* étaient des hommes de race celtique, qui n'ont changé de nom qu'à la suite des demeures nouvelles qu'ils s'étaient choisies, se nommant *Ambrons*, à cause de leur séjour au bord de la mer et *Ligures* de leurs demeures fixes autour des Apennins. Mais ils n'ont pas réfléchi aux caractères différents qui distinguaient ces peuples. Les *Ligures* et les *Ambrons* avaient des têtes rondes, des cheveux et des yeux noirs ; les Celtes purs avaient au contraire des têtes ovales, des cheveux blonds et des yeux bleus. Tous les fragments de crânes déterrés dans les cavernes du Midi de l'Europe ont fourni la preuve de ce fait. Les formes de ces têtes humaines appartiennent invariablement à une race autrement conformée que la race cel-

C'est du mélange de cette race avec les peuples émigrants, successivement arrivés en Europe, que provient en grande partie la population européenne actuelle. Les divisions des peuples en races *Greco-Latine*, *Indo-Celtique* et *Indo-Germanique* n'ont été que le résultat des observations faites après coup et de la nature prise, pour ainsi dire, sur le fait.

Mais, plus on a occasion d'observer l'espèce humaine, non dans ses *pétréfactes*, mais dans les individualités existantes et agissantes dans la sphère de leurs mouvements naturels et spontanés, plus on est pénétré de cette vérité que la conformation de la tête de l'homme est le meilleur signe distinctif de la race à laquelle tel individu appartient.

Tous les voyageurs peuvent aujourd'hui faire cette simple observation que, plus on s'approche de l'Espagne et jusqu'au confins de l'Afrique, plus on rencontre des hommes à cheveux et à yeux noirs. L'Andalou du midi se distingue surtout par ces caractères.

Prenez la route inverse et éloignez-vous à l'Est de l'Europe de plus de 60 degrés de long. (1500 lieues à vol d'oiseau), vous vous trouvez aux bords du Wolga, au milieu des peuples de race Tatare. Là vous faites la même observation; les yeux et les cheveux noirs apparaissent ici comme en Espagne, moins fréquents peut-être à cause du mélange des races, mais également foncés; le crâne de conformation ronde et la taille de l'homme moyenne, plutôt petite que grande.

Ce sont ces caractères qui distinguent aujourd'hui le *Kalmouck*, le *Cosaque* et le *Khirgis* des bords de la Mer caspienne.

Comme l'Espagnol, comme le Sicilien, comme l'Asia-

tique. De la stature de ces squelettes, on a également pu induire que les Ligures ont dû être généralement plus petits de taille que les Celtes; mais ce caractère plus variable n'a pu être invoqué que pour completer la preuve et non pas pour lui servir de fondement essentiel.

tique, ces peuples du Nord ont souvent le teint basané et s'ils appartiennent plus ou moins directement à la race mongole, leur couleur est un mélange de brun et de jaune, qui se distingue aisément. Cela s'observe dans la ville chinoise de Moscou (la Kitaigorod), où le sang de cette population marchande est fortement imprégné de l'élément oriental.

Il convient donc de nous occuper d'abord des Celtes comme race européenne principale. Plusieurs motifs nous y déterminent ; les principaux sont puisés dans cette circonstance que c'est elle qui a servi de fondement à la population primitive de la Belgique et de la France, et que de tous les mélanges de races qui se sont opérés sur notre sol, elle a fourni le contingent le plus considérable et n'a jamais dévié de son caractère originel pendant tout le temps qu'elle a continué d'y exister.

Par Celtes ou Galls (1) on entend en général toutes les fractions de l'ancienne race celtique répandues sur le sol de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, et comprenant d'une part, sous ce nom générique, les Gaulois, les Irlandais et les Écossais; d'autre part sous celui de Kimber (Celto-Cimbres) les Belges, le Gallois de l'Angleterre et l'habitant de la Bretagne française, les habitants de l'île de Man et les Wallons de la Belgique.

Pausanias nous informe que les Celtes de l'ancien temps occupaient les limites extrêmes de l'Europe, où la naviga-

(1) En grec Κελτοι, en lat. *Celtæ*. *Gall* veut dire la même chose que Celte ; du celt. *geal-ai*=blanc ou blond ; *geal-dae*=homme blanc=individu appartenant à la race blanche. En opposition avec les *Basques* et les *Huns* qui étaient des races à cheveux noirs.

La racine celt. *gaal*. veut dire aussi *force*=puissance, et sous cette forme elle a pu servir à la formation du mot *Gall* ou *Celte*, en opposition aux peuples médiques assyriens et chaldéens qui, munis d'armes offensives de bronze, ont dû facilement dompter et chasser du pays de l'Asie centrale les premiers habitants de l'Europe : tels qu'*Ibères* et *Finnois* qui, moins civilisés et nomades, n'avaient que des armes naturelles, des haches ou des couteaux de Silex.

tion devient difficile, à cause du froid, et où l'homme peut à peine vivre à raison de la basse température de l'air. Il parle aussi d'un Éridan (Eridanus) ou grand fleuve traversant le *Bernsteinlande*, le pays de l'Ambre.

Tite-Live, de son côté, en parlant des Galli, qui, sous la conduite de leur chef Brennus envahirent l'Italie septentrionale, affirme qu'ils étaient habitués à souffrir l'humidité et le froid et parurent aux habitants de l'Étrurie une race nouvelle et inconnue, arrivée du bout du monde, où l'Océan forme la limite extrême du globe [1].

Pythéas, le voyageur marseillais, dit que le pays des Celtes (Κελτικε) n'est qu'à quelques journées de marche du pays de Kent, en Bretagne *(Kantiou)*. A-t-il voulu désigner par là la Chersonèse cimbrique, le Judland à l'Est, ou bien la Gaule au Sud. L'auteur du *D. K. Worterbuch* incline pour la première idée et c'est la nôtre.

Si dans l'antiquité il fallait quelque temps pour aller du pays de Kent en Angleterre dans le pays celtique [2] de

(1) Cet Océan n'est pas celui de la géographie actuelle; mais cette incommensurable mer dont les anciens supposaient la terre entourée de tous côtés, sans qu'ils eussent aucune idée de la forme sphérique du monde, qui n'a été révélée complètement que depuis Kepler et les astronomes modernes.

(2) *Die alte Pytheas nennt Keltike eine Gegind, die einige Tagfahrten van Kantion* (Kent) *in Britannien intfernt sei; er mag damit den Kimbrischen Chersones oder Jutland gemeint haben.* W. Obermuller, *D. K. Wortenbuch* v° *Keltike.*

Pytheas vécut 300 ans avant l'ère chrétienne. C'est un des hommes de l'ancienne Gaule Celtique qui a fait le plus d'honneur à son pays. Voyageur intrépide et homme de science, il passa le détroit de Gades (Cadix), s'aventura sur l'Océan atlantique et côtoyant le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre, il s'embarqua pour Thullé et la Scandinavie jusqu'à un fleuve, qu'il appelle par erreur le *Téanais*. Il donne des détails sur l'ambre et sur la contrée qui le produit et indique la route à suivre pour y parvenir.

Il est donc entré dans la Baltique comme les navigateurs Phéniciens, ses devanciers. Malheureusement on ne connait ses écrits que par des extraits que Polybe, Pline et Strabon en ont conservés. Ses œuvres sont perdues. On sait seulement qu'étant astronôme, il détermina à 40 secondes près la lattitude de Marseille, sa patrie. Il montra, d'après Hipparque, que la position de l'étoile polaire n'indiquait pas exactement le pôle Nord, et il fut le premier parmi nous

France; il ne fallait pas plusieurs jours de navigation comme il le dit expressément.

Et de ce que Pythéas avait fait lui-même cette navigation, allant à la recherche du pays de l'Ambre, il faut de toute nécessité admettre son allégation et ne pas suivre la version de Strabon, naturellement porté à critiquer tous ses dévanciers, sans tenir compte de l'état de la science avant lui.

Du reste Strabon originaire du royaume de Pont en Asie mineure, n'avait voyagé qu'en Égypte, en Grèce et en Italie. Le Nord et l'Est de l'Europe lui étaient inconnus; et comme il véeut du temps d'Auguste, alors que les pays du Nord n'avaient pas été suffisamment explorés, ce qu'il en a dit est le résumé des documents qu'il a eu sous la main et sur lesquels sa critique s'est exercée souvent mal à propos.

Comme l'élément du langage est un des caractères ethnographiques des peuples qui dure le plus longtemps et varie le moins, nous commencerons le tableau des mœurs des peuples de l'ère antique, par la partie de la philologie qui les concerne.

Nous avons émis l'opinion que toutes les langues de l'Europe émanent d'une seule, à savoir le *sanscrit* ou langue sacrée des Brahmanes de l'Inde; et nous avons cherché à donner de ce fait une preuve frappante dans une série de vocables sanscrits mis en regard des mêmes mots d'une foule d'idiômes de l'Europe, où nous avons non-seulement trouvé une identité de formes, mais une même signification grammaticale [1]. De cette comparaison il est résulté une autre conséquence digne de fixer l'attention des esprits réfléchis : à savoir que le Celtique ou langue de l'Arie a été non-seulement la langue primitive des peuples

qui observa la relation qui existe entre les phases de la lune et la hauteur des marées. Il soutenait toutefois qu'au-delà de l'île de Thullé, il n'existait plus ni terre ni eau, mais un mélange composé de ces deux éléments (de la vase ou de la boue probablement).

(1) Voy. Gloss, v^e tableau.

européens, mais celle qui, par son universalité, a dominé tous les autres idiômes de l'Europe.

Bien qu'il n'existe de ce fait aucun document écrit, l'inspection de ce langage dans sa construction grammaticale, les nombreuses applications qui en ont été faites aux premiers besoins des peuples nouveaux et la nécessité de donner aux objets essentiels de la vie une désignation spécifique quelconque, ne permettent pas de soulever le plus léger doute à ce sujet.

Peuples nomades, pasteurs, agriculteurs, chasseurs et pêcheurs; peuples vivant dans les plaines ou sur les montagnes, dans les bois ou sur de gras pâturages, aux bords des eaux fluviales ou de la mer, sur des lieux pierreux ou à moitié périodiquement submergés; tous ces peuples ont été obligés de donner des noms propres à leurs demeures. La plupart se sont donnés des noms à eux-mêmes, et souvent ces noms ont changé avec les changements survenus dans leur condition.

A supposer que la langue qu'ils ont amenée dans l'émigration, ait été assez perfectionnée pour donner à ces objets de la mère patrie une désignation suffisante, cette synonimie restait sans application à ceux de leur nouvelle patrie.

C'est donc par nécessité qu'ils ont été induits à composer des mots nouveaux et à se servir d'expressions nouvelles pour désigner des objets tout nouveaux pour eux.

Ayant l'outil à leur portée, ils s'en sont naturellement servis, n'en connaissant pas d'autre. Pour désigner une hauteur, leur langue se servait des racines *alp*, *alb-bin* et *pin*. Ils en ont fait le mot *Alpes* pour désigner de hautes montagnes; *Albin* latinisé; *Alpes*, en all. *Alpen*. En Écosse les pays montagneux s'appellent ALBA ou ALBAIN, d'où l'ancienne dérivation ALBANIEN, *Albania*, pour désigner la partie montagneuse de ce pays.

Chez les Turcs le même nom d'*Albanie* sert à désigner un pays d'Europe, couvert de montagnes.

Le nom des montagnes des Apennins en Italie n'a pas d'autre origine. *Alp.-penn-in* et par contraction APENNIN, est composé des deux racines celtiques ALP.-PINI-, c'est-à-dire petites Alpes.

Les noms celtiques *au*, *ean*, *uïsge*, *us* pour *eau*, ont servi à la composition de milliers de noms, où cet élément, si essentiel à la vie de l'homme, a pris sa place. Ainsi l'ancien nom d'*Ausonie* pour désigner l'Italie, contrée entourée d'eau, ou primitivement occupée par des peuples pélagiques, venus par mer dans la Péninsule, provient de la même source.

Il existe dans le Salsbourg une petite ville, nommée *Aussée* ou *Alt=Oussée*, en allemand; de *uisge* ou *uis*, eau et de *ae*, gens habitant les bords du lac. Le même nom a été donné à un bourg de la Moravie, près d'Olmutz, assis sur les bords de la Morawa.

Le nom des ALAINS, en allemand *Allanen*, a été donné à ce peuple jadis habitant les sommets du Caucase indien, d'ALP=haut et AN=homme, ALLAN=Alains, gens de montagnes. C'est une remarque faite par Ammien Marcellin, qui, en les désignant, s'exprime en ces termes : *(allani) ex montium appellatione cognominati*. Les Alains qui descendirent dans la Scythie asiatique, prirent le nom d'ALANOI=SKYTHAI (Αλανοι–σκγθηαι ou σκυδαι).

Les Alains et les Goths, également originaires de la Scythie asiatique et qu'on tient pour des peuples congénères, furent poussés par les Huns plus à l'Occident de l'Europe.

En 406, de l'ère chrétienne, ils reparaissent avec les *Vandales* et les *Suèves* et forment la cavalerie de l'armée qui pendant trois années de suite dévasta la Belgique, la France et puis l'Espagne qu'ils se partagèrent entr'eux. Les Alains eurent pour leur part le Portugal (les deux Estramadures sur le Tage inférieur) et la province de Carthagène; mais ils furent bientôt chassés de la Péninsule espagnole par les Visigoths, alliés aux Romains. Une petite

partie passa en Afrique à la suite des Vandales, leurs alliés.

Ce langage celtique ou arien [1], qui avec les peuples de la haute Asie descendit dans la Scythie du Nord, se retrouve dans l'*Assyrie,* dans l'*Arménie* et dans l'*Asie mineure,* dès la plus haute antiquité.

La capitale des *Birmans* dans l'Inde inférieure, s'appelle encore *Ava*; elle est située sur l'*Ira-Waddy,* fleuve qui a 4000 pieds de largeur. Ava du celt. *Abh*=eau et d'*Ae*=gens. *Abae—Avae, ava; Birmans* de *Bior*=eau et *Maon*=homme. Bior-ma-on=*Birmaon*=*Birmans,* habitants des bords de l'eau.

Si de l'Inde nous passons en Perse, nous ne trouvons que l'embarras du choix; les étimologies derivées du celtique se présentent en foule. Prenons au hasard. *Asterabad* est une ville de plus de 40,000 âmes, située dans l'ancienne Hyrcanie, partie méridionale de la Caspienne au bord de la mer. Elle appartient à la Perse actuelle et sert de port de relâche aux bâteaux à vapeur russes qui, descendant le cours du Wolga, à partir de *Nisni Novogorod,* passent d'*Astrakan* à *Asterabad.* C'est le terme de la navigation à vapeur russe de ce côté.

Hyrcanie trahit dans sa formation la racine celtique *earg.* Asterabad est situé sur l'embouchure du Gorgan (celt. *Gor,* limite et *Gun*=eau. *Gor-gun*=*Gorgan*). Cette ville fut jadis la résidence des *Cadjares,* gens de bois, du celt. *Coed*=bois et *Aire*=gens : *Coed-aire*=Cadares=Cadjares.

(1) Plusieurs philologues font directement venir de l'Arie=*Aria*=*Ariana,* les peuples indiens qui émigrèrent en Europe. Le nom d'Arius, qui est la terminaison d'une foule de noms propres d'hommes, est essentiellement celtique. Ce mot vient d'*Aire,* qui signifie homme, et par extension serviteur=vassal. De là sont venus les noms d'*Hildèg—arius, Frodeg—arius, Fredeg—aire, Rado—arius, Gene-arius, Land—arius,* etc., etc. Le *g* n'a été interposé que pour éviter l'latus des deux voyelles. En recherchant l'origine du premier membre de ces mots, on connait la signification de l'ensemble, puisque la terminaison dénote invariablement la même chose.

Le nom de la ville elle-même est un composé des trois racines celtiques suivantes : *ais*=eau, *tir*=terre et *both*= maison=hutte; ainsi d'*ais-tir-both* à Asterbad ou Asterabad, il n'y a nulle différence grammaticale. Avons-nous d'ailleurs besoin d'entrer dans ces détails, lorsque la langue persanne elle-même nous offre des mots entiers et des phrases dont l'identité avec le celtique et ses dérivés saute aux yeux.

Le *Mader* du pers. fait en celt.			*Mathair*, en latin	mater.
Le *Braudur*	—	—	*Brawd*, celt. anc. *Brathair*, irl. *Brodyr*, welsch.	frater.
Le *Pader*	—	—	*Athair*, par aphc.	pater.

(Voy. le tableau comparatif au *Gloss*. v° tableau.)

Ainsi plus on approche de l'extrême Orient et moins on rencontre d'opposition dans le langage comparé. Les dérivations entre les idiomes d'Europe et d'Asie sont franches entières, palpables, évidentes.

Il ne saurait en être autrement; les peuples celtiques étant originaires de l'extrême Orient, ont dû amener en Europe les mœurs et le langage de leurs ancêtres indiens; plus on remonte dans l'antiquité et plus on s'aperçoit de cette conformité d'origine et plus on se pénètre de cette vérité aujourd'hui triviale, que l'Inde a été le berceau du genre humain et la mère-patrie de toutes les sciences.

Ce n'est donc pas tant comme racines du celtique que nous considérons les parties fragmentaires des mots anciens, mais comme racines du sanscrit, la plus ancienne langue perfectionnée des peuples du globe.

Du centre indien, elle s'est propagée dans l'Asie, en Perse, en Assyrie, aux bords de l'Euphrate, dans l'Arménie, et avançant toujours plus à l'occident et au midi, elle a passé à la suite des peuples émigrants, dans l'Asie mineure, en Syrie, aux bords du Nil et sur les côtes septentrionales de

l'Afrique [1]. Partout les racines Indo=Ariennes ou celtiques ont contribué à former le langage primitif des peuples, par la raison simple et logique que la langue est l'instrument humain de communication par excellence, et que tous les peuples sont le produit des émigrations, parties d'un seul point continental de l'Asie.

La diversité des idiomes n'est qu'un effet et à la fois une preuve à l'appui de cette vérité.

Si tous les peuples jouissaient d'un seul climat, s'il n'y avait qu'une zone unique, une température uniforme, toutes les inflexions de voix n'auraient ni écarts ni disparates. On ne remarquerait ni aspirations fortes, ni aspirations douces, et dans le langage universel comme dans les œuvres de l'art il n'existerait ni suprématie, ni infériorité relative. Or, il n'est personne qui ne sache l'influence qu'exercent sur la pensée et par conséquent sur le génie humain, l'heureuse disposition d'une terre, la transparence de l'air ambiant, l'égalité de température et le concours fortuné des éléments favorables à la constitution de l'homme.

(1) Le nom d'Arkadia=Arcadie désigne une contrée du milieu du Péloponèse; du gaélique *Argad*=hauteur et *ia*=terre, *Argad-ia* contrée montagneuse=hautes terres. L'Arcadie était originairement habitée par une race primitive qui y vint du Nord, c'étaient des *Bergers* qui, comme les habitants de l Élis à l'Ouest, conservent dans un état de pureté les mœurs éoliennes.

Il a existé également dane la partie moyenne de l'Égypte une contrée nommée *Arcadia*, à l'endroit où la vallée du Nil est resserrée par des chaînes de montagnes. C'est une preuve de plus que la même langue : celle des peuples de l'Arie—Indien, ou le celtique, a servi en Europe et en Afrique a la formation des mêmes noms et à exprimer les mêmes idées.

Le nom d'Égypte lui-même est dérivé de là. En celtique le mot *Aigiol* signifie terre de vallée. *ibh*=contrée, pays et *dae*=peuple=gens. Ainsi *Hagiol-ibh-dae* par contraction *Aig=ib=da*, terres de vallee habitées. Le Grec prononce Αἰγυπτος, le Latin *Egyptus*, et le Français *Égypte*, mais il n'échappe à personne que c'est là le même mot sous trois formes d'expression différentes.

Les anciens Égyptiens appartenaient à la race *Chusite noire* ou race *Éthiopienne noire* et *brune*. Ils furent dans l'ancien temps dominés et rendus tributaires par des races blanches et c'est de ce mélange, opéré au temps des Hicsos, *rois pasteurs*, que dérive la famille des Koptes, si nombreuse aujourd'hui en Égypte.

On l'a dit mainte fois, la perfection des arts plastiques est en raison de la douceur des climats; et l'intelligence de l'homme ne se développe complètement que là où la nature lui permet d'atteindre le dernier terme de la perfection. L'Afrique et le Nord de l'Asie présentant tous les caractères de climats excessifs, il est douteux que la Sibérie Asiatique produise jamais des artistes en aucun genre; car la vie de l'homme y est trop dure et le climat moyen de trop peu de durée, pour espérer que l'intelligence humaine s'y développe jamais sur une large échelle.

Par une raison contraire, le centre de l'Afrique produit des êtres fortement constitués, mais d'une nature cruelle et sanguinaire. Les fauves y sont doués d'une énergie qui approche de la rage; et l'homme est là constitué sur d'autres bases élémentaires et subit d'autres influences que celui de l'Europe centrale.

Malgré certains avantages, une longue existence sociale et une immense série de travaux, l'Egypte n'a jamais produit des œuvres d'art qui ont pu rivaliser avec celles des Grecs et des peuples de l'Archipel.

L'Hellade au contraire a fourni sous le rapport artistique les œuvres les plus parfaites qu'on connaisse. La statuaire et l'architecture antiques, dont les Grecs ont donné à la fois le précepte et l'exemple, ne seront jamais surpassés.

Aussi, où trouver un pays au monde plus favorablement situé, un air plus transparent, un climat plus doux?

Aujourd'hui, malgré des siècles d'esclavage, la petite et glorieuse Athènes se relève de ses cendres trente fois séculaires. L'esprit de l'art n'y est pas éteint; car on y bâtit une ville nouvelle, dont les habitations ont des formes et des proportions admirables. L'idée n'en a pas été prise ailleurs, et l'ornementation extérieure, qui est simple et sans faste, se distingue néanmoins par un système de peinture à diverses couleurs (Polychromie) qui charme les yeux et satisfait l'esprit du touriste-voyageur.

Si ce que nous venons de dire de la langue celtique était exact, rien n'empêcherait de l'attribuer à l'ancienne langue des peuples de l'Asie; mais la science actuelle de la philologie n'a pas encore des éléments suffisants pour en déterminer la portée et les applications. Les hypothèses sont faciles à inventer, mais il faut pouvoir les appuyer par des exemples.

Ce qui peut pour le moment frapper l'esprit du lecteur, c'est la multiplicité des formes de la langue celtique pour désigner les objets les plus simples et les plus clairs : comme l'eau, la terre, les montagnes, les lieux élevés, les terrains bas, les contrées marécageuses. Le motif qui a pu donner lieu à cette multiplicité de formes réside dans la multitude des idiômes, dans leur mélange et la distance des lieux où les hordes de même race ont successivement porté leurs pas.

On peut tirer une autre cause de l'état d'imperfection où se trouvait l'art de parler, de l'absence de toute règle et de toute fixité dans l'expression. La même chose s'observe dans le langage hyéroglyphique, où le même signe représentatif a des centaines de significations, selon sa position vis-à-vis d'autres signes ; de la circonstance que l'un se trouve placé ou au bas, ou au sommet, ou à côté d'un autre ; ce qui devait jeter une incertitude fort grande sur le sens précis et rendre ce genre de langage, comme en Chine, d'une désespérante difficulté.

Mais que ce langage primitif des peuples de l'Europe s'appelle *Arish* ou *celtique;* qu'on fasse dériver ce dernier du premier et les deux de la langue sanscrite, il reste toujours une question qui n'est pas résolue, à savoir : quelle est la langue de l'Europe à laquelle revient l'honneur de la priorité? Le celtique a-t-il été employé le premier? A-t-il été suivi ou précédé par la langue ligurienne, le basque ou le finnois? ou bien est-ce que le langage des Celtes, longtemps la horde dominante de l'Europe, n'a été qu'un mélange de ces premiers idiomes, dont les preuves réside-

raient aujourd'hui dans la multiplicité des formes grammaticales qu'affectent les mots le plus fréquemment usités?

Cette question est loin d'être résolue. Les travaux récents de W. von Humbold sur la langue basque, n'ont en quelque sorte que fait croître les difficultés. Ce savant a trouvé des analogies frappantes d'expression entre cette langue du Midi et celle des Finnois du Nord. Ainsi les deux bouts de l'Europe se donneraient la main — et les deux peuples qui forment aujourd'hui des Antipodes européens, auraient jadis appartenus à une race identique. Ces mélanges ont dû se faire à des distances considérables, sans égard aux difficultés qui aujourd'hui nous paraîtraient insurmontables.

Nous avons déjà eu occasion de dire que lorsque Cæsar se mit en relation avec les chefs des Éburons dans les Ardennes, il fut obligé de se servir d'un interprète espagnol: d'un Celtibère, auquel cette langue moitié celtique, moitié ibérienne, était familière.

Ce qui a pu se faire entre les Ambrons et le Celtibère a pu avoir lieu entre le Basque et le Finnois. Ces peuples ou une partie, ont pu s'allier entr'eux, vivre en commun, se communiquer leurs idiomes et en former un ensemble intelligible à tous deux.

Le langage basque n'est aujourd'hui peut-être si difficile à expliquer que par suite de ce mélange avec des peuples lointains: des Celtibères avec les Ambro=Ligures; et de la pureté primitive de cet idiome qui s'est conservé jusqu'à ce jour au milieu d'une horde de montagnards, constamment isolée, n'ayant permis à aucun étranger d'envahir son pays et d'attenter à sa liberté.

CHAPITRE III.

—

SOMMAIRE : Pour suppléer aux lacunes de la philologie, on a cherché en dernier lieu à expliquer l'état géologique de l'Europe par les considérations suivantes : on suppose avant le triple règne de la pierre, du bronze et du fer, le globe à l'état d'incandescence. — Cette première période s'appelle *anti glaciale*, suivie d'une *période de glace* et terminée par la période actuelle à laquelle on donne le nom de *post glaciale*. — Ce n'est que pendant cette dernière que le soleil apparait pour la première fois et forme, en fondant les glaces, les cours d'eau, les fleuves, les rivières et les lacs. — En principe, l'homme n'y pouvait encore exister. — La terre n'était habitable que pour des êtres de formes quasi humaines, dont on a cru retrouver les pétrifications dans les cavernes et les demeures des Lacustres. — Les *Gaals* ou les Celtes *(Gaalen)* ne sont venus que postérieurement inaugurer les règnes de la pierre, du bronze et du fer. — Ce système peut être vrai, il peut être aussi plus ingénieux que solide. — Reste la question pourquoi tant de formes graphiques pour désigner un même objet? — Quel est le langage primitif des peuples de l'Europe? — Pourquoi, en remontant le cours des siècles, observe-t-on cette même multiplicité? — Exemples cités chez les Italiens d'une foule de noms importés par les peuples du Nord. — Sans la connaissance de la langue Celtique, tout rentre dans l'obscurité. — Le Gaulois comme peuple séparé, n'a rien fait, rien écrit, on ne dit pas *littérature gauloise, statuaire gauloise, architecture gauloise*, etc. — On ne lie pas l'antiquité aux temps modernes sans la langue et le peuple celtiques. — Le grec et le latin ne suffisent pas pour cela. — Les *Basques* et les *Finnois*, peuples faibles, ont cédé la place aux Celtes en se réfugiant dans les montagnes et les marais. — Conclusion.

A défaut de la philologie, on cherche maintenant à expliquer ce fait par l'état géologique de l'Europe dans les temps primitifs. Voici comment on procède pour dévoiler ce mystère.

Antérieurement à toute trace historique ou traditionnelle

et même avant le triple règne de la pierre, du bronze et du fer, on suppose l'*incandescence* du globe, par suite de son action intérieure.

Sa croûte, déjà partiellement durcie, ne pouvait donner lieu à l'existence d'êtres tels que ceux qu'on y voit constitués aujourd'hui. A une certaine période de refroidissement, il ne pouvait y vivre et respirer que des êtres constitués à la manière des Salamandres.

A cette première période qui s'appelle *anti-glaciale,* en a succédé une seconde, nommée *période des glaciers* et à celle-ci une troisième, appelée du nom de *post-glaciale.*

Je me sers de la nomenclature des géologues les plus récents, mais il me semble que cette synonimie pourrait être facilement améliorée.

Pendant la première période, la température du globe, on le conçoit, devait être infiniment plus élevée que pendant la seconde; néanmoins les rayons du soleil n'avaient pas encore pénétré à travers l'immense étendue d'atmosphère qui l'entourait; et la compositiou de cette vapeur, chargée de carbone, ne permet pas de croire qu'il ait pu exister sur la terre, à moitié baignée dans un liquide vaseux, autre chose que des substances primitives qui plus tard ont servi par leurs débris à des êtres très imparfaitement constitués.

Pendant la seconde période (période des glaces), l'Europe, à l'exception des pointes de terre, les plus méridionales, jouissait d'un climat pareil à celui de la Sibérie septentrionale actuelle; froide, aride, déserte, elle produisait à peine des mousses et des herbes fragmentaires, capables de nourrir *le renne*, l'animal du globe qui se contente de la nourriture la plus chétive.

La troisième période est celle où les glaces partiellement fondues par l'action du soleil, forment les cours d'eau, les fleuves et les rivières, creusent des lacs à différentes hauteurs et donnent à la terre d'Europe que nous habitons à peu près la forme qu'elle revêt aujourd'hui. L'homme n'y

pouvait pas encore vivre dans les conditions actuelles de son existence; mais l'Europe a pu produire et on soutient qu'elle a produit des êtres à formes quasi-humaines, analogues à la nature de la climatologie d'alors : êtres qui depuis ont disparus et dont on a crû trouver des pétrifications comme seuls vestiges de leur antique existence.

Ceci remonterait, cher lecteur, si l'on en croit la géologie moderne à plusieurs centaines de milliers d'années !

La période *post-glacière* a vu naître [1] les *Galls* (Gaalen) et les habitants *Lacustres* ou constructeurs de demeures sur pilotis. (Les anciens habitants d'Amsterdam en seraient aujourd'hui des exemplaires très perfectionnés.)

Même antérieurement, c'est-à-dire pendant la seconde période, on suppose qu'une race d'hommes, pareille à celle du Samoyède, vivant exclusivement du produit du renne, a dû habiter le sol de l'Europe et précéder toutes les autres races.

C'est seulement à partir de la période *post-glacière*, qui elle-même se divise en règnes de *pierre*, de *bronze* et de *fer*, que les Galls ou Celtes ont fait leur apparition en Europe. Les races humaines à têtes rondes : finnoise, hunique et basque demeuraient encore dans les cavernes naturelles ou des retraites creusées dans le roc.

Les *Ligures* de l'Italie septentrionale n'avaient pas d'autres demeures, lorsqu'ils furent subjugés par les Romains, deux siècles avant l'ère chrétienne [2].

Du mélange de ces habitants des cavernes et des *Lacustres helvétiens* et *finnois* sont nés, dit-on, les hordes de peuples qui habitèrent l'Europe du temps des Romains.

Ce système géologique peut avoir son côté vrai; il peut

(1) *Die Deutschen kamen für die Gaålen ausdem Norden zunachst aus Nordalbingien oder aus Thiatmarsia=Dietmarschen (?).* Ce dernier pays comprenait le Holstein et les pays marécageux du Nord.—V. Obermuller, v° *Dietmarsen.*

(2) Il existe encore des spécimens de ces demeures dans les pays montagneux de l'Auvergne. Pont en Royans en offre de curieux exemplaires.

être aussi plus ingénieux que solide. Nous avons cru ne pouvoir le passer entièrement sous silence.

Le désir d'expliquer des obscurités historiques et de les dissiper par des clartés nouvelles, est toujours une entreprise louable, alors qu'on n'y réussit qu'à demi.

Il reste toujours une difficulté grave, insolluble, péremptoire, absolue. Nous le répétons, pourquoi dans une langue comme la *celtique* trouve-t-on cette multiplicité de formes grafiques pour désigner une même chose?

Pourquoi l'eau, par exemple, est-elle nommée tantôt *us, uisge, gwysg, tain, bior,* tantôt *au, lua, ean, dwr, dur, abh, ach, aches, oiche?* tantôt *ais, eas, aus, os, ait, gwy, gwaz,* etc. [1]? Pourquoi en est-il de même du mot *alb, alp,* montagne, et d'une infinité d'autres?

Si un seul peuple de langue identique et de race unique avait procédé soit, par réminiscence ou par intuition à la formation ou au perfectionnement de son langage, en eût-il été ainsi?

On peut hardiment répondre négativement.

On doit donc supposer que plusieurs idiomes ont contribué à cela et dès-lors on peut croire que plusieurs races d'hommes, en se mêlant ensemble, ont contribué à ce système qu'aucune loi grammaticale n'est venu diriger ni empêcher.

Quel nom faudra-il donner à ce langage qui se parlait et était compris par les peuples des bords de la Garonne et ceux des bords de la Vistule, par des peuples qui confinaient à la race slave, et par ceux de la presqu'île du Jutland jusqu'au cap Matapan, dans le voisinage de l'Asie mineure. Est-ce la langue gauloise ou gaëlique? Est-ce l'allemand, le grec ou le latin? Aucune de celles que je viens de nommer. Car le Gaulois, sans le concours du gaélique, n'a pas eu d'existence propre et nous l'avons

(1) Voy. W. Obermuller, litt. *A* et passim.

démontré dans notre première partie, en répudiant le nom de Gaulois comme peuple existant par lui-même.

L'Allemand, le Grec et le Latin, loin de contribuer à former le Celtique, ont au contraire emprunté à cette dernière langue une foule de noms appellatifs pour désigner des villes et des bourgs de l'antiquité [1].

Est-ce le Persan ou l'Arménien? Évidemment non; toutes ces langues ont des mots qui se ressemblent et des significations correspondantes; mais aucune ne peut être considérée comme source de ces dernières.

En remontant d'âge en âge, de peuple à peuple, il semble que la fréquence des mots identiques en forme et en signification augmente, et l'on aboutit à cette conclusion que toutes les langues ont eu une souche commune et sont toutes passées plus ou moins modifiées, abatardies, chez les peuples de l'Europe sans exception aucune.

(1) *Abruses*, en italien *Abruzzo*, pays de montagnes boisées dans le Nord-Est de l'ancien royaume de Naplee; du celtique *ibh*, terrain, et *rus*=bois; *ibh-rus*, *Abhrus*, italianisé *Abruzzo*.

Adda, rivière qui a sa source dans l'*Orteilspitz*, passe la Valteline et le lac de Côme, d'où elle se jette dans le Pô. — Du gaélique *ad* et *uad*, eaux – torrent. Cette forme *ad* revient souvent dans la composition des mots pour signifier l'élément liquide, par exemple dans *Adria*, ville jadie aux bords de la mer, aujourd'hui a plns de deux lieux de distance (on croit qu'elle a été bâtie par une fraction de Celtes de l'Adriatique, les Èneters ou Vénétes, qui lui donnèrent son nom). -- Du gaël. *ad* et *ria*, eau et maison, ville aux bords de la mer=*Adria*.

Aoogna, bourg et rivière dans laLomelline à l'Ouest de la Lombardie; de *gon*= rivière; *gun*=*nae*, gens demeurant près de l'eau; *a* article signifie eau; *Agunnae*, italianisé *Agogna*.

Aoylla, ville de l'Ėtrurie, mentionnée par Pline, qui nomme les Pélagiens comme ses fondateurs; du celt. *keall*=*kell*=cave de provisions; *keller*=zelle en celt. *Akella*=*akılla* avec la forme adoucie et italianisée=*Agylla*. – Obermuller fait à ce sujet la remarque que c'est là un témoignage formel que les Pélagiens qui peuplèrent l'Italie, n'étaient pas des nations venues de l'Asie, mais simplement des Celtes ou Celto-Scythes, qui émigrèrent dans la Péninsule, soit par mer, soit par l'Istrie et le Frioul. La fondation d'Agylla ne peut être attribuée aux Celtes=Gaulois qui sous la conduite de Bélovèse, passèrent dans l'Italie du Nord, environ 400 ans avant l'ère chrétienne; car ceux-ci n'occupèrent pas le territoire étrusque. Les Celtes, fondateurs d'Agylla, remontent à des temps beaucoup plus anciens, longtemps avant la fondation de Rome.

La dérivation des langues et les événements qui peuvent y donner lieu, sont généralement trop connus pour qu'il soit besoin d'y insister. Les guerres et les conquêtes y contribuent pour une grande part. Une domination longtemps prolongée, s'affirme surtout par l'introduction de la langue du vainqueur; et souvent cet effet se produit à l'égard de peuples chez lesquels on aurait le moins lieu de le soupçonner.

Qui croirait par exemple que l'Italien, une des plus belles langues de l'Europe, remarquable par les premiers modèles d'éloquence et de poésie au moyen-âge, ait dû avoir recours à l'allemand pour nommer une foule de ses villes et communes?

Rien n'est pourtant plus vrai.

Toutes les terminaisons italiennes des noms propres de villes en *Engo* trahissent une origine étrangère. C'est tout simplement la forme italienne, traduite de l'*Ingen* des Allemands et des Neerlandais. Ainsi :

Bossolengo se retrouve sous la forme allemande dans *Bussling*.

Rodengo	= dans	*Roding*	Lieux, communes et villages autour du Pô.
Barengo	= »	*Baring*	
Pozzolengo	= »	*Pötzling*	
Gottolengo	= »	*Göttling*	
Gossolengo	= »	*Gössling*	près de Plaisance.
Ghislarengo	= »	*Geiselhoring*	bords de la Sésia,
Marengo	= »	*Mehringh=Möringen*.	

Tous ces noms sont relativement nouveaux; mais il y en a d'autres qui remontent à des temps anciens, comme quelques-uns des suivants :

Gatingo	de	= *Gatting*.
Justingo	»	= *Justingen*.
Munesingo	»	= *Münsingen*.
Audolingo	»	= *Aidling*.
Legnago	»	= *Leinach*.

Gonzaga	de	= *Gunzach.*
Urago	»	= *Urach=Aurach.*
Musacca	»	= *Moosach.*
Bezecca	»	= *Bezegg.*
Locca	»	= *Lache.*
Enguiso	»	= *Engwiese.*
Varengo	»	= *Voringen=Woeringen.*

Tous ces noms italiens remontent aux temps où les peuples allemands, les Longobardes surtout et autres passèrent en Italie et s'y emparèrent de la partie septentrionale. Quelques-uns sont formés des racines celtiques *ach*, *ac*, *urach*, et peuvent remonter à plusieurs siècles antérieurs à l'ère actuelle[1].

Mais de quelque façon qu'on les considère, l'Italie ne les a pas importés en Allemagne ; c'est le contraire qui est vrai.

Ce que nous voyons ici pour des temps relativement récents, a dû se faire dès la plus haute antiquité avec le celtique à l'égard d'autres idiomes.

Qu'on veuille ou non confondre les *Galls* avec les Gaulois (Gaälen) et *les Galates*, essayant de passer sous silence les *Celtes*, qu'on se borne à considérer comme une nation d'existence douteuse et d'une dénomination *vague;* et que pour platrer ce système historique tout nouveau, on accorde à ceux-ci comme fiche de consolation, le mérite assurément fort maigre d'avoir formé une confédération de peuples répandue comme par accident sur l'Europe entière, on ne parviendra jamais, quoiqu'on fasse, à effacer leur langue, ni les monuments qui en subsistent.

(1) Ces noms sont extraits pour la plupart d'un travail de philologie du Dr L. Steub, sur l'histoire du Tyrol. Ses études ethnographiques sous le nom de *herbsttage in Tirol* sur les anciens peuples de la *Rhétie*, les *Gots*, les *Longobardes*, les *Boyens* (Bajuvaren) et les *Romains* dans la vallée de l'Adige et les environs de Trente, ont attiré l'attention des savants philologues de l'Allemagne.

Sans la connaissance de la langue Celtique, tout rentre dans l'obscurité la plus profonde. Les Gaulois comme peuple séparé des Celtes n'ont rien fait. Leur littérature n'a pas d'existence. En dehors du Gaëlique on ne leur connait point de langue. Quel est l'historien qui, aujourd'hui, s'appuyant sur les écrits ou les traditions, oserait se servir d'expressions comme celles-ci : *monuments gaulois ; littérature gauloise, poésie gauloise, statuaire, architecture gauloises, gouvernement gaulois et mœurs gauloises?* On lui rirait au nez. On admet cependant la plupart de ces expressions avec l'adjectif Celtique et l'on ne s'en étonne pas. C'est que l'expression fausse ou dénuée de vérité forme un hiatus dans l'esprit du lecteur qui heurte ses idées et ne saurait prendre place dans ses souvenirs.

On ne peut lier l'antiquité aux temps modernes sans connaître le seul lien fondamental qui les relie ensemble. Le Grec et le Latin ne fournissent à ce sujet que des documents incomplets, souvent contradictoires, parfois inconciliables entr'eux. Le monde Gréco-Latin ne présentait pas précisément l'âge du savoir en toutes choses. L'étude des langues était alors fort négligée ; le Grec et le Romain ne se faisaient pas faute de mépriser tout ce qui ne touchait pas à leur personnalité. Les Romains surtout avaient d'autres vues, et s'ils avaient pu parvenir à détruire toutes les langues étrangères, sauf le grec et le latin, il n'y auraient pas manqué.

Le Celte, j'en ai une entière conviction, est, sinon le premier peuple, du moins celui qui en grand nombre a inauguré les premières émigrations de l'extrême Orient vers le Nord-Ouest de l'Europe et le Sud-Ouest de l'Afrique, répandant successivement un essaim de peuples indiens sur l'Europe, l'Asie mineure, l'Egypte et les bords de l'Afrique, tantôt seul, tantôt uni aux races Ibéro-Liguriennes, Cimbro-Schytique et Arabo-Semitique. Dans tous les pays jadis occupés par ces peuples, il existe de nombreux et irrécusables vestiges de sa langue.

Tous les philologues sont unanimes en ce point, qu'il n'y a pas d'idiome, ancien ou moderne, qui puisse servir à expliquer ces pétréfactes littéraires, comme le permet la langue Indo-Celtique; et les travaux des philologues du dernier siècle et des plus récents ont en ce point dépassé toutes les prévisions.

Nous ne voulons pas, en ce moment, aller au devant d'aucune supposition, qui ne rentrerait pas dans les limites du possible; mais il vient de paraître, il y a à peine quelques mois, un travail d'un homme très compétent intitulé : *Bélus ou culte du soleil sur les Andes ou les Celtes en Amérique* (1).

Outre les Celtes, les Allemands et les Slaves, il existe encore aujourd'hui en Europe des *Basques* et des *Finnois*, au sujet desquels on a fait des suppositions diverses et contradictoires. Le premier de ces peuples habite les montagnes des Pyrenées sur l'un et l'autre revers. Les Finnois occupent dans le Nord de l'Europe les terres basses et souvent inondées de la Scandinavie.

Quels sont les évenements qui ont forcé ces peuples à choisir ainsi des emplacements si défavorables? On ne peut se les expliquer que par une circonstance qui s'est souvent reproduite dans l'âge des peuples nomades.

Toutes les races faibles et peu nombreuses ont été forcées de céder aux peuples forts les meilleures terres. Les montagnes

(1) *Der Belus-oder Sonnendienst auf den Anden, oder Kelten in Amerika* (Leipzig, bei Ludwig Denicke), par le pasteur Frenzil.

Un autre travail dans le même sens a paru à Stuttgard, chez J.-G. Cotta, qui porte pour titre : *Dr Ad. Bacmeister's Alemannische Wanderungen und ortsnamen der Keltisch-Romischen Zeit.*

Ces deux auteurs se sont placés au même point de vue que W. Obermuller et Diefenbach, que nous avons pris pour guides dans notre essai, ainsi que l'œuvre de Mone, intitulée : *Keltischen forschungen.*

Un petit livre de J. Quicherat a également paru à Paris chez Franck, qui traite de la formation des noms propres des villes et communes qu'il donne comme étant tirés du Celtique, mais auxquels l'auteur conserve leurs formes latinisées, sans y ajouter les preuves de leur origine Celtique.

et les marais ne leur servaient que de refuges et d'abris contre des ennemis plus puissants. Aujourd'hui les Pyrenées offrent un séjour plus ou moins commode, mais il n'en a pas toujours été ainsi. En règle générale, les lieux montagneux et les terres basses étaient des séjours réservés aux peuples fugitifs et proscrits.

On peut, au sujet de ces deux genres de séjours, faire les observations suivantes : l'eau et la nourriture, étant les objets essentiels à la vie, elles ont dû exercer une influence prépondérante sur le choix des lieux d'habitation. Ainsi les fleuves qui servent d'abri contre les agressions des peuples émigrants, ont, comme le cours du Nil, servi en principe à la demeure des premiers Nomades. C'est en Egypte, le long du grand fleuve, que les Indiens de la race noire ont pu se fixer tranquillement, échanger la vie nomade contre la vie sédentaire et à la faveur de plus de loisirs, ayant moins à craindre les invasions, s'adonner à la contemplation de la nature et tirer de leurs observations des conséquences dans l'intérêt de leur perfectionnement physique et moral.

Comme peuples faibles et proscrits, les Basques et les Finnois ont dû chercher un séjour où leur entretien fut du moins possible. Dans les marais, la vie dure et précaire reposait sur la chasse et la pêche ; dans les hautes montagnes, sur les produits primitifs du sol, comme racines, faînes et glands des bois, jusqu'à ce que la culture de la terre et l'élève du bétail, ayant fait naitre plus de ressources, ont contribué à la production des objets d'échange, en quantité suffisante pour répandre parmi la population l'amour du travail et par suite plus d'aisance. Dans la Biscaye et dans la Finlande ces objets de première nécessité n'ont jamais fait entièrement défaut.

On peut donc admettre que les Basques et les Finnois primitifs se sont trouvés dans ce cas et, ce qui en offre une preuve, c'est que leurs langues sont aujourd'hui des

énigmes que l'on s'est vainement efforcé d'expliquer. Ce n'est que tout récemment que l'on a crû reconnaître de fortes analogies entre la langue basque actuelle, qui est de souche ibéro-celtique, et la langue finnoise, qui est d'origine Ouralienne.

Une chose à remarquer toutefois, c'est que les noms des villes et des communes basques sont presque tous dérivés du celtique.

Les Basques seraient-ils une fraction de Celtibères, qui, après l'expulsion des Celtes de l'Espagne, s'est réfugiée sur les hauteurs boisées et y a continué à vivre à l'abri de ses montagnes? Et n'en serait-il pas de même des Finnois qui s'étant réfugiés dans les marais, y sont restés après que les terres voisines du continent, étant peuplées de nombreux habitants, n'ont plus permis à ceux-là d'en sortir, sans s'exposer à être détruits ou repoussés [(1)].

Dans ce cas ces fractions de peuples ont dû appartenir à des hordes très anciennes qui n'ont laissé de leur existence que des notions vagues. La conséquence logique à tirer de tout ce que nous venons de rappeler est celle-ci : la langue primitive des Celtes ou des *Galls* a subi les vicissitudes inhérentes à celles de la nation celtique elle-même; s'alliant successivement à tous les peuples connus de l'Europe, se modifiant d'après les circonstances et les temps, ou subissant en partie l'influence des idiomes étrangers qu'elle s'est assimilée ; à celles des Ibères et des Ligures, par l'invasion des Celtes en Espagne et les guerres du Midi de la France ; à la langue *phénico-sémitique* par l'intervention des Celtes dans les guerres de Rome contre Carthage et dans celle de Pyrhus contre les Romains; à la langue

(1) *Beide Volkern (Basken und Finnen) sind offenbar in die Geberge und Sümpfe, in welchen sie jetzt hausen, zuruck gedraugh worden; und zwar von einer Race, die später als sie, auf dem Wahlplatze erschien, und als Siegerin die besseren Gegenden für sich in Besitz nahm. — D. K. Worterbuch* von W. Obermüller, *Einleitung.*

grecque par la guerre de Delphes, la conquête de la Thrace et l'établissement de la Gallatie en Asie mineure ; et plus encore par le séjour successif des Celtes et leurs colonies dans la forêt hyrcinienne, dans les Carpathes, dans l'Illyrie et sur les côtes de l'Adriatique et de l'Albanie ; puis enfin par leurs invasions dans le Nord et le Midi des trois royaumes Britanniques, où la race celtique et sa langue ont laissé leurs derniers vestiges et leurs plus curieux souvenirs.

CHAPITRE IV.

—

SOMMAIRE : Séjour des Celtes avant qu'ils furent poussés à l'Occident par les Kymri. — Directions diverses qu'ils prennent pour se répandre en Europe. — Pays où leur langage et leurs mœurs se répandent à la suite de leurs invasions. — Les Druides et leurs institutions. Il existe encore des savants qui soutiennent la thèse d'habitants autocthones en Europe, mais la preuve que les premiers peuples sont venus d'autres pays · c'est qu'il n'a jamais existé en Europe d'habitants complètement sauvages, livrés à l'antropophagie. — Importation des dogmes religieux de l'Asie en Europe. — Auteurs anciens cités. — Signification du mot *Theut*.

La partie centrale de l'Europe entre la mer, le Rhin et l'Istris (Danube) fut dans le principe le séjour de la race Celtique avant que les Cimris=Kymri, chassés par les Scythes, l'eussent poussés plus à l'occident (1). Après y avoir fait un séjour plus ou moins prolongé, mais suffisant pour se multiplier, une grande partie des Celtes passa le Rhin et couvrit la Gaule sans se mélanger aux Belges=Belcæ qui dans ce temps demeuraient encore au-delà du Wolga, dans la Sarmatie d'Europe (2). Plus tard par suite de déplacements successifs et violents, la forêt hyrcinienne devint une sorte de refuge commun pour la race allemande,

(1) *Auch die beiden Namen Istros und Danubius mogen Keltisch sein..... die haupsache ist, dass der fluss selbst haufigst unter den Keltennamen gestellt werd.* — Diefenbach, *Cel.*, II, 302.

(2) *Die Belgen blieben theils diesseits des Rheines wohnend : am langsten der zweig der Tektosagen mit dem der Boyer, der, wo nicht mit jenen identisch, doch ihm am nachsten stand.* Ibid, 303.

la race belge des Tectosages et des Boyens [1]. Une partie passa le Rhin et se répandit dans la Gaule inférieure. Une autre partie très considérable se dirigea au Sud du côté de la Norique d'où elle s'étendit de temps en temps plus au Nord-Ouest comme les Volcæ, qui passant dans le Sud de la Gaule, finirent par s'y établir et prendre part à l'expédition de Bélovèse.

Il n'y a pas de doute que tous ces peuples ont connu la langue celtique et s'en sont aidés pour se faire comprendre les uns des autres. C'est un résultat naturel, facilement appréciable; il ne faut pour cela ni recourir à des suppositions hasardées, ni construire des systèmes philologiques nouveaux.

Aujourd'hui l'Orient nous en offre des exemples frappants; le langage *franc* qui est compris par tous les peuples maritimes de la Méditerranée, est un amalgame ou composé de mots français, italiens, grecs, tunisains et syriaques. Ce langage n'a pas de règles grammaticales. L'unique but de ceux qui s'en servent est de se faire comprendre et d'être compris; et peu importe qu'il soit bizarre, incohérent, souvent ridicule, on s'en sert et l'on n'est pas encore prêt à le remplacer par un idiome plus parfait. Vis-à-vis de l'Osmanli et de l'habitant de l'Asie mineure, tous ces peuples n'ont qu'un nom collectif, celui de *Francs*. Quant à en savoir plus sur le compte de leur patrie, le Turc qui n'est pas fort sur l'article de la géographie, ne s'en inquiète pas.

Telle est l'image assez fidèle de l'état de la littérature de tous les peuples de l'Europe pendant l'ère antique, si l'on peut donner ce nom à des idiomes barbares, qu'aucune main habile n'avait encore entrepris de polir ou de régulariser.

Aujourd'hui on ne peut plus s'en faire qu'une idée imparfaite, car il n'existe plus de l'ancienne langue celtique de ce temps que deux spécimens très imparfaitement compris

(1) Voy. la citation de Pomponius Mela : *Thula Belgarum opposita.*

des savants philologues modernes : *les Malleberges de la Loi salique* pour les langues du Nord et le poëme de la *Bataille de Mortgarden* en Angleterre, pour la langue celtique de ce pays. Encore ce dernier a-t-il passé par les mains des linguistes qui n'auront pas manqué d'en épurer les textes, comme les Grecs l'ont fait du temps de Périclès, des rapsodes Homériques, dont sont sortis les admirables épopées de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*.

En fait d'arts plastiques et de littérature, on ne fait rien de parfait du premier jet; ce n'est qu'après bien des tâtonnements et d'essais qu'on parvient à la perfection dans l'un et l'autre genre.

Si la philologie comparée est aujourd'hui le meilleur moyen de pénétrer dans les obscurités des anciens temps, les mœurs et les dogmes religieux ne nous offrent pas moins de facilités.

Les nations indiennes qui prirent possession de l'Europe, y apportèrent nécessairement leurs mœurs et leurs coutumes, les unes et les autres plus ou moins abâtardies, mais assez conformes à leur primitive origine pour qu'on puisse y retrouver encore des réminiscences curieuses et d'intéressantes applications.

Les *Druides*, leur division en trois branches, leurs attributions respectives, leur puissance sacerdotale, et leur pouvoir théocratique, sont assez connus pour nous permettre de glisser légèrement là-dessus.

Nous n'avons besoin de nous occuper des croyances religieuses de nos ancêtres, les *Celtes* et les *Kimri=Germains* qu'en ce qui concerne notre origine et comme démonstration de la thèse qui fait l'objet de cet écrit : *Les migrations des peuples de l'extrême Orient vers l'Occident de l'Europe*. Il y a encore des savants qui soutiennent l'opinion ancienne d'habitants *aborigènes* qui auraient occupé l'Europe primitive et n'auraient tiré leur origine que du sol européen. En d'autres termes : l'Asie ou l'extrême

Orient ne nous aurait à aucune époque fourni ses habitants ni contribué à peupler cette partie du globe.

Il existe néanmoins une première considération qui répugne à cette idée, c'est l'absence en Europe, à quelqu'époque qu'on se place, de peuples vivant à l'état sauvage ou complètement privés de notions intelligentes.

Il y a eu parmi nous une longue série de siècles de barbarie, un état nomadique généralement pratiqué parmi toutes les nations primitives de cette partie du globe; il y a eu bien des guerres et des combats pour les meilleures terres; bien des invasions d'un côté, des expulsions de l'autre; mais enfin il n'y a pas eu, que je sache, de peuples complètement sauvages, livrés à l'antropophagie ou privés complètement de tout instinct de sociabilité.

C'est une première preuve à l'appui de notre thèse. Celle que nous avons tirée de l'origine des langues et de leurs éléments de comparaison, en est une autre très importante.

Il en existe une troisième que nous allons chercher à établir sur l'analogie du dogme et des croyances professés d'un bout à l'autre de l'Europe depuis la plus haute antiquité.

César, en parlant des croyances religieuses de nos pères, à la fin de l'ère antique, parle d'un dieu, *Dis* [1] et d'un autre dieu nommé *Mercure* qu'il regarde comme la première divinité de la Gaule et celle qui y est la plus respectée.

Dis ou *This* est le Pluton de la théogonie grecque. Les Belges, comme les Gaulois, prétendaient en être issus; et c'est à raison de cette circonstance, dit César, que le temps chez les Gaulois se comptait non par jours, mais par nuits.

L'auteur des Commentaires ajoute que si Mercure est le grand dieu des Gaulois, ceux-ci ne manquent pas d'adorer

(1) L'historien de la guerre des Gaules (Bello Gallico) a évidemment mal orthographié ce nom. Ce dieu Dis était le This ou Theut des Germains=Thuiston, auquel ce peuple a emprunté son nom générique de Teutons.

en outre *Apollon*, *Mars*, *Jupiter* et *Minerve*, et ils se forment généralement, dit-il, de ces dieux les mêmes idées que les autres peuples. Ils croient qu'Apollon chasse les maladies, que Minerve préside aux arts, Jupiter à l'empire du ciel et Mars aux travaux de la guerre (1).

Mais la divinité, principalement révérée par les Celtes= Gaulois était le Dieu Theut. Le même qu'adoraient les Germains et tous les peuples primitifs de l'Europe, qui conservaient de la divinité quelques notions vagues et indéterminées.

Ciceron affirme que Theuth, Thot ou Thoyth est le même dieu que le Mercure des Égyptiens. Platon s'était servi avant lui, en parlant de ces deux divinités, du nom de Mercure-Theut et quoiqu'Hornius eût prétendu que le Theut des Egyptiens n'était pas le même que celui des Germains, Scaliger avait victorieusement combattu cette opinion en soutenant cette identité (2).

Cluvier, dans sa *Germania antiq.* (Lib. I, C. xxvi) est d'avis que toutes les significations qu'on a données chez diverses nations au dieu *Theut*, aboutissent toutes à une seule et même idée, à savoir : le soleil considéré comme principe de la vie et de tout ce qui existe dans la nature (3).

(1) *Post hunc (Mercurium) Apollinem, et Martem et Jovem et Minervam Colunt....... de his eadem ferè, quam reliquæ gentes, habent opinionem.*

Probablement est-ce là une concession faite par l'auteur à l'esprit religieux des Romains : de leur apprendre que si loin de Rome et au milieu de peuples barbares, les dieux du paganisme régnaient comme dans l'Italie même.

Tous ces noms de dieux, écrits à la grecque et romanisés n'étaient nullement en usage, ni dans la Gaule, ni dans la Belgique.

(2) Scaliger : *Epitaphiorum ; qui ad Viennam ceciderint.*

(3) Ne serait-ce pas à cause de cela que, chez les Égyptiens, le premier mois de l'année portait le nom de Theut ?

Chez les Égyptiens Theut n'était pas le Dieu suprême ; c'était une ancienne divinité inconnue, d'où les choses de ce monde tiraient leur origine ; et à ce titre elle avait quelque rapport avec le Mercure des mythologues grecs.

On sait que Moïse n'a pas admis les divinités égyptiennes. Les lois mosaïques ont un dieu innommé, auquel il est défendu de donner une forme. Le tabernacle des juifs ne renferme aucune représentation de la Divinité ; c'est encore la doc-

Paul Diacre, dit que *Theut* qu'il appelle *Wodan*, était adoré de toutes les nations de la Germanie, jusqu'aux confins de la Grèce où commençait le règne de la mythologie [1]. Ptolemée en dit autant des nations voisines du Danube : comme les Dardaniens, les Mésiens, les Triballes, les Illyriens, les Pannoniens et les Gêtes (Goths) [2]. Les Pannoniens s'étaient même construits une forteresse à laquelle ils avaient donné le nom de *Theutoburgum* [3].

Les Celtes du Nord ne connaissaient leur Dieu suprême que sous le même nom que leurs voisins les Scythes ; les premiers lui donnaient le nom de *Got*, *God* et ceux-ci de *Whot*=*Woden*, *Wodan* [4].

Les Scandinaves l'appelaient *Odin*; toutes les idées religieuses représentées par ces noms divers se rapportent

trine que professent les mahométans; leurs mosquées en si grand nombre ont des lieux saints, mais aucune forme divine ou humaine pour figurer un Dieu suprême.

(1) *Rerum Longobard.* lib. I, c. VIII, p. 257.

(2) *Géog.*, lib. II, c. XVI, p. 63.

(3) Ce qu'on appelait forteresse dans l'ancien temps, était tout simplement des *rings* en terre ou en *pilotis*, plus ou moins solidement construits d'après l'intelligence de chaque peuple. Les constructions en matériaux durs, cimentées de plâtre ou de mortier n'ont été introduites dans la Gaule et la Belgique que du temps des Romains. Ce n'est pas qu'il manque des œuvres antérieures. L'Europe et surtout l'Angleterre est remplie de monuments druidiques. Les longues rangées de pierres de la Lorraine; le *Stonehenge* aux environs de Salisbury et la pierre druidique qui se trouve dans *Hyde-Park*, à Londres, peuvent nous fournir des exemples du nombre et de la force des bras qu'il a fallu pour extraire et transporter ces colosses où ils sont encore aujourd'hui. Ce que nous appelons Dolmens, tables ou autels des sacrifices, sont dans le même cas et appartiennent au même âge; mais enfin c'étaient là des produits bruts de la nature; aucun art, aucune main intelligente n'avait contribué à les façonner. Dans la construction des Pyramides et des obélisques, les Égyptiens ont, du moins montré de bonne heure, des connaissances artistiques, dont l'Europe fut longtemps privée.

(4) L'auteur de l'*Edda* (poëme mythologique des Scandinaves et des Irlandais) appelle le Dieu suprême *Dieu de bonté: Wodan*=*Goudan*, par contraction *Odan*=*Odin*. C'était chez ces peuples le plus ancien des dieux. Le jour du *mercredi* lui était consacré. C'était aussi le jour consacré à Mercure chez les Romains. Cette analogie qui peut être fortuite, a pu néanmoins servir à les confondre. En langues meso-gothiques le mercredi s'écrit *wodens'thag*=jour de Wodan; *odens'thag*, en fl. *woensdag*, ang. *wens-day*.

au culte des objets extérieurs de la nature. C'est dans l'histoire du dogme religieux, un degré de perfectionnement à l'égard des peuples, chez lesquels on le trouve établi. Ainsi *Theut, Wodan, Odin,* et toutes les formes qui s'y rapportent s'appliquent indistinctement au soleil.

Les premiers hommes, dit *Maxime de Tyr,* « ont consacré pour simulacres à Jupiter le sommet des plus » hautes montagnes : comme l'Olympe et le mont Ida. » Dans d'autres endroits on honore les fleuves ; c'est ainsi » que les Egyptiens vénèrent le Nil, à cause de son utilité; » les Thessaliens le Pénée, à cause de sa beauté et les » Scythes le Danube, à cause de sa grandeur. Les Barbares, » ajoute Maxime, admettent tous une divinité; mais chaque peuple a des simulacres différents.

» *Parmi les Perses c'est le feu, cet élément vorace et* » *insatiable qui ne dure qu'un jour. Ils lui rendent un* » *culte religieux et, en jetant dans le feu des matières* » *combustibles, ils lui disent en l'adorant : dévore,* » *O Seigneur! Les Celtes adorent aussi Dieu; mais le* » *simulacre de Jupiter, le souverain Dieu, est parmi eux* » *un grand chêne. Les Paoniens (Pannoniens) servent* » *le soleil dont le simulacre est au milieu de ce peuple* » *un disque attaché à une gaule. Les Phrygiens, qui* » *demeurent dans le voisinage de la ville de Célène* [1],

(1) Célène, Célano ; en latin *Celanum*, est une petite ville d'Italie, au royaume de Naples, dans l'Abruzze ultérieure, à une demie lieue du lac du même nom. Aujourd'hui ce lac porte le nom de *Fucino*. Les environs étaient anciennement habités par les Marses, auxquels vint se joindre, au dire de Maxime de Tyr, une colonie de Phrygiens.

Ce lac de *Fucino* ou de *Fusano* est célèbre dans l'antiquité à plusieurs titres. Les empereurs Claude, Trajan et Adrien y firent exécuter de grands travaux, afin de déverser dans le *Lyris*, petite rivière voisine, le trop plein de ses eaux. Claude y employa, dit-on, 30,000 esclaves pendant onze ans ; et lorsqu'après les fêtes navales où 19,000 gladiateurs s'entretuèrent du haut des galères de trois et de quatre rangs de rames, on s'aperçut que l'ouvrage ne répondait point à l'attente et que les eaux ne s'écoulaient pas, on recommença le travail. Ce ne fut que

» *servent les deux fleuves, appelés Marsyas et Méandre.*
» *Ils jettent dans l'eau les cuisses de la victime, en*
» *célébrant le nom du fleuve, auquel ils ont offert le*
» *sacrifice. Les Cappadociens donnent à une montagne*
» *le nom de Dieu, ils jurent par cette montagne et la*
» *regardent comme le simulacre du Dieu qu'ils adorent.*
» *Les peuples qui demeurent autour du Palus-Méotides*
» *ont la même vénération pour ce lac, comme les Mas-*
» *sagètes pour le Tanaïs* (1). »

Les cérémonies religieuses des Celtes ne sont pas toutes parvenues jusqu'à nous. A l'exception de la *Fête de Cybèle,* que les Druides ont empruntée aux *Phrygiens* et de la *Ceuillette du Guy* sacré, dont on retrouve des exemples chez les nations anciennes, nous n'avons que des notions vagues sur leurs sacrifices et leur système de devination (2).

Il existait entre les croyances des Celtes et celles des peuples de l'Iran et du Pharsistan une parfaite conformité. Les Celtes, ainsi que les Mèdes, les Perses et les peuples du plateau central de l'Asie, sacrifiaient des victimes au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents.

sous Trajan et sous Adrien qu'ils furent complétés et que les inondations cessèrent.

En 1852, une Compagnie a offert d'en opérer le desséchement à ses frais. Une partie des 14,000 hectares dont le fond de ce lac se compose, devait en être le prix. Les circonstances politiques de ces derniers temps, n'ont pas permis de donner suite à ce projet.

Les environs du lac de Fusano fourmillent de reptiles. Les anciens Marses avaient le talent de les charmer et à cause de cela on les appelait charmeurs de serpents. Aujourd'hui encore les riverains, leurs descendants, jouissent de la même réputation.

(1) Clément d'Alexandrie (*Cohort. ad Gent.* 56) cite le passage d'un ancien historien du nom de Dinon, qui affirme que les Perses, les Mèdes et les Mages regardaient le feu et l'eau comme les seuls simulacres des dieux.

(2) La fête de Cybèle passa de l'Asie mineure chez les Romains; on la trouve établie dès les temps les plus reculés avec les mêmes cérémonies, sous le nom d'Ambervalia Sacra, consacrées à Cérès, ou Diane. Ce sont nos *Rogations* qui se font tous les ans et n'ont pas d'autre objet que d'attirer la bénédiction de Dieu sur les récoltes. Seulement les prêtres de la religion catholique ne demandent plus l'aumône aux passants, comme le faisaient les Pontifes romains.

Ce sont là, dit Hérodote, les seuls dieux que ces peuples servent depuis longtemps (1).

César dit la même chose des peuples Germains de son époque (2) et, au rapport d'un historien plus moderne, les Francs et les *Alemanni* rendaient encore un culte superstitieux aux arbres, aux eaux, aux vallées, dans le VIe siècle de notre ère (3). Ils leur offraient encore des chevaux en holocaustes à une époque où la civilisation romaine avait eu le temps de pénétrer dans nos mœurs.

Il en a été de la philosophie comme de la religion ; trompés par un passage de Platon, où il est dit : que la philosophie a été pratiquée chez les barbares, avant d'avoir été connue en Grèce, quelques auteurs plus récents en concluent que la philosophie a pris naissance chez les peuples de l'Occident de l'Europe (4). Platon n'a voulu dire qu'une chose vraie, à savoir : que la science philosophique n'était pas née en Grèce, mais chez des peuples étrangers ; et, comme il connaissait beaucoup les Égyptiens et fort peu les Celtes et les Scythes, il aura désigné par le mot ***barbares,*** qui signifiait étrangers, non les Celtes ou les Scythes, mais les Égyptiens civilisés.

L'objet de la philosophie n'a pas toujours été le même

(1) Hérodote (L. I, 131). Cet auteur donne dans le Livre IV, 59, une énumération des noms des dieux chez les Scythes ; ce sont, dit-il :

Tabiti pour Vesta ou le feu ; *Papæus* pour Jupiter ou le ciel ; *Apia* pour la terre ; *Ætosiris* pour Apollon ou le soleil ; *Artimpasa* pour la lune. Mars était leur grand dieu ; seul il jouissait du privilége d'avoir des simulacres, non de statues, mais consistant en une épée ou une hallebarde, fichée en terre ou en un autel, couvert d'un faisceau d'armes.

(2) De B. G. Lib. VI, 21.

(3) Grégoire de Tours, Lib. II, 278.

(4) Aristote, d'après son commentateur, était du même avis ; il ajoute même : « Ce qui paraît étrange, que la philosophie avait pris naissance chez lee Celtes ou Germaine et que les Druides en étaient les vrais inventeurs : *Philosophiam a barbaris initium sumpsisse plerique autumant, nam Celtis seu Germanis Druidas ejus rei fuisse auctores ait Aristoteles in mag.* et Soll. 13. »

Or à l'époque d'Aristote, le nom de Germani pour désigner les peuples allemands n'était guère en usage dans le Nord.

partout. En Asie elle s'est presque toujours proposée pour objectif la connaissance de l'être suprème. Chez les Grecs elle a eu plus spécialement en vue les droits et les devoirs des législateurs à l'égard des gouvernés. Les recherches philosophiques étaient d'une nature plutôt politique que rationnelle. On cherchait à pénétrer les secrets de la nature, et à expliquer l'origine du monde sans avoir recours à la méthode expérimentale; et par le seul effet de la dialectique et du raisonnement, les Grecs avaient la prétention de parvenir à connaître l'essence du monde et des choses. La vanité littéraire plus que la vraie science s'occupait de ces questions. Un auteur voulait passer quoiqu'il advint pour l'inventeur d'un système complet de cosmologie, et cette manie affectait les esprits les plus éminents.

Aristote s'attribuait le mérite d'avoir trouvé le premier *que la terre et l'univers étaient éternels, qu'ils n'avaient jamais eu de commencement et qu'ils n'auraient jamais de fin* [1].

Cependant *Timée de Locre* et *Ocellus Lucanus* avaient cherché à démontrer cela, longtemps avant le *Stagyrite,* et Aristote ne l'ignorait pas.

Ce qui est vrai, c'est que de bonne heure cette grande question de l'origine du monde avait divisé les philosophes grecs en deux camps dont l'un, composé d'Anaxagore, d'Empédocle, de Démocrite, de Mélissus, de Platon, regardait le monde comme le produit d'une création; tandis que l'autre, formé de Timée de Locre, d'Ocellus Lucanus, de Pythagore et d'Aristote, soutenait l'hypothèse contraire.

(1) C'est du moins l'opinion que lui prête François Toletæ dans son commentaire des huit livres d'Aristote, où il dit :

Mundum esse genitum, omnes Antiqui Philosophi ante ipsum Aristotelem posuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Melissus, Plato cum cæteris; sed ipse Aristoteles omnium primus ingenitum et æternum fecit; ut de se ipsemet ait :

(Texte I, de Cœlo, 102, *vide fr. Toletæ Commentarii in octo Libros Aristotelis et Comm. in* Lib. VIII. phys. cap. 2, f° 209.)

Si la philosophie n'a pas été transmise aux Grecs par les Celtes et les Scythes, comme le dit Aristote, on n'en doit pas conclure que ces derniers fussent dépourvus de certaines connaissances en philosophie, en astrologie et en médecine. Cicéron est d'avis que les Druides s'aidaient de la devination et des conjectures pour scruter les secrets de la nature et prédire les événements futurs. C'est un talent que tous les auteurs (1) leur ont reconnu. Les Druides en cela ne suivaient que l'exemple des prêtres égyptiens, et étrusques.

La connaissance de l'avenir ou la prétention de le prévoir a été considérée de tous temps comme le plus sûr moyen d'inspirer aux peuples le respect, si nécessaire aux succès des premiers législateurs.

On sait aujourd'hui de quel secours sont à nos missionnaires en Amérique les plus vulgaires notions de médecine pour se concilier la reconnaissance de ces peuplades barbares. Rien d'étonnant que les Druides aient eu de bonne heure recours à la connaissance des *simples* pour guérir les maladies. Le guy leur semblait être une panacée universelle (2). On connaît les cérémonies druidiques qui présidaient à sa cueillette.

Le *selago*, espèce de bruyère, guérissait de la pierre et sa fumée du mal des yeux. C'est au moyen de la verveine qu'ils prédisaient l'avenir, donnant à entendre que ceux qui s'en frottaient les membres verraient tous leurs désirs comblés. La verveine guérissait en outre les fièvres; le *samolus*(sabine)leur servait en décoction, de remède contre les maladies de la race bovine et porcine (3). La sabine sert encore aux mêmes usages.

(1) *Druidas in Galliâ, naturæ rationem quam philologiam græci appellant notam esse, sibi profitebantur. et partim auguriis, partim conjecturâ quæ essent futura dicebant.* — Cic. Lib. I, de *devinatione*.

(2) *Omnia sanantem appellant suo vocabulo; item contra omnia venena.* Pline, *Hist. Nat.*, Lib. XVI, c. 44.

(3) Pline, id. Lib. XXIV, c. XI et Lib. XXV.

De là à un art complet de guérir, à une science qui s'appelle la médecine il y a loin.

On en peut dire tout autant de leurs connaissances en astronomie. Ceux qui citent les Druides pour ce genre de science seraient fort embarrassés de dire en quoi consistaient leurs notions astronomiques.

Connaissaient-ils la nature du soleil et de la lune? Avaient-ils des données sur la distance, le nombre, la couleur et les différents ordres d'étoiles? Appréciaient-ils le double mouvement de la terre autour du soleil? S'imaginaient-ils seulement que la terre fut ronde? Ou pensaient-ils avec l'école de Platon et d'Aristote qu'elle était simplement circulaire et immobile au milieu d'un immense Océan?

Toutes ces questions sont aujourd'hui sans solution possible. Tout l'ensemble du savoir des Druides était nécessairement fort superficiel. Leur grand art était l'art devinatoire. Ils prédisaient la pluie et le beau temps, l'humidité et la sécheresse, les vents et les orages. Cela témoignait d'une certaine aptitude à l'observation des phénomènes de la nature, mais ne constitue pas la science de l'astronomie.

En soutenant que les Celtes adoraient un seul Dieu suprême, bon, infini, modérateur et créateur de toutes choses, comment M. Pelloutier ne s'aperçoit-il pas que son idée choque la vraisemblance? Qu'elle était en dehors de la série d'idées de ces peuples; et que ni le temps, ni le degré de civilisation ne leur permettaient pas de la concevoir.

Comment supposer que les Celtes aient pu atteindre à cette hauteur de conception eux, qui n'avaient pu trouver pour symbôle à *Theut* que le chêne de leurs forêts?

Leur culte exercé dans les bois, au milieu de la nuit, à la lueur des fallots, ne semble-t-il pas se rapporter aux usages des peuples primitifs? Leurs sacrifices humains ne prouvent-ils pas leur état voisin de la barbarie? Peut-on supposer des peuples auxquels de sanglants sacrifices étaient

nécessaires pour calmer de mystérieuses terreurs, assez habiles, assez instruits, pour concevoir l'idée d'un Dieu suprême, être métaphysique, insondable à l'esprit humain le mieux organisé?

Les Druides croyaient, dit-on, à l'immortalité de l'âme, et on tire cette conclusion de la doctrine de la *métempsycose* qu'ils admettaient, croyant cette dernière très favorable à exciter le courage du peuple et à lui faire braver la mort dans les combats (1); mais je ne vois pas l'analogie de cette doctrine avec celle du *stoïcisme* ou de l'immortalité de l'âme de Platon, consacrée par la religion chrétienne.

D'après Diodore de Sicile, les Druides raisonnaient sur la grandeur apparente de la terre et du ciel, sur le mouvement des astres, enfin sur tout ce que, en cette matière obscure il était alors permis aux hommes d'en savoir (2).

Avouons-le toutefois, tout cela est dit dans un style d'une brièveté qui désespère, sans explication, sans détails et sans conclusion. Un auteur copie le texte de son devancier, sans même y changer un mot et sans y apporter aucune espèce d'explication.

Suivant en cela l'école de Timée de Locre et d'Ocellus Lucanus, les Druides réputaient le monde éternel; ils admettaient qu'il y aurait dans la suite des siècles, des

(1) Pythagoræ, *enim apud illos (Keltas) opinio invaluit, quot animæ hominum immortales in aliud ingressæ corpus, definita tempore, donec vitam eapessant.* — Diodore de Sicile, Lib. V.

Non interire animas, sed ab aliis, post mortem transire ad alios; atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto. — Pomponius Mela, Lib. III, c. II, *de situ orbis.* — Voy. aussi Ammien Marcellin, Lib. XV, c. IX.

César de Bell. Gall., Lib. VI, avait dit avant ces auteurs :

In primis hoc volunt (Druidæ) persuadere non interire animas sed ab aliis post mortem transire ad alios, atque hoc maxime ad virtutem excitari putant metu mortis neglecta.

(2) *Hi terræ mundique magnitudinem et formam motus Cœli et siderum ac quid Dii velint scire profitentur.* — Diod. de Sicil., Lib. V, p. 212.

luttes entre lui et les éléments ; mais ils étaient d'avis qu'il finirait par triompher du feu et de l'eau (1).

Si, comme semble le croire César, les Druides connaissaient l'usage des lettres grecques (alphabet), il résulte de ce qu'en dit Tacite qu'ils n'en faisaient point usage, puisqu'ils n'ont pas laissé d'annales. Les bardes chantaient de mémoire comme les rapsodes grecs avant l'époque d'Homère. Ils animaient les guerriers au combat, mais nuls vestiges de ces odes ne sont parvenus jusqu'à nous.

Lorsqu'on considère enfin qu'au droit de punir les Druides joignaient celui de faire grâce, de déclarer la guerre, de mettre les réfractaires au ban de la religion ; que d'un autre côté ils présidaient aux sacrifices et jouissaient du droit de publier des lois ; il n'est pas difficile de juger de l'étendue de leur puissance.

Ils étaient en outre dépositaires des deniers publics et de l'or opime, provenu du butin fait sur l'ennemi. Comme les prêtres de Delphes en Grèce, ils recevaient en dépôt les épargnes des communes et des particuliers ; et l'histoire a conservé le souvenir de leur avarice et de l'usure qu'ils pratiquaient ouvertement (2).

Ce pouvoir théocratique n'a fini en Belgique qu'avec l'établissement définitif de la domination romaine. Les Druides se sont alors retirés près de leurs frères en Angleterre et en Irlande, surtout dans l'île Anglesey, où leur ordre a été plus tard détruit par les légionnaires romains.

(1) *Cum hi, tum alii animam interitus expertim statuunt et mundum tamen aliquando ignem et aquam superaturum.* — Strabon, Lib. IV, p. 197.

(2) Voy. Diodore de Sicile, Liv. VI, c. IX. Valere Maxime, (Liv. II, c. VI) appelle cette philosophie : *Avara et fœneratoria Gallorum philosophia*

CHAPITRE V.

—

SOMMAIRE : Le Khorasan, première étape des peuples indiens, venus en Europe. — L'*Hindukusch*, berceau de l'humanité. — L'*Eden*=Hedenesch, première demeure de l'homme. — Les Scythes, appelés *Saken*, descendent en Europe. — *Zoroastre* fait mention d'anciennes émigrations de Parsis. — Preuves à l'appui de notre thèse : 1° les émigrations sont venues de l'Asie centrale; 2° ont peuplé l'Europe; 3° conformité de la langue celtique avec celles de la haute Asie. — Une dernière preuve puisée dans la conformité des croyances religieuses. — La doctrine de Zoroastre ne s'applique pas aux Celtes, aux Ibères, ni aux Ligures. — Les premières doctrines religieuses ont eu pour objet l'origine des choses. — Conformité des Védas indiennes avec l'Edda des Scandinaves.— Leur contenu et preuves qui en résultent. — *Adityas*=Anges ou esprits du ciel, etc. — Représentation du Firmament d'après les Indiens. — Comment ils en expliquaient la composition. — Cette doctrine passe en Europe à la suite des émigrants. — Preuves à l'appui. — Les *Pitris* ou *Patres*. — *Arjuna*, dieu rémunérateur; les *Maruts* indiens et les *Maren* de l'*Edda*. — L'*Ithunas* indien se retrouve avec les mêmes attributs dans le *Glassisvellir* ou *Glerhimin* des peuples du Nord. — Nouveautés introduites par Odin dans l'ancienne religion des Scandinaves. — Croyances des Lithuaniens et des Germains, touchant la destinée de l'âme. — Création du monde en six jours d'après l'*Ancien Testament ;* en six périodes d'après les Védas indiennes; l'*Awater* est le fondement de la doctrine Indoue sur la création. — C'est de l'eau que tout a pris naissance; elle s'est transformée en six manières différentes, avant de pouvoir créer un être humain parfait. — L'unité ou substance primitive s'appelle en Indou *Praja-pati*=origine et source de toutes les créatures. — Ce que c'est que l'*Atma* chez les Indiens. — *Atam*, dieu ancien considéré sous trois formes. — Source de la Trinité chez les chrétiens, de la *Trimurti* ou *Triglaus* chez les Slaves. — Le dieu indien *Indra* est le *Thor* des Allemands, l'*Hercule* des Grecs, le *Pérun* ou *Piorun* des peuples scythiques. — Les sectes religieuses des Indiens déterminèrent l'émigration d'une foule de nations et c'est à la suite de ces expulsions que l'Europe reçut ses premiers habitants. — Les Slaves arrivent en Europe les

derniers. — Au Xe siècle de notre ère ils brûlaient encore les veuves sur le bûcher des maris prédécédés et mettaient à mort les vieillards, les êtres infirmes et les enfants du sexe féminin. — Idées astronomiques des Indiens primitifs. — L'idée d'un seul Dieu, être spirituel ou métaphysique leur était inconnue. — Ils reconnaissaient un chef supérieur, nommé Varuna. — Résidence des Bhramines sur les plus hautes montagnes. — Y célébraient les mystères de leur religiou et recevaient les offrandes des fidèles. — Ont adoré le serpent comme une divinité et comment ils ont été amené à cette étrange doctrine que notre Écriture Sainte n'a pas entièrement rejetée.

Nous ne pensons pas qu'il soit raisonnablement possible de contester la filiation de la langue celtique avec celles de l'extrême Orient. De même qu'il faut admettre pour patrie de la race blanche ou race indo-celtique, le territoire de l'Arie indien, de même et par une conséquence rationnelle et forcée faut-il en dériver la race caucasique qui, de bonne heure, a pris possession de l'immense chaîne de montagnes naguère reliant l'Europe à l'Asie.

Ceci ne fut toutefois qu'une première étape des peuples venus des confins de l'Asie centrale entre le Turan et l'Iran, connus anciennement sous le nom générique de Khorasan. C'est là dans ce pays montagneux qu'il faut chercher la patrie primitive des Celtes. C'est du Khorasan que la race indo-celtique ou race blanche est partie vers l'Europe, la haute Asie, l'Inde et le Nord de l'Afrique.

Toujours d'après le même *Zendavesta* (Écriture Sainte des Parsis ou Perses de la haute Antiquité) l'Hindukusch, où le fleuve de l'Oxus actuel prend sa source et qui est situé entre l'ancienne Sogdiane et la Bactrie de l'Antiquité, aurait été le berceau de l'humanité, nommé *Airjana-Viedjo*. C'est là qu'aurait été construite la première demeure de l'homme, nommé *Eden*=Heden=Hedenesch, et qu'aurait vu le jour le grand législateur des Parsis, Zoroastre adorateur du feu [1].

(1) *Ariana*=Airjana du celt. AR=montueux et IA=terre, AR-IA=pays montagneux. Eden=Heden=Hedenesch du celt. gal. AIDHEAN=*demeure*=woóning ;

D'après la même source sacrée, ce pays montagneux aurait joui dans la haute Antiquité d'une température fort élevée, mais plus tard il se serait refroidi et la chaleur du pays se serait abaissée au-dessous de la moyenne[1].

Si l'on en croit Justin, c'est de l'Indukusch que seraient descendus les Scythes, que les Perses appelaient *Saken*, peuples qui ont envahi le Nord de l'Europe, mais dont les ancêtres existent encore en Asie, toujours vivants à l'état nomadique comme leurs devanciers[2].

Les traditions du temps de Zoroastre font mention d'émigrations des Parsis, mais elles ne s'appliquent pas à celles dont nous nous sommes occupés dans cet essai.

Pour justifier celles-ci, nous croyons avoir pleinement démontré :

1° Que les émigrations primitives des peuples sont venues de l'Asie en Europe. Il n'existe ni dans l'histoire, ni dans les traditions anciennes aucun élément de conviction, de nature à établir le contraire. Les peuples européens ont, sous le nom de Kymri, de Belcæ-Tectosages et de Trocmes ou Celtes de l'Adriatique, fait des incursions en Asie mineure comme les Scythes, plutôt à titre de conquête et de pillage que d'émigration;

2° Que ces invasions en Europe ont eu pour résultat de

AIDHEAN-AIS = demeure élevée = wooning op den berg=*bergachtige wooning*. Voy. tom. II, v° ARIE (*Ariana* des Anciens).

L'Oxus portait anciennement le nom de Gihon=Dhihon. C'est le nom du fleuve indiqué par la Bible et qui est encore en usage aujourd'hui

(1) Cette indication du Livre Saint des Parsis s'accorde parfaitement avec les doctrines géologiques de nos jours, qui enseignent que le globe primitif a joui d'une haute température successivement refroidie, jusqu'au moment où il a atteint son équilibre et ne le perdra qu'à la suite de révolutions qu'il ne nous est pas donné de prédire, ni de prévoir.

(2) Nous avons déjà eu occasion de remarquer qu'une partie des Russes de la Sibérie septentrionale vivent encore à l'état nomade et que le gouvernement de ce pays est dans la nécessité de prendre contre eux des mesures dans l'intérêt des bois qui appartiennent au domaine public. C'est pendant notre voyage en Russie en 1867 qu'une mesure pareille y a été prise, mais toujours, à ce qu'il paraît, sans obtenir beaucoup de succès.

peupler cette partie du monde à une époque dont le souvenir est perdu ; mais qu'on peut aisément reporter à plus de 2000 ans avant l'ère chrétienne ;

3° Que la conformité des langues indo-celtiques avec celles de la haute Asie est de ce fait une preuve irrécusable, qui n'aurait ni sens, ni raison d'être, si on ne lui donnait point cette explication.

Pour mettre le sceau à cette démonstration, nous allons fournir une dernière preuve tirée de la conformité des croyances religieuses de l'Antiquité indienne avec les dogmes des principales religions de l'Europe qui régissent encore le monde moral chez nous et chez les nations du Nord.

Nous observons seulement que dans cette dernière phase de notre étude il faut tenir compte des époques et ne pas confondre ce qui est applicable à un peuple en particulier avec d'autres peuples venus ou plus tôt ou plus tard en Europe.

La doctrine de Zoroastre (1), qui ne date que de 1300 ans avant l'ère actuelle, ne peut ni directement, ni indirectement s'appliquer aux Celtes, aux Ibères, aux Ambrons et aux Ligures, par la raison que ces peuples avaient déjà passé antérieurement sur le sol européen ; et que ces nations comme les Celtes, accompagnés des prêtres de leur religion, n'ont pu y apporter cette doctrine, qu'en ce que le législ-

(1) Zoroastre, ou mieux *Zerdouscht*, comme plus conforme au langage indo=persan, était considéré comme le réformateur de la religion des Médes et des Perses. On ignore le lieu de sa naissance et l'époque à laquelle il vécut. On le place tantôt entre les années 600 et 500, tantôt on le fait remonter au temps de Moïse, 1500 ans avant l'ère actuelle. Il peut y avoir eu plusieurs Zoroastres que les historiens auront confondu.

D'après les livres en langue zende et particulièrement le *Zend-Avesta* (paroles de vie) qu'on lui attribue et qui n'ont été découverts et expliqués que récemment, il serait né dans la Médie au temps de Cyaxare Ier ou Gustasp=Gustave et n'aurait donc vécu que 600 ans, avant notre ère ; mais la doctrine qu'il a modifiée existait longtemps avant son époque et ne peut être qu'une émanation de l'ancienne religion des Bhramanes. (Voy. tom. II, v° FEU ; *versus medio*.)

lateur indien avait puisé dans les réligions antérieures à l'établissement de sa nouvelle doctrine religieuse.

Nous faisons en outre une grande différence entre certains peuples, qui d'abord peu nombreux et privés de législateurs intelligents, ne se sont guère attachés à propager des doctrines ou à perfectionner des institutions religieuses dont ils n'étaient pas imbus ou desquelles ils n'avaient qu'une idée vague et imparfaite.

Au nombre de ceux-ci nous n'hésitons pas à placer les Ligures, les Ambrons, les Sicules, dont les dogmes religieux n'ont pas fait l'objet d'études sérieuses, du moins jusqu'à ce jour.

Moyennant ces observations, nous estimons que ce que nous allons dire ne peut s'appliquer qu'à des peuples du Nord, qui, à l'exemple des Celtes, se sont de bonne heure occupés de leur religion.

Toutes les doctrines religieuses ont d'abord recherché quelle a été l'origine des choses et dans quel état de dépendance l'homme s'est trouvé à leur égard.

Les *védas,* livres religieux des Indous[1], comme l'*Edda*

(1) La nation qui aux Indes se sert de la langue sanscrite est comptée par les géographes ethnologues parmi les peuples de la souche Indo-Germanique ou de race Arienne. D'après les traditions des *Puranas* de l'Inde, les ancêtres de ce peuple descendirent naguère des hauteurs de l'Hymalaya, se répandant par tout l'Indostant. Ils chassèrent les Ma'ais et les races noires, ou, comme s'expriment les livres indous, ils deplacèrent (*verscheuchten*) les esprits noirs et les méchants cuivrés vers le Sud du pays; ils s'emparèrent en même temps de l'île de Lanka ou Ceylan, en possession de la même race.

Les Indous, comme presque tous les peuples, se regardent comme les descendants des dieux, surtout de ceux qui résident sur l'Hymalaya.

Lorsqu'ils descendirent des montagnes, ils portaient le nom d'*Ariens*=de AR-AIR montagnard; mais après leur établissement sur les rivages de l'Indus, ils prirent le nom de ce fleuve et s'appelèrent Indiens; d'*In-Dae, ean=Dae*, autant qu'habitants près de l'eau. *In*=eau, *Dae*=homme. Les montagnes du Vindia qui coupent transversalement les terres de l'Indoustan, sont des hauteurs boisées qui ont pris ce nom de *gwind*=bois et *Ia*=terre.

Ainsi les mots d'*Indiens* et d'*Ariens* étaient anciennement synonimes. On se sert encore souvent du mot Arien pour désigner la race des peuples de l'Inde, qui demeure en deçà du Gange.

des peuples du Nord, divisent le ciel (ουρανος des Grecs, le firmament des modernes), en trois régions distinctes et séparées : les régions des *nuages*, de l'*éther* et de la *lumière éternelle*.

Dans l'*Edda* ces trois régions portent les noms de Himin, Andlanger et Vithblainn ; ces trois mots correspondent aux significations de montagne (himin=hemel), grande demeure d'eau (1) et bleu clair(?)=weissblau. D'après les *védas*, les deux régions inférieures sont celles de l'air ou ciel lumineux et de l'éther (Nakasya), qui forment un ensemble placé en opposition à la troisième région : le monde de la lumière, appelé *swarjyotih*.

C'est dans ce monde de lumière au-dessus des nuages et de l'éther que demeurent les *Adityas* ou esprits éternels, qui, pénétrant et connaissant tout, sont toujours présents, même à ceux qui en sont les plus éloignés.

(1) C'est dans l'Orient que se distinguent le mieux ces divisions du firmament, où le Ciel bleu et profond est souvent parcouru par une série de nuages, detachés les uns des autres et formant des groupes séparés.

Ces nuages forment parfois des créations fantastiques d'une singulière beauté. De quelque côté qu'on tourne les yeux, ces nuages se forment et se dissolvent, accusant toutes sortes de formes humaines, d'animaux, de palais, de navires, de jardins et d'appartements ; de colonnades et de mouuments entiers. Ces figures subsistent assez longtemps pour qu'on puisse s'en faire une idée parfaite. Après quoi elles se dissolvent pour reparaître, soit seules, soit réunies à d'autres, auxquelles elles se mêlent. sous d'autres apparences et toujours d'objets qui généralement rappellent l'architecture et les arts avec leurs attributs et leurs formes plastiques les plus singulières et les plus variees.

Ce phénomène singulier qui n'est pas encore suffisamment étudié, s'appelle en Sicile *La Fata morgana*. Je l'ai vu dans l'Orient plus d'une fois, mais nulle part il n'était ni aussi curieux, ni aussi parfait que dans ce pays. Les Siciliens de la basse classe attachent à ces apparitions un sens redoutable et mystérieux ; et l'étranger s'exposerait à des conséquences fâcheuses, s'il se permettait, en présence du peuple sicilien, de plaisanter à ce sujet on de ridiculiser ce phénomène céleste.

En voyant ces apparitions, on comprend comment des peuples crédules, ignorants et superstitieux ont pu être amenés à croire que la région inférieure du Ciel était peuplée d'un ou plusieurs esprits qui présidaient à son organisation; et que ces figures, loin d'être le fruit du hasard, étaient des signes précurseurs, annonçant leur volonté, ou des menaces qu'il fallait appaiser par des offrandes ou des sacrifices sur les autels de la Divinité.

Ce sont, comme on voit, les attributs du Dieu des chrétiens, qui voit tout, sait tout, est présent partout.

Parmi ces *Adityas*, anges ou esprits du ciel, il y a un chef, nommé Varuna, qui tient sa cour dans l'*Himin*= Hemel, sur la montagne, où il a pour demeure un palais, surmonté de cent tours, représentant les limites de son Empire céleste.

C'est lui qui a donné à l'homme son intelligence, au coursier sa force, à la vache son lait. L'haleine du Tout-Puissant est représentée par les vents qui agitent les nuages; et avec ses yeux, qui sont les étoiles, il voit tout ce qui se passe en dessous de lui.

Ce système religieux se trouve littéralement dans l'*Edda* des Scandinaves.

D'après les traditions des peuples du Nord, le firmament representait un miroir transparent ou montagne lumineuse, qui séparait la région inférieure des nuages du troisième ciel ou région supérieure. La Bible des chrétiens se sert de l'expression de *forteresse céleste,* qui reposait par des colonnes sur la plus haute montagne du monde.

C'est dans cette forteresse que demeure Dieu ; et de cette antique division sont sortis les trois règnes de la *terre,* des *nuages,* et du *Ciel.* C'est à ce dernier que sont attachés les étoiles que les Grecs et les Romains appelaient encore de leur temps *Stellæ Fixæ.*

Cette conception des prêtres Indous fut plus tard modifiée; elle subit des altérations, de manière que *Varuna* (pron. *uäruna=uranos*), devint une divinité qui présidait aux nuages lumineux.

Les *Adytias* devinrent ensuite des *Assures,* ou, comme le disent les Indiens, « des esprits célestes d'une éminente clarté; » d'où le nom d'Assyriens. Ce sont les anges de notre Ecriture Sainte.

Sur la montagne lumineuse demeuraient les prêtres; mais plus tard ils eurent leurs demeures sur les sommités

terrestres les plus élevées ; toujours dans la pensée que sur des hauteurs ils se trouvaient plus près de la Divinité. C'est d'après la doctrine Indoue, suivie en Grèce, chez les Hébreux et dans le Nord, que les pontifes grecs avaient leur demeure sur l'*Olympe*, ceux des Hébreux sur le mont Sinaï et le Dieu des peuples de la Hesse en Allemagne, sur les montagnes, nommées le *Wothansberg* et le *Gudensberg :* qui tous deux signifient montagne de Dieu.

C'est dans cette prévision que les Chaldéens bâtirent la tour de Babel ou tour de Bel (tour du Dieu Bel=Bélinus), où cette divinité avait son siége. D'après la croyance des Indous, les âmes de leurs ancêtres se rassemblaient dans le Ciel supérieur, autour de la demeure de Varuna; de même que d'après l'*Edda* scandinave, les esprits des héros qui tombèrent à côté d'Odin, se refugiaient dans le Ciel supérieur, nommé *Glassisvellir* (voile de cristal), où ils se transformèrent en des Divinités inférieures, de la même manière que les Elfes, qui originairement étaient considérés comme les âmes des prédécédés, se transformaient en demi-dieux.

Les anciens, nommés chez les Indous *Pitris*=patres, formaient le cortége céleste de Varuna et des Adityas. Ce sont ces *Pitris* qui d'après les *Sagas* religieuses » ont orné le firmament d'étoiles[1], créé l'obscurité de la nuit, la

(1) Cette théogonie ne contient point de Divinité consacrée aux étoiles. La déesse *Astarte*=l'*Aschthoret* des Hébreux avait néanmoins cette destination. Ells était sous la forme de la lune, la Diane des Grecs. Son culte était reconnu chez les Syriens et en particulier chez les Phéniciens, où elle passait comme la Vénns ou l'Artemise que les anciens figuraient la tête entourée de rayons solaires.

Sa qnalité première était fondée sur la pudeur et parmi ses attributs on la regardait comme la déesse de l'amour pudique.

C'est probablement de cette double acception que le mythe de la Vierge-Marie a pris son origine et qu'il a passé dans la chrétiennsté sous le nom de Vierge Sainte, à la suite des légionnaires, recrutés en Syrie et qni l'auront apporté dans l'Occident avec d'autres rites de leur religion.

Les temples, consacrés à cette déesse, se trouvaient à Tyr et à Sidon.

Les Grecs lui donnaient le nom d'Astraë et lui rendaient un culte comme déesse de la justice. Il n'est guère possible de la confondre avec la *Shiwa* des Indiens, comme quelques érudits l'ont avancé.

lumière du jour, l'aurore qui éclaire le firmament et le principe de la vie qui anime toute chose. »

C'est le dieu *Arjuna* qui récompense les bonnes actions, célèbre les héros tombés sur les champs de bataille ; tout comme le fait le dieu Thor ou Woutan des peuples scandinaves.

Les *Maruts* indiens qui voltigent au milieu des orages, se retrouvent littéralement dans les *Maren* [1] qui remplissent dans l'*Edda* la même mission, » répétant le chant de l'ouragan, qui mugit dans les bois et sur les montagnes. »

Ces idées, puisées dans les combats que se livrent les éléments de la nature entr'eux, trouvent leur source dans les images terribles qu'offrent ces phénomènes naturels aux peuples primitifs qui en ignorent les causes et en redoutent les effets.

On voit que deux pensées préoccupent exclusivement l'esprit de ces premiers législateurs : les récompenses dues aux actions glorieuses, et de leur part l'ambitieux désir d'expliquer le monde visible comme preuve de la science qu'ils possédaient ou feignaient de posséder.

Ce miroir transparent ou montagne lumineuse s'appelait dans le Nord *Glassisvellir* ou *Glerhimin :* littéralement Ciel de verre ou Ciel éclairé. C'est dans ce ciel que se trouvait le champ d'Odin (Odains-aker), auquel on attachait la vertu de procurer l'immortalité. Là on ne mourait pas, les malades au contraire guérissaient; les vieillards se rajeunissaient tout comme dans l'*Ithunas indien,* où les vieux subissent un *remoulage* et redeviennent enfants.

C'est sur la montagne lumineuse que demeuraient les *Elfes* scandinaves, comme les *Adityas* indiennes et comme les anges de nos jours, au séjour desquels nous donnions

(1) *Maruths*=Maruts=Mären, du celt. *Marw* pron. *Maru*=la mort. Les Maruths et les Elfen ou esprits céleetes de l'Edda, traversaient les nuages et en provoquant la pluie et la formation des rivieres, rendaient à la terre sa fertilité.

dans nos chants de jeunesse le nom d'*Engelland* (demeure des anges).

Odin opéra quelques changements à ce système. En arrivant du *Turkestan* en Scandinavie, il aborda à un endroit nommé *Asgard* et nomma de ce nom le *Glassisvellir*.

Au lieu de mettre les âmes des bienheureux (*Rechtschaffenen*) dans l'*Asgard*, il les plaça dans le Ciel, nommé *Vingolf* ou *Vallholl*=Walhalla de nos jours.

Cette nouveauté, introduite par Odin dans l'ancienne religion des Scandinaves, ne fut pas du goût des Lithuaniens (Lettes), ni des Slaves. Ceux-ci continuèrent à croire en la montagne lumineuse et aux Elfes qui en font leur séjour.

Les Lithuaniens croyaient que les âmes des morts, pour arriver au *Glassisvellir*, devaient grimper sur une montagne escarpée. Pour en rendre l'ascension plus facile, on donnait aux morts, de la lumière, des griffes d'ours ou autres instruments qu'on posait sur les bûchers où les cadavres étaient livrés aux flammes. On leur donnait quelquefois des griffes de coqs ou des fragments d'os de ces volatiles avec lesquels on supposait les mettre à même d'ouvrir les portes du *Glassisvellir*.

C'était sur cette montagne que demeurait le Juge suprême, nommé *Kriwe*=*Kriweito*, chargé de juger les actions des hommes, d'après la croyance des Lettes; mais cette idée n'était pas partagée par les hommes du Nord, proprement dits [1].

(1) Cette croyance d'un Juge suprême exista de toute ancienneté en Égypte ; on sait que le mort devait comparaître devant Osiris et que pour parvenir à son tribunal, il avait un grand voyage à faire ; à cet effet on le munissait d'une feuille de route, indiquant les stations ; on lui donnait les vivres nécessaires, c'est-à-dire qu'on mettait dans sa bière les aliments dont on supposait qu'il aurait besoin. Arrivé devant son Juge suprême, on pesait la somme du bien et du mal qu'il avait fait pendant sa vie et selon que la balance pesait pour ou contre lui, il était jugé digne ou indigne de la commisération de son Juge suprême.

Il existe dans le Musée de Berlin des Papirus qui renferment les forma-

Les Germains pensaient que les âmes des morts allaient tous indistinctement sur l'*Hulda* ou *Freya* de la montagne lumineuse ou dans la région des nuages, jusqu'à leur réapparition sur la terre. Ces peuples avaient à l'égard des grands de la terre les mêmes traditions que les Hébreux, disant que plus on avait joui de richesses ici bas, plus il serait difficile de se faire admettre là-haut : ce qui revient à la parabole de la Bible, où Jésus-Christ dit qu'il serait plus facile de faire passer un *chameau* à travers le trou d'une aiguille, qu'un riche d'obtenir le séjour du ciel [(1)].

La création primitive du monde a partout excité l'esprit scrutateur des hommes.

L'Ancien Testament indique *Jéovha* comme ayant créé l'univers en six jours, après quoi le Seigneur se repose, dans la contemplation de son œuvre.

Les *Védas* indiennes ont également une création en six divisions, mais qui représentent des règnes dont la succes-

lités qui s'accomplissaient au décès des Égyptiens et ces curieux monuments, rédigés en langue égyptienne démotique, c'est-à-dire vulgaire ou langue du peuple, ont été récemment découverts par Lipsius dans la nécropole de Thèbes.

(1) Chez les Polonais il existe encore aujourd'hui une *Saga*, qui tient que les âmes des damnés sont forcées d'escalader une montagne de verre (Szklan=Nagorn) dont elles sont immédiatement précipitées.

Au sommet de cette montagne est situé un palais d'or et au devant un pommier aux fruits d'or (réminiscence de l'oranger de l'Eden des Parsis et du pommier de notre paradis terrestre).

Une princesse damnée demeure dans l'intérieur du Palais ; elle porte le nom de *freya* ou de Bertha.

Ceux qui tentent d'escalader la montagne tombent morts à ses pieds. Un épervier (falke) arrache les yeux du cheval que monte le cavalier et il tombe lui-même dans le précipice, où il meurt. A la fin, un jeune homme, muni de fortes griffes (?) (*mit scharfen Luchskrallen*) arrive au sommet et exténué de fatigue s'endort non loin du Palais. L'épervier qui le prend pour un lièvre (*Aas*), le porte jusqu'au Palais et pendant le trajet le jeune homme lui coupe les ongles et se préserve de ses atteintes. Avec la pomme d'or il appaise le dragon gardien du Palais et entre chez la princesse, où il est forcé de rester éternellement, sans pouvoir retourner sur la terre. Profitant alors des gouttes de sang de l'épervier qu'il a tué, il les répand au pied de la montagne et ressuscite ceux qui y sont tombés morts ; la *Saga* en finit là.

sion s'accorde mieux avec les principes de la géologie moderne.

Le fondement de la doctrine des Indous, c'est l'unité fondamentale, représentée par l'*Awater* qui engendre les divers corps dont se forme le monde (*Auater* en persan signifie *water* en flamand; il existe des dialectes mœso-gothiques où l'on dit *uäter* pour *water* eau).

Ces transformations de l'élément liquide en substances corporelles s'opèrent de six manières différentes :

L'*Awater* se transforme d'abord en un poisson, qui au figuré indique l'élément liquide avec tout ce qu'il renferme d'êtres susceptibles de pouvoir naître et vivre dans son milieu.

En second lieu il devient marais et renferme les *amphibies*, parmi lesquelles les tortues colosso-ciles ou monstrueuses de l'antique zoölogie, tiennent un rang distingué et le sanglier comme transition aux animaux à sang chaud.

Le lion avec une tête d'homme dénote une première transformation dans le sens de l'humanité que la théogonie indienne ne semble pas considérer comme s'étant accomplie tout d'un jet comme l'Écriture Sainte des Juifs l'affirme. Les traditions de l'extrême Orient font mention d'un peuple de singes qui aurait précédé l'homme aux formes accomplies [1].

La cinquième transformation aurait consisté dans la création d'une race humaine, imparfaite, dont les *Lappons* et les *Esquimeaux* de nos jours seraient les descendants directs.

Enfin la sixième et dernière transformation de l'*awater* en homme accompli [2]. Du principe universel divin, les

(1) Voy. Ch. Darwin, *De l'origine des espèces* et Louis Buchner, *Conférences sur la théorie Darwienne*. Paris, 1869.

(2) *Awater=üater* est un mot persan, qui signifie eau. Je l'ai entendu souvent prononcer par les montagnards du Caucase, dont le langage est un composé, de plusieurs idiomes asiatiques. Il n'est pas rare d'y rencontrer des expressions qui ressemblent à s'y méprendre aux mots allemands. Ainsi pour frère, le Persan dit *Brothar=Brother* ou *Broeder* en allemand et en flamand.

Védas admettent trois transfigurations : une partie céleste ou supérieure=le Ciel ; une partie intermédiaire=l'air et les nuages, et une partie inférieure=la terre. En d'autres termes : le soleil, le ciel ou uranus et la terre nommée en langue indou, *Swar*, *Bhuyah* et *Bhur* (1).

L'unité primitive qui s'appelle en Indou *Praja-pati* (origine, source de toutes les créatures), prend tantôt le nom de Parabhrama, tantôt celui de *Dewa*, pron. *Deüa* (Divus, Zeus), tantôt *Adhy-Atma*, la grande haleine, la grande âme.

De cet *Atma* peut avoir été dérivé dans la *Saga hébraïque* le nom d'Adam (2), sans qu'on puisse en conclure que les Hébreux aient en cela imité les Indous ; l'une et l'autre doctrine peuvent avoir puisé cette idée dans les sources communes aux Persans et aux Chaldéens.

At-am signifie aussi vieillard, Dieu ancien ou père des

Mathar pour *mater* en latin= mère, mother et moeder. Le nom de *üater* est littéralement notre mot flamand *water=üater*, qui signifie ici, comme en Perse, de l'eau. La vénération pour l'eau des anciens peuples n'est qu'une idée qui nous a été transmise par les nations de l'Orient. De là le culte du Nil chez les Égyptiens : celui des eaux du Rhin chez les peuples allemands et des eaux du Gange chez les Indiens.

(1) Swar, en pers., latin, fr. et all.=*sur*, *sol*, *soleil*, *sonne*. Bhuyah signifie mouvement=*beweging* et Bhur est la forme adoucie de *feuer*=feu.

(2) L'*Eden* ou Jardin des Hespérides, est une création du *Zend-avesta* ou des livres du Zend. On croit que Zoroastre, l'auteur de ces livres, naquit dans l'*Edenesch*. Zoroastre était, à ce qu'on croit, de la Bactriane et demeurait par conséquent dans le voisinage de l'Indu-kusch ou Caucase indien.

Dans la Génèse le mot *Eden* est ajouté à la particule Gano ou Gino, qui signifie Jardin. L'ensemble du mot correspond à Jardin agréable. Le nom d'Eden vient du persan. Jésias nomme l'Eden Jardin de Dieu ou Paradis Terrestre, d'où découlent les quatre fleuves, comme d'une source commune; ce qui probablement ne doit être pris qu'au figuré pour signifier que de là sortirent les diverses races d'hommes qui peuplèrent les quatre points cardinaux du globe.

Avant l'époque de Zoroastre, soit qu'il eût vécu seulement 500 ans avant Jésus-Christ, comme quelques-uns le pensent, soit qu'on fait remonter son existence au temps de Moïse, il est certain que le nom d'Eden pour Jardin de Dieu ne faisait point partie de la croyance ancienne des Indous. C'est dans l'Ancien Testament et sous la loi hébraïque que ce nom a fait sa première apparition avec l'idée qu'on s'est plû à y attacher depuis.

dieux en tant qu'il règne dans le Ciel ; *Bhrama* en tant qu'il régit l'air et *Wischnu*=Wodan en tant que dieu du feu terrestre ou déesse *Shiwa*, épouse du dieu Thor. Ces trois formes que revêt le Dieu suprême des Indous et des Scandinaves a donné naissance à notre Trinité chrétienne, à la *Trimurti* ou *Triglaus* des peuples slaves.

Chez les Romains la Trinité était formée de *Jupiter*= dieu du tonnerre, de *Neptune*=dieu des eaux et de *Pluton*=dieu des enfers ou du feu souterrain. *Parabhrama*, ou comme on le nomma plus tard, *Bhrama* tout court, n'avait pas de temple particulier; on l'honorait et on lui adressait l'adoration sur les montagnes et dans les bois. C'est ce culte des montagnes que les Scythes de l'Antiquité rendaient au Dieu suprême, comme les Germains le rendaient à Wodan.

Chez les Indiens le dieu *Indra* est le même que le Thor des Allemands et chez les uns comme chez les autres c'était le Conducteur suprême, le premier roi des peuples, qui, comme Hercule, combattait les monstres et les Géants et conduisit son peuple dans des pays nouveaux.

Ces personnages, comme le *Pérun* des peuples scythiques, furent plus tard divinisés et les traditions qu'ils ont laissées se sont fondues avec le système plus rationnel, quoique tout aussi peu sensé, des conceptions mythologiques des temps postérieurs.

Thor, Indra et Pérun continuèrent à régir le tonnerre et les éclairs; tandis que Wodan resta en possession des orages et de la destinée des âmes des mortels prédécédés. Mais à la suite des développements donnés à cette idée primitive de la théogonie antique par les divers peuples indiens, il surgit aux Indes une foule de sectes religieuses qui, donnant la préférence tantôt à l'un, tantôt à l'autre dieu, tombèrent en inimitié, se firent des guerres acharnées et remplirent le pays de troubles et de confusion.

Les Bhramanes, adorateurs du soleil, paraissent avoir eu

primitivement le dessus; mais après avoir régné pendant un millier d'années, le dieu Shiwa, puis après celui-ci Wischnu, parvinrent à dominer les esprits des Indiens.

La secte de Shiwa mit le *Lingam*, l'emblème de la vie et de la mort en honneur.

L'autel de l'épouse de Shiwa, nommée Kali, fut inondé de sang; on prétendait qu'elle représentait tout à la fois l'amour, la colère (*zorn*) et la mort.

Il s'éleva alors une secte, nommée les *Thugs* ou *Thevgs*, qui adoraient exclusivement l'épouse de Shiwa, et immolait en son honneur des milliers de chats, de veaux, de buffles et même des êtres humains.

On disputa sur la nature des dieux. On prétendait que la Trinité, exclusivement composée d'espèces mâles, ne répondait pas au besoin de la reproduction et qu'il ne suffisait pas du *Lingam* seul, pour perpétuer la postérité des dieux qui courait risque de s'éteindre, faute de pourvoir à son éternité (?).

Il y eut donc des sectes différentes qui tenaient à la généalogie des dieux mâles; d'autres qui tenaient à celle du sexe féminin, de manière que les troubles religieux eurent pour conséquence l'expulsion du sein de l'Inde de nations entières qui amenèrent nécessairement leurs idées religieuses dans les pays qu'elles occupèrent et c'est de la sorte que cette religion des Bhramanes et de plusieurs sectes qui en sont résultées, a été amenée en Europe et a servi aux doctrines qu'on y voit encore en vigueur aujourd'hui.

En formant un ensemble des créations mythologiques indiennes et en les comparant aux idées religieuses de nos jours, un savant judicieux pourrait presque indiquer du doigt le lieu d'origine primitive de chaque peuple européen actuel et l'époque de son émigration.

C'est ainsi que les souvenirs de la *Trimurti* indienne se retrouvent dans le *Triglaus* des Slaves de l'Ouest et du

Sud ; cette idée religieuse au contraire n'existe pas chez les Russes, quoique de même race pour la plupart. Les Slaves ne paraissent pas avoir partagé la doctrine de *Wischnu ;* tandis qu'on la retrouve chez les Scandinaves. Le Wodan, qui signifie homme de savoir, en celtique, n'est, à proprement parler, que le Wischnu indien.

Les Slaves ou Celto-Scythes, pratiquaient au contraire le culte de Bhrama sous le nom de *Porom* ou *Pérun*, dont on ne trouve pas de traces chez les peuples du Nord.

La déesse *Shinva* (Shiwa) était en grande vénération chez ceux-là, tandis qu'elle n'est connue de ceux-ci que comme épouse de Thor, sous le nom de *Sif*.

Une preuve des récentes émigrations en Europe des Slaves, c'est la coutume de brûler les veuves sur le bûcher de leurs maris; au temps de Boleslas I, roi de Pologne, elle existait encore chez les *Wendes* (Xe siècle de l'ère actuelle).

Lorsqu'en observant les anciennes mœurs de nos ancêtres on remarque le peu de respect qu'ils témoignaient pour l'infirmité et la vieillesse, on ne s'imagine pas que c'est une coutume qui remonte à des milliers d'années; coutume propre à tous les peuples nomades et qu'il y a eu pour cela des raisons d'être qui n'existent plus.

Les Slaves ont fort longtemps pratiqué cette barbarie de mettre à mort les vieillards et les hommes infirmes, de même que le pratiquaient les Indiens. Le *Tzigeuner* d'aujourd'hui y a souvent recours, lorsque poursuivi par l'ennemi et ne pouvant se charger d'un fardeau inutile, il tue son père ou sa mère infirme pour les soustraire à une mort inévitable et cruelle.

Le meurtre des enfants du sexe féminin avait également lieu chez les Slaves comme dans l'Inde, lorsqu'il en naissait en trop grande quantité; et ce sacrifice odieux, au point de vue de nos mœurs, passait pour nécessaire et dans l'intérêt de la famille, chargée de trop d'enfants. L'Indien

ne donnait pas le nom de meurtre à ce genre de sacrifice humain. On sait qu'il existe encore en Chine, où n'ayant plus pour mobile le même motif de nécessité, il devient un crime public que les lois devraient punir sévèrement.

Lorsqu'on analyse l'ensemble du système religieux des Indous et des Persans, on voit quelles étaient leurs connaissances en astronomie et comment ils ont procédé pour expliquer le monde ou l'univers. Considérant la terre ferme comme un continent horizontal flottant sur l'immense Océan, ils le supposaient couvert d'un globe ou miroir concave, aux parois duquel étaient attachées les étoiles. Au-dessus de leurs têtes flottaient les nuages et plus haut régnait un *Éther* pur et lumineux. C'étaient les deux premiers degrés par où ils arrivaient au règne de la lumière, où trônait le soleil. Du séjour de ce globe lumineux, ils avaient fait la demeure des Esprits. C'était dans cette sphère élevée que se retiraient les âmes des morts et où elles se reformaient avant de redescendre sur la terre. Dans ces régions supérieures, la mort devenait impuissante, le vieillard se rajeunissait, le malade recouvrait la santé et l'infirme reprenait sa forme et ses forces régulières; ces esprits n'y mouraient pas, mais se transformaient en *Adityas*, en *Elfes* ou en *Anges* d'après les croyances et les peuples divers.

L'idée d'un Dieu unique, indépendant, Être spirituel ou métaphysique, ne leur était pas encore venue à l'esprit. Le Bhramanisme ne mit cette doctrine en honneur que plus tard [1]. Ils imaginèrent seulement parmi les esprits de la région la plus élevée un chef ou supérieur, auquel ils donnèrent le nom de Varuna, avec une résidence sur une haute montagne lumineuse, autour de laquelle toutes les âmes des mortels étaient destinées à se réunir.

A l'exemple de cette idée primitive, qui faisait considérer aux anciens les lieux élevés comme les plus purs, les prêtres

(1) Voy. tome II, v° *Bhrama*.

primitifs se choisirent tous des demeures sur les plus hautes montagnes. C'est là qu'ils rendaient les oracles et que les peuples venaient leur offrir les produits de la terre, l'or et les objets précieux qu'ils pouvaient recueillir. Pour mettre ces richesses à l'abri des peuples pillards, ils entouraient ces lieux saints de fortifications ou les construisaient de manière à en rendre l'abord inaccessible.

C'est ainsi qu'étaient construits le temple de Delphes, le Capitole de Rome et une foule de lieux saints, réputés inviolables et répandus sur la surface de l'Asie.

Pour résumer cette doctrine toute matérielle et fondée sur l'observation de la nature, les Indous la représentaient en une figure dont l'ensemble renfermait les idées que nous venons d'exprimer. Ils supposaient la terre horizontalement placée, entourée d'un gigantesque serpent qui se mord la queue : emblème à la fois de prudence et d'éternité. Ce serpent empêchait la terre de se fendre ou de se diviser. Il formait le cercle concentrique qui la retenait ensemble. Au milieu de l'eau était placé une énorme tortue, dont la carapace, montée par des éléphants, supportait la terre et les mers. Au-dessus et sur le point culminant étaient figurés la double région des nuages et de l'Éther et au sommet la montagne lumineuse, surmontée du disque du soleil, accompagné de la lune, son satellite.

En résumé, les nuages, l'éther et le soleil étaient la trilogie religieuse des Indous, la *Trimurti* des Indiens et le *Triglaus* des Slaves.

Renfermés dans un cercle pareil d'idées, on voit comment ces peuples primitifs ont pu être amenés à adorer le serpent comme une divinité. En effet, sans son concours le monde habité ne pouvait se maintenir dans son unité; il il se serait divisé en fragments. Sa surface se serait dissipée et rien ne serait resté de cet ensemble qui formait dans leur opinion le monde habité.

Le serpent de l'*Écriture Sainte* n'est qu'une transfor-

mation du *Serpent indien*, avec d'autres attributs, mais tout aussi indispensable que celui de l'*Ariana Veedjna*.

Si, imitateurs des Indous, les Hébreux l'ont fait revivre et placé dans le Paradis sur l'arbre du bien et du mal, ils en ont fait un gardien du premier couple sans en altérer la mission; seulement d'un gardien indispensable à l'existence du monde, ils l'ont abaissé à une formule vague, dépourvue d'un sens déterminé.

CHAPITRE VI.

—

SOMMAIRE : Analogies entre l'âge antique et l'âge moderne. — Influence des climats sur les mœurs et les habitudes. — Effets de l'orographie sur les progrès de l'esprit humain. — Étendue relative des côtes d'un pays. — Résumé des travaux qui précèdent. — Ancienne population de *Lacustres*, reputée antérieure aux Ligures, aux Ibères. etc. — Son séjour antérieur. — Comment on explique son arrivée en Europe antérieurement aux premiers nomades venus de l'Asie. — Les Finnois, les Basques, les Lapons et les Samoyèdes. — Récapitulation. — Les Sicules, les Sicaniens et les Ligures en Sicile. — Les Cimmériens au centre de l'Europe, en Crimée et en Asie mineure. — Sont refoulés par les nations scythiques. — Les Belcæ s'avancent jusqu'au Rhin et donnent leur nom à la Belgique. — Topographie de cette contrée et sa grandeur alors. — Invasion successive des Kymri et des Teutons en Belgique. — Ces peuples menant uue vie pastorale, inclinent plutôt à l'état sédentaire que les Celtes du Midi de la Gaule. — Il n'est plus guère possible d'expliquer l'origine des rameaux secondaires : comme celles des Alains, des Bastarnes, etc., etc.

Lorsqu'on observe avec une religieuse attention l'ordre successif des idées primitives de ce monde, on ne peut se défendre d'y voir, tant sous le rapport des mœurs et de la religion que sous celui du langage, une analogie complète entre l'ère antique et l'ère nouvelle.

On voit l'origine de ces idées d'autant plus vivement qu'on pénètre plus avant dans l'obscure antiquité. Ces idées s'embélissent ou prennent des teintes rembrunies, selon que les peuples chez lesquels elles passent, habitent des climats ou plus riants ou plus sombres.

En Orient, dans la zone équatoriale comme dans le Nord, au milieu des glaces, elles affectent tous les effets

qu'amènent les climats excessifs : c'est-à-dire qu'elles se traduisent par des actes de barbarie et des coutumes sanguinaires, par les sacrifices humains, l'immolation des êtres inutiles, le meurtre des enfants nouveau-nés, les paricides et les matricides, le sacrifice sur le bûcher du maître de sa veuve et de ceux qu'il a le plus aimé en sa vie.

Sous les climats heureux, comme en Grèce, ces idées prennent des aspects plus doux et se traduisent par des inventions harmonieuses, tout à la fois plus humaines et plus riantes; par une théogonie qui, en ne se séparant pas tout à fait des penchants humains, ne prend dans cette série d'idées que les sentiments tendres et naturels, sans répudier entièrement le vieil héritage indien.

Dans le développement de l'esprit humain, on ne peut s'empêcher de tenir compte de toutes les influences naturelles, au nombre desquelles il faut compter la douceur de la température et surtout le voisinage des mers. Les peuples nomades avaient instinctivement compris cet effet, sans pouvoir se l'expliquer ; mais les nombreuses applications qu'ils en ont faites dans leur synonimies des lieux de leurs résidences, témoignent qu'ils en ressentaient pleinement les résultats bienfaisants.

On a depuis longtemps remarqué que les pays dont les côtes offrent le plus grand développement possible, eu égard à leur surface, ont toujours été ceux où l'intelligence humaine s'est le plus vivement développée : témoins, la Grèce et l'Asie mineure, l'Italie et la Sicile dans l'antiquité; les Chersonèses cimbriques du Midi et du Nord dans l'âge moyen; l'Angleterre, le Nord-Ouest de la France et les bords de la Baltique dans les temps modernes.

C'est que là à égalité de température, le commerce est plus facile, les communications par mer plus fréquentes, le travail et l'intelligence humaines plus développés.

Les nations comme les individualités se pervertissent par l'inaction; et le ressort de l'âme se pétrifie par l'oisiveté

comme ceux d'une montre qui se rouille à force de se reposer.

Parvenus à la fin d'un travail digne d'une plume plus exercée que la nôtre, résumons en quelques mots la série des faits invoqués par nous dans le courant de cette étude.

Mais avant d'aller plus loin, faisons observer ce que l'étude de la géologie et de l'anatomie comparée nous a récemment appris de nouveau au sujet des premiers habitants de l'Europe.

Jusqu'ici les données de la science traditionnelle, fournies par l'histoire et les légendes n'avaient pas permis de pénétrer au-delà de l'âge antique, où apparurent pour la première fois dans cette partie du monde, les Ligures, les Ibères et les peuples primitifs que nous avons mentionnés.

Les découvertes des demeures *lacustres* et les ossements d'animaux ante-diluviens trouvés dans les cavernes, paraissent devoir modifier gravement cette initiation du genre humain en Europe, sans pouvoir toutefois en rien contredire ce que, sur la foi des ethnographes, nous avons fait connaître. Seulement elles sont venues inopinément lui donner une consécration nouvelle, en reculant les termes d'une série de siècles que pour le moment, il est plus prudent d'affirmer timidement que d'en faire un argument positif et péremptoire.

On dit donc qu'antérieurement aux Ligures l'Europe était rempli d'une population aborigène qui y a vécu pendant une série considérable de siècles; que cette population d'espèces *finnoise*, *samoyède* ou *laponne*, occupait les parties septentrionales autour des montagnes de l'oural et des lacs de la Scandinavie. Cette population aurait laissé des traces nombreuses de son existence dans les contrées appartenant au règne de la pierre que nous avons vu ci-devant appartenir à la première période post-glaciale du globe, lorsque la chaleur intense de celui-ci se fût considérablement affaiblie et que les rayons du soleil étaient parvenus à percer la densité de son atmosphère. Cette population aurait joui à

cette époque d'une haute température dans les lieux qui aujourd'hui sont devenus inhabitables, par suite de son abaissement.

Ce qui donne à cette idée un cachet d'évidence irrésistible, dit-on, c'est qu'on a trouvé et qu'on déterre encore tous les jours, des débris de mastodontes dans le Nord de la Russie, où le Renne aujourd'hui ne pourrait résister au froid et n'aurait pu jadis y trouver aucun aliment, si cette partie du globe n'avait subi dans le degré de sa chaleur, de profondes altérations (1).

Il ne peut s'agir ici de savoir d'où ces populations sont venues, ni dans quel état elles y ont vécu, cela se comprend. Dès qu'on est forcé d'admettre ce système et d'en tirer des déductions, il n'est plus défendu de soutenir que tous les pays du globe ont pu servir de berceau au genre humain; et il est dès-lors raisonnable de supposer que chaque pays a pu produire ses aborigènes à mesure que la température s'est assez abaissée pour y rendre l'existence de l'homme possible.

Tout en admettant ce fait comme probable, nous n'avons pas crû de notre devoir de l'admettre comme suffisamment démontré, au point de vue historique; et pour ne pas tomber dans le vague, nous n'en avons pas parlé au début de cette étude, laissant au géologue le soin de le démontrer ethnographiquement par des preuves supplémentaires, preuves qui d'ailleurs n'auraient pour effet, comme nous venons de le dire, qu'à démontrer de plus en plus, la vérité de nos allégations et à les corroborer pour une série de temps antérieurs.

On objecterait en vain qu'alors l'idée qui fait venir les populations européennes de l'Asie, n'aurait plus de raison d'être, puisque l'Europe, comme l'Asie, et peut être même avant l'Asie, aurait eu sa population autochtone à elle; mais

(1) Voy. tom. II, v° *Lacustres*.

ces deux hypothèses n'ont rien d'inconciliable; elles s'appuient même sur des faits identiques et une simple observation suffit pour les faire concorder.

Rien ne s'oppose, en effet, à ce qu'il ait existé avant les émigrations des peuples d'Asie en Europe, des nations barbares, dont la civilisation était à cette époque dans un état encore moins avancé que celui des envahisseurs. Ceux-ci plus aguerris et faisant usage d'armes moins agrestes, les auront chassés devant eux, auront pris leur place et les auront forcé de se retirer dans les montagnes et les marais pour se mettre à l'abri de leurs poursuites.

Dans cette hypothèse les *peuples lacustres* se seraient vu contraints de se bâtir des demeures au milieu des eaux et les Lapons et les Samoyèdes auraient été forcés de fuir vers la mer dans la direction du Nord de la Scandinavie et des confins de la Mer glaciale, laissant aux Asiatiques vainqueurs le champ de l'Europe libre et incontesté.

C'est ainsi que des philologues et des ethnographes modernes s'expliquent le séjour des Basques dans les montagnes des Pyrenées, des Lapons et des Samoyèdes sur les confins du Nord, des Finnois dans le Nord de la Scandinavie et des Ibéro-Ligures dans les montagnes de la *Hesbaie* de Belgique.

Ces fugitifs n'auront plus osé descendre au milieu de l'Europe et retenus par leurs besoins journaliers, ils se seront contentés : les Samoyèdes et les Lapons de la pêche maritime, les Finnois de celle des lacs qui fourmillent dans leurs pays et les montagnards basques et de Belgique du produit des bois qui les entouraient [1].

Une récente expérience qui viendrait en quelque sorte confirmer cette thèse, c'est la découverte philologique faite par le frère de l'illustre Al. von Humbold, de l'analogie

(1) Ces idees philosophiques et géologiques sont admises par M. W. Obermuller, dans son *Dictionnaire All. Celtique*. Nous en avons extrait ce qui précède.

existante entre le langage des peuples basques d'aujourd'hui et celui des Finnois du Nord. Si cette analogie était bien attestée et si elle avait pour fondement non quelques mots isolés, mais une série de vocables et de significations identiques alors, on pourrait en conclure que les Finnois et les Basques appartiennent à cette ancienne population aborigène de l'Europe, dont nous venons de parler.

Quant aux Finnois, les recherches de M. Nilson, qui a recueilli tout un Musée d'armes et d'instruments de pierre, trouvés dans les cavernes de la Scandinavie et qu'il affirme avoir appartenus aux sauvages primitifs de cette contrée, viendraient singulièrement corrober ce système dans toute son étendue [1].

Maintenant reprenons l'analyse des faits primitifs consignés dans cette étude. Des cinq peuplades originaires de l'Asie qui les premières foulèrent le sol de l'Europe, nous avons spécialement indiqués: les *Ibères*, les *Ligures*, les *Ambrons*, les *Celtes* et les *Scythes*. Les trois premières n'ont laissé dans le centre de l'Europe que de faibles vestiges. Les Ibéro=Ligures dans la *Hesbaie*-Belge, les Ligures dans la Flandre occidentale et les Ambrons entre le Rhin et la Meuse.

Quant aux Celtes, ils ont inondé l'Europe occidentale presqu'entière. Leur langue s'est répandue depuis les Pyrenées jusqu'à l'*Oder;* et ce langage était encore le même aux Ve et VIe siècles de l'ère actuelle, quand les missionnaires anglais et français allèrent y prêcher la religion nouvelle.

Poussés par les Celtes, les Ibères et les Ligures se refugient plus à l'Occident. Les premiers en Espagne sont réputés les habitants les plus anciens du pays, mais ils ne

(1) Notre collègue, M. Juste, vient tout récemment de donner un extrait du travail de ce savant Suédois dans les annales archéologiques de l'Académie de Bruxelles (Bulletin de 1869). Ce livre porte pour titre : *Die ureinwhoner des Scandinavischen Nordens.*

peuvent si bien défendre leurs montagnes que les Ligures et les Celtes ne les suivent à travers les Pyrenées jusque dans le cœur de l'Espagne même.

Là s'établissent des populations mixtes, composées de Celtibères et d'Ibéro-Ligures. Ceux-là occupent le revers méridional des montagnes, tandis que ceux-ci pénètrent plus avant dans le cœur du pays et lui donnent le nom de *Ligustica* ou *Ligustina*, ancien nom du royaume de Portugal.

Cependant autour des Pyrenées se forment un composé de divers peuples, qui à la suite d'une réaction rentrent dans la Gaule, proprement dite, et au Midi donnent lieu à la formation de l'Aquitaine, dont les fondateurs primitifs appartiennent à la double race Ibéro-Ligurienne.

Les Celtes, venus du fond de l'Europe, s'emparent d'une grande partie du sol, tandis que les hordes, formant l'avant-garde, pénètrent dans le cœur de la Gaule et se posent en face de l'Aquitaine et de l'Espagne. Le gros de la nation celtique se répand en Allemagne, entre le Rhin et l'Oder, où plus tard on la verra s'allier aux premières nations Teutones qui les avaient suivis sur leurs traces.

La marée montante des peuples, venant de l'Est, ne cessant pas, les populations passées les premières en Europe sont bientôt forcées de se choisir des pays nouveaux.

Les Sicaniens, race Ibérienne, se porte dans l'Italie du Midi et suivis par les Ligures, ils se rendent en combattant les uns les autres, jusqu'en Sicile, où ils se partagent le sol, font trève à leurs inimitiés passées et vivent en paix sur cette terre nouvelle conquise par eux.

Les Cimériens (οι χιμεριοι des Grecs), d'après les uns, de race scythique, d'après d'autres, de race germano-celtique, se trouvant trop à l'étroit dans la presqu'ile danoise, en sortent et se répandent au milieu de l'Europe, d'où en différents temps, et probablement alliés à des races nouvellement arrivées de l'Est, ils s'emparent des bords de la Mer noire,

de la presqu'île de la Crimée et passent en Asie mineure, où une de leurs expéditions, sous le chef Lygdamis, est rapportée avec des circonstances, détaillées par Hérodote et mentionnées plus tard par Plutarque.

Les nations scythiques s'avancent toujours de l'Est vers l'Occident. Celles-ci brisent la confédération cimmérienne et une des tribus les plus considérables, les Belcæ=Volcæ ou Tectosages, s'approche du Rhin et envahit la Belgique, à laquelle elle donne son nom.

Nous avons assigné à cet événement la date approximative du VIII[e] siècle, avant l'ère chrétienne et nous pensons ne pas nous tromper.

Ces Belcæ, auxquels nous donnons avec tous les historiens anciens le nom de Belges, sont les fondateurs de notre nationalité ; c'est le noyau de ces peuples qui, implanté sur une partie de notre sol, ne l'a plus quitté et qu'aucune des nations nomades, arrivées dans la suite en Europe, n'a essayé d'en expulser : preuve que les Celtes primitifs qui avaient occupé la partie méridionale de notre pays, se sont paisiblement confédérés avec les nouveaux venus et se sont de bonne heure alliés ensemble pour en repousser les étrangers.

La Belgique alors, étendait ses limites du Rhin à la Seine inférieure; mais animés par l'esprit du temps, et voyant des terres au Midi qu'ils jugeaient plus favorables à l'habitation que celles du Nord, les Belcæ=Volcæ et Tectosages ne tardèrent pas à dépasser ces limites et à se répandre le long des rivages de la Manche jusqu'aux pieds des Pyrenées. Ils habitèrent la côte qui s'étend de l'embouchure de la Seine jusqu'à la Garonne et se fixèrent définitivement à Toulouse, dont ils firent leur capitale.

En attendant que nous nous occupions de ces Volcæ= Belges, établis à l'étranger, retournons en Belgique pour y suivre le mouvement des peuples qui s'opère dans le pays.

Des Celtes et des Belges, établis chez nous, aucune horde

ne s'était encore fixée sur les rivages de la Mer du Nord. Les inondations s'y effectuant d'une manière périodique, la contrée maritime de notre pays ne semblait pas un séjour avantageux à des peuples comme les Celtes et les Belcæ, habitués à vivre au milieu des terres et des bois.

Il fallut le concours d'une *race pélagique*, comme les Cimbres de la Baltique pour espérer d'en rendre le séjour habitable. Les Cimbres ou Cimris en firent l'essai; passant le Rhin et la Meuse vers leurs embouchures, ils se dirigèrent vers les rivages de l'Escaut et franchissant ce fleuve qui vers Termonde ne représente plus que la largeur d'une rivière ordinaire, ils se trouvèrent au milieu des marais, bornés au Nord par la Mer et au Sud par l'Escaut et la Lys, entre Anvers et St-Omer, aujourd'hui une des contrées les plus peuplées et les plus plantureuses de l'Europe.

Cette invasion des peuples cimmériens peut se fixer d'une manière assez précise et ne doit guère remonter au delà du IVe siècle, avant l'ère actuelle.

Plus tard les peuples de race purement teutonique n'ont plus discontinué à affluer chez nous; et c'est à ces invasions faites successivement à titre d'alliés qu'il faut attribuer l'établissement chez nous des peuples riverains, connus sous les noms de Saxons, de Ménapiens, de Tongrois, de Nerviens et d'une foule d'autres clients ou alliés de ces derniers.

Quoique cela paraisse tenir du paradoxe, eu égard à l'état de civilisation plus avancée des peuples du Midi de la Gaule, les nations belges ont vu de meilleure heure se développer chez elles l'état sédentaire, par suite de circonstances qui méritent d'être remarquées.

Les nations du Nord, de mœurs plus pastorales et plus adonnées que les Celtes à la culture de la terre, trouvèrent plutôt sur notre sol productif des moyens plus faciles à leur subsistance; et moins exposées par conséquent à des disettes, n'eurent pas tant à songer à des expatriations périodiques.

Trouvant sur le sol de quoi suffire à leurs besoins, la population put facilement s'y accroître, sans éprouver la nécessité d'aller ailleurs; il n'y eût que les côtes méridionales de l'Angleterre qui leur fournissaient un appas puissant, aussi les émigrations vers cette contrée furent considérables, et s'organisèrent sur une grande échelle.

Dans le récit que nous avons fait des évolutions des peuples nomades, postérieures aux premières invasions, il nous a été impossible de les suivre pas à pas et d'indiquer leurs stations intermédiaires; pour obvier à cette lacune impossible à combler, à cause de l'insuffisance des documents historiques, nous avons ajouté à cet écrit une carte, où ces endroits sont indiqués d'après les éléments de preuve, puisés dans les écrits des auteurs. Mais ce travail, quoique ardu, est néanmoins fort incomplet.

La horde puissante des Boyes, par exemple, en se répandant sur une grande surface de l'Europe, a subi tant de révolutions ; elle a si souvent changé de demeure, résidant tantôt dans la forêt hyrcinienne, dans les monts Carpathes, dans la Rhétie, la Pannonie et les montagnes de l'Illyrie, qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de la suivre dans ses migrations.

On peut remonter à un premier séjour dans l'Arménie, lorsque descendue des hauteurs de l'Indo-Khusch, elle a dirigé ses pas vers l'Occident; mais on ignore pourquoi elle a pris sa direction plutôt vers l'Europe que vers l'Asie mineure et l'Afrique, à l'exemple des peuples sémitiques et africains.

Il n'y aurait de motif plausible à assigner à cette résolution que l'impossibilité d'aller en Asie mineure et sur les côtes de la Syrie, où des nations organisées depuis longtemps pouvaient lui disputer le passage. On suppose donc qu'elle a été forcée de franchir le Caucase européen, et de se diriger vers le Tanaïs pour passer dans le cœur de l'Europe. Or, il n'existe de ce fait, que je sache du moins, aucun élément historique de nature à nous éclairer.

Il en est de ce peuple, au reste, comme des Celtes et des Scythes — on le trouve dès la plus haute Antiquité établi en Europe et dans l'Asie sybérienne ; mais rien d'authentique ne vient confirmer son origine, ni le lieu primitif de son séjour. La langue seule qu'il parlait et l'usage qui s'en est répandu sur tout le continent européen peuvent et doivent nous donner la conviction que l'Asie fut sa patrie primitive. Tenter d'expliquer l'origine et les migrations de toutes les hordes secondaires, comme celle des Alains, des Bastarnes, des Roxolani, des Taurisques, des Nori, des Cinii, des Japydes, des Rhaëtes, des Lepontii, des Vindelici, des Veneti et des peuples des provinces illyriennes et des bords de l'Adriatique; de même que celles des Goths ou Gètes, des Germains et des Teutons primitifs, serait une œuvre considérable, à laquelle la vie d'un homme pourrait à peine suffire.

Nous en avons dit tout ce qu'il est possible d'en savoir en ce moment dans l'intérêt de la thèse que nous avons soutenue.

Pour la corroborer par des faits directs, nous avons eu recours aux langues et aux cultes anciens, comme à des éléments de preuve qui ne peuvent induire en erreur; ensuite aux caractères ethnographiques qui distinguent certains peuples des autres. Les Kymri, par exemple, ne nous ont pas paru devoir être placés sous la forme des Celtes purs, parce qu'ils se distinguent de ceux-ci par des caractères certains; bien qu'il soit raisonnable de les regarder comme fortement liés à eux par une certaine conformité de langage — mais c'est une circonstance qui s'explique par le mélange des deux nations qui s'est opéré dans certains lieux et à des époques déterminées. Ce mélange s'est fait d'une manière plus intime encore entre le Kymri et le Teuton qu'entre celui-là et le Celte, et dès-lors on n'en peut rien conclure, ni en faveur de l'un ni de l'autre peuple. De race scythique, comme le démontre ses yeux et ses che-

veux noirs, le Cimbre s'est modifié à la suite du long séjour qu'il a fait aux bords de la Baltique. Lui donner le nom de Kymri-Celte (Kimbrische Kelten), comme le fait M. Diefenbach dans *sa Celtica;* c'est trancher une question d'ethnographie qui est loin d'être résolue.

CALEDONIA
EDINBOURG
ALBION
CRUITHNES
CALEDONIENS
DANANS
BRIT BOREALES
HIBERNIA
Scots BOREALES
IBERNIA
DUBLIN
J. Man
Liverpool
Manchester
CAPUT
ANGLO-SAX
BRITTEN
Bretons de l' Angleterre
par le Cimbre = HU-GADARN
(LYDAWN)
8
10
12
14
16
Ch. Stour fecit

CHAPITRE VII.

—

SOMMAIRE : Les Phéniciens et les Carthaginois dans les îles britanniques. — Les Romains ne connurent ces îles que depuis César. - La partie occidentale de ces îles est la patrie principale des Celtes, l'Irlande, leur séjour de prédilection. — Après plus de 4000 ans on y reconnaît encore leurs mœurs et leur langage. Les auteurs classiques anciens ne donnent à ce sujet que des notions incomplètes. César lui-même n'en dit qu'autant qu'il faut pour montrer qu'il n'en savait lui-même que peu de chose. — Il y reconnaît des villages belges, des noms belges, des mœurs et un langage belges et à l'intérieur des tribus qui se teignent la figure en vert. — Si l'on en croit les traditions, le sol de l'Angleterre a fait naguère partie de la France et de la Belgique ; d'après les Triades, le pays portait jadis le nom de *Water-girt-green-plat*. — Explication ; ce qui correspond à l'idée que nous nous formons encore de la *Verte Irin ;* plus tard il reçoit le nom d'*Honey Island* (île de miel), et avec l'Angleterre le nom commun d'*Ile Prydain*=(Y Prydain)=Britain=Bretagne : de Prydain, chef kymri qui en fut le premier roi et rangea sous son sceptre l'Irlande et l'Angleterre. — *Hù-gadarn*, comme premier législateur. — Arrivée des Kymri, puis des Ligures, puis des Brittes ou Bretons. — Ces peuples sont connus dans les Triades sous le nom de *tribus paisibles*, en opposition aux envahisseurs subséquents : *Corraniaids* (Celtes), *Pictes* et *Saxons*, tribus ennemies. — Les Triades assurent que les Corraniaids (Celtes) ne quittèrent plus l'île *Pridain ;* elles font ensuite mention de trois tribus qui quittèrent le pays, de trois invasions successives, de *Gadheles*, de trois expéditions maritimes, de trois inondations et de trois colonies, fondées à l'étranger. Les Triades mentionnent encore une race d'hommes noirs, qui se mêle aux Aborigènes. — Les premiers habitants de l'Irlande s'appellent *Gadhèles* (Gaalen, Skotten), qui tirent leur origine des *Gétules d'Afrique* et des peuples de l'Espagne, nommés *Catach=Gaals*. Ces *Gaals* fugitifs arrivent en Irlande sur un vaisseau phénicien (*in a ship of fenied*) ; sur les confins méridionaux de l'île habitent les *Catach-Gaals*, divisés en peuples *Némèdes*, *Belges* et *Foghmoirs*. L'Irlande a deux espèces de *Gaals :* Gaals du pays et Gadhelen de l'Écosse. — Les Triades indiquent les époques où vécurent ces peuples. — *Pinkerton* rejette les traditions irlandaises ; il n'admet pas l'invasion des Fir-Bolgs=Belges 1500 ans avant

l'ère actuelle, et place cet événement en l'an 300 avant J.-C. — L'arrivée des Phéniciens correspond à 1100 ou 1000 ans avant l'ère actuelle. — Les premiers habitants de la grande Bretagne sont connus sous le nom de *Ghadeles*; étymologie et signification de ce mot.

Avant de terminer cette étude sur les peuples nomades de l'Europe, nous ne pouvons passer sous silence les îles britanniques et les migrations des Belges, nos ancêtres, vers ce pays.

Les Phéniciens et les Carthaginois furent les premiers parmi les peuples de l'Antiquité qui eurent occasion de connaître l'Angleterre. Il est néanmoins douteux que la médaille phénicienne, trouvée récemment à *Exeter*, d'après l'*Allg. Zeit.*, 1838, nº 278, puisse se rapporter à ces temps anciens. Il est également incertain qu'Hanibal ait jamais visité la Bretagne, bien que Diodore de Sicile (XXVIe ecl.) qui en parle, se serve du nom de Βρεττανιας et fait aborder en ce pays les vaisseaux d'*Hiëron*, εν τοις ορεςιν τες Βρεττανιας.

Les Romains ne connurent la Bretagne que fort longtemps après César. Ce dernier y aborda deux fois pendant qu'il faisait la guerre à la Gaule. Il eut beau se vanter à Rome d'avoir découvert le premier un monde nouveau et faire rendre aux dieux immortels des actions de grâce [1]; il n'était ni le premier, ni le plus important de ceux qui avaient découvert ces parages; et il n'en tira ni un meilleur parti dans l'intérêt du commerce international, ni dans celui des peuples de l'Europe à l'égard de ceux de l'Asie.

(1) Julius Cæs. *aggressus est Britannos, ignotos antea(?)*. Suetone. Jul. C. 25. Voy. aussi Diodore de Sicile (III, 38) et Dion Cassius XXXIX, 50). On trouve dans Strabon (III *in fine*) quelques indices qui feraient supposer que Crassus visita la Bretagne peu de temps avant César.

Quoi qu'il en soit, César passa à Rome pour l'inventeur d'un monde nouveau et le Sénat vota pendant vingt jours des actions de grâces.

Alium orbem Terrarum, comme Eumène s'exprime dans ses lettres (Paneg. p. 174). — *Territa quæsitis ostendit terga Britannis*. (Lucain, II, 572.)

Il prépara pour l'avenir une conquête à l'empire romain, dont lui-même ne jouit pas.

On pourrait à juste titre regarder cette partie occidentale du séjour des Celtes comme la patrie principale de cette horde fameuse. L'Irlande était son séjour de prédilection; celui qu'elle ne quitta plus après s'y être une fois fixée, et qui aujourd'hui encore porte dans le caractère décidé du peuple irlandais et dans les vestiges nationaux les marques indélébiles de ses ancêtres glorieux.

En effet, ici revivent encore les mœurs et le langage nationaux qui datent de plus de 4000 ans. Aujourd'hui, au milieu d'une nation asservie, tenue en dehors de la loi commune [1], en partie encore privée de ses droits naturels, le souvenir des anciens temps revient incessamment dans ses complaintes et dans ses chants patriotiques, où fourmillent des mots et des idées qui prouvent que ses ancêtres et leur gloire l'occupent encore toujours [2].

Les auteurs classiques latins ne fournissent aucun renseignement positif sur l'origine et les migrations des Celtes de l'Irlande et de l'Angleterre. César parle d'un chef belge des Suessonois, devenu roi de la Grande-Bretagne et des peuples Venètes et autres citées voisines qui portèrent du secours aux Bretons. Mais Devitiacus n'était pas le premier qui se fut placé sur le Trône d'une partie de la Grande-Bretagne.

L'intérieur du pays, dit César, est occupé par des peuples nés sur le sol même; et les côtes sont la proie des nations

(1) Les propriétaires terriens de l'Irlande s'inspirent encore souvent du droit de conquête, en vertu duquel ils devinrent jadis possesseurs de la presque totalite du pays. On peut voir les actes criminels qui furent autorisés du temps d'Édouard III, en 1369, dans Taylor, *Hist. of the civil wars in Irl.*

(1) Ces souvenirs ont fait l'objet d'une fete internationale en 1838, entre les Celtes d'Irlande et les Armoricains de la Bretagne, expulsés de leur patrie, il y a plus de 1500 ans. Cette fête jubilaire etait conduite et presidée par sir Ch. Morgan Ivor von Ivors, un des descendants des anciens Kymri, et par le marquis Breton de Villemerqué, pour les Celtes de la Basse-Bretagne.

belges qui jadis passant la mer, donnèrent aux citées nouvelles qu'ils fondèrent des noms exclusivement belges.

Ce sont les Belges qui les premiers enseignèrent aux habitants primitifs de l'Angleterre la culture des champs et la construction des maisons d'habitation ; nos ancêtres, peuples Pélagiques vis-à-vis de l'Angleterre [1], ont donné à nos voisins d'Outre-Manche, les premières notions d'agriculture et fait connaître l'usage raisonné des engrais, tout comme les Pélasgues de la Thessalie, les enseignèrent aux Grecs, encore barbares [2], il y a plus de 3000 ans.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire le pays et les peuples de la Bretagne d'après les traditions qui existent dans ce pays ; mais nous ne les passerons pas entièrement sous silence. Nous ne ferons pas comme certains auteurs modernes qui considèrent toutes les légendes populaires comme de pures inventions ou comme des faux matériels historiques. A ce titre ils les rejettent avec un souverain mépris ; mais ils ne font pas cette simple réflexion que lorsque l'histoire est privée du secours de l'Écriture, elle se perpétue à l'aide de la mémoire des anciens, et transmet ainsi d'âge en âge les souvenirs avec un soin religieux.

Aujourd'hui la mémoire seule ne nous serait que d'un faible secours.

Si l'on en croit les légendes irlandaises, les côtes d'Angleterre ont naguère fait partie de la Belgique, avant que l'Océan se fut frayé un passage à travers les basses terres et fait irruption dans la Mer du Nord. Les Triades, en effet,

(1) *Marituma pars ab iis qui prædæ ac belli inferendi causâ ex Belgis transierant* (les anciens manuscrits portent *ex Belgio*). *Ex his omnibus longé sunt humanissimi qui Cantium* (duché de Kent) *quæ regio est marituma omnis, neque multum a Gallia* (*Belgica*) *differunt consuetudine.* César *Bel. Gall.* II, 4 ; V, 12.

(2) *Belgii, qui ibi remanserunt atque agros colere ceperunt..... creberri maque ædificia, fere Gallicis consimilia.* César, c. XIV.

nous racontent comme quoi avant d'être habitée, l'île porta le nom de *Water-girt-green-plat;* après on lui donna le nom d'*Honey Island* (Ile de Miel) et finalement celui de *Prydaïn*, d'un premier roi de ce nom, qui en obtint la possession de la horde des Kymri, maîtresse du pays. Prydain=Britain et Bretagne sont des noms identiques.

Jusque-là les trois parties de l'île avaient été séparées, mais depuis l'avénement d'un chef, portant le nom de Prydain, elles furent réunies sous son autorité et exclusivement gouvernées par lui (1).

A l'exemple des légendaires de tous les pays, les auteurs anglais remontent à une époque où l'île était encore inhabitée. Puis, ils y font arriver comme en Amérique, comme en Grèce, un étranger de race pélagienne, qui enseigne au peuple l'art de cultiver la terre et lui sert de premier législateur. En Angleterre ce chef s'appelle Hû-Gadarn ou Hû le puissant; c'est lui que la légende indique comme ayant le premier amené les Kymri dans le pays et qui a placé

(1) La Triade inscrite sous le N° 1 (il y en a LXIV, dont quelques unes fort étendues), porte ce qui suit :

TRADUCTION ANGLAISE.	TEXTE CELTIQUE.
The 3 names of the Y Pr. (ile Pridain) *before it was inhabited, the hord Gâli* * *used to call it the Water-girt-green-plat; after obtaining it, the Honey Island, and after Pr. ab A. M. had obtained it, Y Pr.*	*Tri enw. Ynis Prydain : cyn ei chyfanneddu y Gal Gre ai Galwai elas Merddyn; gwedi ei Chaffael y fel ynis; a gwedi Caffael o Brydyn ab Aedd. Mawr hi ynis Prydyn.*

Ce texte celtique ne présente de difficulté que pour les lecteurs qui ne sont pas initiés aux langues du Nord; car le commencement n'a pas besoin d'être traduit : *tri enw. Ynis Prydain*, c'est littéralement : *drie naamen had eyland Pritain;* le mot *cyn* signifie premier; *gwedi* (pron. guëdi), c'est le mot Thiois, *tweede*, qui se prononce *tuède*, et le reste n'est pas plus difficile.

Le texte que nous avons employé dans tous ces extraits, est celui d'Edw. Davies dans ses *Celtic-Researches* et de l'auteur du *Cambro Britton*, 3 vol. 1820. L'orthographe n'est pas celle d'*Owen revue*, mais la plus communément admise par les Celto-logues.

* Gali=Gadhèles.

une partie de sa horde dans le pays des Armoriques de la Gaule septentrionale.

Il venait du pays de *Haf*[1], c'est-à-dire du pays de l'Été, nommé Deffrobani, où se trouve aujourd'hui la ville de Constantinople [2], et il est venu, dit la légende, par la mer de *Tawch*, c'est-à-dire par la Mer du Nord [3].

Cet Hû-Gadarn qui envoye une fraction de sa horde dans l'Armorique, alors appelée *Llydaw*, commence par instruire les Kymri dans l'agriculture et ceux-ci apportèrent ces connaissances dans l'île de Prédain et les y firent fleurir. Après cette première invasion des Kymri, sous Hû-Gadarn, arrive celle des Ligures ou Lloegrwys=Lloegwrijs (pr. Lougureis=Ligures [4]).

Les Ligures venaient du pays de Gwaswyn (pron. *Guasguin* vasconien), du Midi de la Gaule, pays des Basques.

Ces Lloegrwys sont de la race des Kymri, ajoute la légende, de même que les Brythons, qui passèrent de l'Armorique en Angleterre (?).

Les tribus kymrique, ligurienne et brittonique sont connues dans les Triades légendaires sous le nom de *tribus paisibles*, parce qu'elles arrivèrent en paix dans le pays, qu'elles en prirent paisiblement possession et que toutes

(1) Remarquez le mot *Haf*. Les Triades comprennent sous ce nom l'Afrique, le pays de la chaleur par excellence ; ce nom n'était pas connu du temps d'Homère et d'Herodote ; l'Afrique ne portait encore que le nom de *Lybie ;* en ajoutant à cette racine, qui signifie chaleur=été, la racine *rich=règne*, contrée, on a *Hafrich*=Afrique, nom actuel de cette partie de la terre.

(2) Diefenbach dans sa *Celt.* (tom II, p. 71) considère cette dernière phrase comme ayant été postérieurement intercallée ; car à l'époque où les îles britanniques reçurent leurs premiers habitants, la ville de Byzance ne portait pas encore le nom de Constantinople.

(3) *Tawch* en celt. signific brouillard=nebel ; *mor-tawch a Hazy sea*,=une mer brumeuse (?). La mer du Nord, appelée par les Allemands mer de la Germanie. Pictet, 30. Voy, aussi Mac-Pherson *Crit. diss.*, 126. *Mor-Tawch* (pron. *Mortau*) veut dire mer d'Orient. Les Russes, pour désigner la Mer noire, disent *Tzerni-Moor.*

(4) Les Latins disaient *Ligoures.*

trois de race identique [2] s'entendaient et ne parlaient qu'une seule langue, *and the 3 tribes, were of one language and one speech.*

Regardé par les Celto-logues comme une interpolation faite postérieurement, ce dernier passage confirme ce que nous avons dit dans un autre endroit de cet écrit touchant l'origine des Ligures, comme peuple qui naguère occupa une partie de la Belgique.

Les légendes britanniques font venir ces Ligures en Angleterre du Midi de la Gaule d'un pays appelé *Bascogne* ou *Gascogne*. Nous les y avons vu arriver au contraire à différentes époques de la Belgique, où leur séjour est attesté par le nom de *Ligeris*=Liger, et de l'Espagne, où ils furent chassés des bords septentrionaux par les Ibères. C'est la Mer du Nord que les légendes ont en vue, quand elles disent que ces tribus Kymriques vinrent par la mer de *Tawch* en Angleterre.

Indépendamment de ces tribus primitives qui débarquèrent en Angleterre et prirent paisiblement possession du pays, les Triades font mention [1] de trois autres tribus qui,

(1) *And they are Called the 3 peaceful Tribes, because they came by mutuel consent and permission in peace and tranquillity. The 3 Tribes descended from the primitive race of the Cymry and the 3 were of one Language and one speech.* Voy. Edw. Davies, *Celtic researches on the origin, etc., of the ancien Britons.* London, 1804, et le *Cambro-Breton*, 3 vol. 1820.

(1) *Of the 3 benevolent* (social) *Tribes of Y Pr.* (île Prydain=île Britain) *the first were the Cenedl y Cymry* (peuple de race Cymris) *who came with Hû-Gadarn into Y Pr.; for he would not have Lands by fighting and contention, but of equity and in peace. The second (tribe) were the Lloegrwys who came from the land of Gwasgwyn* (Vasconien) *and were sprung from the primitive Cen.* (Cenédl) *y C.; the Therd were the Brythons, and they came from the land of Llydaw and were also sprung from the primordian line of the Cymry and they are Called the 3 peaceful tribes, because they came by mutuel consent and permission in peace and tranquillity.*

3 tribes came, under protection into Y Pr. and by consent and permission of the Cen. y C. (de la race des Cymrys) *without weapon and without assault; the first was the tribe of the Celyddon* (Calédoniens) *in the North. The second were the Gwyddyl which are now in Alban; the Third were the men of*

pour s'emparer du sol, eurent recours à la violence et à la force ouverte.

Ces tribus étaient composées : 1° de Corraniaids (Celtes) qui vinrent du pays de Pwyl, en Asie.

2° De Gwyddyl Ffichti ou Piktes, comme ils sont nommés dans les écrits du barde Taliësin ;

Et 3° de Saxons. Les Corraniaids par leur alliance avec les Saxons dépouillèrent les Cymrys de leur puissance et les deux tribus restantes prirent le nom générique de Saxons ; les Ligures en firent de même, à l'exception de quelques faibles fractions qui, ayant réussi à conserver leur indépendance, occupèrent souverainement les districts de Cernyw (Cornouaille), de Deïfr. et de Bernicia (Bryneich).

Ainsi la tribu souveraine (Deïra) des Cymrys qui sous Hù-Gadarn, avait étendu sa puissance sur une grande partie de la Bretagne, perdit son influence et son pouvoir sur l'Y Pr., par la trahison des tribus, refugiées parmi elle et les guerres entre les Corraniaids, les Pictes et les Saxons (1).

D'après les Triades, les Corraniaids ou Celtes ne quittèrent plus le sol de la Grande-Bretagne. Leur puissance s'y affermit et l'on voit l'époque de leur arrivée (2) dans l'île et leur alliance avec les Césariens et les Saxons, dans le but de dépouiller les Kymri et de les expulser du pays.

Ainsi les Triades remettent en mémoire, la division des

Gdledin who came in Naked ships into the Island of wight when thier contry was drowned, and had land assigned them by the Cen. y C. (de la race cymrique).

(1) Les *Corraniaids* se rapportent à la grande invasion des Celtes en Angleterre. La Triade n° VII ajoute qu'ils ne quittèrent plus le pays *and never departet out of it*. Une variante ajoutée au texte primitif, dit : *ac o'r Asia pan Hanoeddijnte*. Ils venaient primitivement de l'Asie.

Ces Celtes *Corraniaids* sont encore connus en Angleterre par les vestiges de leur idiome dans les contrées qui environnent l'Humber, sous le nom de Cornisch. Ils habitaient les bords de la Mer du Nord et de la Mer d'Irlande.

Les Pictes de la Scandinavie occupèrent les montagnes de l'Écosse.

(2) *Who came here in the time of H. m B.*

pays de l'Angleterre en trois parties. Elles font allusion aux trois premières tribus Cymrys, Ligures et Brettons qui prirent paisiblement possession du pays et s'occupèrent de la culture de la terre.

Elles parlent ensuite des trois tribus : Celtes, Pictes et Saxons (car c'est toujours le nombre 3 qui joue ici le grand rôle), envahissant l'Angleterre à main armée.

Mais là ne s'arrêtent pas les souvenirs anciens, consignés dans ces mémorables écrits. Les Triades parlent en outre de trois tribus ennemies qui quittèrent à différentes époques le sol anglais : ce sont les Llychlunnwys (1) qui retournèrent en Allemagne, amenant avec eux une armée de 61,000 hommes fantassins et cavaliers ; c'est la horde de Gaufal-Wyddel, obligée de quitter l'Angleterre, après y avoir fait un séjour de 29 ans.

Et enfin ce sont les Césarieids ou Romains qui, après avoir occupé le pays pendant 400 ans, retournèrent à Rome (2), pour ne plus revenir dans le pays. Ces derniers, en partant, y laissèrent néanmoins leurs femmes et leurs enfants en dessous de l'âge de 9 ans. Ils furent incorporés dans la population cymmérienne et ne firent dès-lors avec cette dernière qu'une seule tribu (3).

Les Triades parlent ensuite de trois invasions de *Gadhèles* Irlandais, de Scandinaves et de Saxons, qu'elles appellent *Traicherous invasions,* de trois pertes qu'éprouva le pays à la suite d'expéditions maritimes à la recherche des Iles vertes (*the green Islands of the floods*), de celle du Barde Merddyn d'Emrys-wledig, avec ses neuf compagnons, instruits comme lui, embarqués à la recherche de la Maison

(1) Les Llychlunnwys sont les habitants des bords de la Mer baltique (les Danan=Dannois), appelé jadis de ce nom, avant que le Sund eut mêlé les eaux du Kattegat à celles de cette mer.

Llychling en celt. signifie eaux tranquilles (*pène Lacus*).

(2) *To the Country of Rufain* (Romain).

(3) *Who became a part of the Cymry.*

de Glace (*House of Glass*)[1], et enfin d'une autre expédition, composée d'une flotte de dix voiles, portant 300 hommes, dont aucun ne retourna dans le pays, sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus.

En outre les Triades mentionnent trois inondations, dont une générale n'est que la reproduction de l'histoire de l'arche de Noé et du mont Ararat; et de trois armées combinées, qui, allant à la conquête de pays étrangers, quittèrent successivement le sol de l'Angleterre, sans y revenir.

La Triade XIV parle ici de l'expédition, à la tête de laquelle se mit le fils d'Erin, l'Armipotens de Llyehlyn[2], qui conduisit sa bande d'envahisseurs jusque dans les mers de la Grèce (*as far as the Mor Groeg*=mer de Grèce) et y est resté jusqu'à ce jour (*in the land of Galas and Afena*). C'est l'expédition des Cymrys dans l'Asie mineure et la fondation de la Gallatie (*Galas and Afena*).

Une autre expédition, composée de 61,000 hommes, s'empara de Géli-llydaw (la Gaule armorique) et pénétra jusqu'aux bords de la Garonne, où elle se mêla aux habitants de la province romaine. Ce fut pour se venger de cette attaque, disent les Triades, que les Romains vinrent pour la première fois dans l'île de la Bretagne [3].

(1) Diefenbach, dans sa *Celtica* pense que ces prêtres allèrent à la recherche d'une montagne de glace ou d'une île quelconque dans la zone glaciale.

Je pense au contraire que c'est là un mythe qui se rapporte à la religion indienne dont nous avons fait mention en parlant du culte de l'Ariana-Veedja, en rapport avec la mythologie scandinave; aller à la recherche de la Maison de Glace, c'était autant qu'aller à la découverte de l'Eden ou pays de la Lumière, dont les Phéniciens auront pu donner aux Druides une idée, en décrivant leur pays.

Cela me paraît moins raisonnable que les travaux de l'Hercule Sidonien, mais tout aussi sensé que l'expédition grecque des Argonautes au pied du Caucase européen.

(2) Armipotens de Llyehlyn. Le dernier nom est celui de la Mer baltique des anciens temps d'après les Welches de la Bretagne.

Llychlyn *that is the lake of standing water*. Certains géologues prétendent qu'avant l'irruption du Volcan dans le Nord de l'Irlande et de l'Écosse dont parle le docteur Hamilton, le Sund n'était pas encore percé.

(3) Cette partie de la légende Triadaire se rapporte aux invasions de Kymri-

Enfin une troisième expédition envahit la Gaule et sous Caswallawn, chef des hommes des îles Orkney et autres illots des côtes de l'Écosse, pénètre dans l'Aquitaine, où elle s'établit définitivement : *Cassevelauno Exiit et in Aquitania consedit.*

Tel est en peu de mots le contenu fort abrégé de ces fameuses Légendes irlandaises, connues dans l'histoire sous le nom de *Triades.*

C'est, si nous ne nous trompons pas, l'histoire puisée dans l'enseignement Druïdique et mise à la portée des adeptes, histoire réduite en nombre fixe pour aider la mémoire et l'imprimer d'autant mieux dans l'esprit. Les faits qu'elle rapporte, plus tard rédigés en écrit, se sont en partie confirmés ensuite, lorsque les connaissances plus répandues et la critique historique mieux développée, sont venues les appuyer de leur autorité; mais il est incontestable que ces premiers linéaments de l'histoire d'Angleterre ont une valeur incontestable, malgré les nombreux faits hasardés qui s'y sont mêlés et qui peuvent être attribués soit aux copistes ou à l'ignorance des temps postérieurs, soit à des versions évidemment interpolées par les savants éditeurs.

Au point de vue de l'histoire ancienne de l'Europe, l'Irlande paraît donc occuper le premier rang parmi les nations de cette partie du monde, dont l'histoire et les légendes offrent le plus d'intérêt.

Poussés par l'amour des richesses, autant que des découvertes, les Phéniciens et les Carthaginois y abordent de bonne heure; en navigant vers les Iles Cassitérides et la Mer Baltique à la recherche des métaux précieux et des objets de luxe [1] ils découvrent l'Angleterre et en exploitent les mines.

Belgas dans le Midi de la Gaule aux environs de la Toulouse dont nous avons parlé dans cet essai.

(1) Ils naviguaient vers les îles Shetland, au Nord de l'Écosse, à la recherche de l'étain. Ces îles s'appelaient Thulé, nom générique d'un archipel, composé de

La rivalité existante entre ces deux nations de même origine et greffées sur la même tige, ne peut être comparée qu'à celle que suscita entre les Espagnols et les Portugais au XVIe siècle, la découverte du nouveau monde.

L'animosité fut telle, dit-on, qu'un capitaine de navire phénicien tout près d'aborder à Thulé, se fit couler avec tout son équipage pour dérober aux Carthaginois, rivaux de sa patrie, la route qui menait aux mines d'étain [1].

Il ne peut rester aucun doute que ces peuples ne se soient emparés d'une partie des côtes d'Angleterre pour y établir des stations maritimes, comme ils l'avaient fait sur les côtes d'Afrique et de l'Espagne ; car les traditions populaires et les Triades parlent d'une race noire qui s'était mélangée aux Aborigènes du pays [2] et parlait un autre langage. Ce sont les peuples de l'Orient et de l'Afrique qui donnèrent à l'Irlande le premier nom qu'elle porta (*Jerne*) et nommèrent l'Archipel de Thulé *Iles Cassitérides*, du métal qu'ils y allèrent recueillir [3].

86 ilots de différente grandeur dont une moitié au moins était habitée par une population paisible et hospitalière. C'était là que gissait l'étain, objet de leur convoitise.

Vers la Baltique ils allaient acheter l'ambre, matière alors d'un très grand prix, en échange de sel, de quelques ustensiles de ménage en potterie et d'insignifiantes verroteries.

Ils récoltaient aussi une plante très commune dans la Gaule qui leur servait à teindre les étoffes, une des principales industries des habitants de Sidon et de Carthage.

(1) Voy. Strabon, Lib. III. D'autres historiens plus modernes, entre autres le docteur Lingard, auteur d'une histoire d'Angleterre, en 12 vol., traduction française, Paris, 1825, rapporte le même fait, comme ayant eu lieu entre un vaisseau phénicien et des navigateurs romains. Je pense que les dates s'opposent à ce que pareil fait se soit produit entre deux nations qui n'avaient alors rien de commun en fait de rivalité commerciale.

(2) Pour les habitants des pays froids, comme l'Anglais et l'Irlandais, les Phéniciens et les Carthaginois étaient, ou devaient paraître, des hommes de race noire. Dief. applique ce caractère aux Huns, mais par erreur. Les Huns n'allèrent jamais en Angleterre. Cette même différence existe encore aujourd'hui.

(3) Les Iles Cassitérides furent ainsi nommées du nom de *Kassiter*, que porte l'etain aux Indes.

Nous voilà donc refoulés d'environ douze siècles avant notre ère et lorsque des historiens anglais, supputant la durée de la nation sur des données eertaines, attribuent au moins 2000 ans d'existenee aux habitants des Iles Britanniques avant l'ère aetuelle, nous ne voyons là aueune exagération.

Quoi qu'il en soit, les premiers habitants de l'Irlande portèrent le nom de *Gadhèles*(=Galen=Skoten). Ils prirent ce nom de l'île même et sont regardés, dans les annales *d'O Conor*, comme les descendants des Gétules africains et des Cathaes-Gaals de l'Espagne[1].

Parmi ees hommes venus de l'Éeosse dans l'île d'Irin, il y avait deux races de Gadhèles, parlant des idiômes différents; « *there are two distinct Gaël thereon, speaking* » *with different tongues.* »

Au Midi de l'Irlande les peuples se mélangèrent. Les Gaals s'unirent aux esclaves de la easto dominante des Dan-ba ou Dan-an[2] et se disaient sous le nom de Firgneats et Cegails, les raees Autocthones du pays.

Eneore plus anciennement, au temps de Golam (?) les Gaals fugitifs venus en Irlande sur un vaisseau phénicien (*in a ship of Feneid*) s'allient aux Danans aborigènes et se ehoisissent une demeure libre et indépendante.

Sur les eonfins méridionaux de l'île, les Gaals d'Irlande se trouvent en présence de voisins, faisant usage d'une

Hérodote avoue que de son temps on ne connaissait pas en Grèce ni le lieu, ni le nom des iles où les Pheniciens allaient recueillir ce métal, alors le plus précieux qu'il y eut.

(1) De *Gaoi-ata-éloac*=Gétules; *O Conor's Jahrb.* Diefenbach regarde cette origine des Irlandais comme un rêve (*eine thrumerij*). Il n'a pas fait cette simple réflexion que les Phéniciens ayant peuplé les côtes du Nord de l'Afrique et ces côtes portant alors avec l'Afrique entière le nom de Gétulia, les auteurs des Triades anglaises ont pu sans rêver, en conclure que les Aborigènes de leur pays avaient tiré des Getules leur origine. Ce nom de Cathac-Gaals s'appliquait aux Phéniciens, trafiquant en Espagne.

(2) Parce que ce peuple primitif, armé de massues (*mit Keulen bewaffnet*) avait l'habitude de se servir dans leur idiome de ces deux mots, dont la signification paraît inconnue, mais se rapporte évidemment aux Danois.

langue semblable à la leur. Ce sont les Gaals venus d'Espagne et nommés *Cathac-Gaelen* que l'histoire d'Irlande divise en peuples Némèdes, Belges et Foghmoirs (1).

Ainsi les populations primitives de l'île d'Irin se composaient à cette époque de deux espèces : de Gaals de l'Écosse et Gadhèles irlandais. L'intérieur du pays était habité par une race aborigène, nommée Danan, et leurs esclaves ou servants nommés Cloden (*Firgneats* et *Cegails*), regardés comme Autocthones; ceux-ci se trouvant partout entourés de populations étrangères au sol, s'y étaient choisis des demeures aux bords de la mer et le long des fleuves.

En résumant ces données, les chroniques irlandaises fixent le synchronisme des faits historiques de la manière suivante. Nous pouvons l'admettre, sans nous croire obligés à le suivre aveuglément.

Avant 1500 de l'ère Antique, les *Gwydhelians* (2) ou

(1) *Die, die Irische Geschichte* Nemedians, Fir-bolgs (Belges-Bolgæ) *und* Foghmoirs *nenne*.

(2) Gwydhélians=Ghadèles; habitants primitifs des Iles Britanniques; les Irlandais s'appellent encore aujourd'hui Gaoidhal=Gaoidhil, el les Montagnards écossais Gaidhil — d'après l'opinion de Mone on ne connaît pas encore la véritable signification de ces mots. *Gaoid-il-dae* signifie vent violent (gens, hommes du grand vent); mais Obermuller croit que ce n'est pas là une expression propre à désigner un grand peuple qui, comme la nation celtique, a vécu des milliers d'années.

Gath, Goth, Gaeis=sagitta (petite lance) et *Gaidh-il* grande lance. Ce dernier mol pourrait avoir servi à désigner tout un peuple, d'après la nature bien connue de ses armes; mais presque toutes les nations qui ont commencé à les perfectionner dans l'Antiquité ont porté des lances et des javelots. Les Annales et les Chroniques de l'Irlande, publiées par O Connor se servent des noms *Gael* et *Gael-ag* de *Gal*=force, *Gal-dae*, hommes de force; hommes puissants, hommes de guerre; de là *Kal-dae*=*Kelte*, Κελτοι et *Gal-ui* pour Gallier, Gaulois, Galli; mais il est plus probable que ce nom de Gwydhélians=Gadhèles vient de Geal Blanc ou *Gelb* des Allemands et aura spécialement servi à désigner la race des peuples à yeux bleus et à cheveux roux, comme les Celtes.

D'après les chroniques irlandaises les Gaals étaient originaires de l'Asie; ils passèrent dans la Gaule et l'Espagne et delà en Irlande et en Écosse.

Aujourd'hui dans l'usage on entend par *Gaal*=*Gaelag* ce qui appartient à l'Écosse; par *Gaidheal* un Écossais; par *Gaidhealach* ou *Gaeltacht* le pays montagneux de l'Écosse.

Ainsi les noms de Gaalen-Galli=Gaulois, Gaoidhal=Gaoidhil, Gal-dae, Gaelheal,

Firgneats et *Cégails* étaient les habitants du pays qu'on croyait originaires du sol, parce qu'on ignorait d'où leurs ancêtres étaient venus.

Après 1500 on trouve les Gaals sous le nom de Cathac=Gadhèles ou Cathac=Gaals, venus de l'Espagne et des peuples phéniciens et carthaginois, probablement un composé d'Ibéro-Ligures, arrivés dans l'île à la suite des navigateurs tyriens. Avant 1217. Les Pictes=Fitchid forment la population presque générale de la Bretagne et de l'Irlande.

Vers 1217, les Danans, peuples du Nord de l'Europe, arrivent en Irlande, en suivant les côtes de la Mer du Nord, ils passent le détroit et forcent les Cathac-Gaals a se disperser.

Vers 1040, avant l'ère actuelle, les Phéniciens amènent des ouvriers des pays de Gael-ag et de Buais-ce dans les mines de la Domnonie [1].

Ainsi se forma par le temps la triple population Welche de l'Irlande, de même sang et d'idiome, c'est-à-dire les deux espèces de Gaals aborigènes, mélangées avec les Cathac-Gaals de l'Irlande et les Gaals de l'Espagne.

Pinkerton rejette les traditions irlandaises ; il n'admet pas l'invasion des Fir-Bolgs Belges, 1500 ans av. J. C. D'après lui, les Belges ne sont arrivés dans l'île que vers 300 av. J. C. [2].

sont autant d'expressious qni désignent un homme de la race celtiqne à yenx bleus et à cheveux roux, soit qn'il appartienne à la Gaule française, à l'Écosse, à l'Irlande, à la Belgique et à l'Allemagne du Nord ou du Midi. Il suffit qu'il possède les caractères ethnographiques qui distinguent la race celtiqne ponr qu'on soit autorisé à le regarder comme tel ; au contraire, les Cymrys ayant les cheveux noirs et les yeux bruns, n'appartenaient pas à cette race, malgré que Diefenbach les appelle Kimbrischen=Kelten. (Voy. *Worterb. d'Obermuller*, v° *Galen*.)

(1) Gael-ag=*Gallacia*, Bnacs-ce=*Vasconien*, plus tard la Dumnonia fut occupée par des penples belges.

(2) Pinkerton observe que les Irlandais comprenant mal le nom de Miles de

Malgré ces divergences d'opinion et ces dates contestées, il n'y a pas de doute que l'Irlande n'ait été connue sous le nom de Ierne, avant même qu'on eut quelque idée de l'existence de la grande et petite Bretagne=Angleterre et Écosse.

L'auteur des *Argonautides* et Ptolémée qui tous deux s'appuient sur des sources phéniciennes, ne citent pas la Bretagne et ne parlent sous le nom de Ierne que de l'Irlande : terre nouvelle, qui, d'après un passage d'Aristote, aurait été découverte par les Carthaginois [1].

Quand ces peuples arrivèrent entre 1100 et 1000 avant l'ère chrétienne en Irlande, le pays n'était sans doute pas entièrement privé d'habitants, puisque les îles Shetland (la Thulé des Anciens) en recelaient déjà, dont les caractères ethnographiques ont pu être déterminés d'une manière assez précise.

Les premiers habitants de la Grande-Bretagne paraissent avoir été connus sous le nom de Gadhèles [2] (=Gaoilag=

Nennius, en ont fait un nom de peuple conquerant, dont aujourd'hui encore beaucoup de grandes familles du pays prétendent descendre.

Il affirme que les Dannanes ne sont pas des Danois, mais les Damni ? qui arrivèrent en Irlande vers 200 av. J. C. ; mais il ne peut nier que dans cet ordre d'idées les Irlandais n'en aient agi de même avec le nom de César, dont ils ont fait Cæsaroïdes, pour désigner les Romains de l'Empire.

Ce qui prouve qu'une grande partie de ces traditions ne remontent qu'au moyen-âge et ne sont que des réminiscences plus ou moins fondées, contre lesquelles la critique historique a grandement besoin de se prémunir.

Moore, au contraire (I, 91 et sq.) pense que les Fir-Bolgs et les Domniers (=Danannes) sont arrivés dans l'île entre le IIIe et IVe siècle av. J. C.

Les Écossais ne seraient arrivés d'après cet auteur, que vers 200 av. J. C. de la Scythie germanique et belge, ce qui veut seulement dire que les Écossais, les Germains et les Belges étaient des peuples originaires de la Scythie ; ce que personne ne conteste, au moins pour les Belges et les Écossais.

(1) Pictet, *Du culte des Cabires chez les anciens Irlandais*. Genève et Paris, 1824.

(2) Y a-t-il quelque analogie entre le mot Gadhel et l'appellatif *Gall* qui, dans la suite des temps a servi à designer plusieurs peuples ? Diefenbach qui pose cette question, la résout négativement. Gall=tachd ou Gall=dacht, dont l'auteur de l'*Histoire des Gaulois* dérive le nom de Gallatie,=Γαλατια, dit Diefenbach, n'a pas

Gaoidhilg, adj.), mot qui, comme la racine Gall l'indique, s'appliquait à des étrangers ou à des ennemis. L'origine de ce mot étant essentiellement celtique, on peut le regarder comme un appellatif usité par les Aborigènes, pour désigner des peuples venus du dehors en Irlande et en Angleterre.

Ce mot de *Gadhél* ne se pose en aucune manière, en rapport avec les courses des Phéniciens; car ceux-ci n'étaient connus en Irlande, comme nous en avons déjà fait l'observation, que sous le nom de *race noire*, en opposition avec les habitants du pays.

Gadhél est un mot d'origine celtique, qui ne peut avoir été introduit en Irlande et en Angleterre qu'à la suite des premières invasions des Celtes dans ces pays.

Ce qui le démontre au reste de la manière la plus évidente, ce sont les notions primitives de géographie, répandues sur les pays du Nord, par les Phéniciens, puis vulgarisées par les Grecs. Sans les Phéniciens aurait-on jamais connu les Cimmériens et les Celtes de l'Europe? Plusieurs siècles auraient pu s'écouler encore et la barbarie s'étendre à l'infini, avant qu'une nation intelligente se fut avisée de nous apporter des notions quelque peu certaines touchant les nations du Nord.

de relation avec les peuples Galli, mais signifie simplement, au point de vue des historiens irlandais, pays des étrangers, c'est-à-dire les Ecossais des basses terres et les Anglais.

Les Armoriques de la Bretagne écrivaient le mot *Gall* avec deux *ll;* les habitants du pays de Galles avec une *l*, en appuyant sur l'*á*, long, comme par exemple, Gaäl — bien qu'ils écrivent *Gál* et il finit par ajouter : *Wenn ubrigens an sich. Galli=Gadhelen lautlich sehr moglicht ist, so sprichen doch noch manche Gründe, die wir hier noch nich ganz aus fuhren konnen, gegen diese Gleichung.* Dief. *Celt*.. II, p. 16.

Dans le *Cimraeg* ou langue cymri, le mot de *Gadheil* signifie un étranger, un ennemi.

CHAPITRE VIII.

—

SOMMAIRE : Invasions du Sud et de l'Est en Angleterre et en Irlande. — Les Belges et les peuples armoricains n'avaient que la Manche à traverser. — Les premières invasions en Angleterre ont lieu par des tribus kymriques et liguriennes. — Inadmissibilité de l'opinion qui les fait venir en Angleterre par la Haute Mer. — Plus tard partie de ces mêmes tribus arrive à la faveur d'une navigation plus perfectionnée. — Pinkerton est d'avis que les Brittons de l'historien Béda sont tout uniment des Belges qui en compagnie des Kymri et des Ligures passèrent le détroit et s'établirent successivement sur toutes les contrées de la Grande-Bretagne. — Owen donne aux Belges et à la contree occupée par eux, les noms de Belgwys et de Belgiaid. — Ils sont désignés par Bolgs et Fir-Bolgs. — Ptolémée les appelle Βελγαι (ουελγαι) et l'itinéraire d'Antonin, dit Venta Belgarum (cité des Belges). — Indication des lieux occupés par les Belges en Angleterre. — La principale route militaire de l'Angleterre, s'appelait Streat-Bolgy. — Les peuples de la Haute Ecosse nommés Attacottes, rappellent les Attuatiques de la Belgique. (Voy. St-Jérôme et Ammien Marcellin, cités à la note 2). — Renvoi du lecteur au chap. VI de l'ouvrage de Nennius (*de Orig. Britt.*), pour les Mythes et Légendes nombreux de l'Angleterre. — Autres parties de l'Angleterre occupées par les Belges. — Conformité des traditions anglaises avec celles des peuples de la Scandinavie. — Commerce des Phéniciens et traditions qui en sont restées en Angleterre. — Les Basques et les Ibères. — Auteurs anciens cités, entre autres Aristote, qui dans son écrit *de Mundo* attribue la découverte de l'Irlande aux Phéniciens, qui passèrent de l'Espagne dans l'île d'Irin — Déluge d'Ogigues. — L'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse, regardes par les anciens géographes comme une seule Ile. — Le premier chef de Belges qui passe en Irlande. — Les Belges donnent à l'Irlande ses premiers rois. — Ils passent par le chemin dit Wateling-street ou Streat-Bolg vers l'Ile Anglesey. — Idées des anciens classiques sur l'Irlande.

Quand on observe la position insulaire de l'Irlande et de l'Angleterre vis-à-vis de l'Europe, on se rend un compte

net et précis des invasions qui s'y sont opérées de l'Est et du Sud par les nations Scandinaves, Espagnoles et Pélagiques du Midi et du Nord-Est.

Les peuples du Midi avaient une route maritime, à peu près égale à parcourir que celle des peuples de l'Est; de la presqu'île danoise vers l'Est de l'Angleterre et du Nord de l'Espagne vers le Sud de l'Irlande; il y a, en effet, environ une distance de 8 degrés; c'étaient relativement des voyages considérables pour des peuples encore peu familiarisés avec les dangers d'une longue navigation.

Les Belges au contraire et les peuples de l'Armorique gauloise n'avaient qu'un bras de mer insignifiant à traverser. En quelques heures ils mettaient le pied sur le sol anglais et n'avaient que de faibles difficultés à vaincre.

Aussi les premières invasions, qui toutes se firent d'une manière paisible, eurent lieu par des hordes de Cymrys et de Ligures (Llwgwrcis) [1].

Nous ne pouvons pas admettre que ces tribus vinrent primitivement par la Haute Mer : la première de la presqu'île danoise et la seconde de l'Espagne; par la raison que la population belge, composée presqu'exclusivement de Kymri et de Ligures à cette époque, a pu facilement passer de nos côtes maritimes en Angleterre.

Les Triades, du reste, sans le dire expressement, avouent néanmoins que les premiers voyages de ces peuples se faisaient la plupart à l'aide de navires non pontés (*naked ships*).

Plus tard, lorsque les Cymris du Nord et les Ligures de l'Espagne eurent appris que la Grande-Bretagne et l'Irlande avaient des terres à distribuer, ils y affluèrent directement

(1) Edw. Davies *Celt. researc in the origin*, etc. Voy, Triade V; *the first were the Cenedl y Cymry* (*Volk oder stamm der Cymbry*); *the second were the Lloegrwys;... the third were Brython*.

La Triade se sert de *Benevolent (or social) Tribes of Y Prydain*, c'est-à-dire peuples alliés ou amis de l'île de la Bretagne.

de la Scandinavie et de la presqu'île danoise ; sous Hû-Gadarn ils finirent par s'emparer de l'île de la Bretagne toute entière.

De leur côté, les Ligures de l'Espagne, chassés par les Ibères dans les montagnes de la Gallice et des Asturies, ne pouvant s'y maintenir contre le nombre toujours croissant de leurs ennemis, s'embarquèrent pour l'Irlande, où ils étaient sûrs de trouver leurs frères, paisiblement établis (1).

Quant aux Brittons, formant, d'après les Triades, la troisième partie des hordes envahissantes, ils occupèrent d'une manière paisible une partie notable de l'Angleterre.

Pinkerton croit que les peuples de la Bretagne, que Béda nomme les Brittons, sont tout simplement des Belges qui, avec les Kymri et les Ligures, passèrent le détroit et s'établirent successivement sur toutes les contrées de la grande Bretagne (2).

Quoique les Triades ne mentionnent point expressément les Belges par leur nom, Owen ne s'en croit pas moins autorisé à citer ce peuple sous le nom de Belgiaid et de Belgwys — et le témoignage de César qui parle des nom-

(1) Nous avons rapporté plus haut, comment, en arrivant en Irlande, les Ligures de l'Espagne furent admis fraternellement par les hommes de leur nation qui y étaient établis depuis nombre d'années.

(2) Pinkerton (I, 203 et Passim) cite aussi la *Top. Brit.* de J. Clark, ouvrage composé en 1742 et publié en 1782 dans les *Reliquiæ Gabanæ*, p. 362, où les Britto=Belges sont considérés commo ayant fait partie des Anglo-Saxons. Pinkerton cite, du reste, l'ancienne langue des Belges, mélange d'anglo-saxon et d'allemand, comme la source ou mère-langue de l'anglais actuel.

L'auteur du *Rec. : les Annales des Calédoniens*, par J Ritson, dans la *Quartly Review* (V. 41. Éd. 1828), se sert du nom de Belges pour désigner la race allemande (*Deutsche*), demeurant en Angleterre.

Ceci est évidemment par suite d'une confusion d'idées ; la race belge n'est pas essentiellement d'origine allemande pure, mais cymrique, ou, si l'on aime mieux, de Cymro-Celtique. Les Deutsche de l'Angleterre actuelle appartiennent plutôt au sang danois pur, peuple avec lequel, du reste, nos ancêtres ont longtemps vécu sur le sol anglais, à titre de frères et d'alliés. (Voy, sur la Carte de l'Angleterre : les *Dumnones* des côtes méridionales.)

breuses émigrations antérieures *ex Belgio* en Angleterre, doit mettre le comble à la démonstration de ce fait que quelques auteurs semblent encore vouloir tirer en doute.

Non-seulement les Belges étaient connus en Angleterre et en Irlande sous les noms de Belgiads et de Belgwys; mais de Bolgs et de Fir-Bolgs; et les contrées qu'ils ont fini par y occuper, ne l'étaient pas moins.

Ptolémée considère les peuples de la Belgique, qui occupèrent une partie de l'Angleterre, comme une nation qui s'y établit d'une manière permanente et il les indique expressement sous le nom générique de Βελγαι (ουελγαι)[1]. Plus tard l'itinéraire d'Antonin cite en Angleterre un lieu appelé *Venta Belgarum* [2], cité ou marché des Belges. Ils occupent successivement le Somerset-hire, le Wilt-shire, le Haut-shire [3] et le Dorset-hire[4], entre le canal anglais et celui de Bristol. Parmi eux se trouvaient des Bebroques ou Bybroques, des Ségontiens que Corr. compare aux Gallo=Belges, nommés Suecones=Suessonnais.

A l'embouchure de la Séverne demeuraient des peuples Gallo=Belges que des auteurs rangent parmi les Eduens, mais que Pinkerton pense être les Essui de Belgique (?) [5],

(1) Ptolémée, II, 3,

(2) *Venta Belgarum*, Ann. Rav. V, 31.

(3) Camden *ap. Gale*, I, 779.

(4) Lappenb. I, 17

(5) Tous ces peuples belges, de race et d'origine cymrique, apparaissent sur le sol d'Angleterre et de l'Irlande, dès la plus haute antiquité, sous le nom générique de *Nemèdes*. Une partie était passée de bonne heure en Espagne et s'y établit dans le territoire de Tarragone. Dans les Asturies il a laissé le souvenir de son nom dans l'ancienne ville de Nemetobriga et Nemetocerna, ville de l'ancienne Belgique, qui se retrouve encore à ce qu'on pense dans la ville d'Arras de nos jours.

Les Nemètes n'ont pas vécu seulement dans le cœur de la Belgique ancienne mais on retrouve leurs traces dans la partie du Palatinat, sur la rive droite du Rhin, également sur le territoire belge ancien. Ainsi on retrouve les Nemètes à des époques fort éloignées les unes des autres, en Espagne, dans les plaines du Tarragonais, dans les montagnes des Asturies, en Irlande, en Angleterre et en Écosse — et Nemetacum, leur capitale, était la ville la plus considérable de l'Artois au moyen-âge.

les Vélocasses, les Icéni, habitants de Boulogne, ainsi nommés du Portus Icius [1], où les embarquements se faisaient pour l'Angleterre. C'est de là que Jul. César partit pour la Grande-Bretagne, où il devait, comme un autre Christ. Colomb, découvrir un Nouveau Monde, qui pour nos ancêtres était déjà un Monde Ancien.

Dans le Nord de la Grande-Bretagne le nom de Belge se retrouve dans celui de *Streat-Bolgy*, donné à la route que ces peuples suivirent pour passer de la Bretagne en Irlande ; et il en est de même des Ελγωαῖ ou *Selgoviæ* de Ptolémée dans le *Galloway* et le *Dumfries*, qu'on présume avoir été alliés ou confédérés des Belges.

De leur côté les chroniques saxonnes font souvent mention des habitants du pays de Kent [2], qui, lors de l'invasion saxonne en Angleterre, sous Hengist et Horsa (449-491), furent refoulés dans l'intérieur du pays et appartenaient à une colonie ancienne de Belges, établie le long de la Tamise [3].

(1) Plus tard connu sous le nom de Bénona=Bonona, aujourd'hui sous le nom de Boulogne-sur-Mer.

(2) Territoire du pays de Kent, où se trouve aujourd'hui la ville de Londres, terme du Périple au Nord, de Scilax, voyageur marseillais, au IIIe siècle avant notre ère et où il prit des renseignements sur la situation de l'île de Thulé, encore imparfaitement connue de son temps ; car il rapporte qu'il en est encore à plusieurs jours de navigation et il ne paraît pas qu'il se soit hasardé à y aller.

(3) *Im Sudwesten von London wohnten Atrebaten gleich ihren Namensverwandten in Belgiën (Stadtleute) hier hauptort hies Calleva* (Calais) *by* Ptolemaüs *Kaleua.*

L'auteur allemand, dont je transcris ici ce passage, parle en ce sens des anciens peuples, qui, avant l'époque de César, occupaient le sol où se trouve actuellement la ville de Londres. Dans le principe il n'existait sur les rivages de la Tamise qu'une grosse tour, qui servait à surveiller le bétail des pâtures voisines. Tout le territoire de Londres au Sud-Ouest, jusqu'à Douvres et vers l'île de Wight, avait été peuplé par des Nemèdes de l'Atrebatie, c'est-à-dire par des habitants de l'Artois de race celtique ou famille des Wallons de Belgique.

Les auteurs du moyen-âge : Nennius, Galfridus, Harleng, Giraldus et autres admettent indistinctement les Gaals et les Gadhèles pour habitants primitifs de l'Écosse et de l'Irlande. — Malgré Pinkerton tous sont d'accord pour n'admettre a venue des Belges en Angleterre que vers le IVe ou IIIe siècle avant l'ère moderne;

La ville de Gallena, nommée *Alleva,* dans l'itinéraire d'Antonin, faisait partie d'un district belge, composé d'habitants *Atrebates* (Némèdes) et pour prouver combien notre nation était alors répandue sur le sol d'Angleterre et d'Irlande, on n'hésite pas à compter parmi elle les Brittons, les Llowgrwys et les *Galénes*=Galedins; tous peuples compris sous la famille belge, portant des noms spécifiques et reconnaissant la Belgique pour leur mère-patrie (1).

La plupart tiraient leur origine des Flandres, où l'esprit d'émigration dura aussi longtemps que les invasions périodiques de la mer.

Nous avons déjà fait observer, à propos de l'influence toujours croissante du peuple belge en Angleterre, combien celui-ci acquit d'importance parmi les tribus étrangères des Iles Britanniques. Les Kymri et les Loegrwys s'allièrent à nos colons et finirent par se fondre ensemble, sous le nom générique de Belgæ-Bolgæ, *Belgiaed.*

La même chose s'observe à l'égard des Pictes de l'Albanie ou de la Haute-Écosse, où le nom d'Attacottes se confondant avec celui de Scottes ou Écossais, rappelle les peuples attuatiques de la Belgique (2).

mais les Nemèdes et les Attacotti Attuatici de St-Jérôme et d'Ammien Marcellin étaient des Belges; et les Kymri qui chassèrent une partie des anciens Celtes vers l'occident et les Iles Britanniques, furent plus tard nos alliés naturels.

(1) Rob. Sk. et Thierry, *Histoire de la conquête* (I. 6), font venir ces peuples de la Flandre.

C'est ce que nous avons déjà observé précédemment à l'égard des Lougrwys ou Ligures, que, comme peuple essentiellement maritime ou pélagique, nous avons vu demeurer primitivement entre la Mer du Nord et les bords de la Lys. (Voy. aussi *Celt.* de Dief., II, p. 144.)

(2) Dans les écrits de St-Jérôme on trouve qu'en parlant de lui-même, il dit : *Ipse adolescens in Gallia (Belgica) viderim Attacotos,* ce qui se rapporte d'après leurs vêtements et leurs mœurs aux Attuatiques, d'origine Cymri-Belge. (Voy, Corr. 26.) Ammien Marcellin les place à côté des Saxons et les regarde comme descendants des Atuacuti=Attacotti qui prirent part aux invasions des Belges dans les Iles Britanniques.

D'arprès Obermuller (v° ibid.) les Attacottes étaient les habitants anciens des

Il est aujourd'hui fort difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre pas à pas les migrations, les alliances et les guerres entre les différentes tribus ; notre but n'a eu pour objet que de prouver l'esprit qui animait nos ancêtres. Hardis, entreprenants, aventureux, ils se sont spécialement portés vers les contrées voisines, les peuplant d'habitants nouveaux et donnant à tous l'exemple du travail et de l'industrie. Par là nous avons puissamment contribué dans l'antiqnité à former cette grande et puissante nation qui forme aujourd'hui l'orgueil du monde et le désespoir de ses rivaux.

Aucun pays n'offre un ensemble de mythes et de traditions populaires comme l'Irlande. Son antique histoire est consignée dans une foule d'écrits, de chroniques, de Triades qui se contredisent, se heurtent tantôt à un fait, à un nom propre ou à une époque; ce qui en rend la lecture assez tédieuse. Nous eussions pu citer les rêveries de Bétham, et la série des princes qui ont régné en Bretagne et en Irlande, à partir de Brutus le consul romain? indiquer les noms des héros *gadhéliques* de l'île de *Ierne;* les traditions d'O'Brien sur Cæsarea; les trois pêcheurs d'O'flaherty; le personnage mythique de *Fintan,* changé en saumon durant le déluge et les cinquante femmes qui l'accompagnent après sa métamorphose en héros.

Enfin l'idée d'O'Brien qui cherche à prouver que les Écossais d'origine scythique ont été chassés de l'Espagne (?) par le roi Sésostris [1].

montagnes de l'Écosse du celt. gal. *Aith*=élève, *Coed*=bois et *dae*=Gens des hautes montagnes de l'Écosse, aith-coed-*dae*-écossais ; de *Gal.-aith-coed-dae*= *Gat-a-cou-da et* = Attacotti, il n'y a que de légères corruptions de langage qui ne doivent pas nous étonner. Les patois actuels offrent des milliers d'exemples plus extraordinaires que ceux-là. (Voy Pinkerton, 1, 206. *Passim.*)

(1) Ce passage d'O'Brien se rapporte évidemment aux Phéniciens qui ont tenu l'Espagne sous leur domination pendant plusieurs siècles ; ils furent à la fin subjugués eux-mêmes en Asie mineure par Sésostris le grand, dans son expédition en Asie et chez les Scythes.

Ce fait historique travesti, adapté à un autre pays et placé sous un nom de

Toutes ces *sagas,* fondées en partie sur des faits, travestis, narrés sans critique et présentés sous une apparence de bonhomie, ne serviraient qu'à embrouiller l'esprit du lecteur, si on n'était à même de les redresser et d'indiquer les sources d'où proviennent les erreurs; pour cela nous avons cru pouvoir les passer sous silence et mentionner seulement le chapitre VI de l'ouvrage du Dr Nennius, intitulé *De orig. Brit.*, auquel nous nous contentons de renvoyer le lecteur curieux de se faire une idée nette en cette matière (1).

Néaumoins faisons ici la remarque que le lecteur aura déjà fait lui-même sans doute : C'est que parmi ce grand nombre de peuples dont les établissements ont marqué les courses de l'est à l'ouest de l'Europe, plusieurs alliances se sont formées dont il est fort difficile de retrouver aujourd'hui l'origine et les époques auxquelles ces peuples ont vécu.

Les *Cauches,* des bords de la mer du nord à la droite du Rhin, alliés des Belges et des Kymri, tout au moins de race identique, ont encore passé en Irlande peu de temps avant l'époque de César (2).

Les héros de la Bretagne du nord, étaient tous originaires de la *Ménapie,* colonie irlandaise, composée exclusivement de Flamands, preuve que d'anciennes relations entre les deux pays n'ont jamais cessé d'exister (3).

penple différent, est un exemple d'un grand nombre de mythes antiques. qu'il est aujourd'hni fort difficile d'expliqner, lorsqu'il s'agit de remonter aux sources erronées qui leur servent de fondements.

(1) Nennins, Anglais, était disciple d'Elvoduge Probns et de Beulan, ecclésiastique. Il était lui-même abbé et vivait vers l'an 620 de notre ère. Il a composé un livre de l'*Origine des Bretons* et plusieurs autres ouvrages mentionnés dans la collection des écrivains anglais, sous le titre de *Script. Angl.*, par Pitseus et Balæns.

(2) *Al. Low. Hist. of Scotl.* Apien app., p. ?. qui tient les Cauches pour une nation germanique, dit qu'ils émigrèrent en Irlande avant la naissance de J. C., qu'ils occupèrent Waterfort et se donnaient le nom de peuples Germains. (Voyez Ledwich Ant. *of* Jr. 9 ric. Cor. Ed. Bert. 44 et O'Conell. *Diss.*, p. 176.

(3) O'Conord (II, 56) et Dief. (*Celt.* II, 414). On sait que les Ménapiens, peuples maritimes de la Flandre flamande, habitèrent les rives inférieures de l'Escaut et

Aujourd'hui encore dans les anciennes contrées de l'Irlande, jadis occupées par les *Brigantes* et les *Ménapiens* on reconnait dans le langage du peuple un reste de bas-Allemand corrompu, ancien vestige de l'idiôme Cimbro-Belge des vieux temps (1).

Il est également remarquable qu'en dehors des familles puissantes connues jadis en Irlande sous le nom de race *Mileso-Ecossaise*, il en existe aussi qui sont purement d'origine belge, comme la famille d'O'Layn, qui rappelle les Lageniers (?), D. 417, de notre pays.

Aux contrées de la Bretagne où nous avons vu jusqu'ici les Belges établis, nous pouvons ajouter le sud de l'Irlande habité par des Belges et des peuples danois (2), tandis que le nord de l'île était aux mains des Calédoniens. Nous n'avons pas besoin pour cela de les faire partir directement des bouches de l'Escaut pour l'Irlande, comme le fait l'historien des Gaulois, mais de la Bretagne même, soit par le canal de Bristol, soit par celui de St Georges (3).

les bords de la Mer du Nord. Ménapius est chez eux un nom propre que divers chefs ont porté. De ce nom est dérivé celui de Mempiscus, ponr désigner au moyen-âge la région maritime la plus voisine de la Mer du Nord. Elle faisait partie du *Tractus saxonicum* ou pays occupé chez nous par les races saxonnes, avant et après Charlemagne.

Le nom de Ménapie irlandaise trahit donc une invasion de peuples flamands en Irlande à une époque assez reculée, car il n'existe pas de documents historiques qui laissent présumer une invasion de penples britanniques de ce nom en Flandre; et l'origine des Ménapiens est assez connue pour nous dispenser d'en parler plus longuement.

Dans un ouvrage couronné par l'Académie de Belgique, M. Schayes cite d'après Jacq. de Guyse, un Ménapus, élevé comme roi des Morins. La Morinie faisait partie de la Flandre maritime.

(1) Voy. Dief., II, 415 et les autorités qu'il cite.

(2) Barnard, *Enq. conc. the orig. of the Scots in Br.*, p. 26.

(3) Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*, introd., pp. 47 et suiv., fait venir les Bolgs ou Fir-Bolgs des embouchures du Rhin en Irlande et leur donne le titre de Conquérants. Il observe en passant que le nom de Belge n'est pas un nom générique de peuple, mais un titre d'expédition militaire ou de Confédération armée (?). Ce nom est *étranger*, dit-il, à l'idiome des Galls, mais non à leurs traditions, où il avoue que les Bolgs jouent un rôle important comme conquérants, venus des

Quant aux époques où ces courses des Belges ont eu lieu, nous ne tenons pas à les faire remonter au XVIe siècle avant J.-C. avec les traditions irlandaises; nous croyons qu'il n'existe à cet égard aucune certitude historique; mais nous ne sommes pas de l'avis de Whiteacre (XIII, *Triade irlandaise*, 55), qui ne fait venir les Belges en Irlande pour la première fois qu'en 45 avant l'ère actuelle, du temps de Vespasien [1], quand d'anciennes colonies de cette nation, depuis longtemps établies dans la Grande Bretagne, furent déplacées en Irlande.

Le peu de notions certaines qu'offre l'histoire à ce sujet provient en partie de l'amour-propre national qui ne permettant pas aux premiers habitants de l'Irlande d'avouer que des étrangers s'étaient mêlés de bonne heure au sang national, n'ont pas été très empressés à constater les faits historiques qui s'y rapportent. C'est du reste ce qui s'observe dans les traditions des races Kymri; mais il est indubitable que le langage cimbro-belge, c'est-à-dire la vieille langue des peuples du nord et du centre de l'Europe, au delà du Rhin, a passé de bonne heure dans l'idiôme des Gadhèles irlandais.

Nous n'avons pas manqué d'observer déjà combien les traditions irlandaises renferment avec celles de la Scandi-

embouchures du Rhin dans l'ancienne Irlande. *Étranger* est peut-être inexact, ajoute-t-il en note. Bolg en gallic signifie *sac;* mais quel nom pour un peuple !! Et voilà comment on écrit l'histoire aujourd'hui.

Ainsi la population la plus vaillante parmi les Gaulois, au témoignage de César, les Belges font pour l'historien des Gaulois l'effet d'un nom étranger à l'idiome des Galls, tandis que quelques pages avant, il avait soutenu que les Galls=Galli sont des Gaulois et ailleurs que les Gaulois sont des Celtes. Cela mérite bien d'appartenir à l'*Histoire des Gaulois*, telle que M. Am. Thierry l'a conçue. (V. Introd., p. 6.) Depuis quand donc suffit-il de concevoir et d'imaginer des histoires ? Un auteur allemand, justement renommé, observa à ce sujet : *Eine unbelegte Sage bei* Thierry (Int. p. XVIII), *nach welcher die Belgen von den Rhein-Mundungen kamen : dat ist viellicht uber Brittanien.*

(1) Whiteacre parle d'une invasion de Belges en Irlande, qui ne fut, à vrai dire, qu'un déplacement de peuples sous l'Empire Romain, n'ayant rien de commun avec les anciennes colonies belges, établies depuis des siècles en Angleterre.

navie des points de rapprochement. Combien elles renferment de faits obscurs; mais il faut rappeler en même temps que ces deux contrées primitives de l'Europe ont été l'objet des premières tentatives de navigation des nations sémitiques et africaines : des Phéniciens et des Carthaginois.

Quand ces hommes de l'Orient à la peau foncée, aux mœurs avides et relativement d'une haute civilisation parurent pour la première fois en Irlande et sur la mer Baltique, les Celtes et les Cimmériens ignorants, qui voyaient des gens nouveaux, durent en être vivement étonnés. Cette impression est restée profondément gravée dans leur esprit et a fait pendant de longues années le sujet de leurs entretiens.

Après que ces peuples orientaux eurent établi sur les côtes d'Irlande et d'Angleterre des comptoirs et des lieux de relache, ils n'auront pas manqué de nouer des relations commerciales avec les naturels du pays; et l'étain, l'ambre et les plantes tinctoriales qu'ils faisaient recueillir en échange de quelques menus objets de ménage, d'ornements de femmes, d'armes et de colliers en verroterie, n'auront pas manqué de servir d'heureux intermédiaires.

Si ce commerce n'avait été que fugitif, momentané, peu de souvenirs en seraient restés dans l'imagination du peuple; mais il dura pendant plusieurs siècles et remua profondément son esprit.

De là sont restés dans les traditions de l'Irlande ces peuples africains : ***Gétules, Espagnols, Ibères*** et ***Phéniciens,*** qui y paraissent sous des noms propres et semblent, d'après quelques auteurs, avoir peuplé l'Irlande à une époque antérieure à toute notion d'histoire [1].

(1) Voy. O'Con , 1, 34 et les citations. Il explique le mot de *Feni* Fianna= Phéniciens, en disant *Hibernos veteres Fenios dictos a quodam Fenio F. S, qui primus litterarum Oghamiarum inventor habetur* — faisant allusion au langage phonétique inventé par les peuples de la Phénicie ou emprunté par eux aux Indiens.

Bardi Hibernici, Maelmurius et Eochodius, qui Sæc. IX (ant. C) floruerunt,

Les Basques mêmes, cette nation de l'Espagne actuelle, une des plus anciennes de l'Europe, la seule peut-être qui ait en quelque sorte conservé son langage, ses mœurs et ses lois antiques, reviennent souvent dans la bouche des annalistes irlandais. Tout un ordre de traditions ou de Triades regarde les Basques et les Ibériens; on leur fait honneur d'avoir formé les peuples primitifs de l'Irlande, et de leur avoir donné un roi de leur race [1].

Mais toutes ces investigations eussent-elles lieu par un des esprits les plus patients et les plus courageux, encore ne pourraient elles mener à un résultat positif et sérieux; ces souvenirs montrent les idées du temps; des faits historiques mêlés à des traditions erronnées, affirmés par les uns, niés par les autres; la vérité entremêlée de fables et de réminiscences appliquées à des époques et à des pays lointains qu'on s'étonne de trouver dans la bouche d'un peuple à peine sorti de l'enfance.

Tous ces éléments disparâtes font de l'ensemble de l'histoire antique des Iles Britanniques, de l'Irlande surtout, un sujet intéressant d'étude autant qu'une source de réflexions qui piquent vivement la curiosité.

Un simple coup-d'œil sur la carte de ce pays, ajoutée à cet Essai, nous fera mieux juger de l'importance des rela-

majores suos ideo GAETHLUIG *dictos fuisse aiunt, quia e Gethulia orti in Hispaniam primum, atque inde in Hiberniam transierunt, conducente Hibero et Heremone, filiis Cujusdam Militis, cui nomen Golam, qui a Fenio-Fear-Saoidh id est a Phœnice-Viro-Sapiente, genus suum traxisse dicebatur.* O'Con. I, 9).

Et il poursuit ainsi : *The Phœnicians and Syrians fleeing from David, came under the conduct of Phœnix and other capitains into Creta, Libya, etc. with these Phœnicians came a sort of men Skilled in Religious mysteries.*

Ces peuples de la *Gethulie* et ces *Gæthluig* que les Bardes de l'Irlande regardaient comme les ancêtres des Irlandais, sont les premiers habitants de ce pays connus dans l'histoire sous le nom de *Ghadèles*, c'est-à-dire les peuples primitifs ou Aborigènes de l'île.

(1) *Fingal ducis clan-hua* (=famiille), *Bhascoine in Momonià....=e Clientela Vasconiorum Momoniæ. — Conf. Rep. of the highl. Soc.; oss. passim. — Clanna Baoisgaine*=Colonie Biscayenne. (O'Conn. 1, 127 sq.)

tions de nos ancêtres Cimro-Belges avec les anciens peuples de ce pays voisin.

Quant à l'Irlande, l'ouvrage de Betham regarde les *Phéniciens* et les *Gadhèles* irlandais, c'est-à-dire les habitants primitifs de l'île d'Irin, comme identiques.

Les Argonautides et Ptolémée le Géographe donnent à l'Irlande son antique nom d'Ierne [1], d'où lui est venu plus tard le nom de Irin (la verte Irin).

Aristote, *de mundo*, parle de la découverte de l'île par les Phéniciens venus des côtes d'Espagne. — Moore soutient la même chose.

Lorsqu'Homère parle du *Déluge d'Ogiguès*, qu'il place au nord des Elysiens, peut-être n'a-t-il envisagé de la sorte ce cataclysme répandu dans les annales de tous les peuples, qu'à défaut de pouvoir le placer ailleurs, et de trouver une île ou une montagne, où le dernier homme pût se sauver. Quoiqu'il en soit les savants pensent que son Ωγυγῖα n'est autre que l'Irlande sauvée des eaux.

Les premiers géographes grecs regardaient l'Irlande, l'Angleterre et l'Écosse, comme une seule île, les Phéniciens en débarquant dans le *Devonshyre*, où l'on a trouvé recemment des médailles puniques, croyaient aborder dans l'île de Ierne, ils étaient néanmoins sur la terre de la grande Bretagne [2], laissant l'Irlande au nord.

Quand Larthon, chef des tribus belges, passa avec ses gens d'Angleterre en Irlande, laissant le canal de St George à sa gauche, il était le premier aventurier étranger, qui eut encore abordé dans l'île *super vento* (?). Son débarquement s'opéra sur la côte orientale, vers l'emplacement où se

(1) Wilford dérive l'étymologie du nom de *Jerne*, de Juvernia=Suvarneya, nom indien, qui signifie Ile d'Or, *Hiranya*, d'où *Irin*, Erin (or).

Solin et Pomponius Mela y ajoutent les formes latinisées de Juverna, Juvern., Juberna, Sverna, et en dérivent Hibernia=Hibernie.

(2) C'est à *Exeter* en Angleterre qu'on trouva en 1835 à la suite des fouilles opérées sur la côte, une médaille antique, de forme phénicienne.

trouve aujourd'hui Dublin; et ces Belges venaient dit la tradition, d'une colline élevée nommée *Lumon de Innis-Huna*, dans l'ouest de l'Angleterre, de l'île Anglesey [1], siége principal du Druidisme [2].

Pour fixer avec quelque certitude, l'époque de ce premier passage des *Fir-Bolgs* en Irlande, il existe un fait mémorable dans l'histoire ancienne de l'Angleterre qui peut nous guider, c'est la bataille de Moyra, livrée en 647, entre les Belges et les Danois, sur le territoire sud-est de l'Angleterre, près de la Tamise et la mer du nord (Pas-de-Calais). Les Belges y furent battus et se virent obligés de fuir devant leurs ennemis victorieux. N'ayant pas de flotte suffisante pour repasser la mer et gagner le sol natal, ils furent contraints de suivre la route du nord, par un chemin nommé la Watelingstreet, conduisant vers l'île d'Anglesey [3], et toujours poursuivis par les vainqueurs, ils ne se seront crus en sûreté qu'après avoir débarqué en Irlande, et mis la mer entre eux et leurs ennemis. C'est donc bien avant la première moitié du Ve siècle de l'ère antique, que ce passage doit avoir eu lieu.

Cette bataille de Moyra à laissé en Angleterre, des souvenirs dans la tour qui porte ce nom, et a du reste été décrite dans des poëmes du moyen-âge (1000-900), qui

(1) *Ard Shiol Larthoinn o Fhrith Lumoin (Alti seminis Larthonis ex Saltu Lumonis) from a high hill of that name* (Lumon) *in Junis Huna* (Occident de l'Angleterre), *the ancient seat of the Fir-Bolgs*

Learthonn, ceann feadhnana, in Bolg,
an ceud fhear a Shuibhail air Gaoith.

(ce qui signifie *Larthonem Caput Cohortium Belgarum, Primum Virum (Virem), qui fecit iter super vento,* qui vint d'au-dela de la mer.

(2) L'île Anglesey a conservé une partie des anciennes forêts druidiques, dont elle était couverte dans le temps qu'elle était la résidence principale du Druidisme et possédait le chef suprême de cette religion. C'est ce qui a fait dire à Jules César, en parlant des Druides de la Gaule celtique, qu'ils allaient de temps en temps en Angleterre pour s'instruire ou se raffermir dans leurs doctrines, comme les catholiques de nos jours vont à Rome pour épurer leur foi.

(3) D'après Rowland et Owen, *Mona antiqua,* signifie île Anglesey; ne serait-ce pas plutôt l'île de Man?

renferment aujourd'hui avec les Malle-berges de la loi salique, les plus précieux et les seuls restes de l'ancienne langue celtique [1].

D'après un extrait d'O'Conn, rapporté dans une note de la page précédente, nous avons vu que nos ancêtres avaient depuis longtemps donné à l'Hibernie ses premiers rois, nous ne devons donc nullement nous étonner qu'après cette bataille la horde vaincue, se soit rétirée en Irlande, où elle était sûre de trouver des compatriotes et un appui parmi les chefs belges, qui y régnaient depuis longtemps.

La Watelingstreet était la route tracée par les peuples de la Dumnonie, pour aller de Belgique en Irlande ; et nous n'avons pas besoin de les faire partir par mer, en contournant le pays de Galles, et la pointe extrême des îles Scylli, route de moitié plus longue, et exposée à mille dangers [2].

Si l'on devait s'en rapporter exclusivement aux témoi-

(1) *Hi* (*Bardi*) *Belgas primos reges Hiberniæ imposuisse et postea in Moyturense prœlio victos a Damnoniis* (Danois) *debellatos fuisse scribunt, quod Genuinis Britanniarum antiquitatibus consentaneum agnosco.*

Hoc prælium Campi Turris antiquissimum memoratur a Flanno in poëm. Eistiga Eolcha (Audite o docti, etc.) unde patet Gestum fuisse inter Belgas et Damnonios, Belgarum Victores in Agro Magioncuse in Connacia.

Extant V Chronica metrica (?) in Stowense in quibus hoc prælium memoratur. O'Conn, III, 31, sq.

Il existe en outre un fragment dans le *Codex* de Stow. IV, qui dit :

	TRADUCTION.
Tailltin inn Magmoir, reg. Espaine, ban rigan Ferm-Bolge, tainic iar cur ind dair for Firm-Bolge, sinchet sin Muige Tured. . . . con erbailt hi Taillten.	*Taltenia filia Magmorii regis Hispaniæ, regina, regis Belgarum venit Hiberniam post victos Belgas in prolio isto primo Campi Turris. . . . (dicta Moytura) et occisa est apud Taltin.*

Ce nom de lieu Taltin répond aujourd'hui à *Telltown*. (Con. O'Brien, r. t. 389.)

(1) Cette *Watelingstreet* qui passe en Angleterre pour voie romaine, comme tant d'autres routes en Belgique et en Allemagne, était une voie militaire des peuples belges qui de la Dumnonie Britannique les avait jadis condnits en Irlande par la route la plus courte et la moins exposée aux chances d'une longue navigation. Elle traversait les monts Grampiants entre Liverpool et Manchestre et de l'île Anglesey permettait de passer en quelques heures dans l'Hibernie orientale.

gnages des anciens classiques, il faudrait regarder les Irlandais comme un peuple très-ancien, mais qui a vécu longtemps dans un état complet de barbarie. C'était d'après Strabon, qui ne les a jamais visités, les plus sauvages des peuples de la grande Bretagne [1]. Vivant sans lois ni religion [2] et s'adonnant à l'antropophagie [3].

Ces exagérations sont dignes de Strabon et de Solin, mais elles ne tromperont que celui qui veut être trompé.

En parlant plus haut des triades britanniques, des traditions confuses qu'elles renferment et des faits moitié fabuleux, moitié controuvés qu'elles offrent, nous avions crû pouvoir, nous borner à les passer entièrement sous silence à l'exemple de beaucoup d'historiens; mieux informés nous revenons sur cette idée et voici pourquoi.

Parmi tous ces faits si déplorablement travestis, que l'esprit pour la plupart du temps se refuse à croire, il en ressort néanmoins une vérité qu'on ne peut nier. C'est le désir bien arrêté de révéler ce que le peuple à tōujours regardé, sinon comme historiquement constaté, du moins comme souvenirs légendaires, conservés dans la mémoire des anciens. A ce titre, comme peinture de mœurs antiques, nous allons faire passer sous les yeux du lecteur, le plus brièvement qu'il nous sera possible, les idées et les croyances des savants de cette époque éloignée. Nous pensons l'avoir déjà plusieurs fois répété, on ne trouve au sujet de l'Irlande chez les auteurs classiques, que des notions fort vagues et très-incomplètes. Les auteurs grecs et latins, n'en disent tout juste qu'autant qu'il faut pour nous apprendre que des ancêtres des îles britanniques, ils n'avaient aucunes notions certaines. Pour César les côtes méridionales de l'Angleterre, étaient de son temps habitées par des

(1) Αγριωτεροι των Βρεττανων. Strab., IV, 24.

(2) C'est l'opinion de Pomp. Mela, III, 6, de Solin, 35.

(3) Των Βρεττανων τως Κατοιχωυντας τιν συσμαζομενην Ιριν. Strabon V, 32, (p. 381). Voy. néanmoins Diod. de Sicile, passim.

Belges. Les peuples y parlaient le même langage que nous, et leurs institutions, leurs mœurs, leur manière de cultiver la terre et de se bâtir des demeures n'offraient aucune différence, avec ce qui se pratiquait en Belgique. Plus à l'intérieur, on savait que les habitants se peignaient la figure et se tatouaient le corps. Voilà tout.

C'est là le fugitif souvenir de quelques heures passées sur ce sol nouveau que Rome connaissait assez mal, pour que son chef militaire, à la suite d'un coup-d'œil furtif, ait crû pouvoir s'autoriser à se proclamer lui-même comme l'inventeur d'un monde nouveau, et demander des fêtes et des prières pendant quinze jours pour célébrer cet événement extraordinaire.

Eh! grand Dieu! César n'ignorait pas que les Belges avaient cent fois traversé le détroit, et que depuis des siècles, ils s'étaient établis dans ce monde nouveau, y avaient fait des guerres et des conquêtes, gagnés et perdus des batailles contre les Indigènes et les Danois, et que cette fantasmagorie des fêtes de Rome, n'était après tout qu'un aveu tacite de l'ignorance du peuple roi, à l'égard des nations du nord.

CHAPITRE IX.

—

SOMMAIRE : Premier fascicule des chroniques irlandaises. — Bentham paraît avoir puisé à des sources diverses. — Héros Ghadeliques de l'Irlande. — A leur tête est le roi de Sciut, Feine-Farsa, sorte de *Cadmus* anglais (*the Instructor of husbandsman*). — Ses deux fils et l'arbre généalogique de ses descendants. — Puis viennent Lamfhion, Hiber-Glunn *fions vater*, Nuagaot et Dagdae son fils. — Puis Breatha qui découvre l'Espagne (tous ces noms appartiennent aux Phéniciens). — Bréogan, fils de ce dernier, jette les fondements de Brigantium en Espagne. — Les Phéniciens s'y multiplient et Golam, un de leurs descendants joue un rôle important dans l'histoire de l'Irlande. — Il est le chef avoué de la caste, connue sous le nom de Héros Milésiens. — Dates que Betham assigne à tous ces faits. — Partage de l'Ile. — Dissensions intérieures. — Les habitants primitifs de l'Irlande sont des Gadhèles (Gétulos); de l'Écosse des *Gaals*. — Comment ceux-ci sont venus dans l'île. — Noms qui les caractérisent. — Arrivée des Cathac-Gaals d'Espagne vers 1600, des Pictes vers 1217, puis des Danois et des Phéniciens vers 1040. — Betham fait venir les Gaals, les Nemèdes et les Fogbmoirs (indigenes, Belges et etrangers) en 1718 (av. J. C.) en Irlande. — Moore, O'Connor, O'Brien et Pinkerton ont d'autres versions qui n'altèrent que faiblement le fond de ce récit. — Ils ne sont pas d'accord avec Betham sur les dates. — O'Brien fait venir les Écossais de la Scythie en Espagne, d'où il les fait chasser par Sésostris dans la Grande-Bretagne (la guerre de Sesostris en Scythie est un fait historique connu). — O'Connor et la chronique rimée de *Gillæ-Coemhain* du XIe siècle divisent l'histoire d'Irlande en six périodes. — MM. Shens et Dermod admettent quatre colonies étrangères qui arrivent successivement dans l'île. — Celles des Partolaïms, des Nemèdes, des Fir-Bolgs et des Dannans et assignent à leur arrivée les années du monde 1956, 2286, 2503 et 2541. — Les auteurs du moyen-âge : Nennius, Galfridus, Harling, Giraldus et antres admettent indistinctement les Gaals et les Gadhèles pour habitants primitifs de l'Écosse et de l'Irlande. — Malgré Pinkerton, tous sont d'accord pour n'admettre la venue des Belges en Angleterre que vers le IVe ou IIIe siècle, avant l'ère moderne ; mais les Nemèdes et les Attacotti (Attuaticæ, de St-Jérôme et d'Ammien Marcellin) étaient des Belges et les Kymri

qui chassèrent une partie des anciens Celtes vers l'Occident et les îles Britanniques furent plus tard nos alliés naturels.

Avant la grande inondation? c'est ainsi que commence le récit d'un auteur, qui parle de l'Irlande ancienne, d'après les chroniques du pays; avant la grande inondation, trois pêcheurs arrivent d'Espagne en Irlande, ayant noms Cappa, Lagne et Luasat; surpris par l'orage, ils firent naufrage et furent submergés; arrive ensuite Cæsara dont il sera parlé plus tard.

Le premier qui après le déluge arrive dans l'île, est un nommé Partholanus, accompagné de ses trois fils, Rudricius, Slangius et Lagneus. Ce seront plus tard les chefs des Nemèdes. Après Partholan et ses enfants, Nemethes, un de ses arrières neveux, suivant les traces de son devancier, aborde en second lieu en Irlande. Depuis lors on constate encore les invasions successives des *Fir-bolgs* (peuple Belge), des *Tuatha dea Danani* (Danois) [1], et enfin celle de la colonie milésienne, qui ferme la série des envahisseurs étrangers.

Les Milésiens formaient une colonie écossaise, originaire de la Scythie. On croyait Partholan venu de la Mygdonie et Nemèthe de la Scythie, ou bien l'un et l'autre de la Scythie grecque (Græco=Scythia) (?), à l'aide de vaisseaux.

Les Milésiens n'arrivent qu'après l'expulsion des Nemèthes dont une partie conduit par Britannus, neveu de Nemèthe, se sauve dans la Grande-Bretagne, tandis qu'Ibathes (ou Iobath en Irl.) se retire dans la Scandinavie.

D'après Bétham (427 sq.), Bréséus, ou, comme l'écrivent certains documents, Simon Bréäc conduisit une partie des fuyards jusqu'en Grèce.

Le chroniqueur continue et après une série de siècles

(1) Tuatha=le Nord; Dannan, Danaini, Dain, mots dérivés du celt. *Tain*=*wasser*=eau et *dae*=gens; ainsi *Tuatha dea Danani* signifie hommes du Nord, habitants voisins des eaux.

post aliquot secula Firbolos *e Thraciâ dicunt redeisse et Danannas in Bœotiam in Achaïa et Athenas reversos et ibi magicis Artibus excultos, in Scandiam et Boreales Europæ partes transsiluisse.... urbesque ibi incoluisse Faliam, Goriam, Finniam et Muriam; inde in Borealem Britanniam trajecisse et apud Dobar et Irdobar commoratos, donec in Boreales Hiberniæ partes advecti, Firbolos deturbarent* [1].

Les chefs de ces quatre colonies étrangères reconnaissaient avec ceux des Milésiens pour père commun Magog et tous faisaient usage de la langue écossaise [2].

Ainsi parlent les extraits des chroniques irlandaises, récemment recueillis par O'Flahertij, un des savants archéologues de cette contrée.

D'autres auteurs, plus anciens, notamment Boethius, font de l'histoire ancienne de l'Écosse, le récit suivant :

Gathélus, fils de Cécrops ou du roi des Argiviens Néoli, forcé de fuir la colère paternelle, se retire à la tête d'une troupe armée en Égypte, où il épouse Scota, la fille

(1) Ces *Danannas* (Danois) que plusieurs passages des Triades et des Chroniques irlandaises font venir directement de l'Espagne en Irlande, sont indiqués ici comme ayant occupé la Béotie grecque, l'Achaïe et Athènes et y avoir cultivé l'art de la devination. Ils arrivent dans les parties du Nord de l'Europe (la Scandinavie) et après un séjour prolongé près de Dobar et Irdobar, ils passent dans l'Hibernie et en chassent les *Fir-Bolos* (Belges), leurs devanciers.

Quelque extraordinaires que paraissent ces allégations, elles se rattachent à des souvenirs historiques bien constatés.

L'expédition des Cimbres ou des Scythes en Orient, leurs courses prolongées en Asie mineure, où on les perd de vue; leur retour en Europe et leur séjour dans la presqu'île danoise, ainsi que leurs courses en Angleterre et en Irlande, rentrent en partie dans la série des faits historiquement constatés. Il n'y manque que l'assignation des dates et une meilleure synonymie des peuples et des noms propres.

Hérodote s'est occupé du reste, de cette invasion des Scythes dans l'Asie mineure et il en a tracé la route avec quelques détails. Ce n'était pas la première course en Asie, car les peuples du Nord ont toujours cherché des climats plus heureux que celui de leur séjour et ils ne pouvaient mieux trouver qu'en passant du Nord de l'Europe dans l'Occident de l'Asie.

(2) *Et linguam Scoticam omnibus in usu fuisse.*

du Pharaon. Les persécutions exercées contre les Israélites par son beau-frère, forcent Gathélus à s'enfuir. Après avoir erré longtemps sur les mers, il arrive enfin sur les côtes africaines de la Numidie, mais, repoussé par les indigènes, il aborde finalement dans la Lusitanie et donne au pays son nom, qui depuis s'appela Galitia, Gathélitia ou Galice.

En Espagne, la postérité de Gathélus s'était promptement multipliée. Ses deux fils, Hiber et Héméchus se mettent en mer avec leurs compagnons vers l'Irlande, où, ne trouvant qu'une faible et paisible population aborigène, ils s'allièrent avec elle et depuis ne formèrent ensemble qu'une seule nation.

Hiber retourne bientôt après en Espagne et laisse en possession du pays nouvellement occupé son frère, qui, en souvenir de ce don fraternel, appelle l'Irlande du nom d'Hibernia.

Après la mort d'Héméchus, les descendants des premiers habitants de l'île, qu'on représente comme une race de géants, reprennent de l'ascendant et menacent de dépouiller les habitants nouvellement descendus dans le pays. Pour remédier à ce danger, les Écossais appellent leur allié et leur parent d'Espagne, le roi Métellius, au secours. Celui-ci leur envoie ses trois fils Hermonaüs, Ptolémaüs et Libertus, avec leurs compagnons; mais après le retour en Espagne du premier, la guerre civile éclate entre les chefs et le pays est livré aux excès des factions.

Boeth, dans son *Histoire de l'Écosse*, nomme comme fils de Gathélus, Hiber et Hémécus; ceux-ci n'avaient trouvé en Irlande que des peuples sauvages, avec lesquels ils ne pouvaient correspondre qu'à l'aide de signes [1].

Avant de s'unir les deux castes s'étaient souvent combattues et ce ne fut qu'après le secours envoyé par Métel-

(1) *Nullum enim erat eis commune sermonis commercium.* Boeth. *Sc. Hist.* L. I, f. 2, ff.

lius d'Espagne en Écosse, que Simon Bréäc, en l'an 4504 du monde (?) [1], devint premier roi des Écossais.

Thanäus, chef des Dananes, venus de l'Espagne à la suite des enfants de Métellius, reçut de Simon Bréäc, devenu roi, des terres et des propriétés dans la partie méridionale de l'Irlande, où ce chef s'établit paisiblement avec ses gens.

C'est là une première face de ces chroniques si anciennes que nous avons crû devoir faire connaître pour l'intelligence de l'histoire primitive de l'Europe.

Nous allons la faire suivre par un extrait de l'ouvrage de Bétham, qui paraît avoir puisé à des sources différentes, mais non moins intéressantes que celles qui ont servi au premier récit.

D'après Bétham, un héros se trouve à la tête des Ghadèles irlandais (tous les peuples primitifs ont eu une série de héros à leur tête), c'est en Irlande *Feine-Farsa,* roi de Sciut (?); il apparaît comme un autre Cadmus et commence l'instruction du peuple en qualité de législateur (*the instructor of husbandsmen!*).

De ses deux fils, Nénual et Niul [2], le premier comme régent de son père, gouverna les plaines du Shinaär ou Sanaär [3]. Le second régnait comme roi sur la contrée de Capicirunt, près la Mer Rouge ; et à l'aide d'une étymologie curieuse, Bétham en tire la conséquence que ce royaume devait faire partie de cette contrée de l'Arabie, nommée ensuite Arabie heureuse, où les Phéniciens ont demeuré avant leur établissement sur les bords de la Méditerranée.

Ce roi de Capicirunt avait un fils, nommé Gaodhal,

(1) Cette date est évidemment erronée.

(2) En Grèce les traditions comptent parmi les chefs ou rois primitifs un Neölaüs, père de Ghatelos.

(3) Tradition qui se rapporte à l'Égypte et rappelle la ville phénicienne de Sanda, mentionnée par Hérodote.

dont un descendant, sous le nom d'*Earsru*, mourut en Égypte. Le petit fils de ce Gaodhal fut *Eber Sciut* (ou *Eber, the navigating wanderer*), qui donna naissance à un arbre généalogique que l'annaliste irlandais établit avec une assurance remarquable de la manière suivante :

Feine Farsa,

Nénual et Niul, ses deux fils,

|

Gaodhal, fils de Niul,

Earsru † en Égypte; Ebersciut, son petit-fils.

|

Ogamain ou *Begamain* le jeune, père de Tait=Teutatis-Mercurius.

|

Ogamain ou *Adnamain* (1).

Puis viennent successivement *Lamfhion, Heber-Glunn fions vater*, *Nuagaot* et *Dagdae*, dont le fils *Breatha*, surnommé *le judicieux*, s'embarqua avec quatre vaisseaux de transport montés chacun par 24 hommes d'équipage et 24 femmes, avec lesquels il découvrit l'Espagne.

Ce qu'il y pût faire le moins en reconnaissance de cette découverte, c'était d'y bâtir une ville nouvelle, à laquelle il donna le nom de *Brachar*.

(1) Cette généalogie est évidemment composée pour rattacher, à l'aide de noms propres, l'histoire ancienne d'Irlande à celle de l'expédition des Phéniciens et du Périple d'Hercules Ogimien en Europe et en Afrique. Le nom de Bégamain le jeune, père de Tait ou de Mercure est tout uniment le Benjamin de l'épisode des Juifs en Égypte. Le *Feine-Farsa* ou Fénius=Phénicien ou Hercule Ogmigien, c'est le héros principal l'inventeur de l'écriture ogamienne; le *Taaut* ou *Hermès Trismégiste*, en un mot, l'inventeur et le propagateur de l'écriture phonétique.

Toutes ces chroniques n'ayant éte rédigées en écrits que pendant le moyen-âge, ont dû subir et ont subi en effet, des interpolations dont plusieurs ont pu être constatées; mais le fond de ces écrits, puisé dans les souvenirs transmis d'âge en âge, à un air de vérité, qui, malgré les contradictions de certains événements et des epoques, frappe vivement l'esprit par son unité.

Ce *Breatha* eut pendant son séjour à l'étranger un fils, nommé *Briogan* ou *Breegan*, qui fut le fondateur de la ville de Brigantium, en Espagne.

Devenus, d'une manière paisible, maîtres des côtes et d'une partie de l'Espagne, les Phéniciens s'y multiplièrent d'une manière surprenante ; et les noms viennent à partir de cette époque se ranger en foule sous la plume du chroniqueur ; tels sont ceux de *Belus* ou *Baäl*-(bèle), *Cualine, Cualla, Blath, Aible, Breagha, Muinthemhue, Ith,* tous enfants de ce *Brioghan*, qu'il avait engendrés sur le sol de sa nouvelle découverte.

Le fils de Belus ou Baäl, nommé Golam, fut surnommé Milésius, nom qui appartient à un des personnages fondamentaux de l'histoire de l'Irlande et qui ne fut donné, paraît-il, que par une erreur de copiste ou une fausse interprétation, à un ordre de chevaliers, connu en Écosse et en Irlande sous la dénomination de *Heros Milésiens* (1).

Que tous ces noms se rapportent à l'histoire phénicienne est un fait incontestable ; il suffit de rappeler *Belus*, *Baäl*, une des principales divinités de ce peuple ; et les temples qui lui furent dédiés à Tyr et à Sydon, sont trop connus pour insister à ce sujet.

Voici les dates qu'assigne Bétham à ces événements : on calcule, dit-il, que c'est en l'an 1269 avant l'ère moderne que Héber, Heremon et Ir, arrivèrent en Irlande avec Ith, leur oncle et quatre généraux Phéniciens, accompagnés d'une force considérable. L'Espagne (1369 av. J. C.), d'où

(1) Bétham rappelle au sujet de ce nom ce que Timagènes, cet écrivain phénicien a écrit, touchant Καδμον τον Μιλεσιον, où cet auteur regarde tous ces noms propres comme originaires de la Phénécie et conservés dans les écrits des auteurs grecs.

Golam, en arrivant en Irlande, porte le nom de Miles,=soldat=chef de combattants ; croyant à un nom propre, les chroniqueurs en font une souche de guerriers indigènes, connue sous l'appellation de héros milésiens.

Voy., du reste, au sujet de Καδμον τον Μιλεσιον Josephe, historien des Juifs, contre Arion et l'historien phénicien Timagênes.

ils venaient, avait été conquise et domptée environ cent ans auparavant par *Daghdae*. A la suite de cette invasion, les îles britanniques furent subjuguées par eux et le roi Macgreine, fils du Soleil ou Apollon [1], passa sous leur joug.

Vient ensuite la tradition du partage de l'île et les dissensions qui divisèrent les possessions des deux chefs Héber et Heremon, nommés plus haut.

D'après ces chroniques, l'Irlande était dans le principe habitée par les Gadhèles, nommés Gaalen en Écosse.

Dans l'intérieur de l'île existait une race d'hommes de haute stature, qui pour toute arme portaient des massues. Ils se servent souvent dans leur langage, dit l'annaliste, des mots de *Dan-an* et de *Dan-ba*. Leurs esclaves ou serviteurs se coalisent contre eux avec les *Gaals* des frontières maritimes.

Ces Gaals sont regardés comme les Aborigènes de l'île et on dit qu'ils ont passé naguère dans le pays avec une flotte phénicienne, et en s'alliant aux Danans, ont fini par constituer la caste dominante du pays. Les Danans de leur côté s'adjugent un territoire indépendant ; tandis que les *Gaals*, parcourant le pays, se trouvent finalement en présence au bout de l'île d'une population de langue gaëlique que l'éditeur de ces chroniques regarde comme le centre principal des *Cathac-Gaals* et auxquels il donne le nom de *Nemédians*, de *Fir-Bolg* et de *Foghmoirs*.

Ce sont les mêmes nations qui dans les annales d'O'Conor portent le nom générique de *Gaoi-ata-Eloac* et y sont regardés comme provenant de la *Gétulie* (Getulia) d'Afrique et comme Cathac Gaals, originaires de l'Espagne (Gallice).

Enfin, résumant les diverses dates, l'éditeur de ces

(1) *It is calculated to have been in the year 1369.... that Heber, Heremon and Ir, with Ith. thier uncle, 4 Phenician generals with et large force from Spain, which had been conquered, and settled, by* DAGHDAE *about one hondred years préviously, inveded the Bristish Islands having conquered the king Macgreine (or the son of the sun, or Apollo) subjugated both Islands.* Bétham, I, p. 440.

annales en fixe la série synchronique de la manière suivante :

Avant 1500 de l'ère antique, les Gaëls ou Gadhèles, sous le nom de *Gwydhelians* ou *Firgnëats* occupent l'île à titre d'aborigènes.

Vers 1500 les Cathac=Gaals d'Espagne arrivent en Irlande.

Avant 1217, des Pictes se répandent sur toute la sur face de la Bretagne. Ils y sont considérés comme peuple autocthone (?)=Eingeborene.

Vers 1217, les peuples du Nord de l'Europe, sous le nom de Danans (Danois) atteignent l'Irlande par la route de l'Allemagne du Nord, et dispersent les Cathac-Gaëls.

Vers 1040, les Phéniciens, accompagnés de mineurs gaëliques, levés dans les pays de Gael-ag (Gallacia=Galliee, Esp.) et des Basques *Buais-ce* entrent dans les mines de la Dumnonie.

Environ vers le même temps de 1040, commence le mélange des trois peuples Welches (étrangers), en Gaals mixtes, composés de Cathac-Gaals d'Irlande, de Cymris et de Gael-ag, de *Vascongne* et de Gaals d'Espagne ; mélange qui s'opère entre eux par des alliances de famille et la fusion de leurs dialectes en un seul langage.

En 1006 a lieu l'invasion des Milésiens.

En 1718 celle des Gaals, Nemèdes (Néamaid) et des *Foghmoirs* d'Afrique. Ces derniers parcourent l'intérieur de l'Irlande, sans qu'on sache au juste s'ils ont un nom propre ou forment simplement une partie des *Cathac-Gaals* en général [1].

Moore [2] de son côté estime que les *Fir-Bolgs* et les *Danois* n'ont fait invasion en Irlande qu'à partir du IIIe ou IVe siècle, avant l'ère actuelle ; et les Écossais que cent ans

(1) Pour tous ces détails voy. l'ouvrage de Pétham, deja cité p. 435 et passim.
(2) Moore, *The History of Ireland*. 2 vol. Paris, 1837.

plus tard. Il indique la Scythie comme pays d'origine de ces derniers, la Germanie et la Belgique, comme la route qu'ils ont suivi pour venir en Irlande. Il n'est pas éloigné de penser que ce peuple ne soit plutôt ces Gaäls ou Gadhèles primitifs mêmes dont l'invasion a précédé celle de tous les autres peuples et que pour cette raison il voudrait voir placé à la tête de toutes les nations primitives de la Bretagne et de l'Irlande.

Cependant, il doit convenir que de son temps Ptolémée ne les connut pas et qu'aucun écrivain national ne fait usage de ce nom avant le IVe siècle de l'ère vulgaire.

C'est le missionnaire Patricius qui le premier a placé les Écossais comme caste dominante parmi les peuples indigènes de la contrée.

Cependant Moore est forcé d'avouer que déjà en 90, après J. C., les Écossais luttèrent contre les Belges et leurs alliés, anciens possesseurs de l'Irlande dans la guerre plébéenne que les castes puissantes du pays eurent à soutenir[1] contre les hommes des champs.

Pinkerton [2] rejette les traditions irlandaises d'après lesquelles on fait venir les Fir-Bolgs en Irlande, 1500 av. J. C., les Thuata di Danna, 250 ans plus tard et la caste milésienne espagnole en 1000 av. l'ère actuelle.

Il place l'invasion des Belges vers 300 av. J. C.

C'est du nom de Miles (chevalier), dont s'est servi Nennius, que les Irlandais, croyant y trouver un nom propre d'homme, ont fait Milésius, chef de la caste des Milésiens.

Les Césariens furent ainsi nommés du nom de J. César, et Moore cite une héroïne sous celui de *Cæsarea*, qui paraît sur la scène écossaise longtemps après. Il n'admet pas que les Dananes soient des peuples danois, mais des *Damnii*,

(1) Voy. pour les détails de cette guerre Moore, I, 124, sq.

(2) Pinkerton, *History of Schotland (an inquiring into the)*. Éd. 2. Édimb., 1814.

qui n'arrivèrent dans la Bretagne que vers 200 av. J. C., car on ne les trouve pas mentionnés dans les annales ultérieures.

Selon cet auteur, il existe entre les sagas irlandaises et écossaises une différence capitale, provenant de ce que ces dernières admettent l'existence d'une monarchie milésienne avec Hérémon, dont les premiers enfants arrivent à la monarchie vers 1000 av. J. C., tandis que les chroniques irlandaises la font commencer à dater de Simon Bréäc, le XVI[e] descendant d'Hérémon et en placent néanmoins le commencement en 1200 avant notre ère.

Sans s'écarter entièrement de quelques-uns des faits déjà cités, O'Brien (1) en ajoute d'autres et remonte avant le déluge universel, où nous n'avons nulle envie de le suivre dans le cours de son récit.

Il parle du temps de S[t]-Patrice, de celui d'Osian, premier barde écossais, sous le nom d'Amergin, frère d'Hérémon, dont il cite des vers, se rapportant à la fois à l'âge des anciennes tours et de l'invasion des peuples pélagiques (Tuaths) et des vaisseaux qui aidèrent à les transporter dans le pays.

Heber and Heremon, dit-il, *were the sons of Gallamh..... the head of a Scythian colony, distinct in all respects, save that of language, from thier Tuathan predecessors* (2).

Pour nous fixer sur la valeur des opinions personnelles d'O'Brien et du cas qu'il convient d'en faire, il suffit de citer ses Écossais qu'il fait venir de la Scythie en Écosse et chasser de l'Espagne par Sésostris le grand (3).

O'Connor est au moins aussi péremptoire. Il divise l'histoire d'Écosse en plusieurs périodes :

(1) O'Brien, r. t. = *H. O'Brien, the round Towers of Ireland.* 2. Ed. Lond., 1814.

(2) Conf., préface 10, Obrien's dicti. t., p. 385.

(3) O'Brien, r. t., p. 426.

Il en compte *deux* jusqu'à Abraham et les passe prudemment sous silence comme de raison. *La troisième* voit l'arrivée de Partholan (Partholanus), le Nemèthe au temps de Jacob, des Fir-Bolg qui arrivent du Sud de la Bretagne; et des Tuatha-di-Danan, conduits par Nuadh; probablement Domnonien du pays de Cornouaille (?).

Pendant la quatrième période au temps de Salomon, les Gadhèles écossais.

Cet ordre a subi quelques modifications à la suite de l'édition de la Gillæ=Coemhain, poésie irlandaise du XIe siècle, intitulée : *Chronologia metrica*, où l'histoire de l'Irlande se divise en six périodes :

1) Période *Cæsara* et ses suites avant le déluge;

2) Celle de *Partholan*, environ 300 ans après le déluge. Ses descendants occupent l'Irlande pendant trois siècles et périssent à la suite d'une peste ;

3) *Nemethus* et ses fils leur succèdent et tiennent le pays pendant 416 ans;

4) 33 ans après les descendants de *Nemèthe* retournent au pays, sous le commandement de Slangius;

5) Ils y règnent pendant 197 ans;

6) Et finalement arrivent *Héremon*, *Heberi* et autres descendants de Milésis d'Espagne, qui ne sont probablement dans son opinion que les Phéniciens qui découvrent l'île où sont les mines d'étain, dont ces chroniques ne parlent guère, mais qui pour les Orientaux étaient l'objet principal.

Des recherches d'auteurs modernes, tels que Skene (1) et Mac. Dermod, il résulte que la généalogie des rois et des peuples ne va pas au-delà du XVIe siècle ; que les sources plus anciennes comme celles qu'on puise dans *Teghernac*, et les annales *Innisfall*, sont conformes à l'histoire d'*Ossian* du Nord qui fait venir ce peuple habiter l'Irlande par

(1) W. F. Skene, *The Highlanders of Scotland*, 2 vol. London, 1837.

les Gaals ou *Cruithnes* et du Sud et Ouest par les Belges que Skine paraît identifier avec les Écossais mêmes.

Au IIe siècle les Belges font la conquête de la presque totalité de l'Irlande. Ils en sont chassés à leur tour par Conar, frère du roi d'Écosse, non sans une vive résistance, et après avoir sous Cairpre, de nouveau venu assiéger leurs ennemis.

MacDermod compte dans l'histoire d'Irlande 4 colonies (1); 1) celle de Partholan; 2) de Nemeth (*der eine Afr. Siedelung vorfand*); 3) des Fir-Bolgs ou *Bagmen*, descendants des Nemèdes et conséquemment des partolaniens (2); et 4) des Damnonii sous Nuadh-Airgiod Lamb, également un descendant des anciens Némèdes. Enfin comme périodes synchronologiques à assigner à l'établissement de ces différentes colonies étrangères, M. Dermod indique les années du monde 1956, 2286, 2503 et 2541, c'est-à-dire des époques correspondantes à la vie d'Abraham, à l'émigration des Juifs en Égypte, à leur entrée en Palestine et à l'établissement du lac Méris en Égypte.

Des temps aussi éloignés susciteront toujours une certaine incrédulité; et Mac Dermod aura beau faire on croira difficilement à l'existence de noms propres de villes et de

(1) M. Dermod *a New and Impartial History of Ireland, etc.*, vol. I, 1820.

(2) *Die Nemeden waren unter Simon Breac* (fila de Starn et petit fils de Németh) *nach Griechenland gesegelt. Zie Stark vermehrt wurden sie dort, wieder verdrangt und gehn unter 5 fuhrern nach Irland. Ausser dem allgemeinen Belgen namen hatten sie noch besondere nach den Arbeiten, die ihnen in der Griech-bedrangnis sugethielt wurden. In diesen sinne erklart M. Dermod er Fir-Bolg, for Domhnoin (from the deep pits in which they laboured) diese Auslegung erinnert uns an die Dumnonischen sinnebergwerke und Fir-Gaillain.*

Ce passage, extrait de la *Celtica de* Diefenbach, II, p. 392, rappelle la conquête du temple de Delphes, au IIe siècle av. J. C. par les Cymro-Belges et leur retour en Irlande après cette guerre, non pas comme la dit M. Dermod, parce qu'ils s'y étaient trop multipliés, mais parca que ne s'étant ni engagés a passer dans la Gallo-Grèce avec les Tecto-Sages, ni à rester dans la Thrace avec les Cymris, leurs compatriotes; ils avaient préféré retourner en Irlande auprès les Belges, leurs frères.

royaumes dans le Nord de l'Europe au temps de la tour de Babel.

Les auteurs du moyen-âge, tels que Nennius [1], Galfridius, Harding, Géraldus et autres ne s'écartent pas sensiblement des données de l'histoire, telles que les fournissent les Triades et les chronistes postérieurs. Ce sont toujours les Gadhèles et les Gaals qui forment la population primitive de l'Irlande et de l'Écosse. Leurs noms se rattachent au héros Gaiodel ou *Gaiodal*.

Après viennent les Pictes en Écosse, les Némèdes en Irlande. Tantôt le premier homme étranger qui débarque est un nommé Partolan ou *Partolaïm;* tantôt c'est Ghollam, un héros milésien, dont la caste, composée de guerriers, finit bientôt par dominer le pays; à celui-ci succèdent les Kymri sous Hu-gadarn.

On trouve ensuite des Belges ou Fir-Bolgs, des Danois ou Danans, qui tantôt unis et confédérés, tantôt en guerre, finissent par se diviser sur un point et se battre entr'eux. Les Kymri et les Gadhèles du pays ne manquent pas de se mêler à ces populations étrangères, lorsque leurs intérêts de conservation leur en font une loi.

Toutefois les auteurs sont assez généralement d'accord pour affirmer que l'invasion des Belges, proprement dite, n'a eu lieu qu'à une époque relativement rapprochée de l'ère actuelle; dès-lors s'expliquent difficilement l'opinion de Pinkerton qui les fait venir en Irlande. 1500 ans av. J. C. et celle de M. Am. Thierry, qui ne les fait descendre en Angleterre que pendant le cours du IIe siècle avant notre

(1) Nennius était du commencement du VIIe siècle. Galfridius ou Geoffroi de Monmouth, vivait au commencement du XIIe et Jean Harding vécut au XVe siècle (1460). Il a écrit une chronique en 11 livres, que Vossius mentionne avec éloge.

Et Giraldus ou Giraud est comme Galfridius du XIIe siècle. Ce très docte personnage, outre plusieurs œuvres, a fait *une Topographie de l'Irlande*. Il était professeur à l'Université d'Oxford et fut peu de temps après promu à l'épiscopat.

ère ; tandis que Th. Moore, dans son *Histoire d'Irlande* de 1837 assigne aux invasions des Belges le IIIe ou le IVe siècle tout au moins [1].

Ce qui a pu jeter du doute à ce sujet, c'est que le nom générique de Belges=Belcæ n'était guère en usage que depuis quelques siècles ; nous étions plus connus sous les noms spécifiques des différents peuples qui formaient en grand nombre notre nationalité ; et du reste sous le nom de Gallo-Belges nons formions pour les Romains la confédération la plus puissante du centre de l'Europe.

Mais si le nom de Belge n'apparaît que tardivement dans les annales anglaises et irlandaises, est-ce à dire que ce peuple n'a été connu que fort tard ?

Les Némèdes qui formèrent les premières invasions en Angleterre étaient des peuples belges, très anciennement connus dans la Gaule Belgique ; César affirme que Divitiacus s'était fait déclarer roi d'Angleterre ; or, ce prince était de Soissons, pays belge voisin de celui des Némèdes. — Si nous n'avions été depuis longtemps en relation avec la Bretagne et si des colonies antérieures n'y avaient été établies de longue date, est-il à croire que les peuples de l'Angleterre eussent consenti à recevoir un roi de nos mains?

Les Attacotes que St-Jérôme avait connus en Belgique dans sa jeunesse, et qui en dépeint les mœurs et l'habillement comme des peuples identiques aux Attuatiques des environs de la Moselle, de même qu'Ammien Marcellin qui indique leur séjour à côté des Saxons et qui les regarde

(1) L'*Histoire des Gaulois* d'Am. Thierry est de 1835 en seconde édition.

Ces opinions divergentes peuvent facilement se concilier. Le nom belge est relativement de date récente ; il ne remonte pas au-delà du IVe siècle avent notre ère, mais les Némèdes (*Nemetaci*), les Trêvériens et les Ambrons sont fort anciens. Les Cymris, nos alliés d'ancienne date, comme nation puissante, a absorbé dans son unité l'*Histoire des Belges* et tout ce qui s'est fait en Angleterre, en Irlande et en Écosse, sous ce nom s'applique à notre nation, comme l'ont soutenu à juste titre des écrivains très autorisés d'Angleterre et d'Allemagne en ces derniers temps

sans aucune hésitation comme descendant des Attuatiques qui prirent une part si active aux invasions belges en Angleterre, étaient un autre peuple belge qui se retrouve de bonne heure en Écosse.

L'invasion des Kymri, sous le chef Hu-gadarn, implique un fait posé par un peuple venu du Nord, dont plus tard les Danaus ou Danois ont suivi les traces. Ces Kymri n'étaient pas un peuple navigateur; adonné à l'agriculture et à l'élève du bétail [1], il menait une vie pastorale. C'est avec nos navires qu'ils passèrent en Angleterre; ils étaient nos alliés et nos soldats des diverses tribus, ont assisté à une foule d'expéditions, connues sous le nom de courses Kymriques. Plus tard en Italie nous étions représentés dans l'armée des Cimbres par 30,000 Ambrons; en Grèce et dans la Galatie les Belges y étaient beaucoup plus nombreux et ils ont contribué à la formation de la Gallo-Grèce, pour au moins un tiers de la population [2].

Les Ligures qui passèrent de la Belgique en Bretagne et y prirent le nom de *Lloegwries*, reconnaissent leurs frères sous le nom d'Ibéro-Ligures, venus plus tard d'Espagne en Angleterre. Qu'on les ait confondu quelquefois avec d'autres peuples, cela ne doit pas nous étonner; les Ligures étaient de race cimmérienne et ceux qui d'ici passèrent dans la Bretagne parlaient le même idiome que les Ambrons et s'entendaient entr'eux.

(1) Cela est constaté par l'idole, représentant un bœuf, trouvée dans le camp des Cimbres, après leur défaite par Marius, près de Vérone, en Italie.

Ce trophée fut retenu par le consul Catullus, collègue de ce dernier, commandant le centre de l'armée romaine, les légionnaires en avaient fait la capture; et ce trophée fit longtemps partie des titres de gloire de la famille des Lutatii à Rome.

(2) Des douze Tétrarchies, dont se composait la Galatie, quatre étaient occupées par les Tecto-Sages. C'étaient les plus puissantes. C'est aussi contre elles que le consul romain dirigea spécialement ses coups lors de la conquête romaine en Asie. Voy, Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*, vol. I. Il n'y reconnait pas la présence des Belges, quoiqu'il soit forcé de nommer comme chef d'un tiers de l'armée kymrique, *Belg.=Belgius* ou *Bolgios*.

Ce n'est donc pas tant dans le nom de Belges ou Belcæ qu'il faut chercher nos ancêtres en Angleterre que sous celui de Cymris et de Némèdes. Ce dernier peuple, originaire de la Belgique et qui parlait notre langue, appartenait au pays qui, dans le Cod. Lecon, est appelé le *Belgaid* et qui, sous la dénomination de *Fir-Bolg* qu'Am. Thierry traduit par sac, comprenait plusieurs hordes de peuples, de même origine, connues en Angleterre sous les noms de *Fir-Bolgs*, de *Domnoniens* et de *Gaillion* ou *Galion* [1].

Jusque dans les Hébrides au Nord-Ouest de l'Écosse, nos ancêtres ont laissé des traces de leur existence ; on y a longtemps conservé le souvenir d'une bataille livrée par eux, connue sous le nom de *Prœliun de Duin-Bolg* (*all. Belach-duin* [2] et le nom de Duin-Bolcæ, Arcis Belgarum=Château-fort des Belges [3] est conservé dans les souvenirs historiques du pays.

Avant l'arrivée des Danans en Irlande, les Belges tenaient tout le Sud du pays sous leur domination et leur roi qui portait le nom d'*Eochaid*, s'était distingué par son courage contre les Foghmorais ou pillards de l'extérieur. Ce roi

(1) *Vor allem ist zu bemerken, dass unter dem allgemeinen namen* Fir-Bolg (ou Bholg *bei Oisian.... Triatha (=fursten) Bholg oder Bholga*) *mehrere Volkerschaften und voorzuglich drei begriffen Sind. — Fir-Bolg in Engerem Sinne —; Domnann und Gaillian oder Galion.* Voy. O'Connor III, 62, d'après le barde Tanudius.

Die Stellung (continue l'auteur allemand, auquel nous empruntons ce passage) *der Belgen in Engerem Sine an der Spitze, entspricht die der Nemeden und last uns in diesen ihren specialnamen vermuthen ; auf sie bezieht sich der specielle Dialekt-Belgaid ; so wie Burgen Namen auf den Hebuden, wohin ein Theil von ihnen geflohen war, und in Irland selbst. — Duin—Bolce= arcis Belgarum.* O'Connor, II, 147, et Diefenbach, II, p. 404 et 405.

(2) J. Waraei, *de Hibernid et Antiquitatibus ejus disquisitiones.*

(3) *Bolg-Domnien* et *Gaillian* ne sont que des dénominations qui spécialisent le même peuple sous des acceptions diverses et dans des situations différentes. Ainsi Fir-Bolg est le nom du Belge en Irlande et en Écosse; *Domnonien*, ce même Belge, habitant du pays aujourd'hui nommé le Devonshyre; et Gaillian le Gaulois-Belge habitant de la Gallia Belgica

eut également à se défendre contre les Danans, venus de la Scanie en Irlande [1].

(1) D'après Bétham, 42, sq., les *Tuath de Danann* de Loghlin que Moore, I, 96, cite pour leur idiome germanique et qui envahirent l'Irlande, étaient un peuple venu de la Scandinavie, où il avait momentanément vécu. Il appartenait à cette partie de la race des Némèdes ou Belges d'origine germanique, qui occupait l'Irlande depuis nombre d'années.

Voy. aussi O. Flaherty dans son *Ogygia sive rerum Hibernicarum Chronologia*, p. 205. London, 1685. Diefenbach Celt., II, p. 410.

CHAPITRE X.

—

SOMMAIRE : *Gaals* et *Gadhèles*, premiers habitants de l'Écosse et de l'Irlande. — Plus tard les Écossais occupent le Nord de l'Irlande ; tandis que le Midi est occupé par les Fir-Boigs. — M. Am. Thierry semble attribuer l'invasion des Kymri en Angleterre aux Gaulois du Midi de la France. — Explication de cette erreur. — L'invasion appartient essentiellement aux Belges, alliés des Cimbres et seuls en état de fournir les navires nécessaires à la traversée du Pas-de-Calais. — Parallèle entre l'invasion dans l'Italie septentrionale par les Gaulois, proprement dits, et celle de l'Angleterre vers la même époque des Belges et des Kymri du Nord. — Considérations générales. — Conclusion.

En résumé et au point de vue purement ethnologique, nous disons avec le savant Diefenbach, tom. II, p. 430 : Les premiers habitants de l'Angleterre et de l'Irlande étaient des *Gadhèles* ou *Gaals*, noms que ces peuples ne portèrent pas d'abord et qu'ils n'empruntèrent ni au sol, ni au pays qu'ils habitèrent primitivement.

On suppose qu'ils furent chassés par les premières invasions des Kymri vers l'Ouest de l'Europe, et que, poussés au-delà du Rhin, ils auront passé le détroit, se refugiant dans l'île Britannique pour s'y mettre à l'abri ; puis de là auront passé en Irlande, lorsque toujours poursuivis par leurs ennemis, ils ne s'y seront pas cru suffisamment en sûreté [1].

Plus tard l'histoire signale l'arrivée des Écossais dans le

(1) J. Pinkerton *a dissertation on the origin and progres of the Scythians or Goths*, II, 21-2.

Nord de l'Irlande, où les légendes semblent les regarder comme les Gadhèles ou peuples primitifs du pays. Les Écossais surent se maintenir dans le Nord de l'Hibernie comme peuple indépendant tout le temps que les Fir-Bolgs dominèrent dans le Sud de la verte Irin. Cette domination écossaise devint dans la suite si prépondérante, qu'il fut tout un temps pendant lequel l'Irlande ne porta dans l'histoire que le nom générique d'Écosse.

Ces invasions des Kymri en Angleterre et en Irlande que M. Thierry semble attribuer aux Gaulois, ont besoin d'être expliquées.

Ces migrations n'eurent pas lieu de la Gaule celtique, proprement dite, c'est-à-dire du Midi de la France actuelle vers l'Angleterre, mais du Rhin et de la Belgique en Angleterre. Les Kymri et les Belges formaient déjà une confédération de peuples dont l'origine et le langage étaient identiques et parmi lesquels se trouvaient les Cauches et les Ménapiens.

Lors donc qu'il s'agit d'invasions Kymriques en Bretagne, c'est dans une acception absolue d'invasions belges qu'il est question et c'est ainsi que le comprennent les meilleurs auteurs (1).

On conçoit donc facilement par quelle voie l'auteur de l'*Histoire des Gaulois*, soutenu par les investigations du docteur Edwards, a pu être amené à la conséquence historique erronée d'invasions purement gauloises en Bretagne, où il rattache les Gadhèles aux Gaulois du Midi, de même qu'il regarde les expéditions des Cimbres en Asie mineure comme des faits essentiellement posés par les peuples de la Gaule française.

Il lui aura suffi pour cela de considérer les Belges comme

(1) *Zu dem Cymrischen oder, in weiterem Sinne Belgischen einwanderern gehoren wahrscheinlich mehrere oben genannten Volkern unter denen die Briganten noch enger, als die Damnonier...... mit den Skoten in verbindung gesetzt werden.* Dief., Celt. II, p. 413.

nation formant simplement *une confédération militaire d'une importance secondaire*, nécessairement comprise parmi les Gaulois du midi de la France; et de cette manière, prenant les Cymris de notre confédération pour alliés des Gaulois du midi, il aura pû diviser les Gaulois en deux branches et attribuer à ceux-ci le bénéfice non-seulement de ce qu'ont fait les Celtes-Gaulois dans l'Italie du nord, mais de ce qu'ont fait les Cimbres et les Belges en Angleterre, en Irlande, en Thrace et en Asie.

Mais les faits historiques ne se laissent pas ainsi facilement dépouiller de leurs caractères véridiques.

Ce n'est pas au XIXe siècle que, à l'aide d'une prétendue *philosophie de l'histoire* on peut venir ainsi donner un démenti à tout ce que les âges antérieurs ont constaté pour vrai; — dépouiller des nations antiques de leurs titres de gloire et en investir d'autres avec une légèreté qui étonne et surprend au dernier degré.

D'après cette manière de considérer l'histoire il semblerait que le midi de la France, à la fin de l'ère antique forma dès-lors une puissance prépondérante en Europe et que tout le reste comptait pour rien.

Or, on oublie que les Celtes du midi, les Gaulois ou les Gaels, puisqu'on veut les nommer ainsi, étaient de l'avis de César un peuple relativement faible, désuni, à moitié corrompu par le voisinage de la province romaine et qui, depuis l'expédition de Bélovèse en Italie, ne se distingua plus que par des soldats mercenaires qui, sous le nom de *Gessates*, se mettaient au service de qui voulait les payer.

Que la Belgique, au contraire, plus étendue en territoire, plus peuplée, renfermait les populations les plus aguerries de la Gaule, population à la fois agricole et pélagique, s'adonnant à la culture de la terre et à la navigation; la seule qui dans le centre de l'Europe eût le courage de s'opposer vigoureusement à l'invasion romaine et mis pendant quelque temps le sort de la conquête en danger.

Si pendant le Ve siècle avant l'ère actuelle les Gaulois passèrent en Italie, et conquirent le nord de la péninsule, à la même époque les Belges, sans être aidés d'aucun Gaulois, conquirent l'Irlande, le midi et le centre de l'Angleterre et poussèrent leurs possessions jusqu'aux îles Hébrides à l'ouest de l'Ecosse.

Dans toutes ces contrées les vestiges de nos ancêtres subsistent, non-seulement dans les villes et les villages qui portent des noms belges, mais dans la race entière qui s'y est tellement identifiée avec les habitants des pays Irlandais, Welches, Bretons et Albanais d'origine, que de l'aveu des meilleurs auteurs anciens et modernes, le langage actuel des Anglais n'est qu'un composé de notre langue thioise : mélange de cymris, de ghotique et de langues du nord.

N'ayons donc pas la faiblesse d'ajouter foi à des assertions erronées, comme celles de *confédération simplement militaire*, d'étymologie du mot *Sac — Bolg*, dont veulent nous gratifier certains historiens, affichant la prétention de mettre leur conviction personnelle en balance avec les faits accomplis et revendiquant pour la race exclusivement gauloise, des actes glorieux auxquels elle n'a contribué ni activement ni passivement.

Le chef des Némèdes, nommé Partholan n'était autre qu'un homme de race Cymro-belge, qui traversa avec sa troupe aventureuse le détroit de Calais à une époque certes très-ancienne, puisque les Triades irlandaises en font mention et que toutes les relations postérieures admettent comme un personnage réel.

Quant aux invasions des peuples africains en Irlande, nous les mentionnons comme preuve d'un fait historique dument constaté. En effet, la navigation de découvertes des Phéniciens et des Carthaginois dans la mer du nord, vers le XIe et XIIe siècle avant l'ère actuelle, est un fait incontestable et incontesté. On peut supposer que les légendes anciennes ont brodé sur ce thème des récits invraisemblables; imaginé

des noms propres qui n'ont peut-être jamais existé; mais le fait en lui-même reste en dehors de toute contestation. Le commerce de l'étain a longtemps attiré les peuples sémitiques vers Thulé, une des îles Shetlands, et les comptoirs et les lieux de relache en Angleterre et en Irlande de ces navigateurs hardis sont assez bien établis par les vingt-deux phares qu'ils érigèrent sur la route maritime d'Espagne en Angleterre, pour ne laisser aucune possibilité de nier un fait historique ainsi constaté (1).

Il n'était d'ailleurs pas plus difficile aux peuples du Nord de l'Espagne de passer dans la grande Bretagne, qu'il ne l'était aux Danois de traverser la mer du Nord. Les deux routes maritimes sont d'égale longueur, huit degrés séparent l'un et l'autre pays des rivages anglais et irlandais, et si l'on peut légitimement croire à la persistance des vents

(1) Le récit symbolique des courses de l'hercule Tyrien sur mer et sur terre révèle les travaux gigantesques de ce vieux peuple sémétique, le premier qui fit connaître l'Europe occidentale à l'Asie et aux Grecs, qui légua aux Grecs sa langue phonétique et par ce seul fait contribua à la civilisation moderne, plus qu'aucun peuple n'y ait contribué depuis

Les Phéniciens peuplèrent de leurs colonies les rives septentrionales de l'Afrique, la petite et la grande Sirte, et érigèrent les villes de la Pentapole, dont les principales étaient Carthage et Utique. — L'Espagne méridionale et surtout les rives de Tartessus (le Guadalquivir) reçurent des établissements industriels, où les arts et le commerce étaient enseignés aux nationaux. — Ils découvrirent et épuisèrent les mines d'argent de la Bétique, abordèrent sur les rivages méridionaux de la Gaule, à la recherche de l'étain et découvrirent dans les Alpes et les Céveanes, des mines qu'ils épuisèrent ou qui ont été depuis abandonnées par l'ignorance et l'incurie des naturels du pays.

Nous avons dit ailleurs quel genre d'échange ils établirent avec les naturels et ce qu'ils donnèrent en retour de l'étain du Murex, des vivres et des produits en bêtes à cornes qu'ils reçurent de ces derniers.

Ce commerce ne se bornait pas aux peuples de l'Espagne et de la Gaule, il s'étendit sur une échelle plus large à l'Angleterre, à l'Irlande et à l'Écosse.

Pour se faire une idée de l'influence exercée par les Phéniciens dans le Nord de l'Europe, il faut considérer l'ensemble des travaux de ce peuple, l'état de ses institutions et les découvertes en Asie et en Europe qu'il opéra sans autre secours que son intelligence, sa tenacité naturelle et son amour pour les découvertes lointaines. Voy. tom. II, v° Phéniciens.

du sud-ouest, qui existent encore dans les mers d'Europe, la traversée des Phéniciens devait être plus facile sans compter l'avantage qu'ils avaient puisé dans une meilleure marine et les connaissances plus étendues qu'une longue expérience de la mer leur avait naturellement données.

Tout ce que rapportent les Triades et les légendes irlandaises au sujet des premiers habitants de ce pays ne peut donc être nié *à priori,* et si elles affirment d'une manière positive que les belges sous le nom de *Nemèdes* et de *Fir-Bolgs* ont paisiblement passé dans ce pays, y ont formé des établissements durables, encouragé par leur exemple à la culture de la terre et successivement régnés en Irlande, en Ecosse et en Angleterre, c'est que l'histoire en a laissé assez de traces vivantes sur le sol pour qu'il en ait été ainsi.

Pourquoi n'existe-t-il aucun souvenir d'un pareil passage de peuples du midi de la France en Angleterre? Pourquoi l'histoire de France n'en a-t-elle conservé aucune trace? C'est que les celtes du midi n'étant pas un peuple essentiellement navigateur, pour lui l'Italie au-delà des Alpes était le point de mire, le but final de ses désirs. Il aspirait à la vie luxueuse, aux pays vignobles et à ceux qui produisaient la figue et l'oranger et il se serait bien gardé d'échanger son beau pays et la douceur de son climat contre les brumes et les frimats du nord de l'Irlande et de la Calédonie.

Ne perdons pas de vue ce que nous avons dit déjà très souvent, à l'état nomade les peuples recherchent incessamment des climats et des pays qui leur offrent plus de ressources et à l'exemple des eaux qui ne remontent jamais vers leurs sources on n'en a vu aucun retourner aux lieux d'où il était parti une fois qu'il avait trouvé mieux.

CONCLUSION.

—

Le lecteur a pu s'apercevoir qu'en remontant aux faits primitifs de l'histoire nous n'en avons admis aucun qui ne fut appuyé de ses autorités. Lorsque le doute s'est présenté à notre esprit nous l'avons fait connaître. Les erreurs historiques de quelque manteau qu'elles se recouvrent, quel que soient les noms dont elles s'étayent n'ont trouvé aucune grâce à nos yeux.

Nous n'avons fait ni des systèmes *à priori*, ni inventé des noms propres; nous eussions pû à l'exemple de beaucoup d'historiens actuels entrer dans des développements philosophiques, dire notre opinion personnelle et montrer ce que pourrait valoir notre conviction.

Nous n'avons pas eu recours à ces ressources d'une valeur douteuse; le lecteur paraisseux aurait eu le loisir de s'en accommoder peut-être, mais à coup sûr l'homme qui ne s'en laisse pas imposer en aurait été offensé; nous l'avons dit dans notre avis préliminaire, l'historien n'est qu'un rapporteur plus ou moins intelligent. Il n'imagine, il n'invente rien et le tableau qu'il trace doit être vrai s'il veut impressionner l'esprit des lecteurs.

Prenant l'histoire pour ce qu'elle est et commentant les faits d'après leur évidence, nous avons montré l'Europe encore à moitié déserte, 4000 ans avant notre ère. Ses premiers habitants, bornés à des Ibères et des Ligures,

puis des Cimmériens, des Celtes et des Scythes; ces deux derniers en grand nombre, couvrant l'Europe d'un bout à l'autre de leur population.

La race des Celtes, puissante et guerrière, n'a pas tardé à dominer partout. De son centre d'action, sur les rivages orientaux du Rhin, elle s'est portée au cœur de la France et la première des nations vagabondes s'est adonnée la première aussi à l'état sédentaire, cherchant à régulariser les faibles institutions qu'elle tenait du druidisme et qu'elle a de bonne heure perfectionnées. En passant dans les îles Britanniques la nation celtique, moins exposée aux incursions des nomades, s'y est établie d'une manière plus permanente et plus tranquille.

C'est là qu'elle a fixé le centre de sa religion et que sa doctrine religieuse s'est perfectionnée; car on se souvient que César, en parlant du culte du dieu This, affirme que les prêtres de la Gaule allaient de temps immémorial s'y perfectionner dans la science et la religion.

Cela explique aujourd'hui la suprématie scientifique qu'a exercé au moyen-âge l'Angleterre sur le reste de l'Europe, et comment se sont conservées dans ce pays cette foule d'anciennes traditions qui remontent à des âges antiques et y ont laissé des vestiges inconnus partout ailleurs.

Après les Celtes une foule de peuples nouveaux sont venus à leur suite, revêtant des caractères ethnographiques divers : des Ligures et des Cimris aux cheveux noirs et à yeux bruns; des Ibères et des Basques à la tête ronde; des Cimmériens à la haute stature; des Scythes aux petits yeux et des Tatars et des Mongols au teint basané, faisant mieux leurs affaires juchés sur leurs coursiers, que placés sur la terre ferme.

Les peuples navigateurs sont alors venus d'Asie et d'Afrique, épuisant les mines d'argent et d'étain de l'Espagne et passant en Angleterre, dans le but d'y recueillir les mêmes métaux.

C'est à la suite de ces tentatives, couronnées d'un heureux succès que les Grecs ont reçu les premières notions géographiques de l'Europe, car avant le XIe siécle de l'ère antique aucune des nations vagabondes de cette contrée n'avait fixé l'attention des peuples civilisés de l'Orient.

Au Midi de la Gaule, les Phocéens n'apportent la science et le commerce aux Massaliotes que vers l'an 600 avant J. C. et déjà depuis plus de quatre siècles les Phéniciens et les Carthaginois naviguaient régulièrement vers les îles Britanniques et s'y étaient érigés des comptoirs et des lieux de relâche.

Les Belges établis dès-lors sur les côtes méridionales de cette île, sous les noms de Némèdes et de Cymris, étaient en relations suivies avec les Orientaux.

Pour déterminer aussi exactement qu'il est encore possible aujourd'hui, les routes suivies par les nations de l'Est vers l'Ouest de l'Europe, nous avons indiqué sur une carte les diverses stations mentionnées par les écrivains de l'antiquité et en cherchant par le rapprochement des dates et les courses successives des peuples, nous sommes en quelque sorte arrivés à mettre sous les yeux du lecteur le point de départ et d'arrivée de chacun d'eux.

Cela n'aurait suffi qu'à nous éclairer à demi si négligeant d'entrer dans aucun détail, nous eussions passés complètement sous silence quelques faits d'armes remarquables, de nature à lier les temps par un synchronisme incontesté.

Ainsi l'expédition de Bélovèse en Italie, la prise et le sac de Rome par les Gallo-Celtes du Midi étaient trop importants pour les passer sous silence; des peuples Belges y eurent une part relativement minime, mais il ne nous a pas été difficile de trouver dans l'Italie du Nord des traces de plusieurs d'entre nous, dont le nom s'est perpétué dans des villes encore aujourd'hui existantes.

L'expédition en Grèce, le pillage du temple de Delphes,

l'établissement de l'empire de Thrace et de la Galatie en Asie mineure, n'ont pu manquer d'exciter notre attention; car, là du moins, les Gaulois proprement dits, étaient en petit nombre; et à l'exception des Celtes de l'Adriatique, ces faits d'armes appartiennent exclusivement aux Cymro-Belges du nord-est de la Belgique et aux peuples de la Germanie centrale.

Si les Gaulois passèrent de bonne heure dans l'Italie du Nord, les Belges s'établirent de meilleure heure encore dans les îles Britanniques, passant du Midi de la Bretagne en Irlande, en Écosse et jusqu'aux îles Hébrides. Ils parcoururent ainsi successivement toutes les parties de l'Angleterre, luttant contre les Danois et les peuples de l'intérieur, animés de l'esprit d'indépendance, et chez qui la domination étrangère fut toujours en horreur.

Si nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir fait de la Bretagne une conquête, comme les Gaulois en ont fait une de l'Italie du Nord, nous y avons recueilli une gloire plus solide et plus durable; car nos ancêtres s'y présentèrent en amis, donnant l'exemple du travail et de l'ordre, exploitant les mines de la Domnonie, se livrant aux travaux de l'agriculture et traçant les premières routes qu'eût ce pays longtemps avant que les Romains, dans un but exclusivement militaire, en eussent établi chez nous.

L'enseignement druidique était plus avancé en Angleterre que dans les Gaules et nous savons que bien longtemps avant César les prêtres gaulois allaient dans ce pays compléter leur instruction.

Que signifie donc l'opinion de ces historiens modernes qui, façonnant l'histoire au gré de leur systèmes et de leurs passions, osent écrire des phrases comme celles qui suivent:

« *Le mot de Belges appartient à l'idiome Kymrique.... il paraît donc n'être point un nom générique mais un titre d'expédition militaire de confédération armée.* » Et plus loin : « *Le nom de Belges était inconnu aux anciens*

auteurs grecs ; il paraît en Gaule, du moins si on le compare aux noms de Galls, de Celtes, de Ligures etc. [1]. »

Mais quelle est donc la nature de la nation gauloise? et à quelle date peut-on la faire remonter? Le nom de Gaulois nous l'avons vu dans le cours de cet essai, ne précède pas la prise de Rome par Brennus en 591. Celui de Galli est indiqué par les auteurs latins, par Tite-Live, entre autres, comme un nouveau nom (*novum nomen*) et la nation comme nouvelle (*nova gens*).

Jusque là le mot de *Galli* était resté à l'ombre; le peuple du Midi de la France, composé d'*Ibéro=Ligures*, d'Aquitains et de Celtes, n'avait pas plus que nous de mot générique pour désigner la nation, attendu qu'il n'en existait pas encore. Il y avait là, comme chez nous, des cités, des Civitates, peu de *villes* et pas d'organisation commune. Il n'y avait même pas de confédération politique, puisqu'il n'y avait pas d'union entre les cités et quc les unes appelaient tantôt les Germains au secours, tandis que les autres faisaient appel aux Ibères et plus tard aux Romains.

Il n'y avait en Belgique, dit M. Thierry, que peu de cités, ce qui revient à dire que notre organisation, plus compacte, s'approchait davantage d'un corps unique de nation.

En réalité, il y avait dans la Gaule française au temps de César 32 civitates; en Belgique il y en avait 48, sans compter les Armoriques que M. Thierry lui-même reconnaît pour un peuple de nationalité belge, parlant notre idiome et jouissant des mêmes caractères ethnologiques [2]. Qu'y a-t-il donc là tant à se vanter pour citer sans cesse les Gaulois comme un peuple modèle en Europe et les Belges comme quelque chose de rien?

(1) *Hist. des Gaulois*, par Am. Thierry, Introduction, pp. 36, sq.

(2) M. Thierry cite à ce sujet Strabon, Posidonius et Diodore de Sicile. Intr., p. 39.

Est-ce que notre nationalité n'a donc pas été assez bien caractérisée par César lui-même, peu disposé d'ailleurs à rendre justice aux ennemis les plus redoutables, qu'il eut à combattre dans les Gaules ?

Mais entrant un peu plus avant dans ce système historique que l'auteur des Gaulois se vante lui-même d'avoir conçu [1].

Il existait quelque part, d'après M. Thierry, un peuple, nommé Celtes, auquel on donnait le nom de Gaels ; or Gaels, Gaulois et Celtes, c'est la même chose, dit-il. Voyons ce qu'il y a de vrai dans cette assertion.

D'abord on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que jusqu'à l'époque de César, c'est-à-dire vers 75 avant notre ère, les Gaulois du Midi ne s'appelaient pas Gaels, mais *Celtes*. C'est ce qu'affirme l'auteur des Commentaires de la manière la plus certaine [2].

Quant à l'assertion de César, dit l'auteur de l'HISTOIRE DES GAULOIS, *que les Galls s'appelaient Celtes dans leur propre langue, il est possible que le conquérant, qui s'occupait beaucoup plus de battre les Gaulois que de les étudier, trouvant qu'en effet le mot Celte était gallique et reconnu des Galls pour une de leurs dénominations nationales, sans plus chercher, ait conclu à la synonymie complète des deux noms ; il se peut encore que les Galls de l'est et du centre eussent adopté dans leurs rapports de commerce et de politique avec les grecs, un nom sous lequel ceux-ci avaient l'habitude de les désigner, ainsi que nous voyons de nos jours les tribus indigènes de l'Amérique et de l'Afrique accepter, en de semblables circonstances, des noms inexacts, ou qui leur sont même tout-à-fait étrangers.*

Et il continue de la manière suivante : *Il me semble*

(1) « L'*Histoire des Gaulois*, telle que je l'ai conçue, se divise naturellement en quatre grandes périodes, etc. » Intr., p. VI, *Hist. des Gaulois*.

(2) *Ipsarum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur*. Com. initio. Lib. I.

résulter de ce qui précède : 1° Que le mot Celte avait chez les Galls une acception bornée et locale; 2° Que la confédération des tribus dites Celtiques habitait en partie parmi les Ligures, en partie entre les Cevennes et la Garonne, le plateau Arverne et l'Océan ; 3° Que c'est à tort, mais par une erreur facile à comprendre, que ce mot est devenu chez les Grecs synonyme de Gaulois et d'Occidental, chez les Romains synonyme de Gall ; 4° Que la confédération celtique ne jouant plus aucun rôle dans deux invasions successives d'Italie, paraît s'être épuisée dans la conquête de l'Espagne (1).

On voit par ces passages, que nous avons tenu à donner en leur entier, le prodigieux talent que possède l'auteur de l'*Histoire des Gaulois* pour concevoir et organiser des histoires à sa manière, sautant à pieds joints sur toutes les notions connues.

Des *Celtes* qui chez les Galls ont une acception bornée et locale! Du mot Celte qui par erreur devient chez les Grecs synonyme de Gaulois ! De la confédération des tribus celtiques..... qui paraît s'être épuisée dans la conquête de l'Espagne ! ! *et cætera*.

Or, deux pages avant d'écrire ces passages, M. Thierry avait dit : « *Je n'ai pas besoin de démontrer l'identité des Celtes et des Galls, elle est donnée par tous les écrivains anciens,* » et comme dans l'opinion de l'auteur Galls et Gaulois sont parfaitement synonymes, la conclusion serait comme si M. Thierry eut dit ceci :

« Il me semble résulter....... que le mot Celte avait chez les Celtes une acception bornée et locale. Que les Celtes habitaient parmi les Celtes du midi de la France et que les noms de Gaulois et les Gaulois étaient regardés par les Grecs et les Romains comme synonymes. »

Je demande très humblement pardon à l'auteur de l'*His-*

(1) *Hist. des Gaulois*, Introd., p. 33, sq.

toire des Gaulois, de chercher à interpréter ses idées. Je n'ai nulle envie de jeter le ridicule sur quoi que ce soit; mais dès qu'il admet que les mots de Galls, de Celtes et de Gaulois ont la même signification et désignent un même peuple, sa pensée se traduit exactement comme je viens de l'indiquer.

Voyons maintenant quelle relation existe, au point de vue historique, entre les noms de Galls et de Gaulois. Nous avons vu dans le cours de cet Essai que les peuples primitifs de l'Ecosse s'appelaient Gaäls; ceux de l'Irlande Ghadèles; ceux de la France et de l'Allemagne regardaient leurs premiers habitants comme des Celtes.

Avant que les premiers géographes grecs et romains connussent les îles britanniques, les habitants primitifs de l'Europe centrale et de l'Occident n'étaient connus que sous le nom générique de *Celtes*. Les mots de *Gaals et Ghadèles* leurs étaient inconnus, et jamais, à aucune époque, les peuples eivilisés Grecs et Romains, n'ont fait usage de ces dénominations qui pour eux n'auraient eu aucun sens précis, tandis que le nom de Celtes, comme habitants des pays froids, en avait un au eontraire très bien caractérisé.

Pour appliquer ees noms éeossais et irlandais aux Celtes de la France, quel est le trait d'union qui lie ce double fait, et à quelle époque de l'histoire ancienne ce fait a-t-il pu se produire?

Est-ce par suite d'invasions, d'alliances ou de relations de eommerce? — Pas le moins du monde; les histoires d'Écosse et d'Irlande n'en font aucune mention; l'histoire de France pas davantage.

On sait seulement que le chef Kymrique Hù-gadarn, après être passé avec sa bande en Angleterre, envoya une partie de son monde au-delà du détroit et que trouvant la eôte déserte, ce pulks de Cymris s'y établit à demeure et donna au pays le nom de *petite Bretagne* qu'il a conservé jusqu'à ce jour. De colonie gallo-française il n'en est pas

question en Angleterre. Comment donc ce nom de *Gaäls* est-il passé de la Calédonie aux peuples du Midi de la Gaule?

Quant au nom propre de *Gaulois*, nous en avons donné une explication sans réplique; et ce que dit à ce sujet l'auteur des commentaires repousse toute interprétation contraire. C'est pour avoir tenté d'infirmer ce passage de César que M. Thierry est tombé dans les étranges déductions que nous avons citées plus haut.

Nous avons dit que le mot *Gaulois* pour désigner les Celtes qui conquirent l'Italie du Nord, était, lors de la prise de Rome, un mot d'invention nouvelle (*novem nomen*) que les Celtes de la Gaule ne portèrent jamais.

Ce nom a néanmoins fait fortune, parce que les grands historiens romains, tels que Salluste, Cicéron, Tite-Live l'ont employé, mais ils n'y ont pas attaché la signification des *Gaäls* de l'Écosse ni des *Gadhêles* de l'Irlande, par la raison fort simple qu'ils ne connaissaient pas ces pays et n'avaient aucune idée des peuples qui les habitaient.

Cette synonymie de *Gaëls* et de *Gaulois* ne date que des temps plus modernes et n'a été mis en vogue que pour rattacher les faits historiques posés en Europe depuis une foule de siècles par un peuple unique et centraliser ainsi, d'après l'esprit de notre époque, tous les faits glorieux sur la tête d'une seule nation.

Est-ce bien sciemment qu'un auteur français abdique un nom national et glorieux pour en revendiquer un à l'étranger et affubler ses ancêtres d'une dénomination vague, incorrecte et sans précision ?

Ce n'est pas *Gaels* mais *Gaäls* qu'il faudrait écrire ce nom d'origine écossaise. C'est la forme qu'adoptent les linguistes allemands qui disent Gaalen, et n'ont même pas de nom propre pour désigner le pays de ce peuple antique et obscur.

Conservons donc ce nom de Gaulois qui correspond à celui de *Galli* des Romains, mais ne le faisons pas remonter

avant l'an 397 de l'ère antique et ne l'étendons pas au-delà de la conquête des Gaules par les Romains.

Du temps d'Auguste ce nom n'existait plus pour nous. Il n'entre plus dans aucune division topographique ni administrative de l'empire.

Les Gaules se divisent en *province romaine*, en *Aquitaine*, en *Celtique Parisienne* ou *Lugdunensis* et en Belgique inférieure et supérieure. Historiquement parlant il reste un territoire de la Gaule, mais il n'y plus de Gaulois.

Le savant Français, collaborateur du Dictionnaire de Trévoux, que nous avons cité dans notre avis au lecteur, l'a si bien senti qu'il raille assez spirituellement ceux de ses compatriotes qui voulaient encore trouver ce nom au moyen-âge où on le cherchait en vain.

Ce nom n'a pas repris faveur même après l'expulsion des Romains de la Gaule ; car la France a échangé elle-même cette vieille dénomination pour adopter celui de *Francs*, qui fut, comme l'on sait, d'importation purement germanique et caractérisait un peuple d'origine différente.

La Belgique, au contraire, pour laquelle M. Thierry professe à ce qu'il paraît, un si souverain mépris, a pourtant conservé, elle, son nom pendant les quatre siècles de la domination de Rome, et si elle ne l'a pas repris, c'est que ce nom était implicitement renfermé dans la double acception d'*Austrasie* et de *Neustrie*, employée pour Belgique de l'Est et de l'Ouest.

Nous n'avons pas moins continué à maintenir notre ascendant sur les populations du Midi de la Gaule, en fournissant à l'empire des Francs les deux noms les plus glorieux dont il puisse se vanter. *Clovis* et *Charlemagne* étaient tous deux Belges de naissance, d'origine et de nationalité.

Ils n'étaient ni Gaäls ni Gaulois et n'ont jamais fait preuve de l'esprit de légèreté naturelle à ces derniers. M. Thierry a donc vainement cherché à élever sur un

piedestal ses vieux Gaulois et à glorifier un nom insignifiant et de date récente au préjudice d'une race forte, puissante et vigoureuse, dont les *Galli* de France n'étaient qu'une minime fraction.

FIN DU PREMIER VOLUME.

EXTRAIT DU CATALOGUE C. MUQUARDT,

HENRY MERZBACH, SUCCESSEUR,

BRUXELLES, LEIPZIG.

Babut (Jules). Felix Butel ou la Hollande à Java 2 volumes grand in-8°. Fr. 12-50
— Ecrits politiques, 1861-1868, In-16. Fr. 2-55

Beaulieu (F.) *lieutenant du génie*. Mémoire sur deux nouveaux systèmes de pont-levis. In-8° avec 2 planches. Fr. 3-00

Berghaus (Dr H.). Die Baudenkmaeler aller Voelker der Erde in getreuen Abbildungen dargestellt und mit Hindeutung auf ihre Entstehung, Bestimmung und geschichtliche Bedeutung 2 Bände royal-8, mit vielen Holzschnitten und 150 Platten in Tondruck. Elegant gebunden. Fr. 26-00

Borchgrave (Emile de), *docteur en droit, secrétaire de légation de 1re classe* Histoire des colonies belges qui s'établirent en Allemagne, pendant le XIIe et le XIIIe siècle. Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique. 1 vol. in-4° et une carte. Fr. 12-00
— Essai historique sur les colonies belges qui s'établirent en Hongrie et en Transylvanie pendant les XIe, XIIe et XIIIe siècles. Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique. In-4°. Fr. 6-00
— Histoire des Rapports de droit public qui existèrent entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne depuis le démembrement de la monarchie carlovingienne jusqu'à l'incorporation de la Belgique à la République française. Ouvrage couronné par l'Académie de Belgique. 1 vol in-8°. Fr. 15-00

Catlin (G.). Die Indianer Nord-Amerikas und die während eines achtjährigen Aufenthalts unter den wildesten ihrer Stämme erlebten Abenteuer. Nach der fünften englischen Ausgabe deutsch bearbeitet von prof. Dr Heinrich Berghaus. 2te deutsche Ausgabe (Catlin, les Indiens de l'Amérique septentrionale). Ein Band in Royal-8, mit 24 sauber nach der Natur ausgemalten Platten in reichem Mosaikbande. Fr. 17-00
Dasselbe Werk, met Abbildungen in Tondruck, ebenfalls reich gebunden. Fr. 11-25

Cortet (Eugène). Essai sur les fêtes religieuses et les traditions populaires qui s'y rattachent. 1 vol. in-12. Fr. 3-00

Cuendias (Emanuel von). Spanien und die Spanier, ihre Sitten, Trachten, Volkssagen, Legenden und Kunstdenkmäler, 2e Ausgabe (Cuendias, l'Espagne) Ein prachtvoller Band Royal-8, mit sehr vielen Holzschnitten in Text, 24 Platten in Tondruck und 24 Aquarellen.
In reich vergoldetem Einbande. Fr. 18-75
Dasselbe Werk, mit sehr schön in Tondruck ausgeführten Abbildungen, reich gebunden. Fr. 14-00

Du Graty (Alfred), *ministre du Paraguay à Berlin*. La Confédération argentine. In-8° avec un grand nombre d'illustrations, de cartes, plans, portraits, etc., 2e édition, reliée. Prix réduit. Fr. 8-00
— La République du Paraguay. 2e édition, grand in-8°, orné d'un grand nombre de magnifiques gravures, cartes et plans. Au lieu de 20 francs, prix réduit. Fr. 12-00

Le Hon (H.), Darwinisme ou théorie de l'apparition et de l'évolution des espèces animales et végétales. Traduit de l'italien du professeur Omboni. In-8° Fr. 1-00

— Influence des lois cosmiques sur la climatologie et la géologie. Complément rectificatif de l'ouvrage intitulé Périodicité des grands déluges. In-8° avec figures. Fr. 2-00

— L'astronomie, la météorologie et la géologie mises à la portée de tous. 6e édition revue, corrigée et augmentée. Un vol. in-12. 80 gravures. Fr 5-00

Müller (Dr Wolfgang). Das Rheinbuch, Landschaft, Geschichte, Sage, Volksleben. Ein prachtvoll ausgestatteter Band in Royal-8, mit Holzschnitten im Text, 17 Platten in Tondruck und 8 Aquarellen in reich vergoldetem englischen Einbande. Fr 18-75

Omalius d'Halloy (d'). Précis élémentaire de géologie 8e édition 1 vol in-8° de VIII et 636 pages, avec 157 gravures et 3 planches coloriées. Fr 10-00

— Des Races humaines ou éléments d'ethnographie In-8° avec planches. 5e édition. Fr. 3-50

Quetelet (A.) Météorologie de la Belgique comparée à celle du globe. Grand in-8° avec un grand nombre de gravures Fr 10-00

— Sciences mathématiques et physiques au commencement du XIXe siècle In-8°. Fr 12-00

— Physique sociale ou essai sur le développement des facultés de l'homme. 2 vol. in-8° avec gravures et tableaux Fr. 20-00

— Anthropométrie ou mesure des différentes facultés de l'homme 1 vol. in-8° avec gravures et planches Fr 12-00

— Histoires des sciences mathématiques et physiques chez les Belges Nouvelle édition. In-8°. Fr 6-00

Scheler (le docteur Aug.) Annuaire statistique et historique belge, 1862 à 1867. Annales IX à XIV In-12. Prix de chaque volume Fr 4-00

— Commentaire raisonné sur un livre d'Homère (Odyssée VI). 1 vol in-8°. Fr 2-50

— Commentaire sur l'Œdipe-roi de Sophocle à l'usage des colleges 1 vol in-18. Fr 2-50

— Cours élémentaire de la langue allemande 1 vol. in-12 cartonné 2e éd Fr 2-50

— Grammaire théorique de la langue allemande 1 vol in-12 Fr 3-50

— Li romans des Eles, par Houdenc In-8° Fr 3-00

Schuermans. Sigles Figulins (époque romaine) In-8° Fr. 3-00

Seaman Ezra C. conseiller légal auteur de Essais sur les progrès des nations. Le système du gouvernement américain, son caractère et ses effets, ses défauts, l'organisation des partis et leur influence, la prospérité du peuple soumis à sa protection. Traduction de Th. Th. Hippert avocat, secrétaire du parquet de la Cour de cassation de Belgique In-8 Fr 7-50

Zimmerman. L'homme, problèmes et merveilles de la nature humaine physique et intellectuelle 7e édition In-8° de 800 pages et plus de 200 gravures. Broché. Fr 10-00

Relié, doré sur tranche Fr 14-00

— Le monde avant la création de l'homme ou le berceau de l'univers. Traduit de l'allemand sur la huitième édition par MM. L. Hymans et L. Strens 12e édition. Un beau vol. gr in-8° de 640 pages, illustré de 250 gravures sur bois et de trois belles planches col. Broché Fr 8-00

SOUS PRESSE

Scheler Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne. Gr. in-8°. 2e édition, revue et augmentée Fr 20-00



